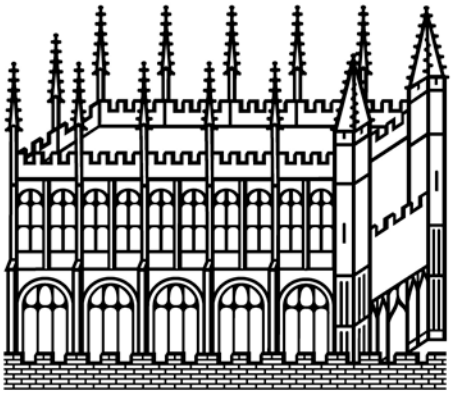

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

Le bac

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

REP.F.1567

~~1/L 956 A 1~~

LE BAC

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1882.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C^ie^, 8, RUE GARANCIÈRE.

LE BAC

PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1882

Tous droits réservés

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 APR 1962
OF OXFORD
LIBRARY

LE BAC

I

La Germonière n'est pas un château. La Germonière n'a ni tours, ni fossés, ni créneaux, ni corps de logis flanqué de deux ailes. Ce n'est pas non plus un chalet, style d'Arcachon, ni un cottage anglais; encore moins une ferme. C'est une grande maison de campagne, bâtie sous le règne bourgeois de Louis-Philippe par un droguiste enrichi qui aimait ses aises et qui méprisait l'architecture.

Pas d'ornementations artistiques, pas de toits agrémentés de girouettes sculptées et de gouttières ouvragées, pas de plinthes, pas de frontons, pas de moulures. Rien qu'un cube de maçonnerie surmonté d'une terrasse à l'italienne, et percé de fenêtres symétriquement espacées, sur trois rangs superposés.

Trois étages, par conséquent, dont un rez-de-chaussée surélevé.

Cela ressemble à une sous-préfecture ou à une caserne — l'idéal du laid.

Mais le tout est fait de pierres de taille. C'est une orgie de granit; une orgie qui n'a pas coûté trop cher. La carrière est à deux pas.

Aussi le constructeur économe s'est-il donné le luxe de deux perrons avec rampes et balustrades, un sur la cour et un sur les jardins.

Car il y a des jardins, et même des jardins comme on en voit peu. Les arbres y foisonnent, des arbres centenaires que le droguiste n'a pas eu le temps d'abattre et que les nouveaux propriétaires ont respectés. Une rivière enclôt ce parc, dessiné à la française, une vraie rivière portant bateau, quoiqu'elle ne soit pas classée parmi les cours d'eau navigables, et beaucoup plus profonde qu'il ne faut pour qu'on puisse s'y noyer.

Le droguiste qui créa ce domaine en fit l'expérience à ses dépens. Quand la maison est finie, la mort y entre, dit un proverbe turc. Un soir que ce notable commerçant avait trop dîné, après avoir réglé à son avantage le compte de son entrepreneur, il lui prit fantaisie de se promener au bord de son fleuve, et on l'y repêcha le lendemain, parfaitement asphyxié.

Ses héritiers ne s'inquiétèrent point de savoir comment il y était tombé, et n'ayant aucun goût pour la vie champêtre, ils cherchèrent à vendre; mais ils ne trouvèrent point d'acquéreur, et la Germonière resta trente ans inhabitée.

Après la guerre de 1870, madame Daudierne (sans apostrophe après le *d*) l'a achetée, la moitié de ce qu'elle valait, au dernier descendant du droguiste, et madame Daudierne y passe régulièrement l'été et souvent une partie de l'automne.

Elle est veuve; elle a ce qu'on appelle en province une belle fortune, quarante mille livres de rente, c'est-à-dire, à Paris, la médiocrité aisée, surtout quand on a aussi deux filles à marier, et un fils qui vient de terminer son volontariat et qui fait déjà des sottises.

Ces enfants-là, il est vrai, possèdent un oncle paternel,

lequel pourrait passer pour un oncle à succession, car il ne s'est jamais marié et il a gagné beaucoup d'argent jadis en Californie, où il était allé chercher aventure après une jeunesse orageuse.

Mais cet oncle est un original qui affiche des opinions inquiétantes en matière d'héritages. Il prétend qu'un homme a toujours le droit de disposer de son bien comme il l'entend, de le laisser par testament à qui bon lui semble, voire même de le dissiper de son vivant, si le cœur lui en dit.

Bon parent d'ailleurs, indulgent pour son neveu, affectueux pour ses nièces, et très-dévoué à sa belle-sœur, tout en se moquant volontiers des idées de la bonne dame sur l'éducation des demoiselles et sur les dangers que court à Paris la vertu des garçons.

L'oncle Armand est de plus un gai compagnon, portant allègrement sa cinquantaine, et très-apprécié au cercle des Moucherons, où il passe un bon tiers de son existence. On l'y redoute un peu, car il a l'esprit mordant, et il ne se prive pas de mordre les gens qui lui déplaisent. Mais on lui pardonne d'être caustique, parce qu'il est amusant.

Quand sa belle-sœur est à la campagne, on ne le voit pas souvent chez elle. Il prétexte que la Germonière manque de femmes, et, à son âge, c'est pure fatuité que de mettre en avant une pareille excuse, mais il jure que cette critique ne cache aucun sous-entendu déplacé, et qu'il ne regrette les femmes que pour la conversation. Les hommes, assure-t-il, ne goûtent pas assez les méchancetés finement tournées.

Cette année cependant, au lieu de se replier sur Biarritz, où il avait l'habitude d'aller rejoindre en septembre quelques-uns de ses pareils et plusieurs dames très-capables de lui donner la réplique, il est venu, dès l'ouverture de la chasse, s'établir à la Germonière, au grand ébahissement et à la

grande joie de sa belle-sœur. Il a même annoncé qu'il comptait y faire un long séjour.

Nous sommes en novembre; il y est encore, et il ne parle pas de partir. Lui qui ne chassait plus depuis dix ans, il s'est repris d'une belle passion pour tous les sports du fusil. Il a tué des perdreaux pendant le mois de septembre, des faisans pendant le mois d'octobre, et après la Toussaint, il s'est mis à tuer des bécasses. Rien ne prouve qu'il n'attendra pas l'arrivée des canards sauvages.

Tout a changé de face au logis depuis qu'il s'y est installé. Il y a attiré parfois des Parisiens aimables, il en a chassé les provinciaux trop ennuyeux, et il a su tirer parti des autres. La petite ville d'Arcy-sur-Beuvron n'est qu'à sept kilomètres de la Germonière. Ce désœuvré intelligent l'a réveillée, et c'était bien la sous-préfecture la plus endormie du département d'Orne-et-Sarthe. Il en a fait une succursale de Trouville et d'Aix en Savoie. On y taille le baccarat à la *Chambre littéraire,* où, de mémoire d'homme, on n'avait jamais pratiqué que le boston, et l'on y attelle à quatre pour venir en visite chez madame Daudierne. On parle de jouer cet hiver la comédie dans la serre du château, — car on dit maintenant : le château, et la dame laisse dire.

Les anciens du pays hochent la tête et affirment qu'elle se ruine, mais les mères l'approuvent tout bas. Elles espèrent profiter de ce remue-ménage mondain pour caser leurs filles, et madame Daudierne, qui en a deux, pense probablement comme toutes les mères, car elle a donné carte blanche à son joyeux beau-frère, et il en use pour organiser des fêtes à peu près tous les jours.

Cependant, à force de monter des parties de toute sorte, il s'est un peu calmé. Il a par moments des airs réfléchis, et il tombe quelquefois, après dîner, dans des méditations prolongées. Il dîne copieusement, c'est vrai, mais on voit qu'il

est préoccupé d'autre chose que de sa digestion. De quoi? c'est ce que personne n'a pu pénétrer, car on n'ose pas l'interroger.

Sa belle-sœur se demande s'il a fait quelque grosse perte d'argent, et ses nièces soupçonnent qu'il est amoureux. La plus jeune, qui a nom Germaine et qui ne doute de rien, assure qu'elle saura lui arracher le nom de sa préférée. Mais Laurence, qui est l'aînée et la plus raisonnable, penche à croire qu'il a trop d'esprit pour donner dans le ridicule travers où tombent beaucoup de viveurs surannés.

Leur frère Alfred prend des airs mystérieux pour dire que mademosielle Coralie, des Fantaisies-Comiques, vient de filer en Russie, et il insinue que la mélancolie de l'oncle Armand n'a pas d'autre cause que cette fugue inattendue.

Quoi qu'il en soit, cet oncle si en dehors est devenu tout à coup silencieux et concentré. Il ne sort de cet engourdissement anormal que pour lancer des mots amers, et ce soir-là particulièrement, un triste soir d'automne, il paraît assez mal disposé.

Il est plongé dans un vaste fauteuil, au coin de la grande cheminée du salon, et madame Daudierne lui fait vis-à-vis.

On a dîné en famille, mais on attend du monde. On en attend toujours. Les jeunes élégants d'Arcy-sur-Beuvron n'ont pas besoin d'être invités pour venir, vers neuf heures, prendre une tasse de thé, qui aboutit souvent à une sauterie au piano.

Laurence et Germaine sont montées dans leur chambre pour faire un brin de toilette. Alfred est allé à Paris, sous prétexte de s'entendre avec un répétiteur pour des leçons de droit, et en ce moment, il doit étaler son gilet en cœur dans l'avant-scène d'un petit théâtre où il est connu comme le loup blanc.

Le beau-frère et la belle-sœur sont en tête-à-tête depuis vingt minutes, et ils n'ont pas encore échangé une parole.

On n'entend que le craquement lointain des arbres du parc secoués par le vent qui souffle en tempête. Il ne pleut pas; il neige des feuilles, et il fait un froid aigre. Mais le salon est bien clos, bien chauffé, bien éclairé. Il y a des fleurs partout. L'hiver reste à la porte, et il est doux de se moquer des frimas, les pieds sur les chenets.

— Quelle bourrasque! grommela l'oncle Armand, après avoir passé la main sur son front, comme un homme qui se réveille d'un sommeil passager.

— Effroyable, dit madame Daudierne. Je crois bien que nous n'aurons pas de visites ce soir.

— Le fait est, ma chère Reine, que si les naturels d'Arcy-sur-Beuvron se risquent à venir aujourd'hui flirter avec ces demoiselles, il faut qu'ils aient le diable au corps.

Le crime seul peut sortir par un temps pareil, écrivait jadis feu Ducray-Duminil.

— Qu'est-ce que c'est que Ducray-Duminil? demanda la châtelaine d'un air distrait.

— Un romancier qui fut fort en vogue sous le premier Empire et qui avait du style, vous pouvez en juger par cet échantillon de sa prose. Je ne crois pas que nos petits messieurs de la ville profitent de l'ouragan pour commettre des forfaits, mais je doute qu'ils se décident à le braver pour les beaux yeux de vos filles.

— Mes filles se passeront fort bien d'eux... et vous aussi, je pense.

— Oh! il y en a deux ou trois qui m'amusent, et je parierais que Laurence et Germaine regretteront de ne pas les voir. Germaine surtout. Elle adore la musique et elle raffole de la danse. Il est temps de la marier.

— Encore faut-il attendre que j'aie marié son aînée. Et puis, mon cher Armand, vous en parlez fort à votre aise. Croyez-vous donc que ce soit si facile?

— Mais, oui... pour Germaine surtout, qui plaît à première vue... Laurence charme ceux qui la voient dans l'intimité, mais que de gens s'en tiennent aux apparences !

— Laurence a des qualités sérieuses, dit madame Daudierne, un peu piquée, et je ne vois pas pourquoi elle ne trouverait pas un parti convenable.

— Elle en trouvera dix pour un... à moins qu'elle ne soit trop exigeante...

— Il me semble qu'elle a le droit de l'être.

Au lieu de répondre, l'oncle Armand se mit à siffler tout bas une fanfare.

— En vérité, mon ami, reprit la mère, décidément offensée, je ne sais sur quelle herbe vous avez marché, mais vous semblez prendre à tâche de me tourmenter à propos de mes enfants.

— Moi ! je les aime, vos enfants, je les chéris, comme s'ils étaient les miens... sans excepter même ce petit gommeux d'Alfred qui escompte déjà votre succession... et la mienne. Seulement, je n'ai pas vos illusions maternelles, et j'envisage la situation telle qu'elle est. Combien donnez-vous de dot à chacune de vos filles?

— Cent cinquante mille francs, vous le savez bien, et vous savez aussi que je ne puis donner davantage.

— Bon ! et après vous, elles en auront encore autant... si mon joli neveu ne rogne pas leur portion en faisant des dettes que vous aurez la faiblesse de payer. Mais pour le moment elles n'ont rien, attendu que leur père ne leur a rien laissé en mourant. Il n'avait aucune fortune quand vous avez bien voulu l'épouser... sous le régime dotal. Pas plus de fortune que moi, qui ai fait la mienne à San Francisco.

En somme, ces demoiselles sont des partis de cent mille écus, y compris les espérances, comme disent les prospectus des agences matrimoniales. Donc il leur faut s'unir à des millionnaires.

— Voilà bien de vos idées! Vous poussez tout à l'extrême. Certes, je crois que Germaine s'accommoderait fort bien d'un mari très-riche...

— Et vous croyez que Laurence se contenterait d'un mari pauvre?

— Parfaitement, s'il lui plaisait. Elle a des goûts simples, un caractère réfléchi et une égalité d'humeur qui ne se dément jamais. Elle n'est ni capricieuse, ni ambitieuse, ni...

— Ni étourdie, ni passionnée. Je vous accorde cela... quoique j'aie vu dans mes voyages des volcans couverts de neige...

— Voilà maintenant que vous comparez ma pauvre Laurence à un volcan! Décidément, mon cher Armand, vous voulez vous moquer de moi.

— Je n'en ai nulle envie, je vous le jure, et puisque le volcan vous a choquée, je retire le volcan. Je connais les excellentes qualités de votre fille aînée, et je souhaite ardemment qu'elle trouve un mari digne d'elle. Mais jusqu'à présent, je ne vois dans ce pays-ci personne qui lui convienne. Ce n'est pourtant pas faute de prétendants. Depuis que j'ai pris mes quartiers d'automne à la Germonière, toute la jeunesse masculine d'Arcy a défilé devant moi, et j'ai compté une demi-douzaine d'indigènes qui aspirent à devenir vos gendres, mais pas un ne remplit les conditions que j'exigerais.

Il y a bien le coq du clocher... le bel Arthur du Pomméval. Il n'est pas mal de sa personne, il n'est pas trop sot, et il m'a paru qu'il ne déplaisait pas à ces demoiselles; mais un monsieur qui se mêle de faire courir sur les hippodromes de province et qui a tout au plus quinze mille livres de rente n'offre que des garanties insuffisantes.

— Il doit hériter d'un oncle, dit à demi-voix madame Daudierne.

— Voilà un gros lot sur lequel il ne faut jamais compter :

l'héritage d'un oncle. Parlons d'autre chose, chère sœur; qui attendez-vous, ce soir?

— Tout le monde et personne. Vient ici qui veut, de neuf heures à minuit, mais il fait si mauvais!... nous n'aurons peut-être que ce brave docteur.

— Tant mieux. Sa philosophie s'accorde avec la mienne.

— Il se pourrait aussi que nos voisins de l'autre côté de l'eau se décidassent à nous faire la visite que leur neveu M. du Pomméval nous annonce depuis trois mois.

— Les Vignemal? il faudrait qu'ils fussent fous, car la tempête tourne au cyclone... Mais... avez-vous entendu?

— Quoi donc?

— Ce cri qui a l'air de venir du fond du jardin... On jurerait qu'on appelle au secours.

— Vous devez vous tromper, mon ami, dit madame Daudierne sans trop s'émouvoir. Personne ne se promène dans le parc à l'heure qu'il est et par cet abominable temps.

— Je vous assure, ma chère, que j'ai entendu un cri... un cri de détresse, répliqua l'oncle Armand, qui s'était avancé jusqu'à la porte-fenêtre donnant sur le perron du jardin, et qui écoutait, l'oreille collée contre les vitres.

— C'est le vent qui sifle...

— Non pas. Je m'y connais. C'est une voix d'homme... ou de femme.

— Allez-vous pas croire qu'on assassine auprès de la maison? Vous finiriez par me faire peur avec vos imaginations lugubres.

— Je ne dis pas cela, mais il peut être arrivé un accident. La rivière est à deux cents mètres d'ici, cette jolie rivière où l'ancien propriétaire se noya jadis. Qui sait si l'un de vos gens n'y est pas tombé?

— Mes gens ne rôdent pas, la nuit, par les chemins dangereux.

— Oh ! il y a des femmes de chambre sentimentales qui donnent rendez-vous à leurs amoureux dans des endroits solitaires... au clair de la lune... et justement la lune est dans son plein... Mais je n'entends plus rien.

— Parce qu'il ne s'est rien passé.

— Ou parce que la personne qui a crié n'est plus de ce monde.

— Armand, vous êtes insupportable ce soir. Vous savez que je suis très-nerveuse, et vous vous plaisez à m'effrayer.

Ce dialogue fut interrompu par une explosion de rires argentins. La porte du salon s'ouvrit bruyamment, et deux jeunes filles entrèrent, en se tenant par la main.

Elles ne se ressemblaient guère. L'une était rose et blonde, d'un blond cendré adorable, avec des yeux noirs qui petillaient de malice et de gaieté. L'autre était brune et pâle, avec de grands yeux d'une nuance assez difficile à définir.

L'oncle Armand prétendait qu'ils étaient violets, ce qui fâchait beaucoup madame Daudierne.

A coup sûr, ils étaient superbes, quoique moins vifs que ceux de sa sœur. Ils avaient une expression de douceur résignée qui touchait, et parfois des regards qui brillaient comme un éclair et qui s'éteignaient aussi vite.

Ce soir-là, ils ne disaient rien, et la blonde Germaine avait beau rire aux éclats, la physionomie calme de la brune Laurence ne s'animait pas.

— Te voilà bien joyeuse, toi, petite, dit Armand.

— C'est que je suis joyeuse pour deux, riposta Germaine. Mon aînée est *indéridable*. Je viens de lui raconter des histoires à se tordre. J'ai été jusqu'à contrefaire la vieille baronne Verton quand elle se fâche contre son partenaire au whist. Rien n'y fait. Mademoiselle est à la mélancolie fixe, comme le baromètre est au laid fixe depuis hier.

Et je vous demande un peu pourquoi. Elle a des succès

étourdissants. Cette semaine, M. du Pomméval, qui donne le ton à la jeunesse dorée d'Arcy, l'a fait valser sept fois, tandis qu'il ne m'a honorée que de trois malheureuses mazurkes.

— Quatre, je les ai comptées, dit doucement Laurence; et puis, tu sais fort bien que si M. du Pomméval s'est rejeté sur moi, c'est qu'il est arrivé tard et que tu étais invitée pour toute la soirée.

— Oh! je lui pardonne. Mais je voudrais bien qu'il nous amenât aujourd'hui quelques-uns de ses amis, car voilà deux jours que je me divertis à faire du crochet, et j'éprouve le besoin de changer d'exercice.

— Alors, fais-nous un peu de musique, dit l'oncle, car nous n'aurons personne. Il vente à mettre en déroute tous les gommeux de l'arrondissement.

— Tiens! c'est vrai, s'écria Germaine en courant à la fenêtre. Et il neige, par-dessus le marché. Tant mieux! J'adore la neige. On dirait que les arbres se sont habillés pour aller à un bal blanc, et qu'ils saluent... comme on saluait au temps où l'on dansait encore le quadrille des lanciers. Et puis, si la pièce d'eau du jardin gèle, nous pourrons patiner. C'est ça qui est amusant! Mais ces petits messieurs d'Arcy craignent le froid. Si j'avais un amoureux, je voudrais qu'il vînt me donner des sérénades sous mon balcon, par trente degrés au-dessous de zéro.

— Germaine! veux-tu bien te taire? dit madame Daudierne. Ta sœur est déjà à son métier. Aide-la à finir ce couvre-pied qui n'avance pas.

— Ma foi, non. La tapisserie m'ennuie. J'aime encore mieux tapoter mon piano. Je vais vous exécuter un quadrille d'Offenbach, et je me figurerai que je le danse.

— Pas trop fort, hein? grommela M. Armand. La musique ne me plaît qu'à la cantonade.

— Soyez tranquille, mon oncle; je mettrai la pédale sourde,

répondit Germaine en prenant position sur le tabouret.

Laurence était déjà à l'ouvrage et ne levait pas les yeux. M. Daudierne, qui ne pensait plus à écouter les bruits du dehors, venait de se camper debout devant la cheminée, quand un domestiqueen livrée brune annonça d'une voix discrète :

— M. le docteur Subligny !

— A la bonne heure! s'écria l'oncle Armand. Vous du moins, vous ne nous abandonnez pas, sous prétexte que les chemins sont mauvais.

— Braver la tempête pour nous voir, c'est beau, c'est grand, c'est sublime, dit Germaine en battant des mains.

— Bonsoir, cher monsieur, reprit madame Daudierne. Approchez-vous du feu. Vous devez être gelé.

— Ah çà, comment êtes-vous venu? demanda l'oncle.

Tout le monde parlait à la fois, excepté Laurence, qui se contenta de sourire amicalement au visiteur.

Le docteur qu'on accueillait si bien avait passé la soixantaine, mais il était droit comme un peuplier et robuste comme un chêne. Il avait été médecin militaire en ses jeunes années, et il lui était resté de son ancien état une certaine brusquerie de manières que tempérait l'usage du monde. C'était un homme bien élevé et un excellent homme, ce qui vaut encore mieux; sa figure exprimait la franchise et la bonté, avec une pointe de malice. On l'aimait à la ville, et on le fêtait à la Germonière, où il avait ses grandes entrées, et où il passait très-volontiers ses soirées, surtout depuis que M. Armand Daudierne y avait élu domicile.

M. Subligny ne s'était jamais marié, et ces deux vieux garçons s'entendaient à merveille.

— Mon Dieu ! répondit-il, après avoir salué madame Daudierne et ses filles, je suis venu tout bonnement à pied. Ma jument est vieille, et je craignais qu'elle ne se cassât une jambe par ce temps de neige.

— Et vous avez préféré exposer les vôtres, dit l'oncle en riant.

— Bah! j'en ai vu bien d'autres à la retraite de Constantine.

— N'importe. Si j'avais su que vous étiez en route, j'aurais cru que c'était vous qui appeliez au secours tout à l'heure.

— On a appelé au secours? Allons-y. J'ai sur moi tout ce qu'il faut pour panser un blessé.

— Calmez-vous, cher ami. On a crié, mais on ne crie plus. Et d'ailleurs, je ne suis pas absolument certain qu'on ait crié.

— Espérons que vous vous êtes trompé. Du reste, je pense que, ce soir, personne ne court les chemins. J'ai laissé au cercle d'Arcy Arthur du Pomméval et sa bande joyeuse. Ils avaient projeté de se transporter ici dans leurs carrosses, mais ils ont eu peur de verser, et, en ce moment, ils jouent au baccarat pour se consoler.

— Les lâches! s'écria Germaine; jouer au baccarat quand il y a à la Germonière deux pauvres filles qui n'ont pas valsé depuis quarante-huit heures!

— J'avoue qu'ils sont très-coupables. Mais ces messieurs ont des chevaux de prix, et ils les ménagent. Le jeune du Pomméval vient d'en acheter une paire qui lui a coûté trois cents louis.

— Et il aime mieux nous laisser nous morfondre dans notre solitude que d'aventurer de si précieuses bêtes! On n'est pas plus galant.

— Ah çà, demanda l'oncle Armand, il est donc riche, ce Brummel d'Arcy-sur-Beuvron?

— Riche? Non. Il a de quoi vivre, et encore... au train dont il va...

— Mais il a dans notre voisinage un parent millionnaire dont il doit hériter, m'a-t-on dit.

— M. Vignemal, un frère de sa mère. Cette succession-là ne lui apportera pas de rentes. C'est madame Vignemal qui est millionnaire. Monsieur ne possédait pas grand'chose quand il s'est marié à une veuve presque aussi âgée que lui. Il est vrai que depuis leur mariage, ils se sont donné par testament tout leur bien au dernier vivant. Mais le bonhomme est assez chétif, et sa femme a une santé de fer. Elle l'enterrera, soyez-en sûr, et du Pommeval n'aura rien; elle ne peut pas le souffrir.

J'en suis fâché, car il a plus de qualités que de défauts, et, s'il héritait, ce serait un beau parti, conclut le docteur en regardant Laurence à la dérobée.

Leurs yeux se rencontrèrent, et il vit bien qu'elle n'avait pas perdu un mot de la conversation. Mais elle baissa les siens presque aussitôt, et elle se remit à sa tapisserie.

Germaine feuilletait des partitions et n'avait pas l'air de s'intéresser beaucoup à l'avenir financier de M. du Pommeval.

Le docteur, tout en discourant, avait pris un fauteuil et se chauffait avec une satisfaction bien naturelle.

— Ces Vignemal sont d'étranges voisins, dit madame Daudierne après un silence. Ils habitent à trois quarts de lieue de la Germonière. Je suis allée les voir cette année, mais je n'ai pas été reçue, et ils ne m'ont pas encore rendu ma visite.

— Ils ne font rien comme les autres, répondit le docteur Subligny. Ils ont des chevaux et des voitures, mais ils ne s'en servent jamais.

— Alors ils sont avares?

— Le neveu est prodigue, c'est une compensation, murmura M. Armand.

— Non, ce n'est pas par avarice qu'ils restent chez eux. C'est pour une raison bien plus drôle. Croiriez-vous que madame Vignemal est jalouse comme une tigresse de son

mari qui a bien cinquante-cinq ans et qui porte perruque? Il faut vous dire qu'elle l'a épousé par amour, il y a un quart de siècle. Elle le voit toujours comme il était alors, et elle craint qu'on ne le lui débauche. Aussi le tient-elle en chartre privée, et il se laisse faire.

Cependant je sais de bonne source qu'ils ne tarderont pas à vous rendre leurs devoirs. Ils s'y préparent depuis trois mois, car, pour eux, le moindre déplacement est une grosse affaire. Mais vous les verrez apparaître au moment où vous les attendrez le moins... le soir, très-probablement. Vignemal m'a consulté l'autre jour pour savoir à quelle heure il était décent de se présenter chez vous, et je me suis amusé à lui répondre qu'à la Germonière on ne se couche jamais avant trois heures du matin.

— S'ils pouvaient arriver aujourd'hui, quelle fête! s'écria Germaine; ces braves gens-là doivent être à mourir de rire. Je me divertirais fort à les contempler.

Un coup d'œil sévère de madame Daudierne fit taire la jeune fille, qui attaqua mollement les premières mesures de la chanson de *Fortunio*.

— Parbleu! lui dit son oncle, tu n'as pas besoin du couple Vignemal pour trouver de quoi satisfaire tes instincts moqueurs. Dans ce charmant pays, ce ne sont pas les personnages ridicules qui manquent.

— Non, ce sont les types.

— Comment, les types?

— J'entends les figures qui ne ressemblent pas à toutes celles qui courent les rues, les caractères tranchés, les individualités, en un mot.

— Peste! mademoiselle ma nièce, que vous vous exprimez bien! Je serais curieux de savoir où vous avez pris ces termes de haut goût.

— Dans les journaux, quand maman me permet de les lire.

Mais convenez que j'ai raison. Tous les élégants d'Arcy s'habillent et parlent de la même façon; tous les bourgeois sont taillés sur le même patron. Qui en connaît un en connaît cent. J'espérais mieux des paysans, mais j'ai été bien attrapée. Je n'en ai pas encore vu un qui n'eût les cheveux couleur de filasse, le teint blême, le nez rouge, le dos voûté et l'air sournois. Ici, la race est laide et vulgaire.

— Je pense que tu en exceptes M. du Pomméval.

— Oh! celui-là est un être à part. Il a des côtés parisiens, et il ferait un très-passable héros de roman, s'il ne portait pas la raie au milieu du front et s'il peignait moins soigneusement ses favoris.

— Ah çà, tu rêves donc un Fra Diavolo?

— Peut-être.

— Eh bien, mademoiselle, j'ai votre affaire, dit en souriant le docteur Subligny.

— Quoi! il y aurait des brigands calabrais aux environs de la Germonière?

— Non, fort heureusement. Mais il y a un sauvage qui campe sur vos terres, sans que vous vous en doutiez.

— Dites-moi où il est pour que j'y coure.

— Il est tantôt dans vos bois, tantôt sur votre rivière. C'est un nomade qui vit de votre gibier et de votre poisson...

— Et... il est jeune?

— Il a vingt ans et une tête superbe.

— Bon! nous ferons son portrait; pas moi, je dessine trop mal, mais Laurence, qui a un talent d'artiste.

— Merci! dit vivement la sœur aînée. Je n'aime pas les sauvages, et je ne tiens pas à reproduire les traits de ce Mohican.

— Je doute fort d'ailleurs qu'ils consentît à poser, appuya M. Subligny.

— N'importe. Je voudrais bien le voir, murmura Germaine.

— Et moi aussi, pour faire dresser contre lui un bon procès-verbal, ajouta l'oncle, car enfin ce Peau-Rouge dépaysé chasse et pêche sans permission sur la Germonière...

Mais... qu'y a-t-il donc, Baptiste?... reprit M. Daudierne en s'adressant à un vieux valet de chambre qui venait d'entrer. Pourquoi cet air effaré?

— Monsieur, balbutia le domestique, il est arrivé un malheur.

— Un malheur! où cela... et à qui?

— Sur la rivière, monsieur.

— Parbleu! j'étais bien sûr d'avoir entendu crier... un paysan ivre qui sera tombé dans l'eau, sans doute.

— Non, monsieur... il paraît que M. et madame Vignemal étaient montés dans le bac pour passer le Beuvron... le vent a rompu la corde, et le bateau a chaviré.

— Ah! mon Dieu! s'écria madame Daudierne, et ils se sont noyés!... noyés en venant nous voir!... car ils venaient ici, j'en suis sûre... le bac est au bout du jardin... C'est affreux!

— Mais il faut y aller, dit Germaine. Il est peut-être encore temps de leur porter secours.

— Roch dit que non, mademoiselle. Il a vu l'accident... il y a vingt minutes.

— Roch! qui ça, Roch?

— Roch Ferrer, le sauvage dont je vous parlais, répondit le docteur. S'il ne les a pas sauvés, c'est que le sauvetage était impossible, car il nage comme un brochet et il plonge comme une loutre. Le mari et la femme sont morts ensemble, cela n'est pas douteux.

Diable! voilà un étrange événement... un événement qui pourrait bien améliorer la situation d'Arthur du Pomméval.

— Il s'agit bien de M. du Pomméval! s'écria Germaine. Il

s'agit de courir à l'endroit où l'accident est arrivé et d'essayer de ressusciter ces pauvres gens. On a vu des noyés qui revenaient à la vie après avoir passé une heure sous l'eau, n'est-il pas vrai, docteur?

— Rarement, mademoiselle, très-rarement, répondit, non sans sourire un peu, M. Subligny. Mais enfin il ne faut rien négliger, même dans les cas désespérés. J'y vais. La question est de savoir si l'on retrouvera les corps.

— Roch a essayé, monsieur, soupira le valet de chambre. Mais le courant est si fort... la rivière a tout emporté. On n'a même pas revu le bateau.

— J'étais bien sûr que ce brave garçon avait risqué sa vie pour les sauver. Il est courageux comme un lion.

— Alors, je lui pardonne de nous avoir avertis si tard, interrompit M. Armand. Et je suis d'avis de tenter de nouvelles recherches... Je vous accompagne, docteur... et nous allons emmener tous nos domestiques... ils nous aideront à explorer les bords du Beuvron. Votre héroïque braconnier nous servira de guide.

— Roch est retourné là-bas, monsieur, dit le vieux valet de chambre. Il veut plonger encore...

— Bon! il faudra bien qu'il remonte pour respirer, et nous l'apercevrons. Il fait un clair de lune superbe. Venez, docteur... et vous, ma chère Reine, ne vous tourmentez pas, je vous en prie. Quand on est aussi nerveuse que vous l'êtes, les émotions sont très-dangereuses. Demandez plutôt à notre ami.

— Comment ne serais-je pas émue? murmura madame Daudierne. Je ne puis pas m'ôter de l'esprit que je suis en partie la cause de la mort de nos malheureux voisins.

— Parce que vous vous imaginiez qu'ils étaient sortis de chez eux pour venir vous voir. Rien ne le prouve. Mais ce n'est pas le moment de discuter. Venez, docteur... Et toi,

Baptiste, descends à la cuisine... rassemble le cocher, le jardinier... armez-vous de lanternes et partons.

— Vous m'emmenez, n'est-ce pas, mon oncle? dit Germaine. Je ne vous demande que le temps de mettre un manteau et une capeline.

— T'emmener! Jamais de la vie. Tu n'as rien à faire là. Et j'espère bien que ta mère va t'empêcher de sortir.

Et sans plus s'attarder à morigéner son entreprenante nièce, Armand Daudierne quitta le salon. Le docteur en fit autant. Il prit dans l'antichambre son chapeau à larges bords et sa pelisse en peau de loup, pendant que l'oncle endossait un pardessus ouaté et un bonnet fourré.

Germaine aurait bien voulu les suivre, mais madame Daudierne la retint en lui adressant une admonestation sérieuse; Laurence, la sage Laurence, profitant de ce qu'on ne s'occupait pas d'elle, entre-bâilla la porte, et dit doucement à ces messieurs :

— Vous reviendrez vite, n'est-ce pas? Je me suis tue, parce que je n'avais pas la force de parler... j'étais anéantie... mais je veux espérer encore, et je vous supplie de nous rapporter promptement des nouvelles... bonnes ou mauvaises... l'incertitude est le pire de tous les maux.

— Sois tranquille, ma chère enfant, nous ne perdrons pas une minute. Seulement, je t'engage à ne pas te bercer d'illusions. M. Vignemal est au fond de l'eau, madame aussi, et ils n'en sortiront pas vivants.

Ayant dit, l'oncle se précipita dans l'escalier. M. Subligny était déjà au rez-de-chaussée.

Il n'y avait pas vingt marches à descendre, et il était encore leste comme un jeune homme.

Baptiste les attendait. Les porteurs de fanaux étaient prêts.

— Marchez devant! leur dit M. Daudierne.

Ils obéirent, et l'on déboucha sur le perron.

La tempête était dans toute sa violence et chassait des tourbillons de neige menue qui ne tenait pas sur le sol, parce que le vent l'emportait. Les marronniers du parc pliaient à se rompre sous l'effort de rafales intermittentes, qui arrivaient du nord comme des coups de foudre, et les hautes branches des grands pins frémissaient avec des bruissements qui rappelaient le murmure lointain de la marée montante.

Le ciel, obscurci par les flocons, s'éclaircissait par intervalles, les nuages se déchiraient; et alors la lune qui brillait au zénith illuminait de sa clarté mélancolique ce paysage d'hiver.

Le parc s'étendait fort loin, des deux côtés de la maison, mais il n'était pas large. La rivière le coupait à deux ou trois cents pas du perron.

Une allée droite conduisait à la berge, c'est-à-dire à une longue levée de terre, bordée de tamaris, qui formait une promenade aussi agréable en été que déplaisante pendant la mauvaise saison, car la vallée où coule le Beuvron est encaissée presque partout, et la bise y souffle furieusement.

Elle est aussi très-boisée, et les taillis épais qui couvrent la rive gauche dérobent aux habitants de la Germonière la vue du manoir assez délabré où vivaient les époux Vignemal.

Ce manoir, appelé le Fougeray, appartenait en propre à madame, qui le tenait de son père et qui ne l'avait jamais fait réparer ni avant, ni après son mariage. Autour de son castel, les terres produisaient peu, le mari se mêlant de les faire valoir, quoiqu'il n'entendît rien à l'agriculture. Les bois, faute de chemins pour les exploiter, croissaient au hasard, si bien que de l'autre côté du Beuvron, on se trouvait dans un pays sauvage, tandis que sur la rive droite, bordée par la propriété de madame Daudierne, on aurait pu

se croire dans les jardins d'une villa de la grande banlieue de Paris.

L'oncle Armand préférait les campagnes civilisées; aussi n'avait-il jamais voulu passer l'eau.

Ce soir-là pourtant, il avançait bravement, sans se préoccuper de la neige qui lui cinglait le visage, et il paraissait disposé à faire tout ce qu'il fallait pour secourir des gens dont il se souciait fort peu.

Il est vrai que le docteur, plus âgé que lui de quinze ans, lui donnait l'exemple. Il courait plutôt qu'il ne marchait, cet excellent docteur. Il s'agissait de deux vies à sauver, et dans ces cas-là, il n'épargnait pas ses peines.

— J'aurais dû, avant de partir, donner l'ordre de faire chauffer des couvertures de laine pour y rouler nos noyés, si nous les repêchons... et d'apporter des étrilles pour les frictionner, disait-il entre ses dents. C'est élémentaire. Mais j'ai oublié. Voilà ce que c'est que de vieillir. Et puis la nouvelle de cette catastrophe bizarre m'a tellement troublé...

— Très-bizarre en effet, s'écria M. Daudierne. De quoi diable se sont avisés ces Vignemal de s'embarquer sur un mauvais bateau pour venir nous voir?... Il n'y a donc pas de ponts dans ce pays-ci?

— Il y en a un en amont, mais il faut faire un détour de deux lieues pour le trouver, tandis que le bac était tout près de chez eux. Ils ne voulaient pas faire atteler de peur de fatiguer leurs chevaux.

— Et ce temps qu'ils ont choisi pour aller dans le monde! Ma parole d'honneur, ces ruraux avaient la cervelle à l'envers. Et s'il leur en a coûté la vie, comme c'est plus que probable, ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient. Entre nous, cela m'est assez égal. Seulement, j'en suis désolé pour ma belle-sœur, qui est impressionnable à l'excès... et malheureusement ses filles tiennent d'elle...

— L'aînée surtout, murmura M. Subligny.

— Oh! Germaine aussi, quoiqu'il y paraisse moins. Mais Laurence sent encore plus vivement, parce qu'elle sent en dedans, et je redoute pour elle toutes les émotions vives. C'est ma préférée, celle-là... un de ces jours, je vous dirai pourquoi... mais nos gens sont déjà sur la levée... je vois courir leurs lanternes... dépêchons-nous.

En quelques enjambées, ils atteignirent le pied d'un talus gazonné qui s'abaissait en pente douce du côté du parc, et en trois sauts ils arrivèrent au sommet de cette digue, au bas de laquelle coulait le Beuvron.

Les eaux, grossies par les pluies qui avaient précédé les premiers froids, roulaient impétueusement entre deux berges escarpées, et la tempête y soulevait de véritables vagues.

Cette rivière, assez paisible de son naturel, avait pris tout à coup des allures de torrent.

— Parbleu! s'écria M. Daudierne, je ne m'étonne pas que Philémon et Baucis aient été entraînés Dieu sait où. Ils sont tombés dans une véritable écluse de moulin. Je me flatte de nager proprement, et je ne répondrais pas de m'en tirer. Si votre sauvage remonte ce courant-là, il faut qu'il soit d'une jolie force. A propos, je ne le vois pas. Est-ce qu'il serait resté au fond, cette fois-ci?

— Baptiste, cria le docteur, où est donc Roch?

— Monsieur, nous le cherchons, répondit le vieux valet de chambre.

— Il est capable d'avoir traversé la rivière pour regagner son gîte.

— Son gîte? Où loge-t-il donc?

— Je crois que depuis quelques semaines, il s'est arrangé, sur la rive gauche, une espèce de hutte de feuillage. Il a même eu, à propos de cette installation illégale, des difficultés avec madame Vignemal, qui n'entend pas raillerie sur ses droits

de propriété. Mais il se moque d'elle et des gendarmes. Personne n'a jamais pu mettre la main sur lui. Je suis probablement le seul homme auquel il témoigne une certaine déférence et dont il daigne parfois écouter les avis. Il faut vous dire que je l'ai guéri d'une fracture de l'humérus, et qu'il m'en sait gré.

— C'est fort heureux vraiment. Enfin, d'où vient-il, ce Robin des bois? Est-ce qu'il est né dans le pays?

— Non, mais il y est venu tout petit. Son père était un bohémien qui devait arriver d'Espagne et qui parcourait les campagnes pour y acheter les veilles ferrailles et pour tondre les chevaux.

Ce sont les deux industries que pratiquent le plus volontiers les gens de sa race.

Cet homme fut trouvé mort, un matin, au coin d'une borne, dans le faubourg d'Arcy. L'enfant était resté assis à côté du cadavre, mais il ne pleurait pas. Les Frères de la Doctrine chrétienne le recueillirent et l'élevèrent jusqu'à l'âge de quinze ans.

— Je devine le reste. Dès qu'il fut en état de se procurer sa subsistance en maraudant, l'instinct reprit le dessus, et il se sauva. Mais je bavarde fort mal à propos, et nous avons mieux à faire.

— Je ne vois pas trop quoi. Nous ne sommes pas en mesure de draguer la rivière, et d'ailleurs les corps doivent être loin d'ici à l'heure qu'il est. J'espérais un peu que Roch aurait réussi à les ramener sur la rive, et, dans ce cas, j'aurais tenté de faire un miracle; s'il a renoncé à les retrouver, ce n'est pas nous qui y parviendrons.

— Je le crains, mais si vous m'en croyez, mon cher docteur, nous suivrons la levée jusqu'au bout du parc, pour nous assurer que nos noyés ne sont pas venus échouer au bord de l'eau. Le Beuvron fait des coudes très-brusques, et

un cadavre charrié par le courant peut être arrêté par un barrage naturel.

— Vous avez raison. Il faut explorer tous les coins.

— En aval, bien entendu. C'est ici qu'était le bac, si je ne me trompe?

— Oui, monsieur, dit Baptiste; voici le chemin pour y descendre, et la corde qui allait d'un bord à l'autre tient encore par un bout au pieu où elle était attachée de ce côté-ci. Elle a dû casser par le milieu. Elle n'était pas trop solide, et l'on devait la remplacer par une neuve... mais le bac servait si rarement...

— Oh! un câble de navire n'aurait pas résisté à un ouragan de cette force. Seulement le bateau n'a pas dû couler sur place, et c'est plus bas qu'il faut chercher. Marche en éclaireur, mon vieux Baptiste, et veille à ta lanterne.

— Monsieur, cria le jardinier, qui avait pris les devants, voilà Roch qui arrive en courant.

— En effet, murmura le docteur, je le reconnais à sa taille... il a cinq pieds neuf pouces.

— Et il est lancé à fond de train; évidemment il nous apporte une nouvelle, sans quoi il ne se presserait pas tant.

Trente secondes après, Roch Ferrer s'arrêtait court à deux pas de M. Subligny et lui disait d'une voix haletante :

— J'ai trouvé la femme.

— Vit-elle encore? demanda vivement le docteur.

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas! Tu n'a donc fait que la voir passer au fil de l'eau?

— Pardonnez-moi; je l'ai touchée. J'ai même essayé de l'enlever pour vous l'apporter sur mon dos, mais je n'ai pas pu.

— Quoi! fort comme tu l'es!

— Il n'y a pas de force qui tienne. Ses jambes se sont

prises dans les racines d'un vieux saule... impossible de la tirer de là à moi tout seul...

— Au moins fallait-il ne pas l'abandonner. En supposant qu'elle ne fût pas morte, elle doit l'être maintenant, si tu l'as laissée dans cette position.

— Si elle l'est, ce ne sera pas ma faute. Je lui ai mis la tête et le haut du corps hors de l'eau, et je l'ai couchée sur la rive qui est en pente.

— La tête sur un plan plus élevé que les pieds, c'est bien... tu as fait, sans t'en douter, ce qu'il y avait de mieux à faire. Il y a encore une chance sur cent pour que l'asphyxie ne soit pas complète; mais dépêchons-nous. Est-ce loin, l'endroit?

— A cent pas d'ici. Vous le connaissez bien... c'est au premier tournant de la rivière... une pointe qui avance...

— Parfaitement. L'ancien propriétaire s'est noyé là.

— Oh! la place est mauvaise, il y a un remous, et quand on y tombe, on n'en sort pas.

Le dialogue prit fin rapidement, et Armand Daudierne eut à peine le temps de regarder ce singulier garçon qui avait plutôt l'air d'un gentilhomme de grand chemin que d'un sauveteur. Il put voir seulement à la clarté incertaine de la lune qu'il était très-grand, bien découplé, et qu'il était habillé, des pieds à la tête, avec des peaux de bête, comme un Esquimau ou un Samoyède.

Tout le monde prit le pas accéléré. La bourrasque ne s'était pas apaisée. La neige tombait toujours, et le vent soufflait avec une violence inouïe, mais soufflait dans le sens du cours de la rivière, et on l'avait à dos.

— Et M. Vignemal, tu ne l'as pas découvert? cria M. Daudierne à Roch, qui le précédait.

— Non, répliqua sèchement le gars en se retournant pour toiser ce monsieur qui ne l'avait jamais vu et qui débutait par le tutoyer.

— Donc, il est mort. Occupons-nous de sa femme.

— J'ai bien peur qu'elle ne soit pas en meilleur état que lui, murmura M. Subligny. L'échouage du corps ne prouve pas grand'chose. Enfin!... nous allons bientôt savoir à quoi nous en tenir.

— Nous y sommes, dit Roch, en montrant une trouée dans la haie de tamaris. Voilà le saule, là, au-dessous de nous. La dame est couchée tout à côté, sur le gravier.

Le docteur passa le premier, et l'oncle Armand le suivit de près en criant :

— Baptiste, mon garçon, apporte-nous ton fanal. La lune vient de se cacher derrière un nuage, et l'on n'y voit goutte.

Puis, un instant après, il reprit, en s'adressant à M. Subligny :

— Mais, sacrebleu! le corps n'y est pas; votre sauvage s'est moqué de nous.

— Cherchons, dit le docteur. Éclaire-nous, Baptiste... et toi, Roch, viens nous aider. Voyons! Où as-tu laissé madame Vignemal?

— Là... sur ce talus, répondit Roch, qui n'avait fait qu'un bond du haut de la levée au bord de l'eau. C'est pourtant vrai qu'elle n'y est plus... je n'y comprends rien... la grosse pierre que j'avais mise sous sa tête n'a pas bougé... il faut que le courant ait emporté le corps... oui, tenez! les racines du saule ont été arrachées... le corps a suivi... et l'arbre va tomber, car il ne tient plus.

— C'est vrai... rien ne résiste à cette maudite rivière quand elle est gonflée et que le vent souffle du nord-est. Mais en vérité, mon garçon, tu as eu une bien mauvaise idée de laisser là cette pauvre femme... tu aurais dû rester près d'elle et appeler.

— C'est vrai. Je reconnais maintenant que j'ai eu tort. Ça m'apprendra à compter sur la solidité des vieux saules.

— Mon Dieu! reprit le docteur, il est clair que la pauvre femme était morte, car, avant d'échouer ici, elle a bien passé vingt minutes sous l'eau. Mais j'aurais voulu essayer de la rappeler à la vie... pour l'acquit de ma conscience. Maintenant, tout espoir est perdu, et nous n'avons plus qu'à nous en aller.

— Pas avant que j'aie dit à ce drôle ce que je pense de lui, s'écria M. Daudierne.

— Est-ce de moi que vous parlez? demanda Roch en relevant la tête.

— Oui, de toi, vagabond. Explique-nous donc ta conduite, au lieu de faire l'insolent. Elle est louche, ta conduite, et rien ne me prouve que tu n'as pas contribué à noyer les gens que tu prétends avoir voulu sauver.

Roch recula de deux pas et se rassembla comme un cheval de race qui se prépare à sauter un fossé. Mais le docteur, qui le connaissait, se jeta au-devant de lui et n'eut qu'un geste à faire pour l'arrêter.

— Vous ne voyez donc pas que j'ai risqué ma peau? dit le jeune homme en se rapprochant de Baptiste, qui tenait le fanal.

Son visage, ses mains et ses vêtements ruisselaient d'eau.

— J'ai plongé trois fois, reprit-il, et j'aurais pu rester tranquillement sur la rive. Personne ne me l'aurait reproché, car personne ne savait que j'étais là. Faites-en autant, si le cœur vous en dit. Vous rattraperez peut-être M. ou madame Vignemal.

La réplique était nette, et l'oncle Armand se tut. Le ton et l'attitude de Roch l'avaient frappé. Ce n'est pas ainsi que se défendent les coupables. La sauvagerie fière de cet irrégulier ne lui déplaisait pas, et il commençait à s'intéresser à lui.

— Remontons sur la levée, dit le docteur Subligny; le

terrain n'est pas solide, et si nous restions ici, le Beuvron finirait par nous enlever aussi.

— Sans compter qu'on gèle et que la neige vous coupe la parole, grommela M. Daudierne en grimpant péniblement la pente assez roide de la digue.

— Roch, dit le docteur, tu vas venir avec nous à la Germonière. Il y a bon feu dans la cuisine, et tu as grand besoin de te sécher.

— Je n'ai besoin de rien, monsieur, et j'aime mieux rentrer chez moi.

— Où est-il, ton chez-toi?

— Tout près d'ici. Dans le bois, au-dessus de l'endroit où était le bac.

— De l'autre côté de la rivière, alors... et tu seras obligé de la traverser à la nage pour aller te coucher dans ton terrier où un renard mourrait de froid. Je te le défends, mon garçon.

— Mais, monsieur...

— Pas d'observations. C'est mon ordonnance, et si tu ne l'exécutes pas, je te jure que la première fois que tu te casseras un membre, ce qui ne tardera guère, grâce à la jolie vie que tu mènes, je te laisserai te tirer d'affaire tout seul.

D'ailleurs, il faut absolument que tu nous racontes comment l'accident est arrivé, puisque tu y as assisté.

— Oh! ce ne sera pas long. Je venais de m'étendre sous mon gourbi, quand j'ai entendu des pas et des voix. Je me suis coulé à plat ventre jusqu'au bord du sentier. Je croyais que c'étaient les deux gardes du Fougeray qui faisaient une ronde pour me pincer. Mais j'ai reconnu M. Vignemal et sa femme qui descendaient, suivis de leur domestique, et j'ai compris qu'ils voulaient passer l'eau.

— Ah! il y avait un domestique, grommela Daudierne.

Qu'est-ce qu'il est devenu, celui-là? Est-ce qu'il s'est noyé avec ses maîtres?

— Non. Ses maîtres étaient montés dans le bateau, et il allait y monter aussi, mais il était resté sur le bord pour détacher la chaîne qui amarrait le bac. Il n'a pas eu plus tôt fini que le courant a enlevé la barque et que la corde a cassé. Alors, il s'est mis à crier au secours...

— C'était donc lui! Il criait si fort que, du salon de ma belle-sœur, je l'ai entendu.

— Possible. Le vent, à ce moment-là, portait du côté de la Germonière. Mais le bonhomme n'a pas crié longtemps. Quand il a vu le bateau filer à la dérive, il a perdu la tête, et il s'est sauvé.

— Alors il est retourné au Fougeray, dit le docteur. Il aurait dû au moins ramener du monde pour essayer de secourir ses maîtres. Mais on prétend que leurs serviteurs ne les aimaient guère.

— On a raison. Et c'est bien pour ça qu'après avoir fait tout ce que je pouvais pour les repêcher, je suis allé à la Germonière, au lieu d'aller chez eux.

— Mais d'abord tu t'es jeté à l'eau, mon brave?

— Oh! sans perdre une seconde, et je croyais bien que j'allais les tirer d'affaire, car le bout de la corde rompue traînait dans la rivière. Il ne s'agissait que de l'attraper en nageant et d'amener tout doucement le bateau à la rive.

— Hum! ce n'était pas facile.

— J'y aurais réussi tout de même. Le bateau tournait comme une toupie, et moi, qui nageais droit, je gagnais sur lui. J'étais arrivé si près d'eux que je les voyais comme je vous vois. Le mari était assis au fond et cachait sa figure dans ses mains. La femme était debout. et je crois bien qu'elle se déshabillait, car elle défaisait son corsage... il m'a même semblé qu'elle en tirait je ne sais quoi...

— Sa bourse peut-être. Elle avait, dit-on, la manie de porter sur elle ses titres de rente et ses billets de banque.

— Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'au moment où je leur criais : « N'ayez pas peur! » le bateau s'est heurté contre un rocher pointu qui se trouve juste au milieu de la rivière. Ah! ça n'a pas été long... il a coulé sur place, et je n'ai plus rien vu.

— Mais tu as plongé?

— Oui... et je vous promets que si je suis remonté sans rien rapporter, c'est que je n'en pouvais plus... la respiration me manquait... mais j'ai recommencé plus loin... et puis plus loin encore... partout où je pensais qu'ils auraient pu s'arrêter... et vous savez que je connais aussi bien le fond du Beuvron que le dessus.

Je n'ai rien trouvé. C'est ma faute, j'aurais dû aller jusqu'au vieux saule, mais j'étais à bout de forces...

— On le serait à moins, murmura M. Daudierne, que la simplicité de ce récit avait touché.

— Je savais bien que tu ne les avais pas abandonnés, s'écria le docteur. Tu as fait plus que ton devoir.

— Non... j'ai pensé trop tard à cette pointe qui avance dans le courant et qui a arrêté la femme... je vois bien aussi que j'aurais dû prévoir que les racines casseraient... et pourtant elles tenaient bien...

— Rien ne résiste à l'eau. Maintenant, dis-moi, quand tu as soulevé madame Vignemal, avait-elle conservé un reste de chaleur ?... respirait-elle encore ?...

— Je ne crois pas. Il m'a semblé pourtant qu'elle avait fait un mouvement au moment où je la couchais sur la rive... mais je me suis peut-être trompé... La seule chose dont je suis sûr, c'est qu'elle avait les poings fermés. On aurait dit qu'elle serrait quelque chose dans sa main... et elle le serrait bien... ses bras étaient roides comme des barres de fer.

— Bon! je suis fixé... l'asphyxie était complète. Les secours que je lui aurais donnés n'auraient servi à rien. Cette pensée-là me console un peu.

Marche devant, mon garçon... et quand tu te seras réconforté au château, tu seras libre d'aller où tu voudras. Mais j'exige que tu viennes avec nous. J'ai encore deux mots à te dire, et je ne me soucie pas de prolonger la conversation dehors, par le temps qu'il fait.

Roch hésita. Évidemment la perspective de se sécher au feu de la cuisine ne lui souriait pas. Mais il vénérait M. Subligny, et il n'osa pas le contrarier. Il alla sans mot dire rejoindre les gens de madame Daudierne qui formaient l'avant-garde.

— Vous aviez raison, docteur, dit l'oncle Armand. Ce braconnier est quelqu'un.

— Il ne braconne pas à proprement parler, car il ne vend ni le gibier qu'il prend, ni le poisson qu'il pêche. Il s'en nourrit tout bonnement. Il en fait des rôtis et des matelotes... J'ai même goûté une fois de sa cuisine en plein vent, et je puis vous assurer qu'elle est excellente. Mais il ne songe pas à l'argent. Car il ne saurait qu'en faire. Il s'habille avec des peaux de renard et, pour se coiffer, il se confectionne des bonnets en peau de loutre.

— C'est Bas-de-Cuir en personne que ce gaillard-là. Il était né pour vivre au Canada; j'ai envie de proposer à ma belle-sœur d'en faire un garde-chasse.

— Il n'accepterait pas. Il tient trop à sa liberté. Madame Vignemal a essayé de l'enrôler à son service. Il n'a jamais voulu. Il aimait mieux vivre en guerre avec elle, et elle a fini par se lasser de le traquer.

— Entre nous, docteur, elle n'est pas édifiante, sa vie, et il y a gros à parier qu'il finira mal. Je vous avouerai même que j'ai cru un instant qu'il avait aidé nos malheureux voisins à se noyer.

— Il vous a dit la vérité sur tous les points, j'en mettrais ma main au feu, car depuis qu'il est au monde, il n'a jamais menti. D'ailleurs, le domestique des Vignemal était là, quand l'accident est arrivé. Il racontera ce qu'il a vu.

— Oh! maintenant, je ne soupçonne plus votre bohémien. Quel âge a-t-il?

— Il n'en sait rien lui-même. Il a dû naître sur un grand chemin ou au fond d'un bois, et il ne s'est pas trouvé là d'officier de l'état civil pour dresser son acte de naissance. Il a dû à cette circonstance de ne pas être appelé au service militaire.

— C'est dommage, ma foi! il était taillé pour porter la cuirasse, et quoique je n'aie pas très-bien vu sa figure, il m'a paru qu'il a une véritable tête de modèle. Mais, pour en revenir à la lugubre fin du couple Vignemal, ne pensez-vous pas qu'il nous reste quelque chose à faire?... non pas pour leur salut, puisqu'ils sont trépassés tous les deux... seulement, il y a des gens que nous devons aviser le plus tôt possible.

— Je serai dans une heure à Arcy, et je me charge d'informer de l'événement tous ceux qu'il peut intéresser... le maire, le procureur de la République... ils donneront des ordres pour qu'on recherche les corps, et l'on me désignera probablement pour les examiner. Je vais donc prendre congé de madame Daudierne et de vos charmantes nièces...

— Vous ne serez pas obligé de monter au salon pour leur dire adieu, car j'aperçois, sur le seuil de la cuisiue, les silhouettes encapuchonnées de ces demoiselles, et je suppose que leur mère n'est pas loin... Tenez! les voilà qui entrent en pourparlers avec Baptiste. Je n'en suis pas fâché. Nous ne serons pas les premiers à leur annoncer la triste nouvelle... Ah! elles rentrent dans la maison... nos gens y entrent après elles, et Roch les suit sans trop se faire prier. Faisons comme eux, docteur, nous serons mieux là dedans.

La cuisine était vaste comme la salle des gardes d'une forteresse du moyen âge, et des arbres entiers brûlaient dans la cheminée monumentale. Trois grosses lampes suspendues au plafond inondaient de lumière cette immense pièce que le feu allumé dans l'âtre éclairait déjà suffisamment.

Madame Daudierne n'y était pas descendue, mais ses filles n'avaient pas perdu de temps pour interroger le vieux valet de chambre, et, lorsque l'oncle Armand parut, elles savaient déjà à quoi s'en tenir sur le sort des Vignemal.

Laurence était plus pâle que de coutume et avait les larmes aux yeux.

— Est-ce bien vrai, mon oncle, qu'il n'y a plus d'espoir? demanda-t-elle d'une voix émue.

— Absolument plus, ma chère enfant. On a fait tout ce qui était humainement possible pour les sauver... *On,* ce n'est pas moi, car je suis arrivé beaucoup trop tard, et ce cher docteur n'a pas eu l'occasion d'utiliser sa science médicale, faute de sujet à médicamenter... la rivière a charrié fort loin d'ici les corps de nos malheureux voisins... mais je vais vous présenter un brave garçon qui a risqué sa vie... eh bien! où est-il donc, mon héros?... tiens! il est allé se cacher dans l'ombre au coin de la cheminée... Allons, Roch, avance un peu qu'on te regarde... tu es bon à montrer, que diable!

Roch se décida, fort à contre-cœur, à sortir de son refuge, et il apparut en pleine lumière. Il avait ôté son bonnet de loutre, et les boucles brunes de ses cheveux qui frisaient naturellement retombaient en désordre sur son front un peu bas, mais bien coupé. Le nez était droit, un nez de statue grecque, le teint olivâtre, les lèvres fortes, mais rouges comme la fleur du grenadier; les yeux immenses brillaient comme des diamants noirs, des yeux qui parlaient, et qui restaient obstinément fixés sur Laurence.

— Sacrebleu ! qu'il est beau ! s'écria M. Daudierne.

Il ne déguisait jamais sa pensée, et il ne se gênait pas pour l'exprimer énergiquement.

— Le docteur nous l'avait bien dit, reprit étourdiment Germaine, en s'approchant pour voir de plus près le bohémien, que ce mouvement de curiosité enfantine ne déconcerta point, car il n'y prit pas garde.

Roch n'avait d'yeux que pour la sœur aînée qui le regardait comme on regarde un oiseau rare ou un bronze japonais; avec intérêt, mais sans émotion.

Germaine s'était animée bien davantage, mais elle ne s'attarda point à contempler les traits et la taille de ce jeune sauvage qui ressemblait au Bacchus indien. Elle pensa tout de suite à la belle action que l'oncle Armand venait d'indiquer en deux mots.

— Vous avez risqué votre vie, monsieur, dit-elle chaleureusement. Je suis très-heureuse de vous voir... j'aime les gens comme vous... et j'espère bien que vous reviendrez souvent à la Germonière... Ma mère, j'en suis sûre, tiendra à vous remercier elle-même.

Roch, un peu étonné qu'on l'appelât monsieur, s'inclina sans répondre. On eût dit qu'il attendait un mot de la bouche de mademoiselle Laurence.

Ce mot ne me vint pas, et M. Daudierne reprit, pour couper court aux admirations et aux compliments :

— Mon ami, vous ne refuserez pas, j'espère, de m'accompagner un de ces jours à la chasse. M. Subligny m'a parlé de votre adresse, et je meurs d'envie de vous voir tirer le gibier de ma belle-sœur.

— Vous êtes bien bon, monsieur, balbutia Roch, mais...

— Je vous préviens que si vous ne venez pas, j'irai vous chercher... Je veux absolument que nous chassions ensemble. Si la neige nous empêche de sortir, mes nièces feront votre portrait.

— C'est-à-dire que ma sœur le fera, dit en souriant Germaine. Moi, je me contenterai d'assister aux séances?

— Il faudrait d'abord savoir si notre mère approuvera ce projet, répondit évasivement la placide Laurence.

— Je me charge d'arranger cela, reprit l'oncle. Et je compte sur vous, mon cher.

— Je viendrai, monsieur, dit Roch après un silence.

— A la bonne heure! Ne vous faites donc pas attendre, ou bien je croirai que vous me gardez rancune pour certaines paroles un peu vives que je regrette d'avoir lâchées.

— Roch est trop intelligent pour s'en souvenir, appuya le docteur, et si tu veux bien m'en croire, mon garçon, tu souperas ce soir à la Germonière, et tu y coucheras. Autrement, gare la pleurésie! D'ailleurs, il faut que demain matin tu viennes me trouver à Arcy. J'aurai besoin de toi pour expliquer les faits au magistrat qui sera chargé de l'enquête... et pour t'éviter le désagrément d'être interrogé sévèrement. Tu n'es pas en odeur de sainteté au parquet, et si je ne garantissais pas ta sincérité, ces messieurs pourraient bien n'accepter ta déposition que sous bénéfice d'inventaire.

— Je serai chez vous avant midi, répondit Roch, sans ajouter qu'il profiterait de l'hospitalité qui lui était offerte pour la nuit.

Il salua d'assez bonne grâce, et il alla s'adosser à la cheminée.

Laurence se contenta de lui rendre son salut, mais Germaine lui sourit et lui envoya de sa petite main blanche un signe qui voulait dire : Au revoir.

— Est-ce que tu aurais enfin trouvé l'amoureux que tu rêves? lui demanda gaiement son oncle en montant l'escalier. Il me semble que ce gaillard-là répond assez à ton programme.

— Il y répond trop. Je prétends me marier à ma fantaisie,

mais je ne m'accommoderais pas du tout d'un mari qui loge dans les forêts.

— Oh ! tu feras bien de renoncer à celui-là, répliqua M. Daudierne pour continuer sa plaisanterie. C'est à peine s'il t'a regardée, tandis que ta sœur l'a littéralement fasciné. Il la dévorait des yeux, et il n'osait plus remuer.

— Je ne me suis pas aperçue de l'effet que je produisais, murmura Laurence.

— Eh bien? demanda la voix anxieuse de madame Daudierne, qui s'était avancé jusque sur le palier.

— Mauvaises nouvelles, ma chère Reine.

— Quoi ! perdus !... tous les deux !

— Sans rémission. Dieu sait quand on les retrouvera... peut-être jamais .. le Beuvron n'est qu'un gros ruisseau, mais il pourrait passer pour un fleuve, puisqu'il va se jeter directement dans la mer.

— Oh ! les corps n'iront pas si loin, dit le docteur. La crue qui a causé ce malheur ne durera pas, et aussitôt que l'eau commencera à baisser, ils échoueront quelque part... il faut bien l'espérer, car il serait très-fâcheux que les décès ne pussent être légalement constatés...

— Fâcheux pour ce garçon qui s'est si généreusement conduit et qu'on accuserait peut-être. Bah ! je vous aiderai à le défendre. Il ne m'inspirait pas d'abord grande confiance, mais maintenant je répondrais de lui.

Ce dialogue, entamé hors du salon, s'acheva auprès du feu. Madame Daudierne était toute tremblante, et ses filles s'empressaient autour d'elle.

— Vous vous affligez vraiment outre mesure, lui dit son beau-frère. Je plains de tout mon cœur M. et madame Vignemal, mais enfin je ne les ai jamais vus... ni vous non plus.

— J'aurais dû faire réparer ce maudit bac.

— Pourquoi ? vous n'en usiez pas, que je sache, et l'autre

jour, en examinant vos titres de propriété, j'ai découvert que l'entretien du passage était à la charge de vos voisins. Vous n'avez donc rien à vous reprocher, et il faut laisser à leurs héritiers le soin de les pleurer, conclut philosophiquement l'oncle Armand.

— Je doute qu'ils versent beaucoup de larmes, murmura le docteur. Je n'en connais qu'un, et celui-là était à moitié brouillé avec son oncle Vignemal; il l'était tout à fait avec sa tante par alliance. Elle l'avait pris en grippe, et comme elle menait son mari par le bout du nez...

— Le jeune du Pomméval n'était pas bien vu au Fougeray. Je m'en doutais bien, à la façon dont il parlait d'eux. Mais comment diable hériterait-il? Il n'y a pas une heure que vous disiez le contraire. Vous êtes même entré à ce sujet dans des détails très-précis. Ces tendres époux se sont tout donné au dernier vivant par un testament bien en règle, et toute la fortune était du côté de la femme. Elle vient de périr en même temps que le mari. Pourriez-vous me dire lequel des deux a été le dernier vivant?

— Non, mais la loi a prévu le cas. A défaut de certitudes sur lesquelles on puisse baser l'ordre de succession, elle l'a réglé d'après l'âge des personnes décédées.

— En effet, je me souviens maintenant d'avoir su cela, mais je l'avais parfaitement oublié, et je n'ai plus bien présentes à l'esprit les dispositions du Code civil. Il me semble pourtant que le plus jeune doit être présumé avoir survécu. C'est logique.

— Pas toujours. Ainsi, au-dessus de quinze ans, on suppose que le plus âgé est le plus fort.

— Bon! mais nos voisins avaient beaucoup plus de quinze ans.

— Le mari devait en avoir cinquante-cinq, la femme cinquante-quatre au moins. Je suis certain qu'il n'y avait pas entre eux six mois de différence.

— Qu'importe? Si le mari était le plus vieux, c'est la femme qui hérite.

— Je n'en sais rien, car je ne suis pas fort en droit. Il me semble bien cependant qu'en déterminant les présomptions légales de survie, on a tenu compte non-seulement de l'âge, mais du sexe.

— En vérité, messieurs, dit madame Daudierne, je me demande comment vous pouvez, en présence d'un pareil malheur, discuter une question d'héritage... qui n'intéresse personne des nôtres.

— Elle intéresse fort quelqu'un que nous connaissons, et comme je ne connaissais pas du tout les défunts, il est bien naturel que je m'informe des chances que peut avoir M. du Pomméval de passer millionnaire. A part quelques petits travers, c'est un charmant garçon.

— Il conduit le cotillon mieux que pas un, dit malicieusement Germaine.

— On a vu des conducteurs de cotillon qui faisaient d'excellents maris, mademoiselle, répliqua l'oncle avec une gravité plaisante. Mais il s'agit en ce moment de savoir s'il est appelé à devenir le seigneur du Fougeray.

— Je pourrai vous renseigner dès demain, répondit M. Subligny. Dans une petite ville, les incertitudes en matière de successions ne sont pas de longue durée. La nouvelle de l'accident ne sera pas plus tôt répandue dans Arcy, que la question sera tranchée. Tout le monde est légiste, en Normandie.

— Je n'en doute pas; mais s'il y avait un Code à la Germonière, nous pourrions la trancher tout de suite. Malheureusement ces demoiselles ne lisent que des romans, et moi je ne lis que des journaux.

— Un Code? dit doucement Laurence; mon frère en a un.

— Tiens! c'est vrai; il est censé faire son droit... Je n'y pensais plus... Mais il est à Paris, ton studieux frère...

— Oh! s'écria Germaine, quand il y va, il n'emporte que des livres amusants.

— J'en suis très-convaincu. Il ne s'agit que de savoir où il a fourré ce Code qu'il n'a probablement jamais ouvert.

— Je l'ai vu ce matin sur la table de nuit, murmura Laurence.

— C'est qu'il s'en sera servi pour s'endormir.

— Voulez-vous que j'aille vous le chercher, mon oncle?

— Tu me feras plaisir, ma chère enfant.

Et quand la sœur aînée fut sortie du salon :

— Ce n'est pas toi, Germaine, qui saurais nous rapporter un livre de droit. Parions que tu ne sais seulement pas comment est fait un Code.

— Je vous demande bien pardon, mon cher oncle. C'est un gros bouquin dont la tranche est de plusieurs couleurs et qui a la forme d'un billot. Par exemple, j'avoue que je n'y ai jamais mis le nez. Les lois ne sont point à mon usage. Mon Code est là, dit Germaine en posant sa main sur son corsage, à l'endroit du cœur.

— Si tu te gouvernes d'après ce Code-là, tu ne feras que des sottises. N'écoutez pas cette petite fille, docteur, et dites-nous quels sont les héritiers de madame Vignemal.

— Oh! elle en a plusieurs... des cousins et des cousines, tous plus pauvres les uns que les autres. Son père avait gagné beaucoup d'argent à faire le métier de marchand de biens, mais ses collatéraux sont restés paysans, et elle ne voulait pas les voir. Il y en avait un cependant auquel jadis elle s'intéressait. Il était orphelin, et comme il annonçait d'heureuses dispositions, elle s'était décidée à faire les frais de son éducation. Elle l'avait placé dans un lycée de Paris, et elle s'était mis en tête qu'il serait magistrat.

Peut-être espérait-elle qu'il siégerait un jour au tribunal d'Arcy et qu'il lui ferait gagner ses procès.. La bonne dame a passé sa vie à plaider... elle avait des difficultés avec tous ses voisins.

— Excepté avec ma belle-sœur.

— Oh! elle en aurait eu tôt ou tard. Elle était chicanière et versatile, à un point dont vous n'avez aucune idée. Mais, pour en revenir au petit cousin qu'elle avait pris en affection, je ne vous étonnerai pas en vous apprenant qu'elle s'est lassée assez vite de le protéger. Ce diable de Roger n'avait aucune vocation pour la magistrature. En sortant du lycée, il n'est pas revenu au pays, et depuis il n'a donné de ses nouvelles à personne.

— Il s'appelle Roger?... de son petit nom, je suppose? demanda Germaine.

— Oui, mademoiselle; Roger Pontac.

— C'est court, c'est simple et agréable à l'oreille. Décidément, Roger Pontac me plaît. Alors, on ne sait pas ce qu'il est devenu?

— Parce qu'on n'a pas cherché à le savoir. Madame Vignemal le savait peut-être. Moi, j'ai toujours cru qu'il s'était engagé, et je ne serais pas du tout surpris qu'il eût fait son chemin. C'était un garçon intelligent, et il n'avait peur de rien.

— Vous verrez qu'un de ces jours on apprendra qu'il est nommé général. Ça vaudra encore mieux que d'hériter de madame Vignemal.

Madame Daudierne ouvrait la bouche pour interrompre des discours qu'elle trouvait hors de saison, quand Laurence reparut chargée d'un massif in-octavo.

— Merci, petite, lui dit son oncle. Passe-moi vite ce recueil intéressant, car je vois que tu plies sous le faix. Cet Alfred s'est payé un format de première classe, mais il ne s'en est pas servi. Les pages sont encore collées.

Savez-vous chercher là dedans, vous, docteur?

— Je vais tâcher de m'y reconnaître, murmura Subligny. Ce que nous voulons savoir doit se trouver au chapitre qui traite des successions.

— Ce cher Arthur du Pommeval ne se doute pas qu'en ce moment nous nous occupons de lui, reprit l'oncle, pendant que le docteur feuilletait.

— J'y suis, dit M. Subligny. Livre III, titre II, article 720.

— Lisez-nous l'article 720, mon cher ami.

— Voici ce qu'il dit : « Si plusieurs personnes appelées réciproquement à la succession l'une de l'autre périssent dans un même événement, sans qu'on puisse reconnaître laquelle est décédée la première...

— C'est précisément le cas. M. et madame Vignemal s'étaient donné leur bien au dernier vivant, et le diable seul sait lequel des deux a été le dernier vivant.

— Je reprends, lut le docteur : « La présomption de survie est déterminée par les circonstances du fait...

— Elles seraient plutôt en faveur de madame, les circonstance du fait, car enfin nous ne sommes pas absolument sûrs qu'elle était morte lorsque le corps est venu échouer sur le bord.

— « Par les circonstances du fait et, à défaut, par la force de l'âge ou du sexe. »

Vous entendez bien : du sexe.

— Voyons la suite.

— La suite, c'est l'article 721 qui a réglé qu'au-dessous de quinze ans, le plus âgé est présumé avoir survécu, et qu'au dessus de soixante ans, c'est le plus jeune.

— Passez! passez! cette disposition ne regarde pas les Vignemal. Entre quinze et soixante ans, c'est toujours le plus jeune, n'est-ce pas?

— Oui. L'article 722 dit que dans ce cas la succession est ouverte « dans l'ordre de la nature ».

— Donc c'est madame qui a hérité de monsieur, et Arthur du Pomméval n'aura pas un sou.

— Vous ne me laissez pas achever. Il y a : « s'ils sont du même sexe ».

— Et s'ils sont de sexe différent?

— « Le mâle est toujours présumé survivant, s'ils sont du même âge, ou si la différence d'âge n'excède pas une année.»

— Diable! Voilà qui change tout, si, comme vous venez de nous le dire, M. Vignemal n'avait que six mois de plus que sa femme.

— Six mois à peine.

— Eh bien, mais il a parfaitement arrangé les choses, le sage législateur. Grâce à lui, notre ami du Pomméval devient un gros monsieur. Quelle fortune laissent les Vignemal?

— Ils passaient pour avoir cinquante mille francs de rente, et comme ils ne dépensaient pas la moitié de leur revenu, ils doivent avoir doublé leur capital. Leur neveu sera le plus riche propriétaire de ce pays-ci, car les articles que je viens de vous lire sont très-clairs, et ne je doute pas que son droit à l'héritage ne soit reconnu sans difficulté. Les cousins de madame Vignemal le contesteront, mais ils perdront leur procès. Quant à Roger Pontac, il ne fera pas valoir ses droits; il ignore que sa parente est morte, et alors même qu'il l'apprendrait, je suis persuadé qu'il ne réclamerait pas. C'est un insouciant qui ne tient pas à l'argent, et cette fortune sera mieux placée dans les mains d'Arthur du Pomméval que dans les siennes.

— Hé ! hé! docteur, il me semble qu'il est assez dépensier, le bel Arthur.

— Oui, parce qu'il jette ses gourmes. Mais je le connais... il changera. L'économie, c'est dans le sang de la province.

Pour qu'il devienne un homme rangé, il suffira qu'il se marie... Surtout s'il a le bonheur de rencontrer une jeune fille sérieuse et vertueusement élevée, une fille dont le caractère ferme...

— Voilà des pierres qui ne tombent pas dans mon jardin, interrompit Germaine, en éclatant de rire.

Laurence rougit; madame Daudierne pinça les lèvres; son frère fronça le sourcil, et le bon docteur, sentant qu'il allait trop vite et trop loin, reprit aussitôt :

— Mais je m'aperçois qu'il est tard. Permettez-moi, chère madame, de prendre congé de vous.

— Vous ne rentrerez pas à pied, s'écria l'oncle Armand. Voilà Baptiste qui apporte le thé. Vous allez en prendre une tasse avec nous, pendant qu'on attellera le coupé pour vous reconduire à Arcy.

En s'adressant au valet de chambre :

— A propos, a-t-il soupé, ce garçon?

— Non, monsieur. Il n'a rien voulu prendre, et il est parti en courant comme un fou.

— Nous aurons de la peine à obtenir qu'il consente à poser pour son portrait, dit Germaine.

Le docteur leva les bras au ciel. Il désespérait de civiliser son sauvage, et il se décida à accepter les offres de ses hôtes.

— A demain les affaires sérieuses, murmura-t-il en se rasseyant.

Il ne croyait pas prédire si juste.

II

Dans le nord-ouest de la France, les grands froids ne durent jamais longtemps. La mer n'est pas loin, et le courant chaud qui vient du golfe de Mexique attiédit sans cesse le climat de ces régions humides. Il pleut souvent, mais il gèle rarement, surtout en automne, et vers le milieu de novembre, l'été de la Saint-Martin ne manque guère d'embellir l'arrière-saison.

La tempête, qui avait été fatale aux voisins de campagne de madame Daudierne, était déjà calmée quand le soleil se montra le lendemain de la catastrophe. Ses premiers rayons avaient fondu la neige, le ciel était presque bleu, l'air était doux, et le Beuvron, revenu de ses débordements, commençait à rentrer sagement dans son lit.

On s'était levé tard à la Germonière, et l'on y avait déjeuné en famille, assez tristement. Chacun pensait au lugubre événement de la veille, et l'on ne pouvait guère parler d'autre chose.

On était sans nouvelles du docteur Subligny; le jeune sauvage n'avait point reparu, et les domestiques n'avaient point retrouvé les noyés, quoiqu'ils eussent inspecté les bords de la rivière à plus d'une lieue en aval du parc.

Tout cela n'était pas gai, et pour faire diversion, l'oncle Armand avait proposé à ses nièces d'entreprendre une longue promenade à cheval.

Madame Daudierne avait élevé quelques objections. Le moment lui semblait mal choisi pour chevaucher à travers le pays qu'arrosait ce ruisseau maudit où les époux Vigne-

mal venaient de trouver la mort. Mais son frère lui avait représenté que toutes les lamentations du monde ne les ressusciteraient pas, que ces demoiselles avaient grand besoin d'exercice, qu'elles n'étaient point parentes des défunts, et qu'au surplus l'équitation était de deuil.

Ce dernier argument avait fait sourire la dame, et Germaine, prenant ce sourire pour un consentement, s'était empressée de courir à l'écurie et de donner au cocher l'ordre de seller les trois chevaux qui composaient la cavalerie de la maison.

Germaine était toujours prête à tous les déplacements, et si elle ne suivait pas M. Daudierne à la chasse, c'est que M. Daudierne s'y était toujours formellement opposé.

Laurence montrait moins d'ardeur pour les plaisirs violents, mais elle ne faisait jamais d'opposition aux volontés de Germaine, encore moins aux désirs exprimés par l'oncle Armand, et elle avait consenti de bonne grâce à être de la partie.

Si bien que, vers une heure, les deux sœurs, en grande tenue d'amazones, mirent le pied à l'étrier, sous les yeux un peu inquiets de leur mère qui assistait au départ du haut du perron, et qui ne leur épargnait pas les recommandations prudentes.

Germaine était charmante dans son corsage gros bleu qui dessinait sa taille ronde et sous son feutre à larges bords, un gainsborough hors de service qu'elle avait arrangé pour la circonstance, car elle ne montait pas souvent à cheval, madame Daudierne n'ayant point élevé ses filles pour le *high life*, quoiqu'elle leur eût permis de prendre des leçons dans un manége respectable.

Elle songeait à les marier dans la bonne bourgeoisie, dont elle était; elle estimait que, pour leur trouver des partis sortables, il n'était pas nécessaire de les envoyer caracoler le

matin au bois de Boulogne comme des Américaines affolées de mouvement et de plaisirs excentriques.

Laurence avait utilisé un certain petit chapeau bas que son frère arborait l'été sur les plages normandes et qui la coiffait à merveille.

Quant à M. Armand Daudierne, il portait tout simplement le costume qu'il mettait pour broussailler dans les bois de sa belle-sœur : une cape ronde, un veston court, un pantalon de velours à côtes et des bottes fortes.

Lui non plus ne donnait pas dans l'équitation de parade, celle qui sert à briller aux Champs-Elysées.

Il était cependant très-solide à cheval, ayant beaucoup pratiqué dans sa jeunesse, et il avait encore très-bonne mine en selle. Grand, mince et nerveux, l'œil vif, les dents au complet, la barbe à peine argentée. A première vue, on lui aurait donné quarante ans tout au plus.

Il montait une des deux juments grises qu'on attelait à la calèche de madame Daudierne; deux bêtes de résistance qui pouvaient servir à deux fins, pourvu qu'on ne leur demandât point de fournir des galops trop allongés, car elles étaient accoutumées à un train honnête et modéré.

L'autre avait été dévolue à Laurence, qui s'accommodait fort bien de ses allures douces et de son caractère sage.

Mais Germaine s'était réservé un joli bai brun de demi-sang, que son frère Alfred prétendait avoir dressé lui-même et dont il disait merveilles. A l'entendre, ce cheval exceptionnel sautait sans broncher des haies de cinq pieds de haut et chassait douze heures de suite sans se fatiguer.

M. Daudierne, qui ne croyait guère aux exploits racontés par son neveu, se défiait un peu de ce *hunter* si vanté, et il aurait préféré le monter lui-même; mais l'animal n'était pas de force à porter un gros poids, et Germaine avait si bonne

envie de l'essayer que l'oncle débonnaire avait consenti à le lui céder ce jour-là.

Pour compléter cette cavalcade, il aurait fallu au moins un groom en livrée; mais à la Germonière on ne se piquait pas de se conformer aux usages du beau monde parisien, et Baptiste, le vieux valet de chambre, aurait fait très-mauvaise figure en habit d'écuyer, sur un cheval de ferme.

— Ne rentrez pas trop tard, je vous en prie, dit madame Daudierne, qui n'était pas trop rassurée depuis qu'elle voyait la plus jeune de ses filles s'amuser à faire piaffer le bai-brun.

— Soyez tranquille, ma chère Reine; nous serons de retour avant la nuit, répondit M. Armand. Ces demoiselle sont tout feu au départ; mais quand elles auront trotté une heure ou deux, elles en auront assez.

— C'est ce que nous verrons, dit tout bas Germaine.

Et la petite troupe se mit à remonter au pas l'avenue qui conduisait à la route départementale où finissait le parc, que l'ancien propriétaire avait entouré de murs.

Du côté opposé, la rivière formait la limite de ce domaine bien clos.

M. Daudierne tenait la gauche du groupe, Germaine la droite, et Laurence marchait entre sa sœur et son oncle.

— Où allons-nous, mesdemoiselles? demanda le chef de l'expédition. Se promener, c'est fort bien; mais encore faut-il avoir un but. Si nous poussions jusqu'à Arcy? Nous irions surprendre le docteur Subligny, qui nous apprendrait peut-être du nouveau.

— Il me semble qu'il ne serait pas très-convenable de nous montrer en ville aujourd'hui, murmura Laurence.

— Pourquoi donc?

— Le malheur qui vient de frapper M. du Pommeval est si récent qu'on pourrait nous accuser d'indifférence...

— Hum! il ne m'est pas démontré que ce garçon considère

comme un malheur l'accident auquel il doit d'hériter d'une grosse fortune... Mais tu as peut-être raison... ces provinciaux font des commentaires sur tout... ils seraient capables de dire que nous sommes pressés de savoir s'il hérite... mieux vaut ne pas leur donner sujet de bavarder. Seulement si nous n'allons pas à Arcy, je ne vois pas d'autre chemin à suivre que celui qui descend le long du Beuvron.

— Vous n'y pensez pas, mon oncle, s'écria Germaine. Nous n'aurions qu'à découvrir les corps de ces pauvres gens. Ce serait bien pis que de rencontrer M. du Pommeval. Moi, d'abord, j'ai une peur affreuse des noyés.

— Je croyais que tu n'avais peur de rien. Mais enfin, je conviens que la perspsctive de se trouver face à face avec un cadavre n'est pas faite pour te tenter, et il ne serait pas impossible que cette mésaventure nous arrivât, car la rivière a énormément baissé ce matin.

Je reviens à ma question :

Quelle route prenons-nous? Je n'ai pas de préférences, mais je ne connais pas dans les environs beaucoup d'excursions praticables. Ce pays est rocailleux et raviné en diable.

C'est très-pittoresque, mais ce n'est pas commode pour les chevaux, et si l'un des nôtres rentrait couronné des deux genoux, votre mère dirait que c'est ma faute. J'en serais quitte pour le remplacer, mais comme conducteur de demoiselles, je n'inspirerais plus aucune confiance à ma belle-sœur.

— Si vous me laissez diriger l'expédition, nous ferons la plus charmante promenade qu'on puisse rêver, et je réponds de tout.

— Belle garantie, ma foi! Où prétends-tu nous mener?

— A la roche de Lémon.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Quoi! depuis que vous habitez la Germonière, vous n'avez jamais entendu parler de la roche de Lémon?

— Jamais, au grand jamais. Je connais le bois du Tertre, qui appartient à ta mère et qui est excellent pour la bécasse... la forêt de la Bretèche, où je n'ai pas la permission de chasser, à mon grand regret; mais quand à ta roche de Limon...

— Lémon, s'il vous plaît. Ma roche n'a point un nom ridicule, et il faut que je vous réconcilie avec elle. Nous voici au bout de l'avenue. Tournons à droite. Je vais vous raconter la légende... car il y a une légende.

— Une légende! c'est charmant, mais est-ce loin de la maison, cette roche poétique?

— A une lieue, tout au plus. Et le chemin qui y mène est ravissant. Nous allons traverser précisément le bois qui vous est cher, à cause des bécasses; nous entrerons ensuite dans une gorge sauvage... il y a un torrent qui coule au fond et des blocs énormes qui surplombent des deux côtés...

— Tu trouves ça joli, toi, les blocs qui surplombent?

— Adorable. Et ce n'est rien auprès des beautés de mon rocher. Figurez-vous une muraille de granit qui se dresse au-dessus d'un rideau de verdure, une arête dentelée qui barre l'horizon... les Alpes ou les Pyrénées en miniature... et quand on grimpe jusqu'au bout de cet escarpement, on domine toute la forêt de la Bretèche... on aperçoit même le château du duc de Bretteville... c'est le plus beau point de vue qu'il y ait à dix lieues à la ronde.

— Ce château n'est guère qu'un pavillon, et le duc, qui est trop vieux pour chasser, n'y vient guère. Il paraît cependant qu'il y est en ce moment. M. du Pommeval me l'a affirmé l'autre jour. Il m'a même engagé à aller voir ce seigneur pour lui demander l'autorisation de tirer ses chevreuils. Mais la démarche serait un peu hasardée, et je ne la risquerai pas... d'autant qu'il vient, dit-on, de perdre son fils unique...

— Oui, en Tunisie. Les journaux ont parlé de sa mort. Il

a été tué en chargeant à la tête de son escadron. Nous allons à la roche, n'est-ce pas, mon oncle?

— Puisqu'il n'y a pas moyen d'aller ailleurs, je me rends... à condition que tu ne feras pas de folies équestres.

— Je le jure. D'ailleurs, voyez! Ralph est d'une sagesse exemplaire. Depuis que nous sommes partis, il ne s'est permis ni une pointe ni un écart. Alfred ne sait pas le monter, et il finira par le rendre difficile. Moi, j'en fais ce que je veux. Mais voici le moment de placer ma légende.

— Où l'as-tu apprise? demanda Laurence.

— Je la tiens de M. du Pommeval. Ça t'étonne, parce qu'il ne parle guère que courses et jockeys. Mais, comme il s'est aperçu que les conversations hippiques m'ennuyaient, il s'est lancé l'autre jour dans des histoires plus intéressantes, et en voici une.

Il y a au beau milieu de la roche de Lémon une fente qui la sillonne du haut en bas comme une balafre énorme. Vous avez déjà deviné que cette fente n'est qu'un soupirail de l'enfer, ou quelque chose d'approchant. Les fées habitent l'intérieur de ce palais de granit, et Dieu sait les trésors qu'elles y cachent... des diamants, des rubis et des émeraudes à remuer à la pelle. Mais on n'entre pas chez elles sans leur permission, et quand elles sont de mauvaise humeur, elles déchaînent sur le pays des tempêtes épouvantables. Le vent qui souffle à travers leur montagne déracine les arbres, renverse les maisons...

— Et noie les gens qui traversent les rivières en bateau, interrompit l'oncle Armand. Dis donc, Germaine, elle n'est pas inédite, ta légende. Ces féeries-là courent la Bretagne.

— Attendez! Je n'ai pas fini. Quand une jeune fille veut savoir qui elle épousera, elle s'approche de la fente et elle dit tout bas son nom... Laurence ou Germaine, je suppose... et alors elle entend une voix douce comme une musique

céleste, la voix des fées, qui lui répond : Georges, ou Ernest, ou Edmond. Elle est fixée tout de suite. Elle aimera l'homme que les fées ont nommé et elle sera aimée de lui, ce qui est un point très-important, car ce ne serait pas la peine de se fiancer à un ingrat.

— Parbleu ! l'invention est ingénieuse. L'aspirant épouseur n'a qu'à se cacher, derrière le rocher, et, pour peu qu'il soit ventriloque, le tour est joué.

— Oh ! vous, mon oncle, vous ne croyez à rien?

— Je crois qu'il y a des fillettes assez folles pour consulter l'oracle, mais j'espère que tu n'es pas de celles-là.

— Hé ! hé ! je n'en voudrais pas jurer.

— Je te reconnais bien là. Ce n'est pas ta sœur qui irait confier ses peines de cœur à la roche de Lémon.

— Parce qu'elle n'en a pas.

— Tu en as donc, toi? demanda l'oncle en riant.

— Non, mais je ne serais pas fâchée d'en avoir. Ça m'occuperait.

— Alors, si j'étais un beau jeune homme... comme par exemple M. Arthur du Pommeval, je sais bien ce que je ferais. Je m'embusquerais tout près du téléphone diabolique et...

— Vous perdriez peut-être votre temps. Tous les noms ne plaisent pas aux fées.

Mais nous voilà en plein bois du Tertre. Est-ce assez beau, hein? ces grands hêtres qui se dressent comme des colonnes de marbre blanc au-dessus des feuillages jaunis par l'automne ! On dirait que

Le soleil et la pluie ont rouillé la forêt.

Où ai-je donc lu ce vers-là?

Laurence, tu dois le savoir, toi qui sais tout.

— C'est de Victor Hugo, murmura la sœur aînée.

— J'en étais sûre. Ah ! s'il avait vu la roche de Lémon, ce

qu'il en aurait trouvé de vers admirables! Je les aurais appris par cœur.

— Et tu nous les réciterais toute la journée, je n'en doute pas, dit M. Daudierne ; mais pour le moment tu me ferais plaisir si tu voulais bien me laisser écouter.

Il me semble qu'on marche sous bois, là... tout près de nous.

— Sous bois? répéta Germaine ; oui, j'ai entendu comme un bruit de branches froissées... Mais je n'entends plus rien... Nous aurons fait lever un chevreuil, et il est déjà loin.

— Il n'y a pas de chevreuils ici... malheureusement, grommela M. Daudierne. La forêt de la Bretèche en est pleine, mais ils n'en sortent pas. Les taillis qui appartiennent à ta mère n'ont pas assez d'étendue.

— Alors, c'est un lièvre que nous venons de réveiller au gîte et qui s'est sauvé.

— Je crois plutôt que c'est un homme.

— Un braconnier peut-être. Et qui sait?... Le sauvage que M. Subligny nous a présenté hier?

— Pourquoi se cacherait-il? Je l'ai invité à chasser avec moi.

— En effet, il aurait bien tort de se cacher, car il est superbe. Il a surtout des yeux comme je n'en avais jamais vu... des yeux qui éclairent... et qui brûlent. S'il m'avait regardée comme il a regardé Laurence, j'aurais pris feu.

— Je suis à l'abri de l'incendie, murmura Laurence.

— Et moi, dit l'oncle Armand, je regrette maintenant d'avoir presque fait des avances à ce mal vivant. J'ai réfléchi cette nuit, et plus je pense à l'accident du Beuvron, plus le protégé du docteur me paraît suspect. Ce drôle prétend qu'il a risqué sa vie pour sauver nos infortunés voisins, mais personne ne l'a vu plonger, et il faudrait l'en croire sur parole. Or, il y a de grosses invraisemblances dans le récit qu'il nous a fait. Ainsi il affirme que le cors de madame Vigne-

mal est venu échouer au bas de la levée, et le corps n'y était plus quand nous sommes arrivés. Rien ne prouve que le bohémien ne l'a pas rejeté à l'eau.

— Mais ce serait un crime, s'écria Germaine. Et ce crime, pourquoi l'aurait-il commis? Pour que M. du Pommeval héritât de nos voisins! Allons donc! Il ne connaît pas M. du Pommeval... et par conséquent il n'a aucune raison pour lui vouloir du bien. D'ailleurs, ajouta-t-elle en riant, il n'a pas étudié le Code civil, je suppose, et il ignore ce que c'est que les... comment appelez-vous ça?... Ah! les présomptions de survie.

— C'est probable, mais il en voulait à madame Vignemal, qui le faisait traquer par ses gardes. Si j'étais magistrat, au lieu d'envoyer le bel Arthur en possession de l'héritage, je commencerais par envoyer en prison le nommé Roch Ferrer, et je l'y laisserais jusqu'à ce qu'il eût dit la vérité sur la catastrophe du bac.

— Voilà un avis que le bel Arthur n'appuierait pas.

— J'ai peine à croire que ce Roch soit un assassin, dit doucement Laurence. Votre ami le docteur ne s'intéresserait pas à lui, s'il le croyait capable de...

— Chut! souffla M. Daudierne, en arrêtant brusquement sa jument grise. Cette fois, j'ai bien entendu, et je suis certain qu'on marche dans le fourré... là.... à notre gauche. Laissez-moi regarder et écouter.

Les deux jeunes filles se turent aussitôt, et la petite troupe fit halte au milieu d'un chemin qui était à peine assez large pour que trois chevaux pussent y passer de front.

Les taillis qui bordaient ce chemin ne s'étendaient pas très-loin, et de place en place s'ouvraient des clairières où poussaient abondamment des herbes assez hautes pour empêcher de voir le sol, de ces herbes sèches où le gibier à poil se remise volontiers en automne.

Elles ondulaient, doucement agitées par le vent, mais rien ne pourait faire supposer qu'elles cachaient un homme, et le bois était redevenu silencieux.

— Vous vous êtes trompé, mon cher oncle, dit tout bas Germaine, après une minute d'attente. Il n'y a ici que nous.

— J'affirme le contraire, grommela M. Daudierne. On nous suit, depuis que nous sommes entrés dans ce routin.

— Qui donc nous suit? Des voleurs? C'est inadmissible. Et personne, que je sache, n'a intérêt à nous épier. Nous ne conspirons pas.

— Je ne devine pas plus que toi le motif de cet espionnage, mais je te répète qu'on nous suit de très-près, et si les gaulis n'étaient pas beaucoup trop serrés, je pousserais une pointe à travers. Mais j'ai un autre plan pour pincer l'individu qui se permet de nous surveiller... un plan que je mettrai en pratique tout à l'heure

Avançons, mesdemoiselles.

— Je ne demande pas mieux, s'écria Germaine, Ralph s'impatiente, et si nous nous arrêtons à chaque instant, je ne pourrai bientôt plus le tenir.

— Nous prendrons le trot un peu plus loin. Ici, le terrain est trop mauvais. Ah çà, dis-moi, es-tu sûre de ne pas t'égarer en nous menant à la Roche aux Fées? Tu n'y es pas encore allée, je pense?

— Non, mais M. Subligny m'a si bien décrit le chemin qu'il faut suivre, que je n'ai pas besoin de guide.

— Comment! le docteur s'est mêlé aussi de te monter la tête à propos de cette roche de Lémon. Je ne croyais pas qu'il eût l'esprit tourné à la poésie. Enfin, puisque j'ai eu la faiblesse de m'embarquer dans ce voyage de découvertes, je veux bien aller jusqu'au bout... après que j'aurai réglé le compte du rôdeur qui s'attache à nos pas; il faut savoir d'abord à qui il en a.

— Supposeriez-vous, par hasard, que c'est à Laurence ou à moi? Un amoureux, alors? Ce serait bien amusant; mais parmi les jeunes premiers d'Arcy, je n'en connais pas un qui soit de force à courir les bois pour l'unique plaisir de nous entrevoir de loin, à travers la feuillée. Dans tous les cas, je réponds que ce n'est pas M. du Pommeval.

— Pourquoi te moques-tu de lui sans cesse? murmura la sœur aînée.

— Afin de te fournir l'occasion de prendre sa défense, répondit gaiement Germaine. Tu as toujours eu un faible pour le bel Arthur.

— Silence, mesdemoiselles, et veuillez m'écouter, interrompit l'oncle en baissant la voix. Vous voyez bien devant nous ce carrefour. Il y a là une route assez large qui coupe le sentier que nous suivons. Vous allez prendre les devants et continuer tout droit. Moi, je vais mettre pied à terre et faire semblant de resserrer les sangles de ma jument. Puis, je remonterai à cheval et je me dissimulerai derrière ce gros chêne qui se trouve justement planté au point d'intersection des deux chemins.

Si le drôle qui se permet de nous suivre franchit l'allée, je le verrai, et je lui appuierai une chasse qui se terminera, je vous en réponds, par la prise de la bête. Si, au contraire, il ne se montre pas, c'est qu'il n'en veut qu'à moi, et j'aurai tôt fait de le distancer. La grise a le pied sûr, et elle est encore bonne pour un temps de galop.

Vous m'attendrez sur la lisière de la dernière enceinte. Je vous y rejoindrai, et dès que nous serons hors du bois, nous filerons d'un train que le coquin ne pourra pas suivre. Avez-vous compris?

— Parfaitement, dit tout bas Germaine. Mais cet homme a peut-être de mauvais desseins, et s'il s'avisait de vous attaquer...

— Je n'aurais besoin de personne pour le tenir en respect. Je ne sors jamais sans un bon revolver dans ma poche... c'est une habitude que j'ai prise en Amérique. Mais je parierais bien que l'affaire finira autrement. Ne vous inquiétez pas de moi.

Germaine allait insister; M. Daudierne lui fit signe de se taire, et haussant le ton tout à coup :

— Diable! s'écria-t-il, de façon à être entendu à vingt pas, ma selle tourne. Cet animal de cocher a mal sanglé ma jument. Il faut que je descende pour remettre les ardillons au bon cran. Ne m'attendez pas, mesdemoiselles. Je vous rattraperai là-haut.

Les deux jeunes filles se décidèrent à obéir, un peu à contre-cœur; mais lorsqu'elles eurent passé la route latérale, elles regardèrent en arrière plus d'une fois.

Elles virent bientôt M. Daudierne se remettre en selle et prendre position sous un arbre dont le tronc était assez gros pour le masquer.

— Quelle singulière idée notre oncle a eue! dit Laurence.

— Et pas pratique du tout, son idée, reprit Germaine. S'il y a vraiment un homme caché dans le taillis, cet homme a dû deviner le but de la savante manœuvre que notre garde du corps a imaginée pour le dépister, et il n'aura aucune peine à lui échapper. Il lui suffira de rebrousser chemin.

— Eh bien, nous serons délivrées de sa présence.

— Tant pis! J'aurais voulu le voir.

— Pas moi. Cette étrange poursuite commençait à m'effrayer, et je serai charmée qu'elle prenne fin.

— Pourquoi? C'est presque une aventure, et les aventures sont si rares! Seulement, je ne sais trop que penser de celle-ci... car on nous suivait, il n'y a pas à dire le contraire. J'ai entendu très-distinctement marcher sous le couvert. Et ce n'était pas un braconnier qui marchait. Un bra-

connier se serait caché au lieu de nous escorter... Tout ça est clair, et je suis presque tentée de croire que l'une de nous deux a tourné la tête à quelque beau berger qui la prend pour une déesse.

— Toujours tes idées romanesques. Tu n'as pas le sens commun.

— Et toi, tu es beaucoup trop raisonnable. Aussi, je te conseille de te marier le plus tôt possible. Et puisque nous parlons mariage, voyons... entre nous... épouserais-tu Arthur du Pommeval?

— Voilà une question que je ne me suis jamais posée.

— Je veux bien te croire, mais je crois qu'on te la posera un de ces jours. Arthur s'est fort occupé de toi depuis ces derniers temps, et maintenant que le voilà riche, il ne tardera guère à se déclarer.

— J'attendrai qu'il se déclare.

— Naturellement. Mais tu dois savoir déjà ce que tu répondras à notre mère quand elle viendra te dire que l'héritier des Vignemal a demandé ta main.

— Que répondrais-tu s'il demandait la tienne?

— Est-ce assez normand, le biais que tu as trouvé là pour éviter de me dire ce que tu penses! Et es-tu assez cachottière! Eh bien, je veux être plus franche que toi, et j'avoue que si M. du Pommeval me donnait la préférence, je serais très-embarrassée. Je n'ai rien à dire contre lui, et jamais je ne trouverai un si beau parti. Seulement, ce serait un mariage de raison et rien de plus, car je ne l'aime pas. On prétend que ces mariages-là réussissent mieux que les autres, mais je ne tiens pas beaucoup à en faire l'expérience. Et cependant, je m'y déciderais peut-être, si l'on m'y poussait. Bref, je n'ai pas de parti pris.

— Je n'en ai pas non plus.

— Bon! mais tu es l'aînée. C'est à toi de passer la pre-

mière. Et tu verras qu'on ne tardera guère à te mettre au pied du mur. C'est pourquoi je te conseille d'y songer dès à présent.

Oh! oh! Ralph a envie de courir. Il ronge son frein. J'en ai mal aux poignets de le tenir, et je crains bien qu'il n'ait pas la patience d'attendre mon oncle à la sortie du bois.

— Nous y arrivons.

— Pourvu qu'il nous rejoigne bientôt. S'il s'attarde, je ne réponds de rien. L'aperçois-tu?

— Non, il est encore derrière le gros chêne. Tu as eu bien tort de monter ce cheval.

— Bah! si j'ai des difficultés avec lui, c'est moi qui serai la plus forte. Et puis, j'aurais mieux aimé vous accompagner à pied que de me jucher sur le dos de la grosse carrossière qui te porte. Pique-la donc un peu. Tâche de la faire trotter, afin que je puisse rendre la main à Ralph.

Laurence talonna sa jument, mais la paisible bête n'accéléra que très-modérément son allure.

Il faut dire que le sentier devenait de plus en plus malaisé, surtout pour des chevaux. Le bois du Tertre n'est pas percé comme une forêt de l'État, et il couvre le revers d'un coteau dont la pente assez rapide n'est pas facile à gravir même pour un piéton.

Au delà, on se trouve sur un terrain découvert, mais non pas moins accidenté, car en remontant le cours du Beuvron, depuis la Germonière, on entre dans une région hérissée de collines abruptes et sillonnée de coupures profondes. Une vraie Suisse normande qui contraste de la façon la plus bizarre avec les grasses plaines du bas pays.

La roche de Lémon, si vantée par Germaine, est le point culminant de cette chaîne qui partage les eaux entre le bassin de la Seine et le bassin de la Loire.

Et madame Daudierne ne dirigeait jamais ses promenades

que du côté d'Arcy, qui est d'un accès infiniment plus commode.

Ses filles atteignirent enfin la lisière où l'oncle Armand leur avait recommandé de s'arrêter pour l'attendre, et elles furent un peu surprises de voir devant elles des entassements de rochers qui n'en finissaient pas.

Il y avait bien une route assez large qui longeait le bois, mais le chemin qu'elles avaient suivi continuait tout droit à travers des blocs épars qu'avait sans doute jetés là quelque cataclysme antédiluvien.

Laurence s'empressa de tourner la Grise qui ne demandait qu'à prendre pied sur un sol plus uni. Mais Germaine eut maille à partir avec son cheval.

Ralph, en sa qualité de demi-sang, se croyait obligé de ne pas obéir comme une simple jument percheronne. Il ne tenait pas en place, il aspirait l'air à pleins naseaux, et il cherchait sournoisement à prendre son mors entre ses dents.

Germaine résistait de toutes ses forces, mais ses bras n'étaient pas de fer, et elle commençait à se fatiguer.

— Sœur Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? demanda-t-elle en riant. Si notre cher oncle reste en faction là-bas trois minutes de plus, Ralph va *s'emballer*.

— S'emballer?... répéta Laurence étonnée.

— C'est-à-dire : s'emporter... puisqu'il faut t'expliquer les termes les plus usités de la langue du *sport*. J'ai bien envie de le calmer par un bon temps de galop.

— Non, je t'en prie... nous ne pourrions pas te suivre... d'ailleurs, mon oncle arrive... j'entends du bruit...

— Oui, sous bois... Ralph aussi entend, et il va se cabrer, si je ne lui rends pas la main.

Ce bruit s'accentuait rapidement, et ce n'était pas le bruit des pas d'un cheval. Il venait du taillis. Les branches cra-

TAYLOR INST. OXFORD

quaient et se brisaient, comme si elles eussent été heurtées par un sanglier qui va débûcher.

Le bai-brun fit une pointe effrayante compliquée d'une demi-volte à droite, et Germaine, jugeant qu'il était temps de lui céder, sous peine d'être désarçonnée, le laissa partir ventre à terre.

Ce fut si vite fait que Laurence troublée ne vit pas de quel côté se lançait sa jeune sœur.

Au même instant, un homme sortait du bois et sautait sur la route.

L'apparition fut si brusque et si bruyante que la Grise, la paisible Grise, fit un violent écart.

Laurence resta en selle pourtant, quoiqu'elle ne fût pas très-bonne écuyère, mais elle eut une telle frayeur qu'elle ferma les yeux.

Lorsqu'elle les rouvrit, un homme était debout devant elle, la main posée sur les rênes de la jument qu'il maintenait en pesant sur le mors, un homme qu'elle reconnut tout de suite.

Roch Ferrer, qu'elle avait à peine entrevu la veille, n'était pas de ceux qu'on oublie. Et Roch Ferrer, la tête nue, les cheveux au vent, la bouche entr'ouverte, regardait mademoiselle Daudierne avec des yeux ardents qui ne la rassuraient pas du tout sur les intentions de cet inquiétant bohémien.

Elle comprit aussitôt que cette rencontre était de celles où il faut payer d'audace.

— Lâchez la bride de mon cheval, dit-elle du ton le plus calme qu'elle put prendre.

Roch lâcha la bride, mais il ne recula pas d'une semelle.

— Vous nous suivez depuis que nous sommes arrivés dans le bois, dit Laurence. Pourquoi nous suivez-vous?

— C'était vous que je suivais... et je vous suivais pour vous voir; je vous suis toutes les fois que vous sortez.

— Si je m'étais aperçue de cela plus tôt...

— Vous m'auriez défendu de vous suivre, je le sais. C'est pourquoi je me cachais.

— Mais je vous le défends maintenant... et je vous préviens que M. Daudierne, mon oncle, sera ici dans un instant.

— Je viens de lui échapper, je lui échapperai encore. Mais, avant de fuir, il faut que je vous parle.

Laurence tressaillit. Elle était seule avec ce jeune sauvage, dont l'air exalté ne promettait rien de bon. L'oncle Armand n'arrivait pas, et Germaine, emportée par son cheval, avait disparu. Elle devait être déjà loin, car on n'entendait plus le galop précipité de Ralph.

Laurence restait donc à la merci du protégé de M. Subligny, et les renseignements que le bon docteur lui avait donnés sur l'existence de ce garçon n'étaient pas de nature à la tranquilliser.

Qu'il eût ou non risqué sa vie pour sauver les époux Vignemal, Roch n'en était pas moins un rôdeur sans feu ni lieu, un révolté contre les lois sociales, qui ne cédait qu'à ses passions.

Ce n'était pas le moment de perdre la tête, et la courageuse fille eut assez de sang-froid pour demander froidement :

— Si vous voulez me parler, pourquoi ne venez-vous pas à la Germonière?

— Parce qu'à la Germonière je ne pourrais pas vous parler librement. Votre mère, votre sœur ou votre oncle seraient là.

— Qu'avez-vous donc à me dire qu'ils ne puissent entendre?

— J'ai à vous dire que je vous aime, répondit hardiment le bohémien.

Cette impudente déclaration fit monter le rouge aux joues de mademoiselle Daudierne, et la colère refoula aussitôt la peur. Il lui parut monstreusement ridicule que ce va-nu-pieds se permît de lui tenir un tel langage, et son instinct de femme

l'avertit en même temps que le danger n'était pas immédiat, puisqu'elle avait affaire à un braconnier sentimental.

— Vous m'aimez!... vous! s'écria-t-elle en lançant à Roch un coup d'œil de mépris.

— Comme un fou, murmura-t-il sans baisser les yeux.

— Il faut en effet que vous soyez devenu fou pour oser me parler ainsi. Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, je vous prie? Et de quel droit m'insultez-vous? Vous vous en repentirez, je vous le déclare.

— Non, car je n'étais pas libre de ne pas vous aimer, et je ne vous demande rien que de m'entendre. Après que vous m'aurez écouté jusqu'au bout, vous ne me reverrez plus jamais, si vous me défendez de me montrer à vous. Mais il faut que je vous dise tout. Il y a trois ans que je cherche une occasion de vous aborder seule.

— Trois ans! quelle est cette sotte plaisanterie? Je vous ai vu hier pour la première fois.

— Moi, je vous voyais tous les jours.

— Même quand j'habitais Paris? demanda ironiquement Laurence.

— Non. Quand vous habitez Paris, je ne vis pas. Mais ici je vis par vous et pour vous. Si vous ne passiez pas l'été et l'automne à la Germonière, j'aurais quitté le pays depuis longtemps.

— Je vous suis très-obligée d'y être resté, dit Laurence avec un sourire dédaigneux, mais je vous saurais encore plus de gré de m'apprendre où vous comptez en venir en me persécutant de la sorte.

— A rien.

— Que me voulez-vous donc, alors?

— Je veux vous obéir, comme un chien obéit à son maître.

— Je n'ai que faire de votre obéissance, et je vois que vous êtes plus fou que je ne pensais. Restons-en là, je vous prie...

et laissez-moi aller à la rencontre de mon oncle qui n'est pas loin, je vous en avertis.

— Il ne me trouvera pas ici, car je n'ai plus rien à vous dire. Vous savez maintenant que vous pouvez disposer de moi comme on dispose d'un esclave. Quoi que vous me commandiez de faire, je le ferai... alors même que vous me commanderiez de tuer quelqu'un.

— Voilà un engagement que je ne vous mettrai jamais en demeure de tenir, dit Laurence, toujours railleuse. Je ne souhaite la mort de personne.

— Si vous souhaitiez la mienne, vous me trouveriez prêt à mourir. Ma vie vous appartient. Je l'ai exposée hier pour vous épargner un chagrin.

— A moi!

— Je détestais ces Vignemal, mais je savais qu'ils n'avaient traversé la rivière que pour venir en visite à la Germonière. Si je n'avais pas cru que leur mort vous affligerait, je n'aurais pas essayé de les sauver.

Cette fois, mademoiselle Daudierne, quoiqu'elle fût redevenue tout à fait maîtresse d'elle-même, ne trouva pas immédiatement la réplique. La singulière affirmation que venait de lancer Roch Ferrer la surprenait très-fort et la touchait un peu.

— Vous auriez mieux fait de les empêcher de monter dans le bateau, puisque vous étiez là quand ils se sont embarqués.

— C'est vrai, j'ai pensé à vous trop tard.

Cette réponse frappa la jeune fille et donna un autre cours à ses idées. L'accident du Beuvron lui apparut tout à coup sous un jour nouveau, et Roch Ferrer aussi.

Mais elle n'eut pas le temps de réfléchir à ce qu'elle venait d'apprendre. Son oncle montait au trot le sentier qu'elle avait suivi avec sa sœur.

Elle ne pouvait pas le voir parce qu'elle avait tourné à

gauche en sortant du bois, mais elle entendait le bruit sec des fers d'un cheval martelant les cailloux.

— Partez, dit vivement Laurence. Je ne veux pas que M. Daudierne vous trouve ici.

— Je pars, murmura le bohémien, qui n'avait pas cessé de la dévorer des yeux; je pars, et je ne reviendrai qu'à l'heure où vous m'appellerez.

Quand vous aurez un ordre à me donner, placez le soir une lampe près de votre fenêtre et venez sur la levée du Beuvron... promenez-vous jusqu'à l'endroit où finit la haie de tamaris...

— Comment savez-vous où est ma fenêtre? demanda Laurence, sans laisser paraître qu'elle eût pris garde au rendez-vous que Roch se permettait de lui indiquer.

— C'est là que je vous ai vue pour la première fois, il y a trois ans, et depuis ce jour-là j'ai passé bien des nuits à la regarder.

Le bruit se rapprochait. Encore quelques secondes, et l'oncle Armand allait déboucher du chemin étroit qui coupe le bois du Tertre en deux parties égales.

Roch saisit une des mains gantées de la jeune fille, la main qui tenait la cravache, la couvrit de baisers avant qu'elle songeât à se dégager, sauta d'un bond sur le revers du fossé et disparut dans l'épaisseur du taillis.

Il était temps. M. Daudierne surgit, éperonnant sa jument grise, que cette rapide ascension avait fort essoufflée, et criant à tue-tête :

— Le gredin s'est dérobé. Il s'est aperçu que je le guettais au passage de la route, et il a fait un crochet pour me dépister. Qu'il aille se faire pendre ailleurs. Je ne courrai pas après lui. Il me suffit qu'il ne rôde plus autour de nous. C'est égal, il faudra que je fasse faire des rondes par nos gens. Ta mère aurait grand tort de souffrir que des inconnus suspects

rôdent sur ses terres et si près de sa maison. Ils finiraient par s'introduire la nuit dans son parc.

Mais qu'as-tu donc? Tu es toute pâle.

Laurence allait sans doute raconter la rencontre et la scène qu'elle venait de subir, M. Daudierne ajouta :

— Et Germaine? Qu'est-elle devenue?

Il était tout naturel qu'elle répondît d'abord à cette question, et par suite elle se trouvait dispensée d'expliquer la véritable cause de sa pâleur.

— Germaine a été emportée par son cheval, murmura-t-elle. Ce maudit animal s'est impatienté d'attendre... elle n'a pas pu le retenir, et il est parti ventre à terre.

— Ah! diable! ta sœur monte bien, et elle n'est pas peureuse... mais qui sait où Ralph l'aura menée? Cette aimable contrée est pleine de précipices. Je m'étonne que tu sois restée tranquillement ici, pendant que Germaine court un vrai danger.

— Ma jument n'est pas en état de suivre le train de Ralph.

— La mienne non plus malheureusement... et j'aurais dû prévoir ce qui vient d'arriver. Mais enfin, si nous ne pouvons pas galoper, nous pouvons trotter, et nous finirons bien par rattraper cette folle qui s'imagine qu'on gouverne une bête de demi-sang comme un cheval de labour. J'espère qu'elle aura tenu bon et que Ralph se sera calmé à deux ou trois kilomètres d'ici. Dans ces cas-là, le mieux est de laisser filer le cheval jusqu'à ce qu'il en ait assez. La question est de savoir quelle direction il a prise.

— Cela s'est fait si vite et j'étais si troublée que je n'ai rien vu. Il m'a semblé pourtant qu'il se lançait sur cette route... à droite.

— A coup sûr, il n'est pas rentré dans le bois. Je l'aurais rencontré.

Et il me paraît impossible qu'il ait enfilé ce sentier recailleux qui grimpe la pente escarpée que voilà devant nous. Toutes réflexions faites, nous n'avons, je crois, qu'à suivre la route départementale qui contourne le bois du Tertre. Ta sœur l'a pratiquée déjà, et je pense qu'elle aura eu l'esprit de rentrer à la Germonière par la levée qui commence à la grille du parc. Elle ne verra pas aujourd'hui sa roche de Lémon. Ce sera son châtiment. Mais si ta mère se doutait de ce qui se passe, elle serait dans une terrible inquiétude... et je tiens absolument à lui ramener Germaine.

Allons, Laurence, un bon coup de cravache à la Grise, et en chasse! Cette charmante promenade se passera tout entière à poursuivre les gens, mais j'aime encore mieux courir après ma nièce qu'après ce drôle qui s'est si bien moqué de moi, car j'espère que nous ne la manquerons pas et que je pourrai la gronder tout à mon aise.

L'oncle Armand se flattait. Il était écrit que, ce jour-là, rien ne lui réussirait. Pendant qu'il se lançait avec Laurence sur le seul chemin praticable qui se présentât, Germaine galopait malgré elle à travers des obstacles devant lesquels auraient reculé les intrépides chasseurs de renards de la vieille Angleterre.

Au moment où elle s'était sentie impuisante à maîtriser Ralph, elle possédait encore tout son sang-froid, et elle avait compris qu'il fallait à tout prix empêcher son cheval de s'embarquer sur une route où rien ne l'arrêterait.

Elle la connaissait, cette route qui descendait par des tournants très-brusques et très-rapides jusqu'au bord de la rivière. Elle connaissait aussi le bai-brun endiablé que son extravagant de frère avait sans doute acheté tout exprès pour se donner la gloriole de risquer bravement sa peau devant les beaux messieurs d'Arcy. Elle savait que ce cheval sautait dans la perfection, qu'il avait du fond et de la vitesse,

mais qu'il était difficile à conduire et par-dessus tout enclin à s'emporter sous le premier prétexte venu.

Il avait failli plus d'une fois casser le cou à Alfred, qui n'avait confié ses mésaventures qu'à Germaine, et la sournoise, qui grillait d'envie de monter ce périlleux animal, s'était bien gardée de parler de ses défauts.

Elle avait même juré à sa mère et à son oncle que Ralph était doux comme un mouton, et elle en était venue à ses fins.

Elle commençait à réfléchir aux conséquences de sa témérité, mais elle était résolue à lutter tant qu'elle pourrait, et le parti qu'elle avait pris tout d'abord était assurément le meilleur.

Ralph, maintenu par les mains nerveuses de cette enfant de vingt ans, n'avait pas pu tourner à droite et s'était jeté dans un chemin de traverse, ou plutôt elle l'y avait jeté, et de ce côté, la montée était si roide qu'il devait infailliblement se calmer avant peu.

Pour l'imprudente Germaine, il s'agissait seulement de ne pas se laisser desarçonner par un écart, et elle espérait y réussir.

Tout alla bien au début de cette course insensée. Ralph menait un galop furieux, mais il était évident qu'il ne soutiendrait pas longtemps cette allure. Si *emballé* que soit un cheval, le souffle lui manque vite, quand il escalade une côte abrupte.

Malheureusement, cette côte n'était que la première marche d'un escalier taillé dans le roc par la nature. Toute cette région semblait avoir été bouleversée jadis par des soulèvements volcaniques. A la lisière du bois du Tertre, commençait une suite d'escarpements étagés les uns au-dessus des autres, et coupés à certains endroits par de profondes dépressions de terrain.

Quand Ralph eut franchi le premier échelon, Germaine vit s'ouvrir à ses pieds un véritable abîme.

Le chemin continuait sur le revers de la colline; la pente formait avec l'horizon un angle de quarante-cinq degrés, et l'enragé bai-brun qui avait déjà repris haleine s'y lança aveuglément.

Alors seulement Germaine comprit le danger qu'elle courait. Sa vie dépendait d'un faux pas de Ralph. Que le pied lui manquât sur un des cailloux ronds qui encombraient le sentier, et la jeune fille, violemment arrachée de sa selle, allait se briser la tête contre un rocher.

Instinctivement elle ferma les yeux, car elle n'avait pas pu se défendre d'une première impression d'effroi; mais elle ne lâcha pas les rênes, et elle ne s'abandonna point, comme l'auraient fait en pareil cas bien des écuyères plus habiles qu'elle.

Germaine avait du cœur, dans toutes les acceptions du mots. Elle était aimante, compatissante, *sensible*, comme on disait sous le Directoire; elle avait le charme, la gaieté, l'étourderie de son âge, mais elle aurait pu montrer des qualités plus sérieuses, que personne ne lui connaissait et qu'elle ne se connaissait pas elle-même.

Il y avait un côté viril dans cette nature joyeuse et tendre. Si elle était restée enfant par le caractère, c'est que l'occasion ne s'était pas présentée de prouver ce qu'elle valait. L'occasion pour une jeune fille, c'est l'amour, et de ce sentiment-là, elle ne pouvait parler que par ouï-dire.

Elle ne s'en faisait pas même une idée bien nette, ayant été élevée par une mère confite dans les respectables principes de la bourgeoisie honnête, qui ne comprend pas l'utilité d'une éducation préventive. On avait volontairement omis de l'avertir des dangers qu'une femme court dans la vie, et on lui avait laissé croire que le mariage n'est qu'une associa-

sion platonique de convenances et d'intérêts; un port où il faut aborder parce que c'est l'usage.

Dans ce système, il n'est jamais question des passions qui bouleversent les jeunes cœurs. Il est sous-entendu qu'une fille née ne doit songer à plaire qu'aux hommes qui sont en situation de l'épouser, et qu'elle ne sera jamais tentée de mal placer ses affections.

Germaine avait réservé les siennes et ne s'insurgeait pas contre les idées qu'on lui inculquait depuis son enfance. L'avenir qu'on lui annonçait lui paraissait acceptable, et elle était résignée d'avance à se marier convenablement, mais elle n'était pas pressée d'en venir là

L'existence qu'elle menait ne lui pesait pas du tout. Sa mère lui laissait toute liberté de se gouverner à sa guise, et elle ne profitait de la permission que pour prendre des plaisirs innocents; elle adorait la danse, la musique, la toilette, le monde, pour tout dire en un mot, et l'on pouvait croire qu'elle n'adorerait jamais autre chose.

Ses aspirations sentimentales s'échappaient en paroles. Il lui arrivait de lancer des phrases qui partaient comme des fusées et qui amusaient beaucoup l'oncle Armand. Elle disait : Je voudrais aimer, comme elle aurait dit : Je voudrais voir les chutes du Niagara.

Et une minute après, elle n'y pensait plus.

Mais elle se dépensait aussi en exercices violents. Elle ne se trouvait heureuse qu'à la Germonière, où elle pouvait se fatiguer à courir dans le parc, pendant que sa sœur dessinait sous les yeux de sa mère.

Les jours de promenade à cheval étaient ses jours de fête.

Il y avait trois mois qu'elle complotait de monter Ralph, et elle n'en était pas encore à regretter l'imprudence qu'elle avait commise.

Elle y mettait de l'amour-propre; elle ne voulait pas avoir peur.

Le péril n'en était pas moins grand, et il fallait un courage exceptionnel pour l'envisager sans défaillir.

Ralph avait repris son train furieux et descendait à toute vitesse la pente effrayante d'un chemin qui côtoyait de très-près un ravin coupé à pic.

C'était un miracle qu'il n'eût pas roulé dans ce précipice, car le sol était couvert de cailloux qui cédaient sous ses pieds, et une glissade eût été mortelle.

Germaine, déjà revenue de sa frayeur, ne pensait plus qu'à le soutenir et à le diriger.

Le corps renversé en arrière, les deux mains crispées sur les rênes, elle restait ferme en selle et elle commençait à espérer qu'elle se tirerait heureusement de cette aventure.

La pente fut franchie sans accident, mais Ralph ne ralentit point son allure. L'effort qu'il venait de faire pour gravir le revers opposé l'avait excité davantage au lieu de le calmer.

Où et quand s'arrêterait ce bai-brun affolé? Il était impossible de le prévoir, et Germaine s'en remit à Dieu qui apaise les tempêtes après les avoir déchaînées.

Il ne lui déplaisait pas de se sentir emportée vers un but inconnu. C'était pour elle une sensation neuve qui ne manquait pas de charme. Elle oubliait le danger qu'elle courait, et son imagination s'envolait vers le pays des rêves. Elle se figurait qu'elle allait traverser une forêt sombre et voir apparaître tout à coup un château mystérieux dont la porte s'ouvrirait devant elle, un château habité par le prince Charmant des contes de fées.

Il lui semblait que, jusqu'à cette heure, elle n'avait pas vécu et que des horizons inconnus s'ouvraient devant elle.

Le vent qui fouettait ses joues réveillait des idées qui sommeillaient au fond de son jeune cœur.

Elle comprenait la poésie du danger, et elle prenait en pitié sa sœur Laurence qui s'accommodait fort bien d'un cheval tranquille.

Le mouvement la grisait. Elle en était presque venue à souhaiter que cette course insensée ne finît jamais. Elle avait envie de cravacher Ralph pour l'exciter encore et de le pousser jusqu'à ce qu'il tombât, dût sa chute la broyer.

Un dénoûment funeste n'était que trop à redouter, car il n'y avait plus de raison pour que le maudit cheval s'arrêtât.

Le sentier à peine tracé sur lequel il galopait montait, descendait, remontait. Rien n'y faisait, Ralph allait toujours ventre à terre.

Et si, par malheur, à quelque tournant de sentier, il lui fût arrivé de se trouver brusquement en face d'un précipice, il était lancé de telle sorte qu'il ne pouvait pas manquer de s'y jeter.

Germaine était dans les nuages; elle ne songeait point à admirer le site qui devenait sauvage et grandiose.

Elle entendait bruire un ruisseau au fond du ravin, mais elle ne le voyait plus. Il avait disparu sous des enlacements inextricables de broussailles épineuses.

Au delà se dressaient d'énormes blocs de granit qui semblaient avoir été entassés les uns sur les autres par la main d'un Titan, et de grands pins tordus par le vent tranchaient comme des taches noires sur ce fond grisâtre.

A droite, à gauche, en avant, en arrière, la vue était barrée par des escarpements.

On eût dit que cette gorge n'avait pas d'issue et que le monde finissait là.

Aussi, lorsque, après avoir franchi au galop de charge un dernier sommet, Germaine déboucha sur un plateau tout uni, elle se demanda un instant si elle rêvait encore.

Plus de muraille de pierre à sa gauche, plus de gouffre à sa droite. Et devant elle, une lande tapissée de bruyères s'étendait jusqu'à un roc isolé, qui se dressait à trois cents mètres de la crête qu'elle venait d'atteindre.

Il ne s'agissait que de diriger Ralph vers cet obstacle infranchissable, et ce n'était pas difficile, car un cheval emporté va toujours en ligne droite.

L'animal commençait d'ailleurs à faiblir. Il venait de fournir une course à lasser un étalon arabe, et Germaine pouvait sans inconvénient rendre la main.

Par surcroît d'heureuse chance, cette plaine étroite se relevait par une pente douce que couronnait ce rocher bizarre qui se trouvait placé là comme un but.

Ralph traversa encore la lande à fond de train; mais quand il arriva à la montée, il était à bout de vent, et il s'arrêta net, après un dernier effort.

Germaine ne perdit pas une seconde pour sauter à terre, et elle eut la présence d'esprit de ne pas lâcher les rênes, pour le cas où il prendrait fantaisie au bai-brun de s'échapper.

C'était une précaution inutile, car il n'était pas en état d'abuser de sa liberté.

Il n'en pouvait plus, et il tremblait de tous ses membres. On eût dit qu'il se repentait de sa folie, et en regardant tristement la jeune fille, il avait l'air de lui demander pardon.

Germaine l'aurait volontiers battu, mais elle était trop contente de s'être tirée saine et sauve de cette aventure pour songer à appliquer ce châtiment mérité.

Elle se disait aussi que les premiers torts étaient de son côté. Elle aurait dû prévoir que Ralph, n'ayant jamais été monté par une femme, chercherait à s'émanciper, dès qu'il ne serait plus flanqué de deux juments tranquilles.

Germaine, qui avait l'âme bonne et qui ne craignait jamais de prendre de la peine, arracha une grosse poignée de fou-

gères, et se mit bravement à la bouchonner avec autant de zèle et d'adresse que l'aurait pu faire un homme d'écurie.

Quand ce fut fini, elle lui parla.

— Sais-tu, méchante bête, que tu as failli me rompre le cou? dit-elle en le flattant de sa main mignonne. Je raconterai tes extravagances à ton maître, et il t'en cuira.

Le cheval répondit par un hennissement de reconnaissance qui la fit sourire.

— Et maintenant, reprit-elle, comment reviendrons-nous à la maison, grand fou? Je ne serai pas si sotte que de remonter sur ton dos. Tu ne m'inspires plus la moindre confiance. J'ai bien envie de te laisser dans ce désert. Les loups te mangeront, et tu ne l'auras pas volé. Allons! viens! Je vais commencer par te mettre au piquet comme un bidet rétif.

Ralph comprenait sans doute ce langage, car il se laissa mener doucement par la bride que Germaine attacha solidement au tronc d'un genêt sauvage.

— Maintenant, murmura-t-elle, la question est de décider ce que je vais faire. Je n'ai pas envie de coucher ici, et je ne puis pas abandonner Ralph. M. mon frère me ferait une jolie scène si j'égarais son demi-sang. Il faudra donc que je traîne mon cheval par la figure jusqu'à la Germonière. Ce n'est pas gai. Sans compter que je ne suis pas très-sûre de retrouver mon chemin. J'ai oublié de semer des cailloux comme le Petit Poucet, et j'étais si occupée à éviter les précipices que je n'ai pas vu par où je passais. Je ne sais pas du tout où je suis.

Elle se mit à regarder autour d'elle, et bientôt elle reconnut que le ravin qu'elle avait côtoyé de si près n'était pas très-loin du grand rocher qui dominait la lande. Ce ravin faisait un coude presque à angle droit et s'étendait bien au delà du dernier sommet qu'elle avait escaladé.

— Impossible de passer de ce côté-là, pensa Germaine.

Son charmant visage s'était rembruni, mais il s'éclaircit bien vite.

— J'ai tort de me tourmenter, reprit-elle. Laurence a vu Ralph *s'emballer*. Elle aura conté à mon oncle ce grave événement, et ils sont en route pour venir me chercher. Je n'ai pas d'autre parti à prendre que de les attendre. J'en serai quitte pour un sermon. Mais Dieu sait quand ils arriveront. Sur ces chemins diaboliques, les deux percheronnes ne pourront aller qu'au petit pas. J'aurai tout le temps de contempler le paysage. Il en vaut la peine, ma foi! Je n'en ai jamais rencontré de pareil. Ce rocher gris qui menace le ciel ressemble à un château fort. Tout y est... les tours, les créneaux... tout, jusqu'à une longue lézarde qui le sillonne du haut en bas. Si c'était...? mais oui, cette fente, c'est le soupirail des fées... Ralph n'a pas été mal inspiré. Il m'a menée à la roche de Lémon. Et c'est bien ainsi que je me la figurais.

Il n'en fallut pas davantage pour changer le cours de ses idées. Elle fut prise d'une envie folle de compléter par une escalade cette excursion accidentée, et de vérifier la légende accréditée dans le pays.

Tout l'invitait à tenter l'expérience. L'accès du fameux rocher n'était pas très-difficile. Il s'élevait au haut d'un talus que Germaine était bien de force à gravir. Ralph baissait humblement la tête et ne demandait qu'à ne plus bouger. On n'entendait aucun bruit, et c'était bien la preuve que personne, ce jour-là, n'était venu consulter l'oracle.

— Je veux faire le pèlerinage jusqu'au bout, s'écria-t-elle. Et mon oncle m'en empêcherait si je l'attendais sur cette bruyère. Il se fâchera, quand il m'apercevra là-haut, mais je lui expliquerai que j'y suis montée uniquement pour voir s'il arrivait à mon secours. Et je ne mentirai qu'à moitié, car une fois que je serai perchée sur cet observatoire, je suis

bien sûre que je le découvrirai dans le lointain, chevauchant à côté de Laurence.

Tant pis ! je grimpe.

Et sans plus réfléchir, mademoiselle Daudierne, relevant d'une main sa jupe d'amazone, se lança hardiment à l'assaut du palais des fées qui marient les jeunes filles assez osées pour venir les interroger.

Ce fut l'affaire d'un quart d'heure. Elle était agile et adroite comme une chevrette, et les ronces ne la rebutaient pas. Il lui arriva bien d'y accrocher sa robe et de se piquer en se retenant à des touffes d'ajoncs. Mais elle ne fit qu'en rire, et sa persévérance fut récompensée, car à peine eut-elle atteint la base de la roche enchantée qu'elle vit devant elle un panorama merveilleux.

A ses pieds s'étendait à perte de vue une immense forêt de chênes séculaires, au-dessus desquels pointaient les tourelles d'un château.

Son rêve se réalisait, le rêve qu'elle avait fait pendant que Ralph l'emportait.

— C'est la forêt de la Bretèche et le château du duc de Bretteville, dit-elle tout bas. Je ne croyais pas en être si près. Notre parc ferait une piètre mine à côté de ces futaies seigneuriales. Si elles étaient à moi, je m'y promènerais nuit et jour. Mais voilà !... elles ne sont pas à moi, et le vieux duc n'aura jamais l'idée de demander ma main. Bah ! tout est pour le mieux, car je ne voudrais pas de lui, même avec sa forêt. Je veux un mari jeune... qu'il soit riche ou pauvre, ça m'est égal, pourvu qu'il me plaise, mais je ne serais pas fâchée de savoir son nom... si les fées daignaient me le dire...

Je n'y compte pas, mais je ne risque rien de le leur demander.

Et pourtant, ajouta-t-elle en riant, si elles s'avisaient de me répondre : Arthur ! je crois que je serais bien attrapée,

car je ne tiens guère à épouser le bel Arthur du Pomméval.

Germaine interrompit son monologue pour regarder si elle ne verrait pas poindre son oncle et sa sœur. Mais en se retournant vers la lande où elle avait laissé Ralph, elle s'aperçut que la crête la plus rapprochée était assez haute pour lui cacher la route en échelons qu'elle avait suivie.

De ce côté, l'horizon était borné, et il fallait renoncer à l'espoir de découvrir les deux juments grises.

Ce fut une déception, et mademoiselle Daudierne devint soucieuse. Elle commençait à s'inquiéter de la situation où son étourderie l'avait jetée. Il ne lui était jamais arrivé de se trouver seule, loin de toute habitation, hors de portée de tout secours humain, et ce début dans la vie aventureuse qui la séduisait tant la troublait un peu.

Le silence lui pesait. Elle aurait voulu entendre chanter un oiseau, mais les oiseaux ne chantaient pas dans ce désert.

— Ils ont peur de réveiller les fées, se disait Germaine. J'aurai plus de courage qu'eux, car je ne veux pas être venue ici pour rien, mais je ne m'y attarderai pas. La nuit n'aurait qu'à me surprendre... je ne reverrais jamais la Germonière. Et le jour baisse déjà.

Le jour ne baissait pas encore, mais le ciel se couvrait, et des brumes s'élevaient du fond des vallées humides.

— Maintenant, on se croirait en Écosse, murmura-t-elle; un horizon gris, des rochers, des bruyères. Les sorcières de Macbeth se plairaient ici.

La crevasse était là; Germaine n'avait qu'un pas à faire pour y mettre la main, et elle hésitait. A force de rêver à la légende, elle avait fini par y croire à moitié.

L'aspect de cette fente singulière était bien fait, du reste, pour inspirer à une jeune fille des craintes superstitieuses.

La roche semblait avoir été tranchée du faîte à la base par le sabre d'un géant, et la coupure était assez large pour

qu'un homme pût y passer, mais on n'en voyait pas le fond, et il suffisait d'avoir un peu d'imagination pour se figurer que ce couloir aboutissait à une caverne habitée par des êtres surnaturels.

Germaine eut honte d'avoir peur et s'approcha de l'ouverture. Elle ne fut pas médiocrement surprise d'y trouver, posés sur une saillie intérieure du rocher, des bouquets desséchés, des rubans fanés, des bagues en cuivre doré, et de petites croix de bois.

Évidemment, toutes ces épaves avaient été laissées là par des consultantes naïves qui pensaient attirer sur elles la protection des fées ou qui tenaient à les remercier d'avoir exaucé leurs souhaits.

L'oracle était très-achalandé, et l'on pouvait en conclure qu'il n'avait pas trompé celles qui avaient foi en lui.

Assurément, cette foi manquait à mademoiselle Daudierne, mais la curiosité y suppléait, et pour rien au monde elle ne se serait dispensée de pousser l'enfantillage jusqu'à jeter son petit nom aux échos souterrains.

Elle avança la tête dans le soupirail, et elle cria très-distinctement :

— Germaine !

Une bouffée d'air froid lui arriva au visage et la fit reculer.

Elle se demanda d'où pouvait venir ce souffle glacé, et elle riait déjà de la folle idée qui l'avait poussée à parler aux rochers, lorsqu'une voix sonore lui répondit :

— Roger !

Cette riposte imprévue coupa court à sa gaieté et l'effraya encore plus qu'elle ne l'étonna.

La voix n'avait rien d'infernal; c'était une voix bien timbrée et très-masculine, et Germaine n'était ni assez sotte ni assez peureuse pour croire un seul instant qu'elle venait d'entrer en conversation avec le malin esprit. Évidemment, un

homme était là, en chair et en os, un homme qui avait trouvé plaisant de relever l'appel imprudemment lancé par une aspirante à des fiançailles prochaines.

Et cette farce d'un goût assez douteux ne rassurait pas mademoiselle Daudierne sur les intentions de ce faux prophète. Aussi songea-t-elle tout d'abord à s'enfuir, mais elle n'eut pas le temps d'éviter la rencontre. L'inconnu qui venait de lui donner la réplique se montra tout à coup, et cette apparition n'avait rien de terrifiant.

C'était un grand garçon, élégamment tourné et correctement habillé, quoiqu'il n'eût pas du tout l'air d'un de ces beaux fils qu'on voit représentés dans les gravures de mode à l'usage des tailleurs.

Il était en tenue de chasseur, mais il n'avait pas de fusil, et dès qu'il aperçut Germaine, il ôta poliment son chapeau pour la saluer.

Elle vit alors qu'il avait les cheveux ras, les moustaches blondes, de longues moustaches soyeuses et fines, le teint bronzé par la vie au grand air et le front marqué par une balafre qui ne déparait pas cette figure martiale et sympathique.

Évidemment, il ne s'attendait pas à trouver derrière la roche de Lémon une jeune fille vêtue en amazone, car il paraissait tout aussi étonné que Germaine. Mais son embarras n'était pas de la gaucherie.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, de vous avoir effrayée, s'écria-t-il. J'étais là, de l'autre côté du rocher, quand vous avez parlé, et je n'ai pas résisté à la tentation de répondre. Je croyais avoir affaire à une paysanne crédule, et je me suis amusé à jouer au sorcier. Je me trompais grossièrement, et je vous supplie d'oublier mes torts involontaires.

Ce fut dit d'un ton de bonne compagnie et avec un accent de franchise qui rasséréna Germaine.

— J'ai eu peur, je l'avoue, murmura-t-elle, mais j'aurais mauvaise grâce à vous en vouloir, car j'ai cédé à une sotte fantaisie en interrogeant l'oracle, et j'ai bien mérité qu'on se moquât de moi.

C'est la légende qui est coupable.

— Puisque vous la connaissez, mademoiselle, je suis dispensé d'entrer dans des explications qui vous feraient sourire : il me suffit de savoir que vous ne m'accuserez pas d'avoir prémédité une scène de comédie intéressée. Je ne pouvais pas deviner, en partant de Bretteville, que je vous rencontrerais ici.

— Vous habitez le château de Bretteville? demanda vivement Germaine.

— Depuis quelques jours seulement, mademoiselle, et je n'y suis qu'en passant.

— Le duc est votre parent, sans doute?

— Non, mademoiselle, j'ai été le camarade et l'ami de son fils, qui a été tué à côté de moi, en Tunisie.

— Vous êtes officier, monsieur?

— A peine; j'ai été promu sous-lieutenant il y a trois mois, et il me semble toujours que je suis encore maréchal des logis. Vous avez pu, mademoiselle, vous en apercevoir tout à l'heure, car, pour l'honneur de mon épaulette neuve, j'aurais dû m'interdire cette facétie de caserne.

M'excuserez-vous maintenant si je me permets de vous demander à quel heureux hasard je dois le bonheur de me présenter moi-même... après une rencontre inespérée?...

Germaine comprit qu'il était temps de se nommer, et même d'expliquer sa présence au pied de la roche de Lémon, sous peine d'être prise pour ce qu'elle n'était pas.

— Je demeure tout près d'ici... à la Germonière.

— La terre qui fut achetée, il y a dix ans, par madame Daudierne.

— Vous savez cela? s'écria Germaine assez étonnée.

— Je suis né dans ce pays, mademoiselle. Il est vrai que je l'ai quitté très-jeune et que je n'y suis pas revenu depuis longtemps. Mais j'y étais encore quand la Germonière devint la propriété de...

— De ma mère, monsieur... Nous l'habitons depuis le commencement de l'été, et cependant je n'étais jamais venue ici. Aujourd'hui nous avons entrepris cette promenade, mon oncle, ma sœur et moi. Par malheur, Ralph s'est emporté et m'a entraînée jusqu'au pied de ce rocher qui l'a arrêté.

— Par quel chemin, grand Dieu! Il n'y a de ce côté qu'un sentier à peine praticable pour les chèvres. Et votre cheval n'est pas tombé avec vous dans le ravin que vous avez côtoyé?

— Non, puisque me voici, dit Germaine en souriant. Je l'ai attaché là-bas, dans la lande, et il n'a rien de cassé. Seulement, cette course l'a épuisé, et je crains qu'il ne soit pas en état de me ramener à la maison. Aussi ai-je résolu d'attendre ici mon oncle et ma sœur qui me cherchent sans doute et qui ne tarderont pas à me rejoindre.

Germaine appuya sur ces derniers mots. Elle tenait à déclarer qu'elle n'était pas sortie seule et qu'on allait venir à son secours.

— Je ne me permettrai pas, mademoiselle, de vous dissuader de les attendre, dit le jeune homme, qui comprenait où tendait ce discours. Mais je crains que vous ne les attendiez très-longtemps. M. votre oncle ne fera certes pas la folie de s'exposer aux dangers que vous avez bravés.

— Oh! bien malgré moi, dit en riant Germaine. C'est Ralph qui les a bravés. Il a du sang, et il ne doute de rien.

— Il y a, pour arriver à la roche de Lémon, une route beaucoup plus facile, mais beaucoup plus longue. M. votre oncle l'aura suivie.

— Je ne crois pas qu'il la connaisse.

— Quoi qu'il en soit, mademoiselle, je vous jure que vous risqueriez votre vie si vous repassiez par le chemin que vous avez pris. Et j'ajoute que rester ici serait imprudent. Je vois à des signes certains que le temps va changer. La nuit vient de bonne heure en cette saison, et si vous étiez surprise dehors, par une de ces tempêtes qui sortent, prétendent nos paysans, des cavernes de ce rocher, vous auriez beaucoup de peine à regagner la Germonière.

— Que dois-je donc faire? demanda Germaine, assez effrayée.

Elle sentait que l'inconnu disait la vérité, mais elle soupçonnait aussi qu'il pouvait avoir une arrière-pensée.

Elle leva les yeux, et elle se rassura en le regardant; la loyauté était peinte sur son visage.

Il avait deviné sans doute ce qu'elle craignait, car il lui dit doucement :

— Vous auriez tort de vous défier de moi, mademoiselle. Je ne songe qu'à vous aider à sortir d'une situation pénible, et je me bornerais à vous indiquer la route que vous devez suivre pour rentrer sans accident, si je croyais que vous ne vous égarerez pas ; mais cette route bifurque plusieurs fois, et vous pourriez vous tromper. J'ose donc vous offrir de vous servir de guide, et je m'engage sur l'honneur à vous quitter, dès que ma présence ne vous sera plus utile.

— Je vous remercie, monsieur, balbutia Germaine, émue et encore plus perplexe; mais je... je ne puis pas abandonner mon cheval.

— Non, certainement, et j'espère bien qu'il vous portera jusqu'à la Germonière. Le chemin qui côtoie la lisière de la forêt de Bretteville est excellent, et si vous voulez bien suivre mon conseil, vous n'irez qu'au pas. Je vous escorterai à pied, et, s'il le faut, je vous aiderai à gouverner Ralph.

— Vous savez le nom de mon cheval !

— Vous me l'avez appris tout à l'heure, mademoiselle ; et je vois d'ici que Ralph a du sang, dit le jeune homme en montrant l'infatigable bai-brun qui s'ébrouait déjà et qui frappait du pied. Il ne demande qu'à marcher.

— Oui, c'est une brave bête, et je suis bien contente, car je craignais de l'avoir fourbu... je serais moins satisfaite si je pensais qu'il va me jouer encore une fois le tour de s'emporter, ajouta gaiement Germaine.

— Je serais là pour l'en empêcher, et je vais commencer par l'amener ici, dit le jeune homme en se lançant sur la pente au bas de laquelle Ralph était attaché.

Il était déjà loin avant que mademoiselle Daudierne songeât à élever de nouvelles objections contre l'arrangement qu'il venait de proposer.

Elle resta seule auprès du rocher ensorcelé, assez embarrassée de sa contenance et presque inquiète de la tournure que prenait cette aventure, un peu plus romanesque qu'elle ne l'aurait souhaité, mais au fond très-heureuse, car le temps menaçait, et la journée s'avançait.

— Après tout, pensait-elle, ce ne sera pas ma faute si je reviens escortée par un cavalier de rencontre. Mon oncle et ma sœur ont évidemment perdu ma trace. Je ne puis vraiment pas pousser la vertu jnsqu'à passer la nuit sur ces sommets.

D'ailleurs, j'ai affaire à un homme bien né et bien élevé. L'hôte du duc de Bretteville ne peut appartenir qu'au meilleur monde. Je le présenterai à ma mère en arrivant à la maison, et tout sera dit. Mon oncle me devra peut-être des remercîments, car je lui aurai fourni un prétexte pour se présenter au château, et le vieux duc l'invitera à chasser dans sa forêt.

Germaine ne se disait pas que le jeune officier avait fait

sur elle une vive impression, mais cette impression était bien pour quelque chose dans la décision qu'elle venait de prendre.

Il arrivait, menant par la bride Ralph, qui l'avait suivi sans difficulté. Les chevaux ont un instinct sûr, et ils reconnaissent tout de suite ceux qui sont leurs amis.

— Maintenant que je l'ai examiné de près, dit l'obligeant inconnu, je réponds, mademoiselle, qu'il ne bronchera pas en route et qu'il ne s'emportera pas non plus. Ses jambes sont excellentes, et la fatigue l'a calmé. Il est en parfaite condition pour faire ce que vous avez à lui demander aujourd'hui. Je crois, par exemple, que demain il aura besoin de repos et de soins, car...

— Oh! je veillerai à ce qu'on le traite bien, interrompit mademoiselle Daudierne. Il appartient à mon frère, mais je l'aimais déjà comme s'il était à moi, et je l'aime encore davantage depuis que... depuis qu'il m'a vaillamment tirée d'un mauvais pas.

Germaine aussi avait réussi à sortir tant bien que mal de l'embarras où allait la mettre une réponse lâchée à l'étourdie, car elle savait surtout gré à Ralph de l'avoir conduite à la roche de Lémon, et elle eût été confuse de montrer le fond de sa pensée.

Le jeune homme comprit peut-être, mais il eut la discrétion de n'en rien laisser paraître, et il reprit avec une rondeur toute militaire :

— Puisque vous voulez bien, mademoiselle, me remettre le commandement, je vous prie de descendre à pied ce talus qui aboutit à la grande route. Il ne serait pas prudent de le descendre à cheval. Je tiendrai Ralph en main jusqu'au bas de la pente.

Il réglait l'ordre et la marche de l'expédition comme si ce voyage à deux eût été chose convenue, et cependant Ger-

maine ne s'était pas encore prononcée, mais il prenait son silence pour un consentement tacite, et il ne se trompait pas.

— Vous allez me trouver bien curieuse, dit-elle avec embarras, mais je voudrais savoir comment vous avez pu entendre mon nom... j'ai parlé si bas!...

— C'est très-simple, mademoiselle. Le creux où vous avez jeté ce nom charmant n'est pas très-profond, mais il est coupé à l'angle droit par une fente qui s'ouvre sur une des autres faces du rocher. J'étais précisément adossé à l'orifice de cette fente latérale; vous ne pouviez pas me voir... je ne vous voyais pas non plus... et j'ai abusé de la situation pour vous répondre comme répondent les gars du pays quand ils guettent leur prétendue.

Et il me reste à me présenter d'une façon plus sérieuse... et plus convenable...

Roger Pontac, sous-lieutenant au 9e hussards.

— Roger Pontac! répéta Germaine.

— Oui, mademoiselle. Mon nom assurément ne vous intéresse guère, et ne vous rappelle rien, puisque je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous...

— Il me semble cependant l'avoir entendu prononcer tout récemment.

— Je serais très-fier de ne pas être pour vous le premier venu, mais je doute qu'il y ait dans le pays quelqu'un qui se souvienne encore de moi, et si je me suis nommé, c'est pour me conformer à l'usage.

J'aurais même dû commencer par là, mais vous n'êtes pas Anglaise, et j'espère que vous m'excuserez.

— Je vous excuse d'autant mieux que vous avez commencé par vous nommer... à demi, dit la jeune fille en riant. Avant de vous avoir vu, je savais déjà que vous vous appeliez Roger. Et au pied de la roche de Lémon, je n'ai pas le droit d'en exiger davantage.

— Vous me faites souvenir que j'ai été inconvenant, mademoiselle... et j'ai bien peur de ne jamais me relever dans votre estime.

— Oh! je ne vous en veux pas du tout... et la preuve, c'est que je m'en remets à vous du soin de me ramener à la maison.

— Cette route va nous y conduire, mademoiselle, et vous pouvez déjà constater qu'elle ne ressemble guère aux affreux sentiers par lesquels vous avez passé.

Ralph, mené par le lieutenant Pontac, venait de prendre pied sur une voie macadamisée que mademoiselle Daudierne n'avait point aperçue en interrogeant l'horizon du haut de l'éminence qui servait de base au rocher des fées.

Ce chemin, entretenu aux frais du département, longeait la forêt de la Bretèche, et après un grand détour, revenait passer sur la lisière du bois du Tertre. L'ingénieur qui l'avait tracé s'était évidemment proposé d'éviter de construire un pont pour franchir le ravin que Germaine avait côtoyé au grand péril de sa vie.

A vol d'oiseau, la Germonière n'était pas loin de la roche de Lémon, mais il fallait une heure pour y rentrer par une route praticable.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, car le ciel se couvre de plus en plus, dit le jeune officier. Permettez-moi, mademoiselle, de vous aider à vous remettre en selle.

Mademoiselle Daudierne s'était trop avancée pour refuser, et elle mit, sans se faire prier, son pied mignon dans la main que lui présentait en guise d'étrier M. Roger Pontac.

Ralph releva la tête et se rassembla dès qu'il sentit l'action des rênes, mais il ne fit point mine de recommencer les folies qui avaient failli coûter si cher à Germaine. On eût dit que l'intelligent animal cherchait à lui faire comprendre qu'il était encore en état de la porter, mais qu'il lui obéirait docilement.

— En vérité, monsieur, dit-elle, je suis désolée de vous donner tant de peine... Mon cheval a un pas très-allongé, et vous allez vous fatiguer à le suivre.

— Oh! ne craignez pas cela, mademoiselle. J'ai toujours servi dans la cavalerie, mais mon enfance s'est passée à courir nos bois et nos montagnes, et je ferais encore facilement dix lieues pour avoir le bonheur de vous escorter.

— En effet, murmura Germaine, sans relever ce chaleureux compliment, vous m'avez dit que vous étiez de la province où nous passons l'été... d'Arcy, sans doute?

— Non, mademoiselle. Je suis né dans une ferme qui appartient au duc de Bretteville... une ferme dont mon père était le fermier. Et j'avais douze ans, lorsqu'on me mit au collége à Paris.

Germaine ne s'attendait pas à apprendre que son chevalier était le fils d'un paysan, car il avait l'air et les façons d'un gentilhomme. Mais cette découverte ne l'affligea point. Elle eût été presque fâchée qu'il fût noble. D'où lui venait ce sentiment? C'est ce qu'elle ne démêlait pas encore. Peut-être pensait-elle que sa mère et son oncle recevraient volontiers un garçon bien élevé qui avait gagné l'épaulette par son seul mérite, tandis qu'ils se croiraient obligés de se tenir sur la réserve avec un représentant de la classe privilégiée.

Madame Daudierne tenait à rester dans son monde, et l'oncle Armand ne recherchait pas les hobereaux. S'il acceptait M. du Pomméval, c'est que le bel Arthur n'était au fond qu'un bourgeois, dont le père avait pris un nom de terre.

— Vous voyez, mademoiselle, que Ralph ne me distance pas, reprit gaiement le lieutenant Pontac. Voilà ce que c'est que d'avoir appris tout jeune à se servir de ses jambes. Assurément, j'aimerais mieux vous accompagner à cheval, mais je suis bien heureux d'être resté bon marcheur, puisque vous me permettez de vous servir de guide.

— Et moi, monsieur, dit vivement Germaine, j'esp re bien que nous aurons maintenant le plaisir de vous voir souvent à la Germonière. Nous sommes voisins, puisque vous habitez le château de Bretteville, et ma mère aura tellement à cœur de vous remercier...

— Oh ! mademoiselle, c'est à moi de vous remercier de vous être fiée à moi.

— Vous viendrez, n'est-ce pas? demanda la jeune fille, étonnée de cette réponse évasive.

— Je n'ose pas m'y engager, dit Roger Pontac, visiblement embarrassé.

— Pourquoi ?

— Mais... parce que je vais rentrer à mon régiment... qui est en Tunisie. J'ai obtenu un congé d'un mois, et il me reste si peu de temps...

— Il vous reste au moins quelques jours.

— Et puis... je me suis promis de n'aller chez personne. Il y a dix ans que je suis parti, et l'on ne pense plus à moi; mais si je me montrais, bien des gens me reconnaîtraient. On saurait que je suis au château de Bretteville, et l'on me blâmerait de n'en pas sortir.

— Vous tenez tant que cela à ne pas déplaire aux habitants d'Arcy ?

— Leur opinion m'est assez indifférente. Mais j'ai encore des parents... pas à la ville, il est vrai... des parents que je ne veux pas voir et que je ne veux pas non plus blesser... c'est pour cela que je tiens à garder l'incognito... et je ne puis le garder qu'en me confinant chez le duc... ses domestiques sont venus de Paris avec lui, et ils ignorent que je suis du pays.

— Les nôtres aussi viennent de Paris, et je ne crois pas que vos compatriotes surveillent les visiteurs qui se présentent à la Germonière.

— Assurément, non. Mais les parents dont je vous parlais sont vos voisins.

— En vérité?

— Tout ce qu'il y a de plus voisins. Le Fougeray est à deux kilomètres de l'habitation de madame votre mère.

— Le Fougeray! Mais c'est le château de madame Vignemal!

— Précisément, mademoiselle. Et madame Vignemal est ma cousine.

— Ah! mon Dieu! s'écria Germaine, très-émue et encore plus troublée.

— Cela vous étonne, mademoiselle, dit en souriant Pontac, et il y a là en effet de quoi vous étonner, car madame Vignemal est fort riche, et je ne possède que ma solde. Mais c'est justement parce que je n'ai rien, que je ne désire pas renouer mes relations avec elle. Nous nous sommes brouillés autrefois, et je pense qu'elle me croit mort. Si j'essayais de rentrer en grâce auprès d'elle, on m'accuserait de convoiter sa succession à laquelle je ne songe guère, et je ne me soucie pas de donner prise à des soupçons injustes.

Germaine avait sur les lèvres la funèbre nouvelle qu'il ne tenait qu'à elle d'apprendre au lieutenant Pontac, et elle n'osait pas parler. Comment dire à ce jeune homme que sa parente venait de périr victime d'un accident, et que cette parente, mal disposée pour ses collatéraux, laissait toute sa fortune à son mari?

— Quel triste souvenir il garderait de notre rencontre si je me faisais messagère de malheur! pensait-elle. Non, non, je ne lui dirai pas que madame Vignemal est morte et qu'elle l'a déshérité. Il ne le saura que trop tôt, car le bruit d'une catastrophe comme celle-là finira bien par arriver jusqu'au château de M. de Bretteville.

— Il m'en coûtera, je vous le jure, de ne pas vous revoir,

reprit Roger, d'une voix qui trahissait une vive émotion; mais je n'oublierai jamais que je vous ai vue... et je ne répondrais pas de ne jamais revenir à la roche de Lémon.

— Moi, je puis répondre que vous ne m'y rencontrerez plus, murmura mademoiselle Daudierne. Il me faudra bien raconter mes aventures, et Dieu sait quand on me permettra de monter à cheval. On voudra surtout savoir pourquoi vous vous tenez à l'écart, et les raisons que vous me donnez ne seront pas prises au sérieux par mon oncle. Il est capable de s'imaginer que je ne lui dis pas toute la vérité.

L'officier tressaillit. Germaine avait touché juste en lui donnant à entendre qu'on pourrait supposer qu'elle s'était compromise.

— Si vous l'exigez, mademoiselle, dit-il après un silence, je me présenterai à la Germonière avant de retourner en Afrique.

— Pourquoi pas aujourd'hui? Si vous entriez à la maison avec moi, je ne serais pas du tout embarrassée pour expliquer ce qui m'est arrivé... tandis que votre absence paraîtra singulière. Ne vaut-il pas mieux agir franchement... surtout quand on n'a rien à se reprocher? Vous avez fait ce que tout galant homme aurait fait en pareil cas... et à moins que vous n'ayez pour vous dérober à la gratitude de ma mère des motifs que j'ignore...

— J'en ai un... et celui-là, je m'étonne que vous ne l'ayez pas deviné, car vous savez maintenant qui je suis...

— Je sais que vous êtes officier dans l'armée qui se bat contre les Arabes, et que M. le duc de Bretteville vous honore de son amitié. Cela suffit amplement pour vous ouvrir les portes de notre maison.

Roger Pontac se tut, à la grande stupéfaction de mademoiselle Daudierne, et la conversation cessa brusquement.

Ils avaient fait du chemin en causant, et ils étaient arrivés

à un endroit où la route tournait à droite, en s'éloignant de la forêt.

— Mademoiselle, dit tout à coup le jeune homme, lorsque nous aurons dépassé ce coteau pierreux qui vous masque la vue, vous apercevrez les arbres de la Germonière, et vous ne serez plus exposée à vous égarer. Le chemin que nous suivons aboutit à la grille de votre jardin.

— Vous allez m'abandonner ! s'écria Germaine.

— Il le faut... Vous ne me contredirez pas quand vous aurez entendu ma confession.

— Votre... confession ?

— Me m'avez-vous pas demandé de vous dire pourquoi je me condamnerai à ne pas vous revoir?

— Sans doute...

— Eh bien ! j'aurais voulu me dispenser de répondre, mais je ne sais pas mentir. Je vous fuirai parce que le lieutenant Pontac, qui n'a ni nom, ni famille, ni fortune, ne peut pas épouser mademoiselle Daudierne.

— Je... je ne comprends pas, balbutia Germaine en rougissant.

— Si je me présentais chez madame votre mère, je n'aurais pas le courage de n'y jamais reparaître, et si je commettais l'imprudence d'y revenir, je me préparerais des chagrins amers.

— Mais, monsieur, il n'est pas question de me marier... et je déclare que je comprends de moins en moins.

— Quoi ! vous ne comprenez pas que j'ai peur de vous aimer, dit Roger en baissant la voix.

A cet aveu qu'elle pressentait peut-être, Germaine devint très-pâle et serra dans sa main gauche les rênes qu'elle laissait flotter sur l'encolure de Ralph. Elle sentait enfin que le danger de se tromper de chemin n'était pas le seul qu'elle courût, et sa première pensée fut de couper court à un entretien qui s'accentuait beaucoup trop.

— Ne craignez rien, mademoiselle, reprit sur un autre ton le lieutenant Pontac. J'ai tout dit; il ne me reste qu'à vous demander grâce pour ma sincérité brutale... et aussi pour ma prudence. Vous garderez de moi une fâcheuse opinion, et assurément vous ne vous doutiez pas qu'il existât un officier de hussards assez sage pour se prémunir contre un entraînement de cœur. Je manque à toutes les traditions de mon arme, mais heureusement je suis une exception.

Cette fois, Germaine se demanda si l'officier avait voulu tout simplement se moquer d'elle, mais elle n'eut qu'à le regarder pour revenir de cette idée : Roger Pontac essayait de tourner sa déclaration en plaisanterie, mais ses yeux démentaient son sourire.

Alors seulement elle devina qu'il affectait cet air dégagé pour la rassurer, et tant de délicatesse la toucha profondément.

— Il m'aimerait comme je voudrais être aimée, pensait-elle.

Et elle ne songeait plus à rendre la main à Ralph, qui ne demandait qu'à reprendre les allures vives.

— Je vous ai annoncé que si vous me forciez à dire ce que je pense, vous me congédieriez après m'avoir écouté, continua gaiement Roger. L'heure est venue de subir le sort que je prévoyais... et vous verrez, mademoiselle, que je ne manque pas de courage, car je vais m'éloigner sans me plaindre.

— Et sans revenir sur votre résolution de ne jamais entrer à la Germonière? s'écria mademoiselle Daudierne. Convenez, monsieur, que c'est là un pur enfantillage, et que vous donnez beaucoup trop d'importance à un incident très-simple. Vous avez pris la peine de me ramener à la maison. Sans vous j'en aurais peut-être été réduite à passer une nuit à la belle étoile.

Il est tout naturel qu'un service rendu devienne le point de départ de relations entre vous et ma famille. Mais de là

aux conséquences qui vous effrayent, il y a loin. Et si vous persistiez à nous tenir rigueur, vous me blesseriez, je vous le jure, car je finirais par croire que je vous ai inspiré une antipathie invincible... et j'ai pour vous un sentiment tout opposé.

J'espère que, moi aussi, je suis franche, ajouta gaiement Germaine. Ah! vous vous imaginez que nous nous serons rencontrés comme on se rencontre dans les romans, et qu'il n'en sera que cela! Non, non, je ne veux pas me brouiller avec les fées de la roche de Lémon.

Elles me joueraient de mauvais tours, si je me contentais des prétextes que vous me donnez. Vous viendrez, monsieur, et vous verrez que vous vous alarmiez à tort.

Je vous avertis, d'ailleurs, que si vous ne venez pas, mon oncle ira vous chercher à Bretteville... je veux dire vous remercier, et il faudra bien que vous lui rendiez sa visite. Vous serez reçu cordialement, et vous vous en irez comme vous serez venu... le cœur libre.

— Je tâcherai, murmura Pontac, vaincu. Je donnerais ma vie pour vous... je puis bien vous sacrifier mon repos.

— Alors, je compte sur vous, et je vous permets de me quitter ici. Mieux vaut même que vous ne vous présentiez pas ce soir. Vous auriez l'air de demander une récompense pour avoir rapporté un objet perdu. Mais, à dater de demain, je vous attendrai tous les jours.

L'officier de hussards s'inclina sans répondre, et Germaine lança son cheval sur la route, sans tourner la tête.

Elle était ravie de s'être tirée avec grâce d'une situation assez fausse, mais elle craignait d'en avoir trop dit, et pourtant elle en pensait bien davantage.

III

Arcy-sur-Beuvron a toujours été la plus paisible des petites villes de province. En venant s'établir à la Germonière, l'oncle Armand a fait ce qu'il a pu pour l'agiter, mais il n'y a réussi qu'à moitié.

La jeunesse s'y remue un peu plus qu'autrefois, mais la vieille bourgeoisie ne bouge pas. Cantonnée dans ses habitudes immuables, elle se défend vigoureusement contre les innovations. Elle persiste à dîner à midi, et si elle lit les journaux, c'est pour y trouver à redire, et pour y puiser des sujets de conversation. Elle aime à se moquer des Parisiens et à paraître bien informée. Au fond, elle se soucie de la littérature, voire même de la politique, à peu près comme un poisson se soucie d'une fleur. Économiser, c'est sa seule affaire. Elle estime que le bonheur suprême, le véritable but de la vie, c'est de mourir riche. Elle ne pense qu'à l'argent, elle ne parle que de l'argent. Elle passe son temps à amasser et à supputer la fortune des autres. Elle évalue les patrimoines, elle chiffre les revenus, elle contrôle les dépenses, et quiconque ne thésaurise pas est atteint et convaincu d'un crime irrémissible. On déclare qu'il se ruine, et les gens qui se ruinent sont voués au mépris public. Hypothéquer ses terres, même pour en acheter d'autres, c'est déchoir. S'endetter équivaut à voler, dans l'opinion des citadins d'Arcy.

Ils ont une excuse qui est de n'avoir autre chose à faire que de médire et d'entasser des écus. C'est une ville de rentiers qui dédaignent le commerce et n'entendent rien à l'industrie.

Il faut voir la grande rue, la rue Nationale, qui a changé trois ou quatre fois de nom depuis un demi-siècle, mais qui n'a pas changé d'aspect. Les passants vont deux par deux, lentement, silencieusement, posément. Ils ne sont pas pressés, et ils n'ont pas d'idées à échanger. Ils comptent les pavés, et cette occupation leur suffit. Les marchands flânent et bâillent sur le seuil de leurs boutiques ouvertes. Les maisons elles-mêmes ont l'air de s'ennuyer. Et personne ne s'inquiète de l'heure qu'il est. L'horloge de l'hôtel de ville pourrait s'arrêter, les citoyens d'Arcy ne s'apercevraient pas qu'elle ne marche plus.

Mais quand une grosse nouvelle, une nouvelle locale surtout, tombe au milieu de ce silence, Arcy sort brusquement de son sommeil et s'anime comme une fourmilière où l'on a jeté un caillou.

On se rassemble au bureau de tabac, on cause devant le comptoir du pharmacien, et le balcon du cercle se garnit de curieux qui guettent les allées et venues des gens que l'événement du jour intéresse directement.

S'il s'agit d'un scandale conjugal, on attend que le mari passe pour voir sur sa figure comment il a pris la chose. Et quand il est question d'une affaire où la justice peut intervenir, on épie les sorties du procureur de la République.

Le surlendemain de la catastrophe du bac de la Germonière, toute la population de cette sous-préfecture assoupie était sur pied. La chambre littéraire ne désemplissait pas, et les commentaires allaient grand train. Quelques fantaisistes prétendaient que la mort tragique des époux Vignemal n'était pas le résultat d'un accident, mais la très-grande majorité ne se préoccupait que des conséquences de cette mort au point de vue de la transmission d'héritage. On connaissait l'existence des testaments au dernier vivant; on savait chez quel notaire ils étaient déposés, et les forts en droit décla-

raient qu'Arthur du Pommeval allait recueillir, en vertu de l'article 722 du Code civil, l'opulente succession de sa tante par alliance.

On croira sans peine que ses moindres démarches étaient surveillées, et qu'il tardait à ses compatriotes de le complimenter sur sa nouvelle fortune ; mais M. du Pommeval avait le respect des convenances, et se conduisait en neveu bien élevé. Pour marquer sa douleur, il s'abstenait de paraître dans la rue et même de recevoir ses amis dans l'élégante maisonnette qu'il habitait à l'entrée du faubourg.

On signalait bien une visite qu'il avait faite le matin au docteur Subligny, visite toute naturelle, puisque M. Subligny avait été appelé la veille au soir à constater le double décès, les corps ayant été retrouvés dans l'après-midi, fort loin de la Germonière. Mais personne n'avait causé avec le jeune héritier, qui était devenu depuis quarante-huit heures le personnage le plus important de l'arrondissement, et personne n'avait aperçu le chapeau à larges bords du docteur, qui se confinait chez lui, probablement pour écrire son rapport médical.

Il demeurait dans la rue la plus solitaire d'Arcy, ce brave docteur, et il était logé suivant ses goûts. La maison qu'il avait achetée après dix ans d'exercice n'était pas grande, mais elle lui suffisait amplement, car il ne songeait point à y donner des fêtes, et pour tout domestique il n'avait qu'une servante, une ancienne cantinière de son régiment, qui cuisinait fort bien — M. Subligny était gourmand — et qui savait aussi panser un cheval.

Le jardin, toutes les maisons d'Arcy en ont un, le jardin était confié aux soins d'un homme de journée qui cultivait avec succès les légumes et les fleurs, les légumes surtout, car chez l'ex-chirurgien-major du 1er chasseurs d'Afrique, l'utile n'était jamais sacrifié à l'agréable.

Si les chercheurs d'informations avaient osé pénétrer ce jour-là, vers deux heures, dans le cabinet du docteur, ils auraient recueilli assez de renseignements inédits pour défrayer pendant toute une semaine les entretiens du cercle et les commérages des honnêtes familles qui se plaisent à dire, le soir, au coin du feu, du mal de leur prochain.

Il n'était pas luxueusement décoré, ce cabinet, et un médecin de Paris tant soit peu achalandé n'aurait jamais voulu y recevoir ses clients; mais les consultations qu'y donnait M. Subligny valaient bien celles que les praticiens à la mode font payer fort cher. Elles valaient même mieux, car il prenait la peine d'examiner ses malades, et il les guérissait souvent.

Le bureau était en noyer, et le docteur n'y étalait pas de pièces d'or, à seule fin de stimuler la générosité des consultants. Le fauteuil de cuir avait vingt ans de service comme son maître, et la pendule en marbre noir datait du règne de Louis-Philippe. Des rayons de bois blanc surchargés de livres et quatre chaises de paille, presque toujours encombrées de paperasses, complétaient cet ameublement sommaire.

La classique gravure qui représente Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès n'ornait point le lambris de sapin, et c'était assurément le cas de dire : A bon vin pas d'enseigne, car M. Subligny était bien le plus désintéressé des docteurs. Il soignait les pauvres gratis, et il se contentait de ce que les riches voulaient bien lui offrir.

Depuis qu'il s'était fixé parmi eux, tous les habitants d'Arcy s'étaient adressés à lui, et tous s'en étaient bien trouvés, mais on ne le consultait pas seulement comme médecin. Il avait le renom très-mérité d'être un sage, et beaucoup de gens venaient lui demander un avis dans des occasions où sa science professionnelle n'avait rien à voir.

Et cette fois précisément, ce n'était pas à un malade qu'il donnait audience.

L'homme assis en face de lui rayonnait de santé. Son embonpoint, sa figure pleine et sa physionomie reposée auraient fait honneur à un chanoine. Mais un magistrat ressemble assez souvent à un ecclésiastique, et ce visiteur était le président du tribunal d'Arcy, un indigène qui avait fait toute sa carrière sur place et qui ne désirait pas d'avancement. Un juge comme on n'en voit plus guère et comme bientôt on n'en verra plus du tout.

Suffisamment riche, et apparenté aux plus honorables familles du pays, ce président modèle était sans aucun doute le personnage le plus considéré de la ville, et semblait avoir été créé et mis au monde pour rendre la justice à ses concitoyens. Il les connaissait tous, sans exception, il savait les antécédents et la valeur morale de chacun, et comme d'ailleurs il entendait fort bien les affaires, les procès les plus embrouillés ne l'embarrassaient jamais, parce qu'il les jugeait avec le bon sens dont la nature l'avait amplement pourvu.

Il faisait grand cas de M. Subligny, et il fallait qu'il eût pour lui une estime toute particulière, car il s'était dérangé pour recourir à ses lumières sur un sujet assez délicat.

— Ainsi, mon cher docteur, dit-il, après une courte entrée en matière, vous êtes sûr que la mort de ces pauvres Vignemal est due uniquement à une submersion beaucoup trop prolongée?

— Absolument sûr, mon cher président, répondit du ton le plus affirmatif l'ex-médecin militaire. D'abord, les corps ne portaient aucune trace de violences. Madame Vignemal avait bien quelques écorchures et quelques contusions, mais elle s'était pris les jambes dans les racines d'un saule, et cela suffit pour expliquer les lésions superficielles que j'ai constatées. De plus, j'ai fait hier au soir au Fougeray

l'autopsie des deux cadavres, et je suis en mesure d'affirmer que le mari et la femme étaient vivants lorqu'ils sont tombés à l'eau. Ils se sont noyés bel et bien. Et je ne sais pas pourquoi le procureur de la République a exigé que je procédasse à une opération médico-légale qui me paraissait superflue.

— Je le sais, moi.

— Vous voulez dire qu'il a du zèle, trop de zèle, comme tous les débutants.

— C'est vrai, mais il y a autre chose. Il soupçonne qu'un crime a été commis.

— Par ce gars qui campe sur les terres du Fougeray. Il ne m'a pas caché son opinion, ce procureur, mais il se trompe. Je réponds de Roch Ferrer.

— Entre nous, c'est un vagabond qui ne vaut pas grand'chose.

— J'accorde cela, quoiqu'il ait des qualités que vous ignorez. Seulement, il n'est pas possible de l'accuser. Il y a un témoin qui a assisté à l'embarquement, un témoin qui n'est pas suspect, car il déteste Roch... ce témoin, c'est le domestique des Vignemal. On l'a interrogé, et il a déclaré qu'au moment où ses maîtres sont montés dans le bac, il n'y avait personne sur la berge du Beuvron.

— C'est-à-dire qu'il n'a vu personne, mais votre bohémien y était... caché dans les broussailles... il l'a avoué.

— Je vous ferai observer, mon cher président, qu'après l'avoir tourné et retourné de toutes les façons, votre chef du parquet l'a laissé en liberté, et certes ce n'était pas l'envie de l'envoyer en prison qui lui manquait. J'ajoute que Roch est venu de son propre mouvement au Fougeray, dès qu'il a su que la justice s'y était transportée, et il lui eût été bien facile de se dérober à l'interrogatoire, car il n'a pas de domicile, et il ferait aisément quinze lieues à pied du soir au matin.

— Oh ! s'il s'était avisé de fuir, les gendarmes l'auraient rattrapé. On l'arrêterait partout sur sa mine, et son empressement à se présenter n'est peut-être qu'un habile calcul.

— Je vois que vous êtes prévenu contre ce garçon, et je ne suis pas chargé de le défendre; mais j'ai bien le droit de vous demander à quelle cause on pourrait attribuer les actes coupables dont on le soupçonne, sans les préciser. Il y a un axiome qu'on formule volontiers en latin et qui exprime une idée très-juste : « Quand on commet un crime, c'est qu'on a un intérêt quelconque à le commettre. » Et je n'aperçois pas le bénéfice que Roch Ferrer a pu retirer de la mort des époux Vignemal.

— Il n'en bénéficiera pas directement, mais d'autres que lui peuvent en bénéficier. Madame Vignemal a des parents pauvres que ce bohémien connaît sans doute, car ce sont des paysans des environs d'Arcy.

— Et vous supposeriez que l'un d'eux a payé ce pauvre Roch pour... Ah ! j'affirme qu'il ne s'est pas chargé d'une pareille commission, moyennant récompense. Il méprise l'argent ; d'ailleurs ces gens-là n'en ont pas. Direz-vous qu'il a fait le coup pour le plaisir de rendre service à un ami? Non, n'est-ce pas? Eh ! bien, l'accusation tombe d'elle-même.

— Mais, mon cher docteur, je n'accuse pas votre protégé. Je cherche à m'éclairer en causant avec vous. La question de succession sera certainement posée, et je serai appelé à la juger. Or, si un procès criminel précédait le procès civil, cela modifierait singulièrement la situation.

— Il n'y aura pas de procès criminel... il ne peut pas y en avoir, puisque la mort des deux victimes a été purement accidentelle... je l'ai constaté... mon rapport est là... et je ne croyais pas qu'il pût y avoir de procès civil. Le Code a prévu le cas... article 722.

— Vous citez un article du Code ! dit en riant le président.

Seriez-vous aussi docteur en droit? Je ne m'en doutais pas.

— Je me contente d'être docteur en médecine, mais j'ai lu la loi qui règle les présomptions de survie. Je l'ai lue, parce que je m'intéresse au jeune du Pommeval, et j'ai vu que, d'après les dispositions de cette loi, il héritera de toute la fortune des Vignemal.

— Vous avez lu la loi, mon ami, mais vous l'avez mal interprétée. Elle n'est pas applicable aux dispositions testamentaires, et comme Vignemal n'était héritier qu'en vertu du testament de sa femme...

— Diable! vous êtes sûr de cela?

— Parfaitement sûr. La question a été tranchée par de nombreux arrêts. Le dernier que le répertoire Dalloz ait enregistré est, je crois, de 1850.

— Ah! mon Dieu, mais voilà qui change du tout au tout la situation de mon jeune ami. Et le pauvre garçon ne s'en doute pas. Il perd tout.

— Pourquoi donc? Il s'appuiera sur les circonstances du fait. Et s'il peut prouver que son oncle a survécu, ne fût-ce que d'une minute, il gagnera son procès. Seulement c'est à lui de le prouver.

— Comment voulez-vous qu'il prouve que son oncle a survécu?

— Je n'en sais rien, et ce n'est pas mon affaire, mais il y a au barreau d'Arcy des avocats qui se chargeront volontiers de la cause... j'en connais même qui s'en chargeraient à forfait, car le procès est très-gagnable. Et c'est pour cela que je tiens à me renseigner sur la moralité du vagabond qui a vu l'accident. On cherchera sans doute à le circonvenir, car s'il déclarait, par exemple, que madame Vignemal respirait encore lorsqu'elle est venue échouer sur la berge...

— Il m'a dit le contraire, et je réponds qu'il ne se démentira pas devant un tribunal. D'ailleurs, il m'a décrit l'état

où était le corps quand il l'a trouvé, et je suis fixé. La pauvre femme était morte. Il est même très-probable qu'elle est morte avant son mari.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle était beaucoup plus courageuse que ce pauvre Vignemal. Elle a dû essayer de se sauver quand elle est tombée dans la rivière, s'agiter, se débattre, faire de violents efforts pour respirer. Dans ces cas-là, l'eau pénètre dans les bronches, et l'asphyxie arrive au bout de trente ou quarante secondes. Vignemal au contraire était à moitié mort au moment où le bateau a chaviré. La syncope se sera produite en même temps que l'immersion, et un homme en syncope peut vivre plus d'une demi-heure sous l'eau. Il y en a des exemples. Par le fait de l'évanouissement, les actes respiratoires sont suspendus, et l'on peut se passer d'air pendant un certain temps.

— Je ne conteste pas la valeur de ces hypothèses scientifiques, mais... comment savez-vous qu'avant la catastrophe le mari était paralysé par la peur, tandis que la femme avait conservé son sang-froid?

— Roch a tout vu. Il m'a raconté la scène.

— Roch! toujours Roch! décidément ce vaurien a joué un grand rôle dans le drame du Beuvron... un rôle qui ne me semble pas clair.

— Roch s'est conduit très-courageusement, et je vous jure que ce n'est pas sa faute si les Vignemal ont péri, car il a risqué sa vie en essayant de les sauver. C'est en nageant pour tâcher d'arrêter le bateau emporté par le courant qu'il a assisté aux derniers moments de ces malheureux. Le mari était affaissé au fond de la barque, affolé de peur à ce point qu'il n'avait plus conscience de ses actes. La femme au contraire se tenait debout et commençait à se dévêtir... Sans doute, elle voulait sauter à l'eau et tâcher de gagner le

bord... elle avait déjà ouvert son corsage, quand le bateau a coulé subitement.

— Vous me répétez là, mon cher docteur, ce que votre bohémien vous a raconté, répliqua, en hochant la tête, le président, qui était sceptique par état. Je souhaite qu'il vous ait dit la vérité et qu'on le laisse en repos.

Du reste, il n'est pas question en ce moment de l'arrêter, mais je puis bien vous confier que le parquet va le surveiller.

— S'il ne s'agit que de le prendre en flagrant délit de pêche nocturne ou de chasse à l'aide d'engins prohibés, on y parviendra.

— Ce n'est rien que cela, mais le procureur de la République soupçonne que ce Roch Ferrer s'est entendu avec un autre mauvais sujet, qui, lui, se trouve être parent de madame Vignemal au degré successible.

— Mais c'est une supposition absurde; un des domestiques du Fougeray était là, vous le savez, et il atteste que...

— Je crois qu'il n'est pas en mesure d'attester grand'chose, car il a détalé au premier cri de détresse de ses maîtres, et il n'a à peu près rien vu. Mais quand le vagabond n'aurait fait que scier à moitié la corde du bac, la veille ou le matin de l'accident, il serait encore dans le cas d'être poursuivi au criminel.

— Ah ! pour le coup, mon cher président, voilà qui est inadmissible. En supposant que Roch voulût envoyer les Vignemal dans l'autre monde, il ne pouvait pas deviner qu'ils passeraient le Beuvron ce soir-là. Et puis, pourquoi aurait-il donc tenu tant à les noyer? Pour enrichir un garnement qui est le cousin de madame Vignemal? Mais personne n'ignorait dans le pays que le mari et la femme s'étaient tout donné au dernier vivant, et Roch ne savait certainement pas que les présomptions de survie ne sont pas

applicables dans le cas d'héritage par testament. Il n'a pas fait son droit, ce Robin des Bois.

— D'accord, et c'est peut-être à cause de cela que le bohémien a repêché madame et n'a pas repêché monsieur. Il l'a repêchée, et il l'a rejetée à l'eau après s'être assuré qu'elle n'était pas encore morte.

— Mais il l'aurait dit, qu'elle n'était pas morte... il l'aurait crié sur les toits, puisque, pour en venir à ses fins, il fallait prouver qu'elle avait survécu à son mari... il le croyait, du moins.

— Il a pu avoir pour se taire des motifs que j'ignore... par exemple la crainte d'être impliqué dans une mauvaise affaire... et il se réserve peut-être de parler quand il jugera que le moment est venu de servir les intérêts de son camarade, sans se compromettre.

— En vérité, je tombe de mon haut. Vous me dépeignez là un Roch Ferrer que je n'ai jamais connu et qui n'existe pas. Le Roch Ferrer que j'ai pratiqué est un violent, très-capable de tuer quelqu'un dans un moment de colère, et tout à fait incapable de préméditer une mauvaise action... incapable surtout d'en calculer les conséquences pécuniaires.

— Il est pourtant d'une race où la ruse est dans le sang.

— Son père était un bohémien, c'est vrai, mais l'éducation modifie les instincts, et Roch a été élevé par les Frères qui l'ont vu de près et qui pensent de lui exactement ce que j'en pense. Et puis, ce garçon n'a pas pu entrer dans un complot, par l'excellente raison qu'il ne fréquente personne. Il vit dans les champs et dans les bois. Il ne s'est même pas construit une cabane comme Robinson Crusoë. Les paysans le prennent pour un fou et ne frayent point avec lui. Les uns le craignent, les autres le méprisent. Je ne croirai jamais qu'il s'en soit trouvé un pour proposer un marché au sauvage du Fougeray, comme ils l'appellent.

— Mon cher docteur, dit le président après un court silence, j'ai en votre discrétion une confiance absolue, et je vais vous le prouver, en vous répétant ce que m'a appris le procureur de la République. On a tout récemment signalé au parquet la présence dans le pays d'un individu qui a disparu jadis en laissant de tristes souvenirs... et cet individu est justement cousin de madame Vignemal.

— Serait-ce du petit Roger qu'il est question?

— Oui, de Roger Pontac, le fils d'un pauvre diable qui avait affermé une terre du duc de Bretteville, et qui s'y est ruiné.

— Mais, je l'ai beaucoup connu, ce Roger. C'était un brave garçon et un garçon remarquablement intelligent. Je m'intéressais à lui, et je suis allé le voir plusieurs fois au collége Saint-Louis où il faisait ses études aux frais de sa cousine. Je fus désolé d'apprendre u'il s'était enfui à la fin de son année de philosophie, mais je n'en fus pas très-surpris. Madame Vignemal voulait le forcer à embrasser une carrière qui ne lui convenait pas, et de plus elle lésinait sur la maigre pension qu'elle lui accordait. Le jeune homme, qui ne se souciait pas de vivre de charités, a pris la clef des champs un beau jour, et on ne l'a plus revu. Je pensais qu'il s'était fait soldat... c'était sa vraie vocation.

Et vous dites qu'il s'est montré à Arcy?

— A Arcy, non. Il n'a pas osé. Mais on l'a vu rôder autour du Fougeray, et le procureur de la République en a été informé.

— Par qui?

— Par le jardinier des Vignemal, qui l'a surpris examinant la maison.

— Et il ne lui a pas parlé?

— Non. Cet homme s'est sauvé quand il s'est aperçu qu'on le regardait.

— C'est étrange... d'autant plus étrange qu'il n'a pas, je sache, de motifs pour se cacher. Sa cousine n'avait contre lui aucun grief sérieux; s'il s'était présenté chez elle, je crois bien qu'elle l'aurait reçu froidement, mais elle ne l'aurait certes pas mis à la porte.

Et rien ne l'empêche, non plus, de reparaître à Arcy. Il y est à peu près inconnu, et il n'y a pas laissé de dettes, puisqu'il n'y est pas venu depuis son enfance. Je suis même assez étonné qu'il n'ait pas cherché à me voir, et je vous avoue que sa visite me ferait plaisir.

— Je vous engage, mon cher docteur, à n'y pas compter. Un homme de cette espèce n'a rien à démêler avec vous.

— Mais enfin, où demeure-t-il, depuis qu'il est dans les environs?

— On n'en sait rien. Peut-être a-t-il déjà décampé. Mais on le retrouvera.

— Alors, votre procureur de la République s'imagine que Roger Pontac est venu tout exprès pour enrôler Roch Ferrer dans une conspiration contre la vie des époux Vignemal?

— C'est son idée. Je vous la donne pour ce qu'elle vaut.

— Ce magistrat de la nouvelle école n'a pas le sens commun, souffrez que je vous le dise. Roger Pontac n'a jamais vu de sa vie Roch Ferrer et ne sait pas qu'il existe, attendu que Roch est arrivé dans le pays pendant que Roger faisait ses études à Paris. Comment donc ces deux pauvres diables auraient-ils pu se concerter pour commettre ce crime?

— Ils se sont peut-être rencontrés au coin d'un bois ou au bord du Beuvron, et comme ils étaient faits pour se comprendre, ils n'ont pas eu de peine à tomber d'accord.

Le docteur réfléchit un instant et dit avec conviction :

— Jamais je ne croirai cela. Roch est un indépendant, un vagabond, un braconnier... Roch n'est pas un assassin. Quant à Roger, je n'en puis pas répondre comme je réponds

de mon sauvage. Je l'ai perdu de vue depuis dix ans, et il a pu se gâter en menant la vie d'aventures, mais s'il est resté tel que je l'ai connu, il n'a pas trempé dans une infamie : c'était une nature droite, prompte à céder à un premier mouvement, mais ce premier mouvement était toujours bon.

Et d'ailleurs, j'en reviens toujours là, je n'aperçois pas comment Roch aurait pu préparer l'accident de telle façon que M. Vignemal se noierait forcément avant sa femme. Ces sortes de combinaisons sont trop compliquées, et je parierais bien que ni lui ni son prétendu complice n'ont jamais ouvert un Code civil.

— En ce qui concerne le nommé Pontac, vous pourriez vous tromper, mon cher docteur. Mais laissons là ce sujet pénible. Je ne l'ai abordé que pour vous fournir l'occasion de m'apprendre ce que vous savez de favorable sur le compte d'un garçon auquel vous vous intéressez. Maintenant que je vous ai entendu, j'admets qu'on a peut-être tort de le soupçonner, et je ne m'occuperai plus de lui.

— Alors, vous pensez que du Pommeval ne perdra pas l'héritage de son oncle.

— Pardon, mon cher docteur. Je ne puis pas vous donner mon opinion sur l'issue d'un procès que je serai appelé à juger. Si je vous la donnais, je serais obligé de me récuser. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la justice ne se contente pas de témoignages en l'air, et que celui de Roch Ferrer lui serait infiniment suspect. Votre protégé aurait beau affirmer que madame Vignemal lui a parlé lorsqu'il l'a trouvée sous un saule... cela ne suffirait pas.

— Mon cher président, je suis ravi de ce que vous me dites là. Votre langage est de bon augure pour Arthur du Pommeval, qui est venu me voir ce matin...

— Vraiment? demanda le président avec un sourire iro-

nique. Il voulait, je suppose, savoir à quoi s'en tenir sur les chances qu'il a d'hériter.

— Non. Il venait pour autre chose... je ne vous dirai pas qu'il est désolé, vous ne me croiriez pas; mais il ne montre pas une joie indécente. Du reste, il ne doute pas que la succession ne lui soit dévolue sans conteste.

— Si elle lui revient, il n'épargnera pas, comme le faisait son oncle. Mais Dieu sait comment il usera de sa fortune. Elle s'en ira en achats de chevaux, en paris de courses et en soupers avec des demoiselles.

— C'était bien ce que je craignais, mais depuis que j'ai causé avec lui, je suis rassuré. Il a un projet... que j'approuve fort et qui coupera court à ses folies de jeunesse.

— Un mariage alors?

— Excusez-moi, mon cher président, de ne pas vous en dire plus long. C'est encore un secret... un secret que toute la ville d'Arcy saura bientôt, mais j'ai promis de le garder, et...

Le docteur n'acheva pas son discours. La porte du cabinet s'ouvrit, et Jeannette, la ci-devant cantinière aux chasseurs d'Afrique, entra, tenant à la main une carte de visite qu'elle mit sous le nez de son maître.

M. Subligny jeta les yeux sur le carré de papier bristol et resta tout abasourdi en lisant le nom de Roger Pontac.

— Un malade, sans doute, dit le président. Je m'en vais, cher docteur. Il ne faut pas faire attendre les clients.

— Oh! pour celui-là, rien ne presse, murmura M. Subligny.

Et s'adressant à l'ex-cantinière, qui était restée là, au port d'armes :

— Jeannette, reprit-il, fais entrer ce monsieur dans le salon et préviens-le que je serai à lui dans un instant.

Le bon docteur ne tenait pas, et pour cause, à mettre Roger Pontac en présence d'un juge qui ne paraissait pas

bien disposé pour ce revenant. Il ne tenait pas non plus à le nommer, et il se hâta de glisser la carte de visite dans sa poche.

Le président était déjà debout et boutonnait son pardessus pour sortir. Jeannette salua militairement et tourna les talons.

— Je vous suis très-obligé de m'avoir renseigné sur les intentions de ces messieurs du parquet, dit M. Subligny. Je confesserai Roch.

— N'oubliez pas, je vous prie, que mes renseignements sont tout à fait confidentiels, interrompit le président. C'est l'ami qui vous a parlé, et non pas le magistrat.

— Soyez sans inquiétude. C'est mon état d'être discret. Je m'informerai avec prudence, et je crois pouvoir vous promettre que je saurai bientôt à quoi m'en tenir sur les prétendues relations que mon bohémien aurait nouées avec ce pauvre Roger, qui n'a jamais fait de mal à personne qu'à lui-même. Je suis précisément obligé d'aller aujourd'hui à la Germonière, et Roch ne s'éloigne guère du parc de madame Daudierne.

— Comment va-t-elle, cette bonne dame?... et comment vont ses charmantes filles?

— Elles ont eu avant-hier de fortes émotions... l'accident est arrivé au bout de leur jardin... et ma visite a pour but de prendre de leurs nouvelles.

— Si le jeune du Pomméval était sage, il épouserait l'aîné. Mais il vise sans doute à se marier dans la finance parisienne.

— J'ai des raisons de penser le contraire, dit en souriant M. Subligny. Et je suis charmé de savoir que vous ne désespérez pas de l'envoi en possession.

— C'est toujours comme ami que je parle. Il est sous-entendu que je jugerai suivant ma conscience.

— J'en suis bien convaincu, s'écria le docteur en serrant la main du président qu'il avait reconduit jusqu'à la porte de la rue. Et c'est justement ce qui me rassure, car la cause de ce cher Arthur est bonne.

— Je le souhaite, répliqua le président, et je ne m'intéresse pas du tout à ce petit cousin de madame Vignemal, qui revient au pays trois jours avant la mort tragique de sa parente.

L'ex-chirurgien militaire referma sa porte et rentra tout pensif dans le corridor qui séparait en deux parties égales le rez-de-chaussée de sa maisonnette.

— Le fait est, se disait-il, que le retour inopiné de ce garçon est assez extraordinaire. J'ai toujours eu bonne opinion de lui, mais j'ignore comment il a vécu depuis dix ans Que peut-il me vouloir? Il vient peut-être me demander un secours. Ma foi! je ne le lui refuserai pas, mais je lui conseillerai de nepas traîner longtemps ses guêtres dans nos campagnes. Il est toujours fâcheux d'avoir maille à partir avec le procureur de la République, même lorsqu'on n'a rien à se reprocher.

Et avisant Jeannette, qui se tenait au fonddu corrido:

— Comment est ce monsieur qui m'attend au salon? lui demanda-t-il.

— Mis comme un prince, major, et joli garçon, je ne vous dis que ça... à sa tournure, on voit bien qu'il a servi. S'il n'est pas encore décoré, c'est qu'il est trop jeune, mais il ne l'aurait pas volé, car il a une balafre à travers la figure, et je m'y connais, c'est un coup de yatagan.

— Ah! vraiment! murmura le docteur, rasséréné par cette description. Eh bien! amène-le moi, et ne reçois personne jusqu'à ce qu'il soit parti.

Un instant après, Roger Pontac entrait dans le cabinet de M. Subligny, qui resta muet de surprise en le voyant. L'en-

fant qu'il avait connu jadis pâle, chétif et disgracieusement affublé d'une tunique de lycéen trop étroite et tro courte, était devenu un beau jeune homme, grand, vigoureux, bruni par le soleil, et élégamment vêtu d'une redingote noire coupée pa un bon faiseur.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Subligny, dit en souriant ce nouveau venu. Je suis donc bien changé?

— Oui, mon garçon; changé à ton avantage, Tu es superbe. Ah çà, tu as donc fait fortune?

— Moi! oh! non. Je ne suis pas beaucoup plus riche qu'au temps où vous veniez me voir à Saint-Louis.

— Diable! alors, tu dois de l'argent à ton tailleur, car tu es habillé à la dernière mode. Voyons, quelle profession as-tu choisie?

— Vous n'avez donc pas regardé ma carte de visite?

— Je n'y ai vu que ton nom qui m'a jeté dans un fort étonnement, car il y a dix ans que je n'avais entendu parler de toi, et je ne savais pas si tu étais mort ou vivant. Mais je l'ai, ta carte, reprit M. Subligny en fouillant dans sa poche, et puisque tu ne veux pas décliner de vive voix ta qualité, je vais consulter ce morceau de carton... Comment! sous-lieutenant au 9e hussards!... C'est bien vrai?... Tu es officier

— Depuis trois mois... et comme je me suis engagé en 1873,vous voyez que j'y ai mis le temps. Ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas ménagé ma peau.

— Officier! mais c'est magnifique! s'écria le docteur, dont la figure s'épanouissait de plus en plus. Tu es arrivé à décrocher l'épaulette en huit ans, toi qui n'avais ni protections, ni famille, ni sou ni maille. Ah! je le savais bien, moi, que tu étais un brave garçon, et que tu ferais ton chemin dans l'armée. Donne-moi la main, Roger, et assieds-toi, que nous causions.

Le jeune homme serra avec effusion les deux mains du

docteur et prit place sur la chaise où venait de siéger un magistrat qui ne pensait aucun bien des parents pauvres de madame Vignemal.

— Si vous saviez comme je suis heureux de vous revoir, dit-il, avec une émotion qu'il ne cherchait pas à cacher. Vous avez été si bon pour moi, autrefois... je n'ai jamais perdu le souvenir de vos visites au collége, où j'étais si abandonné qu'on m'y laissait même pendant les vacances.

— C'est très-bien, mais pourquoi ne m'as-tu jamais donné signe de vie, depuis l'escapade par laquelle tu as couronné tes études? On m'avait bien dit que tu étais revenu au pays tout récemment, mais je n'en savais pas plus long et même je ne voulais pas le croire.

— Je m'étais juré de ne reparaître que le jour où j'aurais racheté mes torts en gagnant le grade que j'ambitionnais. J'étais en Tunisie quand j'ai été promu sous-lieutenant, et je n'ai pas perdu un instant pour demander un congé. Mais je ne prévoyais pas que j'apprendrais, en arrivant, la triste nouvelle de la mort de ma cousine... et quelle mort!

— Ah! tu sais qu'elle s'est noyée par accident, dit M. Subligny en fronçant le sourcil. Comment le sais-tu? Est-ce que tu es allé au Fougeray?

— Non, docteur. Je n'ai pas osé m'y présenter, quoique j'en eusse bien envie, car madame Vignemal avait pris soin de moi pendant mon enfance, et je lui devais de la reconnaissance. Je suis même venu une fois jusqu'à la grille du jardin, et je n'ai pas eu le courage de sonner. Je craignais d'être mal reçu.

— Il paraît que le jardinier t'a vu.

— C'est très-possible. Je ne me cachais pas. Et il faut que vous sachiez pourquoi je ne suis pas entré. Le lendemain du jour où j'ai reçu l'avis officiel de ma promotion, j'ai écrit à ma cousine une lettre où je lui expliquais la cause de mon

silence beaucoup trop prolongé... je la suppliais d'oublier le passé, et de me permettre de la voir à ma rentrée en France Elle ne m'a pas répondu.

— Parfait! murmura le docteur en se parlant à lui-même. Elle se retrouvera peut-être, cette lettre, et elle prouvera que... Mais il ne s'agit pas de cela pour le moment. Où demeures-tu depuis que tu es arrivé? Tu n'es pas descendu, je suppose, dans une auberge d'Arcy?

— Je demeure au château de Bretteville.

— Quoi! chez le duc?

— Mon Dieu oui, J'ai accepté d'être son hôte pendant toute la durée de mon séjour en France.

— Et à quelle circonstance dois-tu l'honneur d'être hébergé par ce grand seigneur qui ne daigne pas recevoir les citoyens d'Arcy?

— A une circonstance bien malheureuse. Son fils, qui était lieutenant dans mon escadron, a été tué à côté de moi en chargeant les Arabes. J'ai reçu, en le défendant, un coup de sabre dont vous voyez la cicatrice, et si je n'ai pas pu lui sauver la vie, j'ai pu du moins reprendre son corps qui était resté aux mains de l'ennemi. J'ai eu la consolation de rapporter à son père sa croix de la Légion d'honneur.

— Et le duc t'a reçu comme un ami... c'est bien... c'est très-bien, Roger, ce que tu as fait là; j'avais raison de soutenir que tu étais un homme de cœur.

— On vous a donc dit le contraire? demanda en souriant le jeune officier.

— Non, pas tout à fait... mais quand je pense que cet imbécile de procureur... parlons d'autre chose, mon garçon. Je conçois que tu aies hésité à te présenter chez les Vignemal, mais je te le dis franchement, je t'en veux un peu de n'être pas venu me voir. Bretteville n'est pas loin, et...

— Songez donc, docteur, qu'on m'aurait reconnu, si je

m'étais montré dans les rues d'Arcy, et que le bruit de ma présence dans le pays serait arrivé au Fougeray.

— Bon! Je comprends. Tu craignais que ta cousine ne te sût mavais gré de m'avoir donné la préférence.

— Vous avez deviné. Je n'ai plus cette crainte, hélas! puisque la pauvre femme est morte. Aussi je suis accouru. Il me tardait de vous dire que je n'ai jamais perdu le souvenir de vos bontés, de vous demander votre amitié... vos conseils...

— Mon amitié, tu l'as. Et quand je saurai sur quoi tu veux me consulter... pas sur ta santé? j'espère. Tu es toujours solide?...

— Je n'ai pas eu vingt-quatre heures d'hôpital depuis mon entrée au service. Mais je voudrais vous prier de m'indiquer la conduite que je dois tenir. Tout le monde ici sait que madame Vignemal m'avait retiré sa protection et même sa bienveillance.

— Ce n'est pas une raison pour t'abstenir d'assister à son enterrement, qui aura lieu demain. Je t'engage même très-fort à n'y pas manquer.

— J'irai, docteur, et je vous jure qu'il ne m'en coûtera pas d'accomplir ce devoir, car je suis sincèrement affligé de l'avoir perdue.

— Tu sais sans doute, reprit M. Subligny après un silence, que par un testament très-ancien elle a laissé tout son bien à son mari.

— Non, je ne le savais pas, dit Roger avec indifférence.

— Oui, mon garçon, sa fortune passera probablement au neveu de M. Vignemal, à Arthur du Pomméval.

— Le petit du Pomméval qui était toujours tiré à quatre épingles, alors que les autres gamins de son âge déchiraient leurs pantalons en grimpant aux arbres? Eh bien, tant mieux. S'il a tenu ce qu'il promettait, il doit aimer à

dépenser de l'argent pour sa toilette. L'héritage de M. Vignemal lui va fort bien.

— Mais, malheureux, cette fortune, c'est celle de ta cousine, et c'est à ton détriment qu'elle revient à du Pomméval.

— J'étais donc héritier?

— Héritier pour une part, grand innocent; mais cette part vaut bien qu'on la regrette; ta cousine doit laisser entre un et deux millions, et de son côté, vous n'étiez que six ou sept appelés à recueillir la succession.

— Ma foi! je ne m'en doutais pas. Je pensais que ma cousine avait des parents plus rapprochés que moi... ou plutôt je ne m'étais jamais inquiété de savoir à qui irait son bien. Et, en vérité, je vous jure que je ne le regrette pas. Ma solde me suffit

— Tu es bien tel que je t'ai connu jadis, dit le docteur, en regardant Roger avec une sorte d'admiration attendrie. Tu as foi en toi-même, et tu n'attends rien de ces hasards qui enrichissent un homme. Tu as raison, car je suis certain que tu arriveras par ton seul mérite. J'aime ton courage, et je te prie de compter sur moi en toute occasion.

— Eh bien, docteur, dit gaiement le lieutenent de hussards, il se trouve justement que j'ai un service à vous demander.

— Tant mieux. Parle, mon garçon. Que puis-je faire pour toi?

— Vous pouvez, je crois, me présenter à M. Daudierne... le beau-frère de madame Daudierne, qui a acheté la Germonière, il y a une dizaine d'années.

— Si ce n'est que cela, dit le docteur, rien de plus facile. Je suis le médecin de la maison. Mais que diable veux-tu à M. Daudierne? Et d'où le connais-tu?

— Je ne le connais pas, répondit Roger, et c'est précisément parce que je ne l'ai jamais vu que j'aurais besoin d'un

introducteur pour m'acquitter d'une commission dont je suis chargé.

— Par qui?

— Par M. le duc de Bretteville. Il a appris que M. Daudierne est grand chasseur et serait bien aise d'être autorisé à chasser dans la forêt de la Bretèche, qui est très-giboyeuse. Le duc désire lui être agréable, et il serait allé lui-même l'inviter à tirer ses chevreuils et ses faisans, s'il n'était pas retenu par son deuil. Depuis la mort de son fils, il ne veut voir personne... que moi qui puis lui parler de ce pauvre Henri.

— Et il t'envoie en ambassade chez son voisin de la Germonière. C'est d'autant plus gracieux de sa part qu'il a toujours évité d'entrer en relation avec les gens du pays. On le dit très-aristocrate.

— On se trompe, docteur. Il tient son rang, mais il n'a pas de préjugés de caste.

— La preuve, c'est qu'il t'a offert l'hospitalité, à toi qui es le fils d'un de ses fermiers. L'exception qu'il a faite en ta faveur t'honore, mon garçon... et je t'approuve d'avoir accepté. Ainsi, tu es logé au château... tu es le commensal, presque l'ami, d'un des plus grands seigneurs de France, d'un duc qui a trois cent mille francs de rente. Et moi qui avais cru un instant que...

— Qu'aviez-vous donc cru? demanda gaiement Roger Pontac. Pensiez-vous que je logeais à la belle étoile?

— Pas précisément, mais je supposais que tu avais trouvé le vivre et le couvert chez quelque paysan des environs du Fougeray. Je savais qu'on t'avait vu, et je ne savais pas que tu étais devenu un brillant officier. Et comme tu as des parents parmi les cultivateurs du canton...

— Des parents que j'ai à peine connus et qui n'ont jamais rien fait pour moi. Dieu merci, je n'ai besoin de personne et

je ne tiens pas à cousiner avec eux. Si le duc n'avait pas tant insisté pour me recevoir à Bretteville, je serais venu tout bonnement m'installer à l'*Hôtel de Bretagne,* dans la grande rue d'Arcy, et ma première visite eût été pour vous. Je vous aurais prié d'essayer de me remettre dans les bonnes grâces de madame Vignemal...

— Et j'y aurais peut-être réussi. Ton épaulette, si vaillamment conquise, aurait flatté sa vanité... ton repentir l'aurait touchée... Bref, il est très-malheureux pour toi qu'elle soit morte. Mais pour en revenir à tes autres cousins, je t'avertis qu'ils pourraient bien venir te relancer prochainement à Bretteville.

— Oh ! je ne rougis pas d'eux, et même si je ne puis leur être utile, je...

— Ce n'est pas cela ; mais on prétend que du Pommeval aura à plaider contre eux, pour se faire attribuer la succession.

— Eh bien, ils plaideront sans moi.

— Vraiment? Tu refuseras de te réunir à eux, si le procès s'engage?

— Certes, oui. J'ai horreur de la chicane.

— Tu peux compter qu'ils viendront te proposer une association.

— Je les enverrai promener, je vous prie de le croire. Il ferait beau voir un officier de hussards passer sa vie à courir chez les avoués et chez les avocats. J'aime bien mieux retourner en Afrique.

— Et tu as raison, Roger, cent fois raison... d'autant plus que ces gens-là perdront leur cause, j'en ai la certitude. Ils en seront pour leurs frais, et je t'approuve très-fort de rester en dehors de leurs procédures.

D'ailleurs, si par hasard ils gagnaient, tes droits sont là. Tu hériteras comme les autres.

— Hériter, moi! je n'y tiens pas. La fortune me gênerait.

— Quant à cela, mon garçon, tu as tort. La fortune ne nuit pas, même à un militaire. J'en ai connu qui étaient millionnaires et qui ne boudaient pas au feu plus que les autres. Et quand l'argent ne te servirait qu'à faire un bon mariage...

— Vous oubliez, docteur, que je suis sous-lieutenant.

— Bon! mais quand tu seras officier supérieur, ou seulement capitaine, tu ne seras peut-être pas fâché d'épouser une femme qui te plaira... et quand on n'a pas le sou, on n'a pas le choix... on épouse qui l'on peut.

En attendant que ton heure conjugale ait sonné, tu désires être présenté à M. Daudierne, n'est-ce pas?

— Oui; ce sera, je crois, plus convenable. Je ne serai pas obligé de décliner moi-même mon nom et ma qualité. Si j'y allais tout seul, M. Daudierne me prendrait peut-être pour l'intendant du duc de Bretteville.

— Il a trop de tact et d'usage du monde pour s'y tromper; mais n'importe, il vaut mieux que je t'introduise. Et cela tombe à merveille. Aujourd'hui, j'ai affaire à la Germonière. Veux-tu que je t'y conduise?

— Bien volontiers, docteur... à condition pourtant que ma présence ne vous gênera pas.

— Pas du tout. Je serai charmé de t'emmener. Il y a deux places dans mon tilbury, et ma jument doit être attelée, car Jeannette a ordre de tenir la voiture prête pour trois heures, et Jeannette est exacte comme un vieux troupier. Tu sais qu'elle sort de la cavalerie?

— Je m'en doute, puisque vous lui confiez la direction de la vôtre.

— Oh! ma cavalerie se compose d'un seul cheval, et Jeannette suffit à le soigner. Alors, tu es prêt à m'accompagner chez mes amis de là-bas? Oui, car te voilà en tenue de visite. Donne-moi le temps d'endosser la capote des grands jours,

et nous partons. Attends-moi ici et ne te gêne pas pour fumer un cigare, si le cœur t'en dit. Mes clients sont accoutumés à l'odeur du tabac. J'ai toujours ma vieille pipe du régiment, et je ne me prive pas de l'allumer quand je travaille le soir dans mon cabinet.

Ayant dit, le docteur sortit, et Roger Pontac resta livré à ses réflexions. L'accueil que venait de lui faire M. Subligny l'avait ému et charmé. Il se sentait plus fort maintenant qu'il était assuré de n'avoir pas perdu l'amitié de ce digne homme qui l'avait soutenu et consolé jadis. Il lui semblait qu'il n'était plus seul au monde et que sa vie allait prendre une face nouvelle. Il retrouvait enfin ce qui lui manquait depuis dix ans, une affection, un appui, presque un père.

Il ne pouvait pas ajouter : un confident, car il n'avait pas osé lui dire que s'il voulait aller à la Germonière, ce n'était pas seulement pour inviter l'oncle Armand à chasser dans la forêt de la Bretèche.

La veille, après son aventure, Roger Pontac était rentré au château de Bretteville, dans un état d'agitation qui n'avait point échappé aux yeux clairvoyants du vieux duc. Et Roger, interrogé doucement par le plus bienveillant des hôtes, ne lui avait rien caché. Il s'était même permis de le consulter sur ce qu'il devait faire, et, à sa grande surprise, le duc lui avait conseillé d'aller voir ses voisins de campagne, sans se préoccuper des suites de ce roman ébauché au pied de la roche de Lémon.

— Vous devez vous ennuyer ici, mon cher enfant, lui avait dit ce seigneur indulgent. Pourquoi n'iriez-vous pas vous distraire à la Germonière de nos tristes entretiens? Si je pouvais oublier un instant le malheur qui m'a frappé, je vous y accompagnerais. Mais je vous prie de dire à M. Daudierne que mes chasses sont à sa disposition. Vos scrupules à l'endroit de sa nièce sont exagérés. Un officier comme vous

vaut bien la fille d'un bourgeois, si honorable qu'il soit. Il arrivera ce qu'il pourra de relations que le hasard a engagées. Et quoi qu'il advienne, je suis certain que vous vous conduirez en galant homme. Allez donc où votre destinée vous appelle.

Roger n'était que trop disposé à suivre ces avis donnés par un homme que son rang, son âge et son expérience autorisaient à parler ainsi. Il s'enhardit peu à peu et il en vint à demander à M. de Bretteville comment il convenait d'aborder madame Daudierne. Fallait-il lui parler de la rencontre et du voyage avec sa fille, ou bien prendre le prétexte commode d'une invitation que le duc l'avait chargé de porter au frère de la dame? Et le duc s'était prononcé pour le prétexte.

— On ne sait jamais ce que fera une jeune fille en pareil cas, avait-il répondu en souriant; mademoiselle Daudierne vous a déclaré qu'elle avouerait tout à sa mère. Elle peu changer de résolution d'ici à demain, et vous ferez bien d'attendre que sa mère mette cette histoire sur le tapis. Si elle n'en dit pas un mot, c'est qu'elle l'ignore, et ce n'est pas à vous de la lui apprendre.

Roger Pontac, sur ce point, pensait comme son noble protecteur, et il n'avait garde d'élever des objections contre un plan qui était le sien. Il lui tardait déjà d'être au lendemain, et il ne dormit guère.

Pour la première fois depuis qu'il existait, son cœur s'ouvrait à un sentiment inconnu. Certes, il n'en était pas à sa première amourette. Huit années passées au régiment lui avaient ôté les naïves illusions de l'adolescence, et tourné comme il l'était, il n'avait eu, en fait de succès faciles, que l'embarras du choix. Mais il s'était lassé assez vite de ces conquêtes sans gloire, et il n'avait jamais eu qu'un goût très-modéré pour les plaisirs grossiers. Et puis, il ne s'était pas fait

soldat pour être un don Juan de garnison. Il avait endossé l'uniforme pour se battre et pour gagner des grades à la pointe de son sabre. Et après s'être héroïquement battu en Algérie et en Tunisie, il venait enfin de sortir des rangs. Il était quelqu'un dans la grande famille militaire, et il entrevoyait déjà, dans un avenir lointain, les étoiles du généralat, ce rêve suprême du soldat, maintenant que le bâton de maréchal n'est plus qu'un souvenir.

Il était arrivé à ce moment où la vie se décide, et voilà que Dieu envoyait sur son chemin une adorable jeune fille qu'il n'aurait jamais osé aborder, s'il l'avait rencontrée dans le monde, dans ce monde qui lui avait toujours été fermé et où il avait maintenant le droit d'entrer la tête haute.

Elle était son obligée, cette charmante Germaine qui lui avait fait promettre de le revoir. Il y avait déjà entre eux presque un secret.

C'en était trop. La prudence de ce garçon de vingt-sept ans ne pouvait pas tenir contre des tentations de cette force. Et la devise du duc : « Advienne que pourra, si l'honneur est sauf », avait triomphé de ses dernières hésitations.

Roger, dès le matin, avait tout préparé pour sa première visite à la Germonière. Il voulait y aller sur un des chevaux de selle que M. de Bretteville mettait à sa disposition, et il entrait à l'écurie pour donner ses ordres, lorsqu'une conversation entre deux palefreniers lui apprit le lugubre accident du bac.

Personne au château ne savait que l'hôte de M. le duc était le cousin de madame Vignemal, et le jeune officier eut la présence d'esprit de ne pas laisser voir que cet événement le touchait, mais cette nouvelle modifia un peu ses projets.

Il se dit qu'elle lui imposait des devoirs, et il pensa tout de suite à aller trouver ce brave docteur, qu'il se reprochait d'avoir laissé de côté trop longtemps. Il voulait lui raconter

son histoire, lui exposer ses perplexités, et lui demander s'il devait se montrer aux obsèques de sa cousine.

Puis, l'idée lui était venue de lui demander aussi de le présenter à la Germonière. Il savait que M. Subligny soignait madame Daudierne, ses filles et ses gens, depuis qu'elle avait acheté le domaine créé par le droguiste, et il pensait que le patronage du médecin de la famille ne lui serait pas inutile en cette occasion.

Et il ne regrettait pas de s'être adressé à lui. Le docteur l'avait reçu comme on reçoit un vieil ami; le docteur allait lui ouvrir toutes grandes les portes de la maison, l'appuyer, le recommander, et plus tard peut-être, si les rêves du pauvre lieutenant prenaient un corps, si la rencontre au pied de la roche de Lémon devait avoir des suites sérieuses, le docteur ne refuserait pas de parler en faveur de son protégé.

Roger Pontac en était là, lorsque M. Subligny reparut tout de noir habillé, cravaté et ganté de même, lui qui habituellement ne se piquait pas de correction dans sa tenue.

— Tu ne m'avais jamais vu si beau, hein? dit-il en riant. Ne trouves-tu pas que j'ai l'air solennel? Ça ne m'amuse pas, je te le jure, mais pour aujourd'hui, c'est d'ordonnance.

— Naturellement, puisque vous allez faire une visite à madame Daudierne, murmura Pontac.

— Oh! ce n'est pas cela. On me reçoit fort bien à la Germonière avec mes habits de tous les jours. La châtelaine n'est point formaliste, et son frère, que tu vas inviter, me traite en camarade. Mais cette fois c'est un cas exceptionnel. Oui, mon garçon, je puis bien te dire cela, à toi qui es en dehors des bavardages de notre petite ville. Je suis chargé d'une mission. Je vais demander officiellement la main d'une des demoiselles Daudierne... pas pour moi, bien entendu, ajouta le docteur en éclatant de rire.

A cette déclaration inattendue, Roger pâlit et resta muet. Son trouble était si visible que M. Subligny s'en aperçut et lui demanda :

— Qu'as-tu donc, mon petit? tu fais une figure!... On dirait que je viens de t'apprendre une mauvaise nouvelle.

— Moi, balbutia le sous-lieutenant, je n'ai rien, je vous assure. C'est un éblouissement qui m'a pris. Il fait si chaud dans votre cabinet...

— Le fait est que Jeannette a la manie de m'allumer des feux à rôtir un bœuf... comme si j'étais encore au bivouac, dans les montagnes de la Kabylie. Et je ne sais où j'avais la tête de m'imaginer que mon ambassade à la Germonière te contrariait. Tu ne t'occupes guère du mariage des demoiselles Daudierne que tu n'as jamais vues.

— Assurément, non... Mais je crains de vous déranger en vous accompagnant. Dans une circonstance comme celle-ci, un étranger est de trop.

— D'abord, tu n'es pas tout à fait un étranger... je te connais depuis que tu es au monde, et tu auras bientôt fait connaissance avec les habitants de la Germonière. Je te jure que tu ne me dérangeras pas du tout.

— Cependant, je ne puis pas être en tiers dans la conversation matrimoniale que vous allez avoir avec madame Daudierne, murmura Pontac avec un sourire forcé.

— Ce serait peu convenable, en effet, dit gaiement le docteur. Ces choses-là se traitent en tête-à-tête, et le secret le plus absolu est de rigueur... jusqu'au jour où l'on annonce le mariage à son de trompe. J'aurais même dû me dispenser de t'apprendre ce que je vais faire à la Germonière... Mais tu n'iras pas raconter cette histoire, puisque tu ne vois que le duc de Bretteville qui s'intéresse peu, je crois, aux petits cancans du pays. Et d'ailleurs je suis sûr que tu es discret. N'importe, je ne t'en dirai pas davantage. Quant aux in-con-

vénients qui résulteraient de ta présence au château, pendant que je ferai ma demande, rassure-toi, mon garçon, tout s'arrangera à merveille. On jouit à la Germonière d'une liberté absolue. Madame Daudierne se tient dans le salon, ces demoiselles se promènent dans le jardin ou dessinent dans leur atelier. M. Daudierne tire des lapins sur la levée du Beuvron, et les visiteurs font ce qu'ils veulent. On est là comme chez soi. Je te présenterai à la châtelaine, tu lui exposeras le but de ta visite; si son frère est dehors, tu te mettras à sa recherche, à moins que tu ne préfères causer avec ces demoiselles, qui sont fort jolies toutes les deux et fort intelligentes. Une fois que je t'aurai introduit, je demanderai une audience particulière à madame Daudierne. Ce sera l'affaire d'une demi-heure, et si j'obtiens une réponse favorable, tu en auras la primeur, car nous reviendrons ensemble. Tu dînes avec moi ?

— Ce serait une joie, mon cher docteur, mais j'ai promis à M. de Bretteville de rentrer à sept heures.

— Alors, ce sera pour une autre fois. Allons relever de faction Jeannette qui garde le tilbury et la jument.

Roger avait bonne envie d'élever de nouvelles objections, car ce voyage à la Germonière lui souriait beaucoup moins, depuis que M. Subligny s'était expliqué sur le motif qui le conduisait, lui, chez madame Daudierne. Mais comment refuser le patronage du docteur après l'avoir demandé? C'eût été presque trahir le secret de ses espérances. L'ex-chirurgien-major était très-perspicace, en dépit de sa rondeur et de ses façons brusques. Il aurait pu deviner ce que son jeune protégé tenait essentiellement à lui cacher.

Et puis, Roger se flattait de le faire parler pendant le trajet. Une des demoiselles Daudierne allait se marier, mais laquelle? Le pauvre amoureux aimait mieux le savoir, alors qu'il était peut-être encore temps de refouler au plus profond de son cœur les sentiments qui l'agitaient.

La voiture attelée attendait devant le portail du jardin, sous l'œil vigilant de la servante chevronnée. Le docteur prenait pour un tilbury ce véhicule bizarre qui ne ressemblait à aucun modèle connu. Cela tenait du phaéton, de la victoria et de l'antique cabriolet de nos pères. La caisse reposait sur quatre roues, avec siége devant, siége derrière, capote mobile et strapontin.

— Elle manque de *chic,* ma carriole, dit M. Subligny, mais elle est solide, et c'est la première des qualités pour courir les chemins dans ce chien de pays pierreux.

C'est ce que je répétais encore ce matin à du Pomméval. Il ne veut pas m'en croire. Il lui faut de la carrosserie parisienne..., et un de ces jours, il versera en allant à la Germonière.

Monte, Roger, il est temps de partir!

— J'y suis, pensait Roger, c'est ce du Pomméval qui a prié le docteur de se charger de sa demande... et on ne le refusera pas maintenant qu'il est si riche. Dieu veuille qu'il ait choisi... l'autre.

M. Subligny avait déjà les rênes en main.

Il fallut prendre place à sa gauche, et attendre qu'il lui plût de compléter ses indiscrétions en nommant celle des deux sœurs que l'opulent héritier des époux Vignemal honorait de sa préference.

La jument que le docteur conduisait sans façon, par-dessus le siége destiné à un cocher absent, partit au petit trot et, après quelques détours, entra dans la rue Nationale.

Les flâneurs y étaient en nombre, et l'on croira sans peine que le passage de M. Subligny voiturant un jeune inconnu fut commenté sur tous les tons. La direction que prenait l'équipage indiquait assez que les voyageurs se rendaient à la Germonière, et les curieux en conclurent bien vite que l'étranger était un prétendant à la main d'une des filles de

madame Daudierne. La nouvelle se répandit avec une rapidité électrique, et trois quarts d'heures après, tout Arcy la savait. Mais personne n'avait reconnu le petit Pontac qui courait jadis les bois du Fougeray en blouse et en sabots.

— Tu le vois, mon cher, s'écria M. Subligny, ils ne se souviennent pas de toi, ces batteurs de pavé. J'en suis ravi, car tu n'as rien à gagner en les fréquentant. Les campagnards ont plus de mémoire, malheureusement, puisque l'un deux a signalé la promenade que tu as faite sur les terres de ta cousine.

— Malheureusement? Pourquoi? J'ai bien le droit d'aller où je veux, murmura Pontac, assez étonné.

— Sans doute... mais la bienveillance n'est pas le trait distinctif des habitants d'Arcy. Tu n'as pas idée des absurdités qu'ils inventent. Mais tu t'en moques, et tu as raison. Et à propos de leurs inventions, dis-moi donc... tu n'as jamais rencontré Roch Ferrer?

— Roch Ferrer? je ne connais pas ce nom-là.

— Bon! mais tu connais peut-être l'individu qui le porte. Un gars d'une vingtaine d'années qui campe dans les bois comme un Huron et qui braconne partout. Tu aurais pu le rencontrer tendant des collets sur les terres du duc de Bretteville.

— Il ne s'y risquerait pas. La forêt de la Bretèche est trop bien gardée. Et pour empêcher ce malandrin d'y détruire le gibier, je le dénoncerai dès ce soir au régisseur de M. de Bretteville.

— Ne fais pas cela, je te prie. Ce garçon-là m'intéresse. Je lui ai raccommodé deux ou trois fois des membres cassés, et j'ai la faiblesse de m'attacher à mes malades, comme si j'étais encore au régiment.

— Pourquoi ne s'engage-t-il pas, au lieu de vagabonder? C'est le conseil que je lui donnerais, si le trouvais sur mon chemin.

— Il ne le suivrait pas, et je t'engage très-fort à ne pas lui parler, si jamais tu le vois.

— Je ne tiens pas à entrer en conversation avec votre protégé, mon cher docteur, mais comment saurai-je que c'est lui?

— Oh! tu ne pourras pas t'y tromper. Il ne ressemble ni à un paysan ni à un monsieur. Il a le teint cuivré, les cheveux noirs comme du jais...

— Une espèce de bohémien alors?

— Parfaitement. Au surplus, je ne sais pas pourquoi je te parle de lui.

M. Subligny ne disait pas la vérité, car ce n'était pas du tout par hasard qu'il avait lancé à l'improviste le nom de Roch Ferrer. Il voulait s'assurer que les suppositions du procureur de la République étaient mal fondées, et les réponses franches et nettes de Roger venaient de l'édifier sur ce point. Mais il ne crut pas devoir faire part à ce brave garçon des soupçons ridicules dont il avait été l'objet. Il songea un instant à lui raconter comment Roch avait assisté à la mort des Vignemal. C'eût été assez naturel, et pourtant il se tut. Il jugeait inutile de faire naître l'occasion d'un rapprochement entre ces deux hommes, qu'un magistrat de nouvelle fabrique accusait si mal à propos de s'être entendus pour commettre un crime.

Il se demandait même s'il ne valait pas mieux s'abstenir, en présentant Roger à la Germonière, de parler de sa parenté avec madame Vignemal.

— A quoi bon? se disait-il. Lorsque les Daudierne apprendront qu'il vient de la part du duc de Bretteville, ils ne se rappelleront plus qu'avant-hier je l'ai nommé comme un des héritiers lésés. S'ils s'en souvenaient, ils se croiraient peut-être obligés de lui adresser des compliments de condoléance qui l'embarrasseraient. Et il ne serait question que de l'accident. Ce serait lamentable. Décidément, je ne dirai rien.

C'est à lui de voir s'il lui convient de se poser en cousin affligé.

La jument trottait d'un pas égal, et l'on avait fait du chemin.

— Nous approchons de la Germonière, dit Pontac. J'aperçois la cime des arbres du bois du Tertre.

— Tu as dû gaminer par ici dans ta première enfance, demanda le docteur.

— Je venais tous les jours courir dans le parc, du temps où la maison était inhabitée. Je m'y promènerais encore les yeux fermés.

— Madame Daudierne a acheté la terre et le château en 1871, mais pendant les trois ou quatre premières années elle n'y séjournait guère. L'éducation de ses filles la retenait à Paris.

— Elle en a deux, je crois.

— Oui, et un fils, qui ne vaut pas ses sœurs.

— Sont-elles à peu près du même âge? demanda Roger, pour mettre le docteur sur la voie des éclaircissements.

— L'aînée a vingt-trois ans passés; la cadette, vingt ans et demi. Tu vois qu'il est temps de les marier... l'aînée surtout.

— Et cela ne tardera guère, m'avez-vous dit.

— On n'est jamais sûr de ces choses-là. Il ne suffit pas de demander la main d'une fille de bonne maison pour l'obtenir. Ces demoiselles ont le droit d'être difficiles... Laurence tout particulièrement... et leur mère n'est pas femme à leur imposer un mari.

Roger tressaillit en entendant ce nom de Laurence, qui n'était pas celui que l'écho de la roche de Lémon avait répété. Les paroles de M. Subligny semblaient indiquer que sa mission concernait l'aînée des deux sœurs, celle qu'il était temps de marier. Germaine était-elle la cadette? Roger l'ignorait, et il ne tenait qu'à lui de le savoir, sans livrer son secret.

— Mademoiselle Laurence, c'est... la plus jeune, sans doute? demanda-t-il timidement.

— Non pas, répondit le docteur. C'est la plus âgée, et je la trouve encore plus séduisante que Germaine, qui a trois ans de moins qu'elle. Toutes les deux sont d'adorables jeunes filles, mais Laurence sera une femme parfaite.

— Tandis que sa sœur...

— Mon Dieu! sa sœur a le germe de toutes les qualités qui assurent le bonheur d'un ménage. Il ne s'agit que de les développer, et ce sera l'affaire de son mari. S'il sait se faire aimer d'elle, il sera le plus heureux des hommes. Mais s'il la prend à rebours, je ne répondrais de rien. Germaine est étourdie, volontaire, et elle a l'esprit tourné au romanesque. Elle se corrigera plus tard de ces légers défauts, mais Laurence est déjà mûre pour le mariage.

— Plus de doute, se dit Roger, complétement rassuré. C'est l'aînée qui va devenir madame du Pomméval.

— Je ne sais pourquoi j'entre dans tous ces détails, reprit M. Subligny. Tu n'es pas candidat, et même tu ne songes pas à prendre femme. Tu attendras pour te caser que tu sois capitaine, et tu feras bien. Mieux vaut rester garçon que de se mal marier, et un sous-lieutenant se marie toujours mal. Quand je pense qu'en sortant du Val-de-Grâce, avec le grade de sous-aide-major, j'ai failli épouser une lingère de la rue Saint-Jacques! j'en frémis encore.

Pontac se mit à rire du bout des dents. Le docteur venait de lui donner sans le vouloir un coup de caveçon qui le ramenait brusquement à la réalité.

— Nous entrons dans l'avenue, dit l'ex-chirurgien militaire après un assez long silence, et voici justement Baptiste qui m'a tout l'air de s'en aller porter une lettre à la poste, et qui va nous renseigner en passant.

Madame est-elle à la maison? cria-t-il au vieux valet de chambre qui le saluait respectueusement.

— Madame est au jardin avec ces demoiselles, répondit Baptiste. Je crois qu'elles se sont dirigées du côté de l'allée des pervenches. M. Armand est sorti avec son fusil pour tirer des canards sur la rivière.

— J'aime autant ça, dit tout bas le docteur. L'oncle m'aurait gêné. Tu iras le rejoindre, après avoir présenté tes hommages à la châtelaine, et tu l'occuperas pendant que je m'acquitterai de la mission qui m'a été confiée.

L'arrangement proposé par M. Subligny plaisait médiocrement à Roger, qui tenait beaucoup moins à inviter l'oncle qu'à causer librement avec la plus jeune des nièces.

Il sentait bien que cette entrevue allait décider de son sort. La rencontre de la roche de Lémon n'était qu'un point de départ. Ce n'est pas dans un premier tête-à-tête qu'une jeune fille bien élevée montre ses véritables sentiments, et tout dépendait de l'accueil que Germaine réservait au sous-lieutenant Pontac, régulièrement présenté par un ami de la maison.

Il fallut bien cependant faire contre fortune bon cœur et mettre pied à terre, avec le docteur, devant les communs, où le cocher, qui les avait vus entrer dans l'avenue, les attendait pour dételer la carriole et mener la jument à l'écurie.

— Madame Daudierne est au jardin avec ses filles, c'est fort bien, grommela le docteur, mais du diable si je sais où se trouve l'allée des pervenches.

— Je le sais, moi, dit vivement Roger, et je vais vous y conduire. Il faut bien que vous commenciez par me présenter à madame Daudierne.

— C'est dans l'ordre, et même si M. Armand est allé chasser trop loin, tu pourras expliquer à sa belle-sœur le but de ta visite. Après quoi, tu seras libre de partir ou de res-

ter. Et si tu restes, tu ne t'ennuieras pas. Ces demoiselles sont fort aimables.

— Je n'ai pas de projet arrêté, balbutia Roger.

La maison bâtie par le droguiste était placée entre cour et jardin, à l'ancienne mode, mais la nouvelle propriétaire avait fait abattre les murs de séparation.

— T'y reconnais-tu? demanda M. Subligny, lorsqu'ils débouchèrent ensemble dans la grande allée qui s'étendait en ligne droite depuis le perron jusqu'à la rivière.

— Parfaitement, murmura l'officier de hussards. Je retrouve le parc tel que je l'ai laissé. Voici, à gauche, l'orangerie; un peu plus loin, la volière. Voici la pièce d'eau carrée, avec son pont de bois qui mène au kiosque orné de verres de couleur. Et à droite, les grands massifs d'arbres verts.

— Oui, madame Daudierne a eu le bon esprit de ne pas se mettre en dépenses pour arranger son domaine à l'anglaise en y semant des gazons artificiels et en y plantant des cottages construits aux Champs-Élysées. Il n'y a ici de changé que nous, mon garçon. Mais il s'agit de prendre la tangente la lus courte pour gagner l'allée des pervenches.

— Nous n'avons qu'à traverser ce bosquet de mélèzes.

— Ils ont poussé depuis que tu ne les as vus, les mélèzes. Mais la grotte est toujours à sa place. Le droguiste donnait dans les grottes factices et dans les figures en plâtre. Voici une Flore qui a perdu un bras et un Faune qui ne tient plus sur son piédestal..

Roger regardait distraitement les rochers enguirlandés de lierre et les statues verdies par la mousse. Son esprit était ailleurs.

Le hasard abrégea pour lui les angoisses de l'attente. Au détour d'un sentier ombragé, le sous-lieutenant et le docteur aperçurent madame Daudierne qui venait droit à eux

avec une de ses filles que Pontac reconnut bien vite sous son capuchon de flanelle bleue.

M. Subligny retrouva ses jambes de vingt ans pour leur épargner la moitié du chemin, et les aborda en disant :

— Bonjour, madame. Bonjour, mademoiselle Germaine. Vous êtes étonnées de me voir à cette heure, n'est-ce pas? Une fois n'est pas coutume. J'ai déserté mon cabinet pour venir à la Germonière. Mes malades s'arrangeront comme ils pourront. Je tenais à vous présenter aujourd'hui mon jeune ami, Roger Pontac, officier de hussards, que je n'avais pas vu depuis longtemps, et qui se trouve être momentanément votre voisin de campagne, car il habite le château de Bretteville, et il apporte à M. Armand une invitation du duc.

— Mon beau-frère sera infiniment flatté, balbutia madame Daudierne, très-surprise. Il n'a pas l'honneur de connaître M. de Bretteville, et...

— M. de Bretteville a su, madame, dit Roger, qu'il serait agréable à M. Daudierne de chasser dans la forêt de la Bretêche, et il m'a chargé de...

— Oh! monsieur, interrompit Germaine, vous ne vous doutez pas du plaisir que vous allez faire à mon oncle. Il ne pense qu'aux chevreuils de la Bretêche; il en rêve, et si vous lui apportez la permission de les fusiller...

— Tant qu'il lui plaira, mademoiselle, M. le duc mettra à sa disposition des gardes et des rabatteurs.

Roger reprenait de l'aplomb, depuis qu'il avait compris la situation.

Évidemment, mademoiselle Daudierne n'avait rien dit de son aventure, ou, si elle en avait parlé, elle avait eu soin de passer sous silence l'incident le plus caractéristique du voyage au rocher des fées, car sa mère ne s'était point émue au moment où M. Subligny avait prononcé le nom de Pontac.

Ce n'était cependant pas la première fois qu'elle l'enten-

dait, ce nom facile à retenir, puisque le docteur l'avait prononcé devant elle à propos de la succession Vignemal, mais elle l'avait complétement oublié.

A la Germonière, il n'y avait que Germaine qui eût de la mémoire, et madame Daudierne ne soupçonnait pas que l'ambassadeur du duc de Bretteville n'était pas un inconnu pour la plus jeune de ses filles.

Elle ne s'était point troublée en voyant apparaître son chevalier, cette aimable Germaine. On eût dit qu'elle l'attendait. Et sa discrétion vis-à-vis de sa mère semblait de bon augure à Roger.

— Mon beau-frère regrettera beaucoup de ne pas s'être trouvé là pour vous recevoir, monsieur, dit madame Daudierne. Il est allé chasser assez loin d'ici, et je doute qu'il rentre avant la nuit, mais il ira certainement remercier M. le duc de Bretteville, et il aura en même temps l'honneur de vous voir.

— En attendant, chère madame, commença le docteur, qui voulait en venir vite à ses fins, nous serions désolés, mon jeune ami et moi, de déranger votre promenade; j'ai à vous entretenir d'une affaire sérieuse, mais je crois que nous pouvons fort bien la traiter en plein air. Il fait un temps de printemps, et le tête-à-tête que je sollicite ne sera pas long.

— Comme vous voudrez, docteur, murmura la dame, non sans regarder du coin de l'œil sa fille et ce bel officier qui leur tombait des nues.

Laurence ne va pas tarder à nous rejoindre, je pense, demanda-t-elle, en s'adressant à Germaine, qui s'empressa de répondre :

— Elle serait déjà ici, si elle ne s'était pas amusée à ramasser des pervenches fanées. Elle a la manie des herbiers. Moi, je les déteste. Les herbiers, ce sont les cime-

tières des fleurs. Mais elle marche plus vite que nous, et elle nous rattrappera d'ici à cinq minutes.

— Cher docteur, je suis à vous, reprit madame Daudierne en hâtant le pas, de façon à laisser les jeunes gens un peu en arrière. Monsieur voudra bien m'excuser pour quelques instants. Germaine va lui montrer nos magnolias. Ce sont les plus beaux qu'il y ait dans tout le pays, et je ne sais si à Paris on en trouverait d'aussi grands.

Pontac ne demandait pas mieux que de rester seul avec mademoiselle Daudierne, et il bénissait l'absence de la sœur aînée. L'oncle non plus n'était pas là. Tout conspirait pour lui faciliter une explication dont la seule pensée faisait battre son cœur.

— Je savais bien que vous viendriez, lui dit Germaine avec un sourire encourageant.

— Alors, mademoiselle, murmura-t-il, vous me pardonnez de m'être servi d'un prétexte...

— Ce prétexte, c'est moi qui vous l'ai indiqué avant-hier. J'aurais mauvaise grâce à vous reprocher d'en avoir usé, mais je n'étais pas certaine qu'il vous conviendrait de vous en servir, et c'est parce que j'en doutais que je me suis dispensée de raconter ici notre rencontre et notre voyage. Maintenant que vous êtes venu, je n'ai plus les mêmes raisons pour me taire, et ma mère saura que vous m'avez tirée d'un dangereux embarras. Dès qu'elle en aura fini avec le docteur, je lui ferai le récit de mes aventures. Mais je ne devine pas ce qu'il peut avoir de si important à lui dire en secret, cet excellent docteur.

— Je crois que je le sais, mademoiselle, dit timidement Roger.

En ce moment même, M. Subligny, qui allait toujours droit au fait, abordait la grande question après un très-court préambule.

— Oui, chère madame, disait-il, c'est très-sérieux. Arthur du Pomméval est venu chez moi ce matin, tout exprès pour me prier de vous présenter sa demande. Il aurait pu choisir un meilleur intermédiaire, car en ma qualité de vieux garçon, je suis très-inexpérimenté en ces matières. Mais vous savez qu'il n'a plus au monde un seul parent, et que je suis son médecin et son ami. J'ai donc accepté de le représenter, et j'ai l'honneur d'être assez lié avec vous pour que vous n'hésitiez pas à me répondre franchement... et immédiatement, car je ne vous cacherai pas que ce brave jeune homme est très-pressé de devenir votre gendre.

— Trop pressé, répliqua en souriant madame Daudierne. Son oncle Vignemal n'est pas encore enterré. La démarche que vous faites en son nom me flatte beaucoup, mais elle me semble prématurée.

— Je ne dis pas le contraire, mais les amoureux sautent à pieds joints par-dessus les usages sociaux, et du Pomméval est amoureux fou.

— Je m'en suis aperçue la dernière fois qu'il est venu à la Germonière. Il a fait danser ma fille toute la soirée.

— Il y a un an qu'il se serait déclaré, s'il l'eût osé. Mais alors, il ne possédait qu'un capital assez modeste. Il est riche maintenant... il va l'être, du moins. Et vous serez sans doute touchée de son empressement à mettre sa nouvelle fortune aux pieds de mademoiselle Daudierne. Sa première pensée a été pour elle.

— Je reconnais volontiers qu'il aurait pu changer de sentiments en changeant de situation... je suis persuadée que son amour est sincère et qu'il a tout ce qu'il faut pour rendre ma fille heureuse... encore faut-il cependant que je la consulte avant de répondre pour elle.

— C'est trop juste, chère madame, et le plus tôt sera le mieux, car je ne doute pas que la réponse ne soit favorable.

Madame Daudierne était très-émue, et M. Subligny se tut pour lui donner le temps de se remettre.

A dix pas derrière eux, un autre dialogue suivait son cou s.

— Ainsi, disait Germaine, le docteur vous a avoué qu'il était venu chargé d'une demande en mariage?

— Il ne me l'a pas avoué, car je ne l'interrogeais pas. Il me l'a déclaré spontanément.

— Et... vous a-t-il appris s'il s'agissait de ma sœur ou de moi?

— Non, mademoiselle; et je n'ai pas voulu le lui demander, car je tremblais d'apprend e qu'il s'agissait de vous.

— Quand ce serait de moi, le mariage ne serait pas conclu pour cela. J'épouserai qui je voudrai, je vous le jure. Mais au moins M. Subligny vous a dit le nom du prétendant?

— Pas davantage, mademoiselle. Seulement, je crois que je l'ai deviné. Le docteur a reçu aujourd'hui la visite de M. du Pomméval.

— Bon! ce n'est pas à ma liberté qu'on en veut. M. du Pomméval est fort épris de Laurence, qui, je crois, est bien disposée pour lui. Et je serai ravie que ce mariage se fasse.

— Et moi, je souhaite ardemment que vous ne vous trompiez pas sur les intentions de M. du Pomméval.

— Je ne puis pas me tromper. D'abord, il a accentué depuis quelque temps ses préférences pour ma sœur. Ensuite, elle est l'aînée, et elle doit se marier avant sa cadette. Le contraire serait ridicule. Et d'ailleurs, s'il était question de moi, M. Subligny aurait attendu une meilleure occasion pour présenter sa requête. Il met à profit le moment où Laurence est absente. Vous allez voir que dès qu'elle arrivera, l'entretien matrimonial cessera. Le docteur viendra tout doucement nous rejoindre, et ma mère appellera Lau-

rence pour lui apprendre l'honneur que lui fait l'héritier de M. Vignemal.

— Dieu vous entende, mademoiselle, murmura Roger.

Pendant qu'ils échangeaient à demi-voix des conjectures et des vœux, madame Daudierne reprenait, d'un ton plus ferme :

— Vous me connaissez, mon cher docteur, et vous savez que je ne comprends pas les mariages forcés. J'ai choisi M. Daudierne, qui n'avait aucune fortune, et je me suis bien trouvée de l'avoir épousé. Je ne pèserai pas sur la décision de ma fille.

— Vous pouvez du moins lui donner un conseil.

— Assurément. Mais je la laisserai libre d'accepter ou de refuser M. du Pomméval.

— C'est bien ainsi que je l'entends. Je vous prie seulement de lui soumettre, séance tenante, la proposition de ce pauvre garçon qui se meurt d'impatience.

— Très-volontiers, et aussitôt que Laurence nous aura rejoints, ce qui ne peut tarder, je vais la prier de me dire ce qu'elle pense de...

— Pardon, chère madame, interrompit M. Subligny, mais... je n'y suis plus. Vous me parlez de mademoiselle Laurence...

— Naturellement; je ne puis rien décider sans elle.

— Pourquoi? Je viens vous demander pour mon jeune ami la main de mademoiselle Germaine. Il n'est pas indispensable que vous preniez l'avis de sa sœur.

— Germaine! s'ecria madame Daudierne. C'est Germaine que M. du Pomméval prétend épouser?

— Oui, chère madame, dit en souriant le docteur. J'ai eu tort de ne pas la nommer dès le début de notre entretien, mais je ne pensais pas que vous pussiez vous méprendre sur les intentions de mon ami.

— Ma méprise était toute naturelle. Votre ami faisait visiblement la cour à Laurence, qui s'en est très-bien aperçue. Comment aurais-je deviné qu'il songeait à sa sœur?

— Il s'y est donc mal pris, car il est éperduement épris de mademoiselle Germaine. Voilà bien les amoureux. Ils ont toujours peur de trahir le secret de leurs préférences, et pour les dissimuler, ils jouent de petites comédies que le monde prend au sérieux. Mais je parierais que mademoiselle Germaine ne s'y est pas trompée.

— Et moi, je crois au contraire qu'elle ne se doute pas du tout d'avoir inspiré une passion à ce jeune homme. Il s'est occupé d'elle comme il s'est occupé de beaucoup d'autres, mais certainement il ne s'est pas déclaré. Germaine me l'aurait dit.

— Elle va peut-être vous le dire, si vous voulez bien lui demander ce qu'elle pense de la proposition que j'apporte.

— Oui, certes, je le veux. La situation où vont se trouver mes deux filles ne saurait se prolonger.

— Vos deux filles, chère madame? Ah! je comprends. Vous voulez dire qu'il est pénible pour l'aînée de voir sa sœur se marier avant elle. C'est vrai, mais... ces choses-là arrivent tous les jours... et d'ailleurs, mademoiselle Laurence ne manquera point de prétendus. Elle est charmante, et je puis bien avouer que si du Pommeval m'avait consulté, je lui aurais conseillé de tâcher de lui plaire. Mais les gens épris ne consultent personne.

— Épris! répéta madame Daudierne. L'est-il donc tant que cela?

— On ne peut pas l'être davantage. Il ne dort plus, et il serait capable de mourir de chagrin si je lui rapportais un refus.

— Je ne le croyais pas si passionné... il semblait n'aimer que le luxe... les chevaux... la vie mondaine...

— Il cherchait à s'étourdir, parce qu'il désespérait d'être accepté avec sa médiocre situation de fortune. Maintenant, c'est un tout autre homme. Il ne rêve plus que le bonheur à deux.

— C'est bien... c'est très-bien... et s'il était agréé par Germaine, je ne chercherais pas à les empêcher d'être heureux. Mais enfin, M. du Pommeval ne se flatte pas, je suppose, que ma fille va dire oui, sans réflexion. Elle ne le connaît pas, quoiqu'elle l'ai vu souvent; elle a pu juger de sa tenue dans un salon; elle n'a pas pu étudier son caractère, et je suis sûre qu'elle ne se décidera qu'après une épreuve plus longue et plus décisive.

— Oh! il acceptera toutes les épreuves qu'on lui imposera. Ce qu'il demande pour le moment, c'est d'être autorisé à faire son stage conjugal en cherchant à obtenir le consentement de celle qu'il aime et dont il espère se faire aimer. Du reste, il ne serait pas décent qu'il se mariât avant la fin de son deuil réglementaire. Mademoiselle Germaine aura donc tout le temps de se décider en parfaite connaissance de cause.

— Sous ces réserves-là, mon cher docteur, je suis prête à instruire ma fille cadette de la démarche que vous faites au nom de M. du Pommeval. Je vais l'appeler. Aussi bien, n'est-il pas très-convenable que je la laisse seule avec le jeune homme que vous nous avez amené.

— Oh! vous n'avez pas à craindre que celui-là se pose en prétendant. C'est un loyal garçon, et il sait parfaitement qu'un officier de fortune, ou plutôt sans fortune, ne peut pas se mettre sur les rangs pour épouser une des demoiselles Daudierne. Je vais aller le rejoindre, et je l'occuperai pendant que l'avenir d'Arthur du Pommeval se décidera. J'aperçois d'ailleurs mademoiselle Laurence, qui m'aidera à lui faire admirer les beautés de votre parc.

Tout en tenant à la mère ce langage rassurant, M. Subligny ralentissait son pas pour attendre les jeunes gens, et Laurence vint se joindre au groupe qui se forma au milieu de l'allée des mélèzes.

Elle tenait à la main une touffe de pervenches, ces fausses violettes qui refleurissent quelquefois en automne, et elle regardait curieusement Roger Pontac, que M. Subligny s'empressa de lui présenter.

Madame Daudierne prit le bras de Germaine et l'emmena doucement, pendant que le docteur, pour occuper l'officier de hussards et la sœur aînée, s'évertuait à leur faire admirer les magnolias gigantesques dont la renommée s'étendait à vingt lieues à la ronde.

— Ma chère enfant, j'ai une grande nouvelle à t'apprendre, dit en se penchant à l'oreille de sa fille la châtelaine de la Germonière.

— Ma chère maman, je crois que je l'ai devinée, cette grande nouvelle, répliqua gaiement Germaine. Ce cher docteur a mis des gants de chevreau et une redingote habillée. Sa tenue sent la demande en mariage.

— Tu as le don de seconde vue. M. Subligny vient en effet de la part de...

— De M. du Pommével...

— Précisément.

— Pour vous supplier de lui accorder la main de mademoiselle Laurence Daudierne.

— Mais non... la tienne.

— Pas possible! s'écria Germaine sincèrement étonnée. Le docteur aura mal compris. C'est Laurence que M. du Pommével veut épouser. Il y a trois ans qu il est amoureux d'elle, et la dernière fois qu'il a passé la soirée ici, il ne prenait plus la peine de cacher sa flamme. Il n'avait d'yeux... et de valses que pour ma chère sœur.

— Tu as mal vu ou tu as mal interprété sa conduite. M. Subligny s'est expliqué très-catégoriquement... et il attend ta réponse pour la reporter à son jeune ami. Il ne tient qu'à toi de devenir madame du Pomméval.

— Quoi! tout de suite! au pied levé! Mais je ne l'aime pas, moi, ce beau millionnaire, et tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est bon valseur.

— Enfin... il ne te déplaît pas?

— Non, et je crois qu'il déplaît encore moins à Laurence. De quoi s'avise-t-il de s'adresser à moi? Les jeunes filles doivent se marier à l'ancienneté. Ce n'est pas mon tour.

— Ne dis pas de folies et écoute-moi. Il ne s'agit pas de t'engager séance tenante. M. du Pomméval sollicite seulement l'autorisation de te faire sa cour, en venant souvent à la Germonière...

— Mais il vient quand il veut... Il n'en bouge, de la Germonière... et ce ne sont pas les occasions de se déclarer qui lui ont manqué. Quelle mouche le pique de vouloir jouer le rôle assommant de candidat officiel? Il est donc bien timide, qu'il a besoin de votre permission pour me dire ce qu'il pense de moi... et ce qu'il veut. Je ne sais pas s'il m'adore, comme il le prétend, mais en vérité il s'y prend bien mal.

— Réfléchis donc, ma chère Germaine, que dans le monde où nous vivons, les choses vont toujours ainsi. Tu serais la première à t'offenser si un jeune homme t'offrait son cœur en dansant un quadrille avec toi. M. du Pomméval se conforme à l'usage qui veut qu'on s'adresse d'abord aux parents d'une jeune fille.

— Bon! mais encore faut-il que la jeune fille s'attende un peu à être demandée... et je ne m'y attendais pas du tout. Je croyais qu'il en voulait à Laurence, et comme elle ne me ressemble pas, je ne pouvais pas supposer qu'il passerait

brusquement de la brune à la blonde, de la sage à la folle... Bref, je ne suis pas préparée à répondre.

— Et cependant il faut que je réponde. Verrais-tu avec déplaisir que j'encourageasse les espérances de M. du Pomméval?

— Encourager est de trop. C'est bien assez de permettre qu'il continue ses visites.

— Alors, tu ne repousses pas absolument ses prétentions?

— Je réserve ma liberté.

— Tu sais bien que je ne songe pas à te l'ôter. Laisse-moi seulement te dire que ce jeune homme est fort riche...

— Beaucoup trop riche pour moi.

— Que le magnifique domaine dont il vient d'hériter confine à notre propriété de la Germonière que nous aimons tous.

— Le voisinage ne fait rien à l'affaire.

— Enfin, que ce mariage t'assurerait la première situation dans un pays où nous passons plusieurs mois chaque année...

— J'éblouirais les habitants d'Arcy, je n'en doute pas, mais...

— Quant aux qualités personnelles de M. du Pomméval, c'est à toi de les apprécier, à toi seule... et tu ne peux les apprécier qu'en le mettant à même de les montrer. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas refuser sans examen un parti que tu regretterais peut-être plus tard.

Madame Daudierne avait pris le bon moyen, et sa modération vint à bout des hésitations de Germaine.

— Eh bien! je ne refuse pas, dit-elle. Mais je voudrais faire mes conditions.

— Pour peu qu'elles soient acceptables, je...

— La première, c'est qu'il n'y aura rien de changé à nos relations avec M. du Pomméval. Il viendra comme par le

passé... plus souvent, s'il le veut... et il fera, comme il l'entendra, le siége de mon cœur. Je ne promets pas de me rendre, mais je ne résisterai pas de parti pris. C'est à lui de me conquérir et, s'il m'aime vraiment, je crois qu'il y réussira, car je me figure que l'amour doit être contagieux. Mais si, par hasard, ajouta Germaine en éclatant de rire, il venait à s'apercevoir que c'est de Laurence qu'il est amoureux, je ne lui en voudrais pas.

— Tu ne seras donc jamais sérieuse. Je n'en prend pas moins acte de l'engagement conditionnel que tu souscris, et je vais transmettre ta réponse à M. Subligny. Allons le rejoindre.

Ainsi fut fait. Les deux groupes fusionnèrent. Seulement, madame Daudierne prit le bras du docteur et lui dit à l'oreille :

— Vous n'espériez pas, ni moi non plus, que Germaine répondrait oui tout de suite. Elle demande à réfléchir, mais elle verra avec plaisir M. du Pommeval continuer ses visites à la Germonière.

— C'est tout ce qu'il peut souhaiter pour le moment, et j'ai hâte de lui apprendre que mon ambassade a réussi, murmura le docteur. Je vais donc prendre congé de vous... et emmener mon jeune officier, qui vous gênerait... vous devez avoir besoin de causer avec M. Armand... et avec ces demoiselles.

— Oui, je tiens à consulter mon beau-frère... et je ne puis pas cacher à ma fille aînée que M. du Pommeval demande la main de sa sœur.

Laurence s'approcha juste au moment où sa mère parlait d'elle.

— Pourriez-vous me dire, cher docteur, dit la délaissée, pourquoi ces messieurs d'Arcy nous abandonnent? Depuis trois jours, il ne vient plus personne.

Pendant que M. Subligny lui expliquait longuement que le deuil récent du chef de la jeunesse élégante avait mis en désarroi tous les projets de soirées dansantes, Germaine disait à Roger Pontac :

— J'ai changé d'avis. Je ne parlerai jamais à ma mère de notre rencontre au pied de la roche de Lémon.

— Je sais pourquoi vous avez changé d'avis, mademoiselle, dit tristement Roger, et je pense comme vous qu'il ne me reste qu'à tâcher de vous oublier.

— Vous avez deviné que M. du Pommeval vient de me demander en mariage, répliqua vivement Germaine, mais vous ne pouvez pas savoir ce que j'ai répondu, et il faut que vous le sachiez. J'ai répondu que je me déciderais plus tard, et qu'en attendant je recevrais M. du Pommeval sur le même pied qu'autrefois.

— N'est-ce pas comme si vous vous engagiez?

— Il le croira peut-être, mais qu'importe? J'ai un motif pour empêcher qu'on ne lui ferme notre maison... et ce motif, je veux bien vous le confier... si vous me promettez de garder pour vous ce que je vais vous dire.

— Vous vous défiez de ma discrétion?

— Non, et la preuve, c'est que voici mon secret. Je suis sûre que ma sœur aime M. du Pommeval, et je veux qu'il l'épouse.

— Mais il ne l'aime pas, lui... c'est vous qu'il aime.

— Il s'est figuré cela; je me charge de lui prouver qu'il se trompe. Vous voyez que je ne doute de rien. Et maintenant que vous êtes édifié sur mes projets, je pense que nous nous reverrons. Mon oncle, en allant remercier M. de Bretteville, ne manquera pas de vous inviter à la Germonière.

Aujourd'hui, il est inutile que vous l'attendiez, car il ne rentrera pas avant la nuit.

Roger, pâle d'émotion et de joie, cherchait une réponse, lorsque le docteur intervint en lui disant :

— Mon cher, il se fait tard, et l'on m'attend à Arcy. Ta commission est faite; je vais te conduire en tilbury, jusqu'au premier tournant du chemin de Bretteville.

— Je compte, monsieur, que vous nous reviendrez bientôt, ajouta gracieusement mada me Daudierne. Mon beau-frère ira vous chercher.

En toute autre circonstance la bonne dame n'aurait pas laissé partir un étranger sans lui offrir de se reposer au salon; mais les déclarations de M. Subligny l'avaient tellement troublée, qu'elle passait par-dessus la règle la plus élémentaire de la politesse des châtelaines.

Personne, d'ailleurs, ne tenait à prolonger ces entretiens en plein air. Germaine en était venue à ses fins. Laurence, qui soupçonnait qu'entre sa mère et M. Subligny il avait été question d'elle, Laurence voulait éclaircir ses doutes. Le docteur était pressé de rapporter une bonne nouvelle à son candidat, et Roger ne demandait qu'à être seul pour reprendre possession de lui-même.

Le pauvre sous-lieutenant emportait une espérance, et il n'osait pas croire encore que mademoiselle Daudierne se déciderait peut-être à préférer aux millions d'Arthur du Pomméval la cape et l'épée du cousin déshérité de madame Vignemal.

L'avenir réservait de plus étranges surprises à tous les personnages de ce drame, dont la première scène s'était jouée au bac du Beuvron.

IV

Socialement partant, l'espèce humaine se subdivise en diverses catégories, dont chacune a ses mœurs, ses goûts et ses instincts particuliers.

En France, il y a les gens bien élevés et ceux qui ne le sont pas; il y a les provinciaux et les Parisiens, sans compter plusieurs sous-genres qui diffèrent essentiellement les uns des autres.

Un boulevardier pur sang a beaucoup plus de points de contact avec un Russe qu'avec l'habitant d'une petite ville.

Arthur du Pommeval appartenait à une variété qui tend à disparaître, car il avait la prétention d'être tout à la fois le coq d'Arcy et de jouer en même temps un certain rôle sur le pavé de Paris, où il passait six mois de l'année.

En général, les jeunes ruraux qui tiennent à briller, versent très-vite d'un côté ou de l'autre.

Quelques-uns, dédaignant les succès de sous-préfecture, se lancent hardiment et sans esprit de retour dans la grande fournaise où les patrimoines fondent comme cire. Presque tous s'y brûlent les ailes, mais il s'en trouve aussi qui finissent par prendre pied sur le pavé glissant du boulevard et par s'y faire une place. Ceux-là, au bout de quelques années, perdent le goût de terroir, deviennent plus Parisiens que les Parisiens eux-mêmes, et restent Parisiens à perpétuité.

D'autres, et ce sont les plus nombreux, reconnaissent assez vite qu'il ne s'habitueront jamais à être confondus dans la foule, et se rabattent sur les triomphes plus faciles et moins coûteux qui les attendent au pays natal; ils se con-

tentent d'étonner leurs concitoyens par des folies qui ne dépassent pas certaines bornes et par un luxe qui ne les ruine pas. Puis, quand le moment psychologique est arrivé, ils se marient, et ils se résignent sans trop de peine à partager leur existence entre les dîners à douze services, les visites de digestion, le whist à cinq sous la fiche et les parties de chasse où il faut marcher six heures pour tuer un perdreau.

Il y en a qui descendent jusqu'à passer leurs soirées au *Café du Commerce*, avec les commis-voyageurs et les petits employés.

Arthur du Pomméval n'en était pas encore là, et il espérait bien n'y jamais arriver. Il ne renonçait point à être le premier à Arcy, mais il attachait aussi beaucoup de prix à ne pas perdre ses relations parisiennes.

Arthur tenait de son père une tendance très-prononcée à s'élever au-dessus de sa condition et à se pousser dans le monde. Ce père affichait autrefois des prétentions à la noblesse et à l'élégance. Il lui en avait coûté la moitié de son bien pour briller à Paris et pour frayer avec les hobereaux de son canton.

Mais Arthur tenait aussi de sa mère, sœur de M. Vignemal, un fonds très-solide d'ordre et de prudence, deux qualités essentiellement provinciales.

Orphelin à quinze ans, émancipé à dix-huit, il avait commencé par écorner son capital, en attelant à quatre chevaux, l'été, pour descendre la grande rue d'Arcy-sur-Beuvron et en se montrant, l'hiver, aux premières représentations des théâtres parisiens. Mais il avait toujours songé à se marier avantageusement, dès qu'il en trouverait l'occasion. Cette occasion ne s'était pas encore présentée, et sa fortune avait déjà subi de notables atteintes, lorsque madame Daudierne prit l'habitude de passer tous les ans la belle saison à la Germonière avec ses enfants.

Arthur s'était dit qu'il trouverait peut-être là ce qu'il cherchait. Les deux filles étaient charmantes, parfaitement élevées et pourvues de qualités sérieuses. La mère passait pour avoir une très-belle fortune, et l'oncle Armand, qui était fort riche, ne paraissait pas disposé à déshériter ses nièces. Pour un garçon qui avait entamé ses quinze mille livres de rente, ces demoiselles étaient de très-beaux partis, et du Pommeval avait commencé à manœuvrer en conséquence. Il les voyait souvent pendant leur séjour à la campagne, et il s'était fait présenter à Paris dans les salons où elles allaient.

Ses premiers travaux d'approche n'avaient pas beaucoup avancé ses affaires. On le recevait volontiers, mais l'intimité ne faisait pas de progrès, quand l'installation de M. Armand Daudierne au château de sa belle-sœur vint offrir à l'entreprenant Arthur des facilités nouvelles.

Le jeune premier avait plu au vieux garçon, qui cherchait a recruter des gens gais pour amuser les loisirs de sa villégiature.

Et M. du Pommeval, invité une fois pour toutes, s'étant mis sur le pied de venir à peu près tous les jours à la Germonière, avait pu enfin entamer des opérations sérieuses.

Il ne manquait ni d'esprit ni de tact, et il s'était bien gardé de se poser tout de suite en prétendant. Il sentait qu'il fallait d'abord gagner la confiance de madame Daudierne et s'assurer l'appui de l'oncle Armand, qui avait voix au chapitre; puis, s'efforcer discrètement de plaire aux deux sœurs, tâter le terrain avant de s'avancer, et se déclarer enfin pour celle qui lui paraîtrait répondre à ses avances. Il les trouvait toutes les deux fort à son gré, et son choix n'était pas fait.

Il faut dire qu'au début de sa campagne amoureuse, il n'était pas en situation de choisir. La moins bien douée de

ces jeunes filles lui aurait fait beaucoup d'honneur en consentant à l'épouser, et il était très-difficile de décider, avant de les mieux connaître, laquelle des deux avait le plus de mérites sérieux. Elles se valaient pour la beauté, quoique celle de Germaine fût peut-être plus sympathique.

Et comme le mariage auquel il aspirait ne pouvait être qu'un mariage d'inclination, puisque ces demoiselles étaient en passe de trouver à Paris des maris plus riches et plus nobles qu'Arthur du Pomméval, il s'agissait avant tout d'inspirer à l'une d'elles un sentiment assez vif pour l'amener à passer par-dessus les inconvénients de cette alliance avec un jeune homme qui n'apportait qu'une fortune embarrassée.

Il s'était donc soigneusement abstenu de montrer une préférence, et il n'avait songé qu'à faire valoir les avantages dont la nature l'avait pourvu. Il était joli garçon, distingué de tournure et de manières. Il valsait à merveille, et il savait parler aux femmes, ce qui est plus rare. Il ne manquait pas de fatuité, mais il la cachait, et quoiqu'il eût l'esprit tourné au positif, il était très-capable de céder à un entraînement de cœur. En somme, ses qualités l'emportaient de beaucoup sur ses défauts.

Avec tant d'avantages et ce savoir-faire que donne l'usage du monde, il ne pouvait guère manquer de réussir à la Germonière, et il y avait réussi. Mais, de ce système mixte qu'il avait mis en pratique, il était résulté deux choses qu'il ne prévoyait pas.

Laurence l'avait aimé, et lui s'était violemment épris de Germaine qui ne l'aimait pas du tout.

Ses calculs prudents tournaient contre lui, et il était bien puni d'avoir tergiversé, au lieu de se déclarer franchement.

L'amour est une passion qui ne s'accommode pas de compromis et d'hésitations. L'amour n'a rien de commun avec

l'opportunisme, et il se venge de ceux qui essayent de l'endiguer ou de le mettre d'accord avec l'intérêt.

Les savantes manœuvres d'Arthur du Pomméval n'avaient abouti qu'à le placer entre deux alternatives fâcheuses : renoncer à une jeune fille qu'il adorait pour épouser une jeune fille qui ne lui plaisait qu'à demi, ou bien n'épouser personne, car il comprenait fort bien qu'on tenait à marier d'abord mademoiselle Laurence Daudierne, et qu'on ne transgresserait pas, pour lui être agréable, les règles de la hiérarchie matrimoniale.

Un autre se serait tenu pour battu et aurait pris le parti de se retirer. Il avait eu le courage de rester et de refouler ses sentiments, afin de réserver l'avenir. Il s'était mis à faire à mademoiselle Laurence une cour assidue, sans cesser pour cela de rendre à sa sœur des soins empressés. Laurence s'y était trompée, mais Germaine y avait vu clair. Elle avait deviné que ce candidat perpétuel ménageait, comme on dit, la chèvre et le chou, et que finalement, plutôt que de rester garçon, il accepterait celle des deux sœurs qu'on voudrait bien lui donner.

Les choses en étaient là quand l'accident du bac avait fait du neveu de M. Vignemal un millionnaire, et il faut lui rendre cette justice qu'il n'avait pas songé un seul instant à porter ailleurs son choix et sa nouvelle fortune, quoique maintenant il pût prétendre à se marier beaucoup plus richement.

Mais il s'était dit que rien ne s'opposait plus à ce qu'il manifestât sa préférence pour Germaine. Dans la bourgeoisie la plus vertueuse, on ne refuse pas d'établir une cadette avant son aînée, quand il se présente une occasion exceptionnelle; c'est le mot qu'emploient les faiseurs de prospectus pour les magasins de nouveautés, et l'on peut très-bien l'appliquer aux affaires conjugales.

En agissant ainsi, du Pomméval ne trahissait aucun serment. Il avait laissé croire à mademoiselle Laurence qu'il aspirait à sa main, mais il s'était bien gardé de s'engager par des paroles trop vives, de ces paroles qui échappent aux amoureux sincères et qui valent une promesse.

De très-bonne foi, il se croyait libre, et il lui semblait tout naturel de suivre son penchant, maintenant qu'il en avait les moyens, comme on dit vulgairement. Le provincial reparaissait en lui. Les leçons de sa mère portaient leurs fruits. Elle lui avait enseigné dès son enfance que l'argent est le roi de ce monde, et qu'on peut tout quand on est riche. Il plaignait sincèrement Laurence, qu'il délaissait, et il ne doutait pas de se faire agréer par Germaine, qui ne l'aimait pas encore, mais qui certainement l'aimerait bientôt, car elle ne pouvait pas manquer d'être flattée de voir le roi de la jeunesse dorée d'Arcy mettre à ses pieds son cœur et ses biens.

Il se trouvait même très-généreux et très-chevaleresque d'en user ainsi, et assurément, s'il n'eût pas été amoureux, il ne serait pas retourné à la Germonière. Il serait allé s'installer à Paris, où la finance ouvre à deux battants ses salons aux héritiers qui cherchent femme.

Tout au contraire, il n'avait pas perdu un instant pour se déclarer, puisque le surlendemain de la mort de son oncle, il avait envoyé M. Subligny en ambassade. Le docteur lui avait rapporté une réponse encourageante, mais en même temps il ne lui avait pas caché l'opinion du président sur le point de droit qui intéressait les héritiers de M. et de madame Vignemal.

La présomption de survie n'était pas applicable dans l'espèce, et c'était à M. du Pomméval de prouver que son oncle était mort le dernier; faute de quoi, le testament de madame Vignemal devenait nul, et sa fortune passait tout entière à ses collatéraux.

Ce fut un coup de foudre pour le pauvre Arthur. M. Subligny eut beau lui affirmer que le président jugeait le procès très-gagnable, à telles enseignes que lui, Jean Subligny, ex-chirurgien-major et chevalier de la Légion d'honneur, n'avait pas cru devoir différer de remplir sa mission auprès de madame Daudierne; il eut beau ajouter que, personnellement, il se faisait fort de démontrer par des preuves médicales que le mari avait dû survivre à la femme, rien n'y fit, Arthur, revenu de ses illusions, tomba dans un découragement profond.

Quatre jours s'étaient écoulés, et il ne s'était pas relevé de ce coup, d'autant plus dur pour lui que le bruit de ce revirement dans la situation ne courait pas encore à Arcy. Le docteur avait gardé le secret, et en suivant le convoi des époux qui reposaient à côté l'un de l'autre dans le cimetière de leur village, du Pommeval avait bien vu aux regards haineux que lui lançaient les cousins de sa tante qu'ils se croyaient évincés par la loi. On le traitait partout en héritier, et il n'osait confier ses inquiétudes à personne.

Mais la vérité ne devait pas tarder à être connue. Les parents pauvres de madame Vignemal n'étaient pas gens à renoncer à la succession de leur cousine, sans consulter un avocat, et les avocats ne commettent pas de bévues quand il s'agit d'interpréter trois articles du Code civil. Ces erreurs-là ne sont pardonnables qu'aux gens du monde et aux médecins qui n'ont pas fait leur droit.

Il était temps pour du Pommeval de prendre un parti, et surtout de décider sur quel pied il allait se présenter à la Germonière. Il ne s'y était pas montré depuis que le docteur lui avait rapporté l'autorisation d'y venir aussi souvent qu'il lui plairait. La mort et l'enterrement des victimes de l'accident du bac excusaient une abstention de quelques jours, mais le moment était venu de rentrer en scène, de

sortir de sa maison où il s'était confiné par décence et surtout par crainte d'apprendre de mauvaises nouvelles. Il fallait absolument reparaître dans les rues d'Arcy, affronter les questions des citadins curieux, sous peine de laisser croire qu'il abandonnait l'héritage. Il fallait aussi aller remercier chez elle madame Daudierne, commencer le stage que Germaine lui imposait, se mettre en garde contre le ressentiment de Laurence, et, pis que tout cela, causer affaires avec l'oncle Armand, qui ne manquerait pas de mettre sur le tapis la grave question de l'envoi en possession.

Que lui dire? Mentir répugnait à du Pomméval, et d'ailleurs la vérité allait éclater d'un jour à l'autre. Le docteur n'était par là pour le conseiller. Le docteur avait été appelé en consultation par un de ses malades ordinaires qui se trouvait par hasard à Paris. Du Pomméval, après bien des hésitations, se décida à demander au président ce qu'il pensait de son cas.

La démarche était délicate, car le président avait le renom très-mérité d'être un magistrat fort attaché à ses devoirs professionnels et fort peu accessible aux sollicitations, de quelque part qu'elles vinssent.

De plus, il tenait en assez médiocre estime le bel Arthur, qui passait pour jeter l'argent par les fenêtres et pour mener une vie peu édifiante.

Mais enfin, il avait été assez lié autrefois avec M. du Pomméval, père de ce prodigue et assez prodigue lui-même. Il ne pouvait guère refuser un conseil au fils.

D'ailleurs, au dire de M. Subligny, il était bien disposé pour l'héritier de M. Vignemal; il avait même laissé entrevoir que le procès serait jugé dans un sens favorable à ses prétentions.

Du Pomméval avait trop de tact pour se prévaloir d'une confidence que le docteur n'aurait pas dû répéter, et il se serait bien gardé d'y faire allusion en causant avec le prési-

dent; mais rien ne l'empêchait d'entretenir de sa situation pénible un ancien ami de son père et de lui demander comment il fallait s'y prendre pour introduire une instance dans ce cas assez particulier.

Sa résolution étant prise et son thème étant fait, Arthur prévint son cocher d'avoir à préparer le coupé qu'il n'attelait que dans les grandes occasions, et de se tenir prêt à partir pour la Germonière. Il fallait bien y aller, sous peine d'être impoli, quel que fût l'avis du président sur la procédure à suivre. Et alors même que sa cause eût été perdue d'avance devant le tribunal, Arthur ne désespérait pas de conserver les bonnes grâces de la famille Daudierne. Au point où il en était, la franchise est de l'habileté. Son projet était de tout dire, et, s'il y avait lieu, de déclarer nettement que l'héritage des Vignemal allait lui échapper; puis, une fois l'aveu fait, de broder des variations sentimentales sur ce motif facile à développer : « Lorsque j'ai appris que j'allais être riche, ma première pensée a été de demander la main de mademoiselle Germaine, à laquelle je n'osais pas aspirer quand j'étais pauvre. J'apprends aujourd'hui qu'on m'avait trompé, que la loi est contre moi, et que je resterai ce que j'étais. Mon devoir est de vous informer de ce qui se passe, et de retirer ma candidature, sans me prévaloir de l'autorisation que vous aviez bien voulu m'accorder. Il m'en coûte de renoncer à ma plus chère espérance, mais la loyauté m'y oblige. »

Arthur connaissait trop bien madame Daudierne et sa fille pour douter de la réponse qu'elles feraient à cette ouverture. Il savait qu'elles ne voudraient pas être en reste de générosité, et que les portes du château ne lui seraient pas fermées. Il n'en demandait pas davantage pour le moment. C'était à lui de tirer parti de cette nouvelle situation, et il pouvait se flatter que sa conduite correcte et désintéressée lui assurerait tout d'abord la sympathie de Germaine.

Il manquait à du Pomméval, héritier d'une grosse fortune, ce côté romanesque qui plaît aux jeunes filles; le malheur allait le lui donner.

Le président, qui devait l'éclairer, n'avait pas d'audience ce jour-là, et quand il n'était pas au tribunal, on le trouvait presque toujours chez lui; seulement, il demeurait à l'autre extrémité de la ville, et du Pomméval était obligé de la parcourir d'un bout à l'autre pour aller le voir. Il aurait pu s'y faire conduire en voiture, mais sa visite eût été remarquée, car à Arcy, une voiture qui s'arrête devant une maison est un événement. Mieux valait encore y aller à pied, au risque d'être accroché par des fâcheux et des indiscrets.

Arthur, en grand deuil, s'achemina donc par des rues détournées vers le quartier peu fréquenté qu'habitait le président Lestrigon, — un vieux nom du pays, un nom bizarre qui allait très-bien à ce magistrat de la vieille roche, — et l'héritier dont tout le monde s'occupait depuis l'accident du bac comptait bien ne rencontrer personne en route.

Il n'y avait dans ce trajet qu'un passage dangereux, celui de la rue Nationale, qu'il fallait absolument traverser, tout près du cercle; mais du Pomméval espérait le franchir incognito.

Il marchait d'un bon pas, et il arriva bien vite au cœur de la ville, à cette grande rue qui était le rendez-vous habituel de tous les oisifs. Par hasard, ce jour-là, il n'y avait pas de batteurs de pavés, et le balcon du cercle était désert lorsque du Pomméval déboucha devant la maison où ses amis du cru passaient souvent leurs nuits.

Mais au moment où il abordait le trottoir opposé, une voix qui venait d'en haut l'appela par son nom. Il leva la tête, et il vit, à une fenêtre du premier étage, le jeune Alfred Daudierne qui lui faisait signe de monter.

Dans l'état d'esprit où il était, du Pomméval se serait bien passé de rencontrer le frère de Germaine.

Il ne l'avait pas vu depuis plusieurs jours; Alfred était parti quelques heures avant l'accident funeste qui avait troublé le repos des habitants de la Germonière, et on ne l'attendait pas si tôt, car, lorsque sa mère lui permettait d'aller à Paris, il n'était jamais à court de prétextes pour y rester le plus longtemps possible.

— Quelle veine de vous *piger* ici! cria, de la fenêtre, ce gommeux en herbe. Je me tâtais pour savoir si j'irais chez vous avant de rentrer au domicile maternel. Vous voilà!... ça me décide à rester ici jusqu'à demain matin. Montez donc, cher ami.

— Impossible en ce moment, répondit du Pomméval; je vais faire une visite...

— Une visite! vous coupez encore dans ces balançoires-là, vous, un boulevardier fini!... moi, je m'en prive... Vous la ferez plus tard, votre visite.

— Non, non, je suis attendu, et il s'agit d'une affaire importante.

— Moi aussi, j'ai à vous parler d'une affaire importante... pour moi.

— Ne pourriez-vous descendre? J'aime autant ne pas me montrer au cercle.

— Descendre! jamais de la vie! Mon oncle n'aurait qu'à passer. Je recevrais un *abatage* à tout casser. Et puis, dans la rue, on ne peut pas causer tranquillement.

— Et là-haut, encore bien moins. Nous serons dérangés à chaque instant.

— Mais non... il n'y a pas un chat... cinq ou six vieux daims qui font un mort ou qui lisent les journaux, voilà tout. Montez, je vous en prie.

— Non, décidément, ce ne serait pas convenable. Je suis en grand deuil.

— Ah! oui, l'oncle Vignemal a *éteint son gaz*... et la tante

Vignemal aussi... on vient de m'apprendre ça... et vous héritez d'un joli *sac* sur lequel vous ne comptiez pas. Vous êtes veinard, vous. Voilà une chance qui ne m'arrivera jamais, à moi, et pourtant, j'aurais rudement besoin d'une succession pour me refaire. Au nom de vos millions, mon cher du Pomméval, je vous adjure de monter. J'ai un service à vous demander.... un grand service.

Du Pomméval donnait à tous les diables le jeune Daudierne et son insistance, mais il ne voulait pas perdre une occasion d'être agréable au frère de Germaine, et il se dit qu'après tout il en serait quitte pour dix minutes de conversation dans un coin.

— Il n'est rien que je ne fasse pour vous obliger, et puisqu'il s'agit d'un service à vous rendre, je suis à vous.

Après avoir lancé, sans trop élever la voix, cette réponse que sa situation de prétendant lui imposait, du Pomméval se glissa dans l'allée sombre qui servait de vestibule au cercle que les anciens d'Arcy s'obstinaient à appeler la Chambre littéraire, quoiqu'on s'y occupât fort peu de littérature.

Ce cercle ne rappelait que très-vaguement les clubs de Paris. L'antichambre n'était point peuplée de valets de pied en livrée, et l'ameublement ne brillait que par la simplicité. Cinq pièces lambrissées, beaucoup de chaises de paille et une douzaine de fauteuils cannés, des tables de jeu dont le tapis manquait de fraîcheur, et un billard acheté à la vente d'un café qui avait fait faillite.

Ce local peu luxueux n'en était pas moins très-fréquenté, et les gens les mieux posés d'Arcy tenaient à y avoir leurs entrée, tout autant qu'un fils de famille qui débute dans la vie élégante tient à être admis au Jockey. Et l'on n'y recevait pas tout le monde.

Mais ce n'était pas l'heure où la jeunesse s'y rendait pour

y célébrer les mystères du baccarat. On n'y jouait les jeux de hasard que portes closes, après que les grands parents étaient allés se coucher.

Et pour le moment, il n'y avait que de respectables bourgeois, fonctionnaires de l'État ou *vivant de leur bien*, comme on dit en province, les uns attelés à un whist paisible, les autres sommeillant sur les feuilles du matin qui venaient d'arriver de Paris.

L'entrée d'Arthur du Pommeval passa donc presque inaperçue, et Alfred, qui était allé le recevoir à la porte, put s'emparer de lui pour l'entraîner dans la salle de billard, où ils se trouvèrent seuls.

— Je ne savais pas que vous fussiez de retour, dit du Pommeval. Quand donc êtes-vous arrivé?

— Aujourd'hui, à midi trente, mon cher. J'ai cinq heures de chemin de fer dans les reins, et comme j'avais passé une nuit blanche, je ne tiens plus debout.

— Alors, vous n'avez pas encore vu madame votre mère?

— Non, et je ne suis pas pressé de *rappliquer* à la Germonière... Pour la réception qui m'y attend, il sera toujours assez tôt.

J'en suis à me demander si je ne vais pas louer une chambre en ville, afin de reculer l'échéance des *galops* suspendus sur ma tête. Ma mère et mon oncle vont me tomber dessus à qui mieux mieux, quand ils vont découvrir le pot aux roses, et ma sœur Laurence est capable de s'en mêler... pas Germaine, par exemple... elle comprend la vie, celle-là.

— Est-il indiscret de vous demander quel crime vous avez commis? dit en souriant du Pommeval.

— Indiscret? non, pardieu! car c'est pour vous le dire que je vous ai appelé. Mon cher, j'ai fait la bêtise d'aller *ponter* dans un tripot où je suis connu depuis l'hiver dernier, et j'y ai pris une de ces *culottes* qui comptent dans la vie d'un

mineur. D'abord, les quatre sous que la petite Pauline des *Folies* m'avait laissés y sont restés... et, ce qu'il y a de pis, c'est que je dois cent cinquante louis au garçon de jeu... cent cinquante louis qu'il me faut rendre à bref délai, sous peine d'être mis à la porte de l'établissement...

— Ce ne serait pas un grand malheur.

— Non, mais ça se saurait... et si mon oncle, qui va partout, venait à l'apprendre...

— Il ne vous laisserait pas dans l'embarras, j'en suis persuadé.

— Lui! on voit bien que vous ne le connaissez pas. Il a sur la vie des axiomes tranchants comme des lames de rasoir. Il m'en collerait un par la figure, et ce serait tout ce que j'aurais de lui. Je l'entends d'ici : « Mon garçon, tu es en train de te déshonorer. Si je payais ta dette, tu en ferais une autre de la même espèce. Il vaut mieux que tu te déshonores tout de suite. Ça coûtera moins cher, et ça t'empêchera de recommencer. »

— J'ai bien de la peine à croire que M. Daudierne ne se relâche pas de ses principes dans un cas comme celui-ci.

— Il n'y a pas de cas qui tienne, il ne *m'aboulera* pas un *radis*, j'en suis sûr. Ma mère serait plus facile à la détente, mais il y aurait une scène de larmes que je veux éviter à tout prix. Ah! si Germaine avait assez d'argent, elle me tirerait d'affaire, mais je parierais bien qu'elle n'a pas soixante louis dans son boursicot. Et, tout bien examiné, mon cher ami, je ne vois plus que vous qui puissiez m'aider à sortir du pétrin où je me suis fourré.

Du Pomméval s'attendait à cette conclusion, mais elle ne le réjouissait guère. La somme était ronde, et dans l'état présent de ses finances, il lui était désagréable de l'aventurer. D'un autre côté, il sentait bien qu'un refus le brouillerait avec le jeune Alfred, et il ne tenait pas à se faire un ennemi à la Germonière.

— C'est bête comme tout, ce que je fais là, reprit Alfred, assez déconcerté par le peu d'empressement que du Pommeval mettait à lui répondre. On ne doit pas emprunter à un ami, je le sais bien... et je vous prie de croire que si j'étais majeur, je m'adresserais à un usurier... mais ma signature n'a pas cours sur la place... et j'ai pensé que quatre mille francs ne vous gêneraient pas pour quelques mois... je dis quatre mille, pour ne pas me trouver à sec quand j'aurai remboursé le garçon.

— Je vous les prêterai très-volontiers, dit du Pommeval, qui avait pris son parti et qui venait de concevoir un plan, suggéré par la demande d'emprunt.

— Merci, mon cher, s'écria le jeune Daudierne en lui serrant la main avec effusion. Je savais bien que vous étiez un brave garçon et que je n'avais pas tort de compter sur vous. Ah! si l'on me consultait, là-bas, à la Germonière, je n'ai pas besoin de vous dire ce que je leur conseillerais. Nous sommes assez liés pour que j'ose vous parler à cœur ouvert .. aussi, je vous jure que si vous songiez jamais à entrer dans notre famille, je serais trop heureux d'avoir un beau-frère comme vous.

L'ouverture était brutale, et du Pommeval n'avait pas prévu qu'Alfred, dans son enthousiasme, irait jusqu'à lui offrir son appui pour décider sa mère à accueillir favorablement une demande en mariage.

— J'ai l'air de vous jeter mes sœurs à la tête, reprit cet étourneau de dix-neuf ans, mais je sais à qui je parle... et j'ai des yeux qui y voient clair... je puis bien vous dire que j'ai deviné vos sentiments.

— Si vous aviez passé par la Germonière, avant de venir à Arcy, répondit gravement du Pommeval, vous auriez appris, mon cher Alfred, que, jeudi dernier, le docteur Subligny s'y est présenté de ma part, et qu'il a demandé pour moi à madame Daudierne la main de sa fille.

— Vraiment? Eh bien, j'en suis ravi... et Laurence doit être encore plus contente que moi, car je ne vous cacherai pas plus longtemps que...

— J'ai demandé la main de mademoiselle Germaine, interrompit du Pomméval.

— Ah! bah! tiens! c'est drôle... je m'étais figuré que... mais n'importe... j'espère qu'on vous a répondu : Accordé.

— Les choses n'en sont pas là. Mademoiselle Germaine m'a fait l'honneur de ne pas me refuser... elle veut bien me permettre de venir chaque jour à la Germonière.

— Bon! c'est dans le programme de toutes les familles. Il faut se connaître avant de s'engager... comme si vous ne vous connaissiez pas assez!... Mais soyez tranquille. Vous vous marierez après le carême. Si vous déplaisiez à ma petite sœur, elle ne vous aurait pas autorisé à lui faire la cour. Ma mère serait rentrée à Paris pour couper court aux entrevues, tandis que nous voilà peut-être cloués à la campagne jusqu'au jour de l'an. C'est embêtant, mais je m'y résigne de bon cœur, puisque vous épouserez Germaine. Et je ne la plains pas, ni vous non plus. Elle est charmante, elle est bonne, elle a toutes les qualités. Quant à vous, mon cher, je ne veux pas vous casser des encensoirs sur le nez, et d'ailleurs, vous savez ce que je pense de vous. Et voilà que, par-dessus le marché, vous devenez millionnaire.

— Je ne le suis pas encore.

— C'est tout comme. Le père Sourdas, qui est là occupé à faire son mort, vient de m'expliquer votre affaire. Il joue au whist comme une savate, ce bonhomme-là, mais il a *potassé* le Code civil, et il paraît qu'en vertu de je ne sais quel article, votre oncle étant présumé avoir survécu à sa femme...

— M. Sourdas se trompe, mon ami... et d'autres se sont trompés comme lui, moi tout le premier. Mais je suis mieux renseigné maintenant, et si je l'avais été plus tôt, je n'aurais

pas osé demander la main de mademoiselle Germaine. La démarche est faite, à mon grand regret, car madame Daudierne m'accusera peut-être de ne pas lui avoir dit la vérité sur ma situation.

— Comment! vous n'héritez pas! mais c'est impossible... la loi est là.

— La loi me donne tort. J'hériterai si je prouve que madame Vignemal est morte avant son mari.

— Eh bien, vous le prouverez.

— Ce sera difficile. Un seul homme était là quand l'accident est arrivé... il les a vus disparaître au même moment, lorsque le bateau a chaviré... quelques minutes après, il a retrouvé madame Vignemal... elle était venue échouer au pied de la levée qui borde le Beuvron du côté de votre parc, et elle ne donnait plus signe de vie... mais le corps de mon oncle n'a été retrouvé que le lendemain et fort loin de l'endroit où était le bac du Fougeray. Vous voyez que les circonstances du fait son contre moi.

— Je ne vois pas cela du tout. Votre oncle a pu nager pendant une demi-heure et se noyer quand la force lui a manqué.

— Je ne crois pas qu'il sût nager. Et quand il l'aurait su, cela ne prouverait rien. Il faudrait un témoin, vous dis-je... un témoin digne de foi qui attesterait devant le tribunal qu'il a vu M. Vignemal se soutenant sur l'eau, longtemps après le naufrage de la barque, qu'il l'a entendu... crier... appeler au secours.

— Diable! voilà bien des conditions!

— Tant que ce témoin ne se sera pas présenté, je resterai dans une incertitude qui me désole... pas pour moi, car je me résignerais sans peine à rester ce que je suis, mais je ne puis supporter l'idée d'avoir abusé involontairement madame Daudierne.

— Attendez donc, mon cher, murmura le jeune Alfred en se frappant le front; il me revient le souvenir d'une conversation que j'ai entendue... et si les détails de l'événement concordent avec le récit qu'on a fait devant moi... je vous le fournirai, votre témoin.

— Parlez-vous sérieusement? demanda du Pomméval qui ne croyait guère à la valeur d'un témoignage recueilli par le jeune Daudierne.

— Ah çà, vous me prenez donc pour un idiot! Je me suis *enfilé* au baccarat, c'est vrai, mais je serais le dernier des crétins si je plaisantais lorsqu'il s'agit des intérêts d'un ami... qui va devenir mon beau-frère. Et je vous répète, mon cher, que le hasard m'a procuré un renseignement qui vous fera gagner votre procès.

— J'en suis ravi, mais je n'en reviens pas.. vous êtes absent depuis plusieurs jours, et ce matin, en rentrant à Arcy, vous ne saviez même pas que mon oncle et sa femme s'étaient noyés.

— C'est vrai... j'ai appris l'événement au cercle, et je regrette bien de ne pas l'avoir su plus tôt, car si je l'avais su, il n'y aurait pas de lacune dans l'histoire que je vais vous raconter. Mais d'abord, il faut que vous me donniez quelques détails sur l'accident... je ne voudrais pas vous causer une fausse joie... et j'ai besoin d'être fixé sur certains points pour savoir si le récit que j'ai entendu se rapporte à votre affaire.

C'est mardi dernier, n'est-ce pas, que les époux Vignemal sont tombés à l'eau, en passant le bac du Beuvron?

— Mardi, vers neuf heures du soir.

Madame votre mère et M. Armand Daudierne, votre oncle, pourraient préciser, à quelques minutes près. Ils étaient dans le salon, et ils ont entendu un cri, au moment où le malheur est arrivé.

— Très-bien. Maintenant, où a-t-on retrouvé les cadavres?

— On les a retrouvés le lendemain, dans l'après-midi; celui de madame Vignemal, sur la rive droite, à un kilomètre en aval de la clôture de votre parc... je viens de vous dire qu'il s'était arrêté une première fois sous l'allée des tamaris, et que le courant l'ayant ressaisi, il avait disparu.

— Ça m'est égal; mais je tiens à savoir où est allé le mari.

— Il est venu échouer sur la rive gauche, mais beaucoup plus bas... à une portée de fusil du Pont-aux-Mouettes.

— Parfait! Et le bateau, l'a-t-on revu?

— On n'en a revu que des débris. Il a dû descendre la rivière entre deux eaux et se briser contre une des piles du pont, car on a repêché le bordage sous la première arche. La violence de la crue avait formé là un tourbillon qui retenait les épaves.

— De mieux en mieux. Maintenant, cher ami, je suis fixé. L'affaire est dans le sac... c'est-à-dire : la succession est à vous.

— Vous me feriez bien plaisir si vous consentiez à vous expliquer plus clairement.

— Très-volontiers. Voici ce qui m'est arrivé, pas plus tard que ce matin, en chemin de fer. Je m'étais installé dans un compartiment de première, où je comptais dormir, car il n'y avait personne que moi. Ah bien, oui! Je ne m'étais pas plus tôt allongé sur les coussins, qu'arrive une espèce de Prud-homme... menton de galoche, nez en bec de corbin, lunettes d'or, tout y était... Ce grotesque se hisse dans le wagon et s'empare de l'autre coin. Je rageais déjà, et je n'étais pas au bout des désagréments qui m'étaient réservés. Une minute après, voilà un autre type qui vient se placer en face du premier... un petit vieux qui avait l'air d'un huissier de province, ou d'un usurier de village. J'étais furieux. J'allume

un gros cigare, sans leur demander la permission de fumer. J'espérais les mettre en fuite. Pas du tout. Le petit vieux éternue; M. Prudhomme me lance des regards courroucés par-dessus ses lunettes; mais ils tiennent bon tous les deux, et l'on part.

— Votre aventure est amusante, mais je suis sur les épines, et si vous pouviez abréger un peu...

— Je passe au dénoûment, et vous ne perdrez rien pour attendre. J'avais fini mon cigare, et j'essayais de dormir, quand mes animaux sont entrés en conversation. Notez qu'ils ne se connaissaient pas et qu'ils échangeaient des banalités assommantes. J'avais envie de me mettre à chanter : *Tant pis pour elle!* dans l'espoir de les faire taire. Enfin, l'homme aux lunettes demande à son vis-à-vis s'il est à sa connaissance que les journaux aient parlé d'un accident arrivé près d'Arcy-sur-Beuvron. L'autre lui répond que non... et en effet, je n'ai lu nulle part l'histoire du naufrage des Vignemal.

— Ni moi non plus... mais comment cet homme la connaissait-il?

— Il y a joué un rôle, mon cher.

— Impossible. Le domestique de mon oncle avait suivi ses maîtres jusqu'au bac, et il n'a vu personne. Il y avait bien là un vagabond, qui a tenu une conduite assez suspecte, mais...

— Ce vagabond n'a rien de commun avec le majestueux voyageur qui a fait, en ma présence, l'émouvante narration que voici... Écoutez-moi avec attention; ce sera comme si vous l'entendiez. Je possède un talent particulier pour les imitations.

Du Pommeval maudissait le bavardage intempestif de son futur beau-frère, mais il n'aurait rien gagné à l'interrompre, et il se résigna à subir ce flux de paroles dans l'espoir qu'il en sortirait une indication utile.

— Il faut vous dire, monsieur, commença l'incorrigible

Alfred, en contrefaisant la voix inventée par Henry Monnier, il faut vous dire que je possède non loin de cette petite ville une modeste maison de campagne, où je viens souvent respirer, même en hiver, l'air pur des champs. Ce pied-à-terre est situé sur le bord d'un cours d'eau qui, pour n'être pas de premier ordre, n'en est pas moins impétueux à certains moments.

— Alfred ! mon ami ! je vous en supplie !

— Soyez heureux ! J'arrive au fait. M. Prudhomme a continué en ces termes : « Je m'y trouvais depuis une semaine, lorsque mardi soir je fus rappelé à Paris par une affaire pressante. Quoique le temps fût épouvantable, je me mis en mesure de prendre le train qui part à neuf heures quarante-cinq de la station du Pont-aux-Mouettes. »

Ah ! ah ! ça commence à vous intéresser.

— Est-ce que, par hasard, cet homme aurait vu...?

— Mon cher, vous devrez à cet imbécile d'hériter de votre oncle. Au moment où il passait le pont, il a entendu des cris de détresse... il a regardé par-dessus le parapet, et il a aperçu un malheureux accroché à un bateau renversé... il faisait, paraît-il, un clair de lune superbe... presque aussitôt, le bateau est venu heurter une des piles, et tout a disparu.

— Mais cet imbécile est un misérable. Il aurait dû se jeter à l'eau pour essayer de sauver le naufragé ou tout au moins aller chercher du secours. Et il a tranquillement continué son chemin?

— Mon Dieu, oui. Il ne sait pas nager, et il craignait de manquer le train de neuf heures quarante-cinq. Il a couru à la station, qui est à trois cents mètres du pont. Le train était en gare. Il n'a eu que le temps d'y monter. Mais avant de partir, il a pris soin d'avertir un employé qui fermait les portières et qui n'a pas jugé à propos de quitter son poste pour aller sonder la rivière. C'est inouï, mais c'est comme ça.

Eh bien! que dites-vous de mon récit? reprit Alfred. Doutez-vous que votre oncle fût encore vivant, une demi-heure après l'accident?

— Non... quoique ce bohémien ait raconté qu'il avait disparu au moment où le bateau a coulé.

— Votre bohémien a menti ou il a mal vu... on tombe à l'eau, mais on remonte à la surface, et l'on s'accroche où l'on peut... votre oncle aura trouvé sous sa main le bateau qui flottait la quille en l'air... il s'y est cramponné, et il a été emporté avec lui... il se serait peut-être sauvé si le courant ne l'avait pas jeté contre le pont.

Quoi qu'il en soit, ne supposez pas que mon Prudhomme a inventé cette histoire qui ne lui fait pas honneur. En général, quand on s'est conduit comme un pleutre, on ne s'en vante pas.

— C'est vrai... seulement vous auriez bien dû lui demander son nom.

— Ma foi! je n'y ai pas pensé. Vous comprenez que si j'avais pu deviner qu'il s'agissait de votre oncle... Mais quand je suis à Paris, je m'arrange de façon à ne pas recevoir de lettres de la Germonière, et la narration de ce vieux ne m'intéressait guère. Je l'ai écoutée parce que son accent ridicule m'amusait, et c'est un miracle que je m'en sois souvenu.

— Comment faire pour retrouver cet homme?

— Ce ne sera pas difficile.

— Vous le reconnaîtriez?

— Oh! d'une lieue... Les têtes comme la sienne sont rares.

— Bon! mais où est-il?

— Chez lui, parbleu! dans ce pied-à-terre où il vient respirer l'air pur des champs, en hiver. J'ai oublié de vous dire qu'il est descendu à la station du Pont-aux-Mouettes.

— Alors, je vais y aller, dit vivement du Pomméval.

— Allons-y, si vous voulez, cher ami. Mais je crois que

ce n'est pas la peine, car j'ai aussi oublié d'ajouter que ce respectable gâteux revient ici tout exprès pour s'enquérir du noyé qu'il a planté là, de peur de manquer le train... et surtout d'exposer sa peau. Il a déclaré, à haute et intelligible voix, qu'il était résolu à faire sa déposition par-devant les autorités d'Arcy, et vous pouvez croire qu'il ne manquera pas une si belle occasion de se donner de l'importance.

Je ne serais pas surpris qu'il allât voir aujourd'hui le maire, le sous-préfet, le procureur de la République et tout ce qui s'ensuit. Il croit à un crime, et rien que pour le plaisir de voir son nom dans la *Gazette des tribunaux*, il aurait fait volontiers deux cents lieues.

L'héritier renaissait à l'espérance. Sa cause était gagnée au tribunal et à la Germonière. La fortune qui avait failli lui échapper était à lui, grâce à un hasard providentiel. Et il pouvait, en toute assurance, profiter de la permission octroyée par Germaine.

Il songea un instant à aller faire, quand même, sa visite au président, mais il réfléchit bien vite que cette visite n'avait plus d'objet et qu'elle serait peut-être maladroite. Mieux valait laisser ce Prudhomme béni prendre les devants et proclamer spontanément que M. Vignemal avait survécu à sa femme.

Le doute n'était pas possible, puisqu'on avait retrouvé le corps et les débris de la barque précisément à l'endroit où un propriétaire, personnage digne de foi, avait vu sombrer l'épave et le naufragé. La distance entre le bac du Fougeray et le Pont-aux-Mouettes était telle, que madame Vignemal avait dû succomber au moins vingt minutes avant son mari, en admettant qu'elle vécût encore au moment où Roch Ferrer l'avait abandonnée sur la berge.

— Mon cher Alfred, dit du Pommeval après un silence, il m'est doux d'apprendre par vous que je puis sans inquié-

tudes et sans remords de conscience affirmer à madame Daudierne que j'apporterai à mademoiselle Germaine une fortune digne d'elle. Vous l'attesteriez au besoin.

— Est-ce que vous leur avez parlé de vos doutes?

— Non. Je me proposais de leur avouer aujourd'hui que la question d'héritage n'était pas encore tranchée, et j'aurais offert de me retirer, si...

— N'avouez rien du tout, cher ami. Vous êtes maintenant sûr de votre affaire. A quoi bon revenir sur le passé? mon oncle est méticuleux en diable, et il vous ferait des questions à n'en plus finir. Si vous m'en croyez, nous allons nous transporter ensemble à la Germonière. Je ne crains plus d'y reparaître, puisque vous m'avez promis de me tirer d'embarras.

— J'ai les quatre mille francs chez moi, dit avec empressement le futur beau-frère. Voulez-vous que nous y passions?

— Je crois bien que je le veux. Merci, mon cher, vous allez restaurer mon crédit qui en avait grand besoin. Demain, ce gredin de garçon de jeu sera payé... c'est un fier service que vous me rendez, et je vous jure que je vous revaudrai ça. Alors, c'est convenu, nous filons chez maman?

— Mon coupé doit être attelé. Nous y serons dans une demi-heure... En revenant, nous passerons par le Pont-aux-Mouettes.

— Tiens! c'est une idée. Je me renseignerai à la gare sur l'homme aux lunettes d'or, et s'il est chez lui, je vous le présenterai.

C'était justement le plan d'Arthur, et Arthur rayonnait de joie. Il avait maintenant un allié à la Germonière, et il ne savait pas encore qu'il y avait une ennemie.

Il prit le bras du frère de Germaine, et ils sortirent ensemble, à la barbe des whisteurs, qui se dirent :

— Allons! le mariage est fait. Le bien des Vignemal sera mangé à Paris

V

— Mon cher du Pommeval, je vous présente M. Pontac, officier de hussards, notre voisin de campagne depuis quelques jours seulement, et pour quelques jours encore, je l'espère.

Monsieur Pontac, je vous présente M. Arthur du Pommeval, un ami de la maison, que vous rencontrerez souvent à la Germonière.

Je ne vous présente pas mon neveu Alfred Daudierne. Vous n'aurez que trop souvent l'occasion de voir ici ce garnement, ajouta l'oncle Armand après avoir rempli correctement la formalité imposée par l'usage aux châtelains qui reçoivent deux messieurs étrangers l'un à l'autre.

L'héritier de M. Vignemal était descendu de son coupé dans la cour d'honneur un quart d'heure avant l'arrivée du cousin de madame Vignemal, qui était venu à pied par la grille du parc.

Le hasard est un grand maître. Il mûrit les situations, il amène les scènes et il précipite les dénoûments.

Les deux rivaux s'étaient rencontrés à point nommé dans le salon, où toute la famille Daudierne se trouvait réunie, et certes ils n'avaient pas prémédité cette rencontre.

Du Pommeval, délivré d'une terrible inquiétude, n'avait pas perdu une minute pour se transporter à la Germonière en compagnie du jeune Alfred, qui venait de lui fournir un renseignement précieux.

Pontac, plus tourmenté que jamais, s'était décidé, après de longues hésitations, à suivre le conseil donné par Germaine,

un conseil qui ressemblait à un ordre. Il rendait la visite que M. Armand Daudierne avait faite à Bretteville, et, à dater de ce jour, il inaugurait des relations dont il n'attendait que des chagrins, car il ne se flattait pas qu'elles pussent aboutir à des fiançailles entre lui, pauvre sous-lieutenant, et une jeune personne aussi bien dotée par ses parents que par la nature.

Il avait pourtant un avantage sur son concurrent millionnaire. Il connaissait du Pommeval de longue date, et il savait que du Pommeval était, depuis quelques jours, candidat officiel, agréé par la mère et admis par la fille à concourir, tandis que du Pommeval ne se doutait pas que ce beau cavalier blond qui tombait des nues à la Germonière était violemment épris de Germaine, et que Germaine n'avait rien fait jusqu'alors pour le décourager.

Du Pommeval ne se souvenait même pas de l'avoir vu, et ce nom de Pontac ne lui rappelait rien.

Ils avaient dû cependant se croiser autrefois dans la grande rue d'Arcy, à l'époque des vacances, alors que Roger faisait ses études au collége Saint-Louis et qu'Arthur étudiait l'art de mettre sa cravate dans un pensionnat du faubourg Saint-Honoré. Mais alors ils étaient enfants tous les deux, et dix années d'Afrique changent un homme Le bel Arthur, d'ailleurs, n'avait jamais pris garde à un gamin mal vêtu, qui vivait des bienfaits d'une cousine, laquelle ne se rattachait que très-indirectement, et par alliance, aux du Pommeval.

Arthur ne l'avait même pas remarqué dans la foule qui avait suivi le convoi des Vignemal. Roger assistait à la cérémonie, mais il n'avait parlé à personne, et personne n'avait fait attention à lui. Il le croyait du moins, et il était fondé à le croire, car il n'avait pas reconnu un seul de ses cohéritiers parmi les paysans qui se trouvaient là.

Mais du Pommeval avait bien d'autres supériorités sur

Pontac : l'usage du monde, la façon de s'habiller, le talent de dire en termes choisis les choses les plus vulgaires; il possédait le jargon à la mode et cette aisance qu'on n'acquiert qu'en fréquentant les femmes. Roger, en le regardant, se trouvait gauche; il rougissait d'être vêtu comme un officier en congé, et il avait bien tort, car l'élégance naturelle de sa personne relevait la simplicité de sa tenue, et la réserve n'est pas de la gaucherie.

Mais du Pommeval, ce jour-là, avait eu la chance d'arriver le premier à la Germonière. Il était déjà établi devant la cheminée entre madame Daudierne et ses filles, lorque Pontac avait fait son entrée dans ce salon où il mettait le pied pour la première fois. Du Pommeval avait pu jouir de l'embarras assez naturel que trahissait l'attitude un peu roide du nouveau venu. Il avait déjà jeté l'ancre dans le port, alors que l'autre en était encore à franchir la passe.

De plus, du Pommeval connaissait le terrain à fond. Il pratiquait depuis longtemps madame Daudierne et l'oncle Armand. Il savait comment il fallait s'y prendre pour leur plaire. Et avec ces demoiselles, les sujets de conversation ne lui manquaient pas. Il n'en était pas réduit à soupirer comme un amoureux sans expérience; il pouvait envelopper un compliment dans un souvenir rappelé à propos, une déclaration brûlante dans une allusion discrète à des propos échangés un soir au bal.

Roger, au contraire, débarquait dans un pays presque inconnu pour lui, et la prudence le condamnait à se taire, de peur de mal dire. De quoi aurait-il pu parler même à Germaine? leurs amours n'avaient pas de passé, puisqu'ils dataient du voyage à la roche de Lémon, ce voyage que la jeune fille n'avait raconté à personne.

Madame Daudierne vint au secours du lieutenant, sans soupçonner l'importance du service qu'elle lui rendait.

— Je suis heureuse de pouvoir enfin vous remercier, monsieur, dit-elle de son air le plus gracieux. Mon beau-frère est votre obligé pour l'accueil que lui a fait M. le duc de Bretteville, et moi, je vous suis reconnaissante de ne pas avoir oublié le chemin de la Germonière. Je vous avouerai même que nous comptons sur vous pour nous aider à passer encore quelques semaines à la campagne. Nous ne la quitterons que vers la fin de l'année, et pendant le mois de décembre, nous serons presque seuls ici. Nos jeunes gens d'Arcy vont s'envoler vers Paris, et M. du Pommeval, qui veut bien ne pas nous abandonner, est en deuil. Nous ne donnerons pas de fêtes, mais nous aurons grand plaisir à recevoir nos amis... et vous en êtes.

Roger répondit comme il convenait à ces paroles de bienvenue, et cette fois il ne s'excusa point en disant qu'il allait être bientôt rappelé à son régiment. Il avait lu dans les yeux de Germaine qu'elle voulait qu'il acceptât sans restriction.

Le nom de Bretteville fit de l'effet.

M. du Pommeval n'avait jamais été invité au château, et il ne connaissait le duc que de vue, quoiqu'il en parlât volontiers sur le ton familier. Il regarda avec plus de considération cet officier qui était l'ami d'un grand seigneur, et il se promit de profiter de l'occasion pour se faire ouvrir les portes du monde aristocratique.

Le jeune Alfred n'était pas moins désireux que son ami d'entrer en rapports de voisinage avec l'homme le plus qualifié de toute la province, et il éprouva aussitôt le besoin de se concilier Roger Pontac, qu'il avait d'abord pris pour un gêneur.

— Vous servez dans la cavalerie, monsieur, lui dit-il de but en blanc, vous devez aimer les chevaux ; moi, je les adore. J'ai fait mon volontariat au 19e dragons, et je me flatte de monter assez proprement. Ce n'est pas au régiment que j'ai

appris, Dieu merci! car je ne saurais rien. La méthode des instructeurs militaires est détestable.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis, monsieur, répondit modestement Roger.

— Parbleu! vous êtes du métier; vous ne conviendrez jamais que le dernier sportsman de l'Angleterre en sait plus long que toute la cavalerie française. Mais il ne s'agit pas de ça. Je serai charmé de chasser avec vous pour vous montrer les actions d'un demi-sang que j'ai acheté cette année au Tattersall... Ralph, par Rob-Roy et Gipsy.

— Je te conseille de le vanter, ton Ralph, s'écria l'oncle Armand. Il a emporté Germaine l'autre jour, et il a failli lui casser le cou.

— C'est bien fait. Pourquoi l'a-t-elle monté sans ma permission?

— Je m'en suis passée, de ta permission, et je m'en passerais encore, si l'envie me prenait de me servir de Ralph, riposta Germaine.

— Mes deux chevaux de selle sont à votre disposition, mademoiselle, dit aussitôt du Pommeval.

— Merci. J'ai eu trop peur l'autre jour. Tout est bien qui finit bien, et ma promenade forcée a très-bien fini, mais je ne me fierai plus aux demi-sang. Je ferai comme Laurence. Je me contenterai d'une de nos percheronnes. Il n'y a pas de danger qu'elles s'emballent, celles-là. Elles sont en bois.

Alfred se mit à rire et à chantonner entre ses dents un refrain qui fut populaire dans les cafés-concerts :

Car il est en pierre, en pierre...

Pontac était sur des charbons ardents, depuis que cet étourneau parlait de Ralph, et peu s'en fallut qu'il perdît contenance. L'intervention de Germaine le remit, et ses paroles lui allèrent au cœur.

— Nous avons eu bien des émotions depuis quelques jours, lui dit madame Daudierne, après qu'il eut pris place devant le feu, en face d'elle et à côté de son beau-frère. Ma fille s'est égarée par la faute de ce maudit cheval, qui a failli la jeter dans des précipices, et nous avons été fort inquiets pendant une heure.

— M. Pontac vous croira sans peine, quand il saura que Laurence et moi nous avons cherché Germaine sur tous les chemins, et que la nuit tombait lorsque nous sommes rentrés sans l'avoir retrouvée, s'écria l'oncle Armand.

— Et la veille, reprit madame Daudierne, l'oncle et la tante de M. du Pomméval s'étaient noyés en traversant la rivière, au bout de notre jardin. Vous avez certainement appris cet épouvantable accident.

— Oui, madame... le surlendemain... par les domestiques de M. de Bretteville.

— Il n'est pas prouvé que ce soit un accident, dit M. Daudierne.

Il y a un drôle qui a joué dans ce drame un rôle inexpliqué. C'est ce bohémien que j'ai signalé au duc en le priant de le recommander à la surveillance de ses gardes.

Mais je crains bien que mon avertissement ne serve à rien.

Le duc ne me paraît pas disposé à faire ce qu'il faudrait pour mettre fin aux déprédations de ce maraudeur.

— Il lui répugne toujours de sévir contre les malheureux... et en ce moment, plus que jamais, il est disposé à l'indulgence. Il ne songe qu'à sa douleur.

— Elle ne l'empêche pas d'être resté le gentilhomme le plus courtois que j'aie jamais vu. Il m'a reçu comme si j'avais été de son monde, et je suis confus des offres qu'il m'a faites... sa forêt, ses gardes, ses chevaux, son gibier... c'est à peine si j'ai osé accepter... Vous êtes bien pour quelque chose dans cette réception, mon cher lieutenant, mais

n'importe... Je commence à revenir des préventions que j'avais contre l'ancienne noblesse.

— Dites donc, mon oncle, interrompit Alfred, quand vous irez chasser à Bretteville, vous m'emmènerez.

— Toi! jamais, mon gars; tu as le coup de fusil trop prompt... je n'ai pas envie de recevoir à travers le corps des plombs destinés à un chevreuil. Ce que je t'en dis, c'est dans ton intérêt. On t'accuserait peut-être de m'avoir tué exprès pour hériter de moi.

— Armand!... mon ami!... murmura madame Daudierne.

— Alfred sait bien que je ne parle pas sérieusement. Mais la vérité, c'est qu'il n'est pas invité et que je ne me permettrais pas de l'amener.

— M. de Bretteville serait heureux, je n'en doute pas, d'être agréable à toutes les personnes de votre famille; M. votre neveu sera le bienvenu au château, et s'il plaisait à ces dames d'assister à une grande battue aux chevreuils...

— Oh! ce serait charmant! s'écria Germaine. Qu'en dis-tu, toi, Laurence?

— Moi, je n'ai pas d'opinion, dit la sœur aînée en regardant à la dérobée l'héritier de madame Vignemal.

— Et M. du Pommeval en sera, reprit Germaine. Il n'y a pas de deuil qui empêche de tirer des coups de fusil.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître M. le duc de Bretteville, murmura le bel Arthur, ravi de cette ouverture.

Roger Pontac ne tenait guère à inviter son rival, mais il crut lire dans les yeux de Germaine une prière qu'il interpréta à sa façon.

— Elle craint que madame Daudierne ne refuse la partie, si on laisse de côté le gendre de son choix, pensa-t-il.

Il s'empressa de répondre que le duc invitait ses voisins de la Germonière et leurs amis, et il eut la satisfaction de

recevoir les remercîments chaleureux d'un homme qu'il n'avait pas sujet d'aimer.

— C'est parfait, s'écria l'oncle Armand. M. Pontac voudra bien nous indiquer le jour que fixera M. de Bretteville, et la fête sera complète, puisque nous en serons tous.

Décidément les bonnes nouvelles arrivent par séries. Je reviens d'Arcy, et j'en rapporte des renseignements qui vous intéressent fort, mon cher Arthur.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous alliez à la ville, mon ami, murmura madame Daudierne; si vous me l'aviez dit, je...

— Vous m'auriez chargé d'une multitude de commissions, et c'est justement ce que je voulais éviter, ma chère Reine. J'avais à causer avec M. Lestrigon, président du tribunal.

— Vous l'avez vu? demanda vivement du Pommeval.

— J'ai passé une heure avec lui, et je ne vois pas pourquoi je vous cacherais que nous n'avons parlé que de vous.

Aux premiers mots de ce discours inattendu, Arthur, mis en éveil par le nom que venait de prononcer M. Daudierne, avait dressé l'oreille, et lorsqu'il entendit qu'il venait d'être question de lui entre le président du tribunal d'Arcy et l'oncle de Germaine, il se troubla visiblement.

Il allait connaître son sort, car M. Lestrigon devait avoir une opinion faite sur l'issue probable du procès, et l'héritier tremblait d'apprendre que sa cause était perdue d'avance dans l'esprit de ce magistrat éclairé.

— Ne vous effarouchez pas, reprit l'oncle en souriant. Je vous ai dit tout à l'heure que c'était aujourd'hui le jour des heureuses nouvelles, et je ne m'en dédis pas. Votre affaire est en bonne voie. Mais vous ne vous doutez pas du danger que vous avez couru.

— Un danger? répéta madame Daudierne, très-surprise,

— Oui... le danger d'être privé de la succession Vignemal.

— Il me semble, mon cher Armand, que le moment est assez mal choisi pour traiter un sujet qui n'intéresse que M. du Pomméval... et nous.

— Pourquoi donc, ma chère Reine? M. Pontac est étranger au pays, et il lui importe peu de savoir à qui reviendra l'héritage de nos voisins du Fougeray. Mais il est des nôtres maintenant, et il sera content de savoir que notre ami du Pomméval recueillera cette fortune guettée par des collatéraux, qui, je crois, ne valent pas grand'chose... des paysans avides et des gens sans aveu.

N'est-ce pas, mon lieutenant, que vous vous associez à notre joie?

Roger Pontac fit un signe d'assentiment, et il avait bien quelque mérite à prendre de la sorte le mauvais compliment que M. Daudierne lui adressait, sans le vouloir. Il en était, lui, de ces collatéraux si durement qualifiés par un homme qui ne les connaissait pas, et s'il ne convoitait pas le bien de sa cousine, il ne pouvait vraiment pas se réjouir que ce bien passât à son rival. Il se disait que si le hasard n'avait pas enrichi M. du Pomméval, madame Daudierne ne marierait pas sa fille à ce gentillâtre obéré, et son abnégation n'allait pas jusqu'à se féliciter d'un événement qui ruinait ses espérances.

— Au surplus, reprit l'oncle Armand, l'histoire est drôle, et elle n'ennuiera personne. Sachez donc, mesdames et messieurs, que nous nous trompions du tout au tout sur la portée du fameux article 722... bien d'autres que nous s'y trompaient aussi.

Que voulez-vous? reprit l'oncle en regardant son neveu d'un air goguenard, Alfred était absent. Si nous l'avions eu avec nous, il nous aurait expliqué le titre des successions.

— Moi! dit Alfred, ah bien, non, par exemple. Je n'en

suis encore qu'à préparer mon premier examen, et ce titre-là ne fait pas partie du programme.

— Alors, ta science ne nous a pas fait défaut, et du reste, je ne regrette pas l'erreur dans laquelle nous sommes tombés tous. Si M. du Pommeval avait connu sa véritable situation, il aurait passé quelques mauvaises nuits.

— Je la connaissais, dit Arthur, avec une émotion qui n'était pas feinte, quoiqu'il fût déjà très-rassuré.

— Et vous nous la cachiez?

— Non; je venais aujourd'hui tout exprès pour vous dire que la loi m'était contraire, et que je n'étais pas plus riche qu'il y a huit jours. Il m'en coûtait de faire ici cet aveu; mais pour des raisons que vous apprécierez, je ne pouvais pas vous laisser dans l'incertitude.

— Mon cher du Pommeval, voilà un sentiment qui vous honore; et je suis certain que ma belle-sœur et mes nièces vous en savent gré.

Madame Daudierne approuva d'un geste, Germaine d'un sourire; mais Laurence, qui brodait, ne leva pas les yeux. Elle écoutait pourtant avec beaucoup d'attention, et elle ne perdait pas un mot du dialogue.

Roger aussi écoutait, et de peur de laisser percer ses impressions, il gardait une immobilité absolue. Il se tenait droit et roide comme un cavalier en vedette, et ses yeux ne quittaient pas Germaine.

— Heureusement, reprit l'oncle, vous n'aurez pas à nous donner cette preuve de loyauté que j'attendais presque, car je ne vous dissimulerai pas qu'il m'était venu des doutes... je me défiais de ma science et de celle du docteur Subligny... je tenais à consulter un homme compétent, et je ne pouvais pas mieux m'adresser qu'à M. Lestrigon, qui passe pour être un légiste de première force. J'ai eu la chance de le rencontrer, et j'ai été complétement édifié. La première chose qu'il

m'a dite, c'est que vous n'héritiez pas de droit, et que, pour hériter, il vous faudrait établir par des preuves péremptoires que votre oncle avait vécu plus longtemps que sa femme. J'étais, pour ma part, convaincu du contraire, car je m'en rapportais au témoignage de ce braconnier qui a vu madame Vignemal quelques minutes après l'accident. Il est très-probable qu'à ce moment-là elle respirait encore, et elle serait peut-être revenue de son évanouissement si le nommé Roch ne l'avait pas abandonnée. Or, il en serait résulté que son testament eût été caduc, c'est le terme consacré, et cela veut dire : nul. On n'hérite pas quand on est mort avant l'ouverture de la succession, et j'étais très-porté à croire que M. Vignemal se trouvait justement dans ce cas.

— Je le croyais comme vous, murmura du Pomméval.

Madame Daudierne n'avait pas l'air de comprendre grand'chose aux explications de son beau-frère, mais on voyait bien qu'elle était inquiète et qu'il ne lui était pas indifférent que son futur gendre perdît les deux millions qui devaient constituer sa dot.

Alfred riait sous cape. Il pensait savoir le fin mot, et il se promettait d'*épater* sa famille en lui racontant l'histoire de la rencontre qu'il avait faite en chemin de fer.

Pontac, lui, entendait fort bien qu'il avait failli recueillir une part de l'héritage, et il n'était pas fâché d'apprendre à quelle circonstance imprévue il devait de rester pauvre.

Germaine et Laurence prenaient évidemment l'intérêt le plus vif au récit de leur oncle. Elles ne se permettaient pas de l'interrompre par des questions ou par des réflexions, mais on devinait sans peine qu'elles attendaient avec impatience la fin de l'histoire. Germaine s'agitait sur sa chaise et Laurence avait de petits mouvements nerveux qui nuisaient beaucoup à la régularité des dessins de sa broderie.

— Eh bien, mon cher, reprit M. Daudierne, nous nous

alarmions à tort. Le président, qui est très-fin, avait deviné, je crois, pourquoi je tenais tant à être renseigné sur les chances qui vous restaient. Il s'est amusé à me tenir sur le gril pendant un gros quart d'heure, et après s'être longuement étendu sur les difficultés judiciaires qui peuvent s'élever au cours d'un procès de ce genre, il m'a demandé en souriant si je ne m'étais pas croisé dans le corridor de sa maison avec un vieux monsieur. Je lui ai répondu que oui, et que le vieillard en question m'était totalement inconnu. Alors il m'a dit que c'était un négociant retiré des affaires, après fortune faite, et comme cette révélation semblait m'intéresser médiocrement, il a ajouté que ce monsieur, qui habite Paris, a fait bâtir une espèce de pavillon à cent pas du Pont-aux-Mouettes.

— Parions que ce monsieur a le profil de Polichinelle et porte des lunettes d'or, s'écria le jeune Alfred.

— Absolument. D'où diable sais-tu cela?

— Je le connais, votre épicier en retraite. J'ai passé ce matin cinq heures en son aimable compagnie, et je pourrais vous répéter ce qu'il a dû raconter à M. Lestrigon. Il n'y avait que son nom que je ne savais pas, mais je sais l'histoire par cœur... le père Vignemal cramponné au bateau qui s'est brisé contre une des piles du pont... le père Vignemal appelant au secours, et l'héroïque épicier passant son chemin pour arriver à l'heure du train...

Et Arthur est au courant de l'aventure... je viens de la lui narrer au cercle d'Arcy-sur-Beuvron.

— Alors, mon cher du Pommeval, je ne vous apprends rien de nouveau? demanda l'oncle Armand, un peu vexé d'avoir été devancé par son neveu.

— Vous me comblez de joie, monsieur, répondit vivement l'héritier. Alfred n'avait pas pu me dire ce qu'était devenu ce voyageur providentiel... j'espérais le retrouver, mais je

n'étais pas sûr d'y parvenir... et voilà que vous m'annoncez qu'il est allé de son propre mouvement voir le président du tribunal. Je ne pouvais rien souhaiter de mieux.

— Non, car cet ancien commerçant est un homme fort honorable, et son témoignage sera décisif. Vous ne lui devez pas de reconnaissance, puisqu'il vous a servi sans le vouloir, mais il faut convenir qu'il y a mis du zèle, car il est revenu de Paris tout exprès. Il paraît même qu'en arrivant rue Mauconseil, où il demeure dans une maison à lui, il avait écrit au président pour l'informer du naufrage auquel il venait d'assister.

— Je m'explique maintenant pourquoi M. Lestrigon avait laissé entrevoir au docteur Subligny que je ne devais pas désespérer de gagner mon procès.

— Il faut vous dire qu'il connaît de longue date ce M. Grandminard et qu'il l'estime fort.

— Il s'appelle Grandminard, ce vieux birbe! s'écria le neveu Alfred. Allons! il est complet.

— Je te défends de te moquer de lui. C'est un sauveur, positivement. Le président m'a affirmé que rien ne prévaudrait contre l'attestation précise d'un témoin digne de foi, d'un témoin qui a vu et entendu M. Vignemal, surnageant et criant, trente minutes après l'accident du bac. Il pense même, ce cher président, que le droit de notre ami ne sera pas contesté, et que l'envoi en possession ne souffrira aucune difficulté.

— Puisse-t-il ne pas se tromper! murmura du Pommeval. Il me serait très-pénible de plaider contre de pauvres gens.

— Ils ne s'y risqueront pas. Songez donc qu'il leur faudrait prouver que madame Vignemal a vécu trois quarts d'heure sous l'eau... ou à peu près, puisque son corps n'est resté qu'un instant sur la berge. Et le seul témoin qu'ils pourraient produire, ce serait ce Roch Ferrer, que personne

ne croirait. Que dirait-il d'ailleurs? Qu'il a vu la noyée; nous le savons. Il se peut que les choses se soient passées autrement qu'il l'a raconté Mais il n'aura pas l'audace de déclarer devant un tribunal que son premier récit était mensonger.

— J'ai toujours pensé qu'il ne vous avait pas dit la vérité, murmura Laurence sans lever les yeux.

— Tu es bien sévère pour un de tes admirateurs, dit gaiement Germaine, car il t'aime, ce garçon. L'autre soir, dans la cuisine, il ne se lassait pas de te contempler. Tu l'avais pétrifié.

— Oh! le drôle est hardi, reprit l'oncle Armand; mais si l'une de vous, mesdemoiselles, a envie de faire son portrait, elle fera bien de se dépêcher, car un de ces jours on va le coffrer. Le procureur de la République le soupçonne de méfaits plus graves que le braconnage; on a, paraît-il, ouvert une enquête sur le rôle qu'il a joué dans le drame qui a coûté la vie aux époux Vignemal... et si cette enquête tourne contre lui, on le fera arrêter.

— J'en serais désolée, s'écria Germaine. Un protégé du docteur ne peut pas être un coquin.

— Moi aussi, j'en serais désolé, dit M. Daudierne, mais pas pour la même raison. Je suis au contraire très-disposé à croire que cet excellent Subligny s'abuse sur le compte de ce garçon. Et si Roch était traduit en justice, à propos de l'accident du bac, ce procès criminel, ou correctionnel, compliquerait l'affaire de notre ami du Pomméval.

C'est du moins l'avis du président Lestrigon, qui s'y entend.

— Si nous parlions d'autre chose, dit madame Daudierne. Quel plaisir trouvez-vous, mon cher Armand, à me rappeler un événement auquel je ne peux pas penser sans émotion? Je suis persuadée que ces messieurs préféreraient un sujet de conversation moins lugubre.

— Oh ! je pense bien que ces demoiselles aimeraient mieux valser, mais ce n'est pas l'heure, et de plus les valseurs manquent. D'ailleurs, du Pommeval est en grand deuil.

— Nous pourrions faire un peu de musique, insinua Germaine.

— L'aimez-vous, monsieur Pontac? demanda l'oncle Armand.

— Beaucoup, monsieur. Seulement je ne connais pas une note.

— Vous devez savoir des airs arabes. Si vous vouliez nous en chanter quelques-uns, mes nièces, qui sont de première force sur le piano, vous accompagneraient. Et ça me reposerait des symphonies, des sonates et autres musiques savantes qu'elles m'infligent trop souvent.

Qu'en dis-tu, Laurence?

La proposition de l'oncle Armand agréait à tout le monde, excepté à celui et à celle qu'il priait de passer au piano.

Madame Daudierne était bien aise de mettre un terme à un entretien qui roulait depuis trop longtemps sur la mort de ses voisins et sur leur succession. Alfred comptait profiter de cet intermède pour aller serrer dans son secrétaire les quatre billets de mille francs qu'il venait d'emprunter. Du Pommeval espérait faire sa cour à la cadette pendant que l'aînée accompagnerait les chansons orientales. Et Germaine était ravie d'écouter cette voix douce et grave qu'elle avait entendue pour la première fois au pied de la roche de Lémon.

Mais Roger ne tenait pas du tout à amuser la compagnie, et Laurence avait d'autres projets ce soir-là.

— Je ne sais pas chanter, dit le sous-lieutenant de hussards, et les airs d'Afrique ne plairaient guère à des musiciennes sérieuses. Ils détonnent à chaque instant, et les paroles écorcheraient des oreilles françaises.

— Moi, je me récuse, murmura Laurence. Je n'accompagne bien que ce que je comprends, et je ne sais pas un mot d'arabe.

— Voilà une réponse tirée des *Femmes savantes* de Molière, s'écria l'oncle.

Excusez moi, monsieur, je ne sais pas le grec.

— Eh bien, moi, je me risque, dit Germaine en se levant. Tant pis si je ne suis pas la mesure ! M. Pontac aura l'obligeance de recommencer, et je finirai bien par attraper le mouvement.

— Mademoiselle, supplia Roger, je vous jure que mes chansons vont vous ennuyer. Ce sont des psalmodies monotones que nous tolérons dans les cafés maures, parce qu'elles nous endorment à peu près comme le tabac qu'on fume dans un *narghileh*. Ici, elles vous sembleront parfaitement ridicules.

— Je n'en crois rien. J'aime les mélodies vagues.

— En vertu de la loi des contrastes, alors, dit M. Daudierne. Je ne connais pas d'esprit plus net que le tien.

— Est-ce une raison pour ne pas goûter le charme de la poésie orientale? J'ai entendu souvent le *Désert* de Félicien David, et j'en ai été ravie; avouez donc plutôt que c'est vous qui détestez la musique.

— Je ne la déteste pas, mais je la crains. Si j'étais époux ou père, j'interdirais à ma femme et à mes filles le piano... et les pianistes... Je n'en serai pas moins charmé d'entendre un air arabe dit par un officier de l'armée d'Afrique et accompagné par une Parisienne. C'est une occasion qui ne se présente pas souvent dans les parages d'Arcy-sur-Beuvron

— Monsieur Pontac, dit gaiement Germaine, puisque mon oncle lui-même vous prie de chanter, vous ne pouvez plus refuser.

Venez! vous allez voir comme je vais me tirer de l'accompagnement.

Roger était bien obligé de s'exécuter, quoiqu'il lui en coûtât de se donner en spectacle à M. du Pomméval.

Il y avait bien à ce désagrément une compensation, qui était de s'isoler avec Germaine, au milieu de ce salon où elle n'avait pas encore pu lui dire un seul mot qui ne fût entendu. Mais il n'attendait rien de ce semblant de tête-à-tête. Tous les yeux allaient être fixés sur eux, et il tenait plus que jamais à ne pas trahir par son attitude les sentiments qui l'agitaient.

Germaine avait déjà pris place au piano.

Il fallut l'y suivre, et Roger s'aperçut bientôt qu'il ne serait pas trop surveillé, tant que durerait ce concert improvisé.

L'oncle Armand était allé s'asseoir sur un canapé, à l'autre bout du salon. Il ne tenait pas à rester dans le voisinage immédiat du sonore instrument qu'il redoutait.

Alfred manœuvrait déjà pour gagner sournoisement la porte. Il venait d'arriver en costune de voyage et le portefeuille bien garni. Il lui tardait de monter dans sa chambre pour y déposer son argent et de descendre ensuite à l'écurie pour inspecter les jambes de Ralph, car il soupçonnait Germaine de l'avoir fourbu.

Laurence s'absorbait dans sa broderie, et du Pomméval, qui ne se défiait pas du lieutenant de hussards, eut le bon goût de se rapprocher d'elle, sous prétexte de la complimenter sur son travail à l'aiguille.

Il savait qu'il avait des torts à se faire pardonner

Madame Daudierne s'établit à côté de son beau-frère. Elle non plus ne se défiait pas de Pontac; elle aussi sentait qu'une explication entre son futur gendre et sa fille délaissée était presque indispensable, et que la circonstance s'y prêtait à merveille.

Elle ne voulait pas les gêner, et elle avait, d'autre part, quelques éclaircissements complémentaires à demander au cher oncle qui venait d'apporter une si heureuse nouvelle.

Si bien que, tout naturellement, la famille et les prétendants se trouvaient groupés deux par deux et assez éloignés les uns des autres pour causer librement, à condition de ne pas parler trop haut.

— Mon oncle a eu là une bonne idée, dit Germaine, en laissant courir ses doigts sur le clavier. Si vous chantiez une romance ou un morceau d'opéra, je serais obligée d'étaler devant moi un cachier de musique, et il me faudrait quelqu'un pour tourner les pages, puisque vous ne connaissez pas les notes. L'air arabe n'ayant jamais été écrit, nous allons nous suffire à nous-mêmes.

— Et je vais pouvoir vous dire...

— Tout ce que vous voudrez, entre deux mélodies. Mais commencez par me donner le ton. Chantez-moi la première phrase.

— *la thir ennouba,* murmura Roger, sur un rhythme lent et mélancolique.

Il avait la voix juste, et il disait avec âme.

— J'y suis, reprit Germaine en plaquant des accords. C'est charmant. Ça ressemble à de l'italien. Et moi qui croyais que l'arabe était une langue rauque ! Voyons la suite.

— *Sir ou sellem alâ el mahbouba...*

— *Mahbouba* est un peu dur, à cause de l'aspiration *h*. Ça veut dire?

— Bien aimée

— Parfait. Traduisez-moi ce qui précède.

— *Oiseau mélodieux, va saluer ma bien-aimée.* Le reste ne vaut guère la peine que je vous l'explique. Ce n'est qu'une paraphrase du commencement, et le même motif revient sans cesse.

— Bon! maintenant, j'en sais assez pour vous suivre. Je vais vous appuyer par un accompagnement énergique. Tâchez qu'il y ait beaucoup de couplets; j'ai beaucoup de choses à vous dire. Allez!

Roger attaqua l'air sur un diapason bien choisi : assez bas, pour lui permettre de saisir les paroles de Germaine; assez élevé, pour empêcher que ces paroles arrivassent aux oreilles qui ne devaient pas les entendre. La difficulté était de répondre. Il est impossible de causer et de chanter en même temps. Mais cet essai de concert africain comportait de fréquentes interruptions, qui devaient donner aux exécutants la facilité d'échanger quelques mots.

— Eh bien, le sort en est jeté, souffla Germaine, pendant que Roger chantait en vers arabes le message porté à la bien-aimée par l'oiseau mélodieux; M. du Pommeval hérite. Ma sœur aura un mari millionnaire. Oui, ma sœur. Ne voyez-vous pas que je leur ai ménagé un tête-à-tête? Laurence saura le ramener à elle. Je crois que la conversation est déjà en bonne voie, car ils font comme nous... ils parlent sur le ton des confidences... mon frère s'est esquivé; ma mère et mon oncle ont engagé un dialogue en sourdine et ne les dérangeront pas... Je sais d'ailleurs que maman tient beaucoup à marier mon aînée avant moi. Tout s'arrangera. M. du Pommeval s'apercevra qu'il a pris un caprice pour une passion sérieuse, et il reviendra à celle qu'il aime réellement et qui lui convient. C'est ce maudit héritage qui lui a troublé la cervelle. Il s'est imaginé que je l'aiderais mieux que Laurence à dépenser sa fortune. Il me prend pour une mondaine à outrance... moi qui ne tiens qu'aux bonheurs intimes. J'ai raison, n'est-ce pas, de mépriser l'argent? J'ai bien vu tout à l'heure que nous avions le même idéal de vie. Vous n'avez pas sourcillé quand mon oncle vous a annoncé que la fortune de votre cousine passait tout entière à un étranger.

— Vous saviez que madame Viguemal était ma parente?

Ce fut dit si vite et si bas que les mots se confondirent avec la ritournelle du premier couplet, que Roger achevait au même instant.

— Reprenez la suite de la chanson, murmura Germaine en martelant de ses doigts nerveux les touches du piano. Je n'ai pas fini. Je veux vous donner un conseil. Le docteur Subligny nous a parlé de vous, ici, le soir où l'accident est arrivé. Il vous a même nommé. Ma mère, mon oncle et ma sœur ont oublié ce qu'il nous a raconté sur votre enfance et sur votre disparition subite. Moi, je me suis souvenue, mais je n'ai rien dit. A quoi bon vous poser en concurrent de M. du Pommeval qui hérite à votre détriment? Le docteur pense comme moi que c'est tout a fait inutile, puisqu'en vous présentant à ma mère, il s'est bien gardé de parler de votre parenté avec madame Vignemal. Imitez sa prudence, si vous tenez à m'être agréable.

Roger aurait volontiers écourté le second couplet pour protester qu'il obéirait, mais Germaine reprit vivement :

— Plus un mot, je vous en prie. Mon oncle nous regarde.

L'oncle les regardait, en effet, mais c'était sans arrière-pensée, car il ne songeait pas à eux.

— Du Pommeval a donc des choses particulières à dire à votre fille aînée? demanda-t-il à sa belle-sœur. Il n'est occupé que d'elle, ce soir.

— Je lui en sais gré, mon ami, répondit madame Daudierne. Laurence a pu croire autrefois que M. du Pommeval lui faisait la cour. Et peut-être n'est-elle pas restée insensible à ses avances, qui ont été un moment très-marquées. Certes, elle n'est pas jalouse du bonheur de Germaine, mais enfin elle est femme... et M. du Pommeval a jugé sans doute qu'il lui devait une explication.

— En pareil cas, les explications ne servent à rien, ma

chère Reine. Ce n'est pas avec des excuses qu'on guérit les cœurs blessés. Mais j'espère que celui de Laurence n'a pas été atteint.

Madame Daudierne et son beau-frère se trompaient tous les deux, et ils seraient revenus de leur erreur, s'ils avaient pu entendre les propos que les jeunes gens tenaient à voix basse.

— Ainsi, vous osez nier que votre nouvelle fortune a changé vos sentiments! disait Laurence, tout en comptant les points de sa broderie.

— Je vous jure que je regrette de ne pas les avoir manifestés plus clairement, puisque vous avez pu vous méprendre sur mes véritables intentions, balbutiait du Pomméval.

— Votre repentir, fût-il sincère, ne réparerait pas le mal que vous m'avez fait. Et je sais pourquoi vous avez joué une comédie indigne. Avant l'accident qui vous a enrichi, vous n'espériez pas qu'on vous accorderait la main de ma sœur cadette, et à la rigueur, vous vous seriez contenté de m'épouser, faute de mieux. J'étais un pis-aller. Je vous pardonne cet odieux calcul, mais je prie Dieu que Germaine refuse d'être votre femme, car je l'aime, et vous la tromperiez comme vous m'avez trompée. Elle refusera, je l'espère, quand elle saura ce que vous valez. Votre trahison ne vous portera pas bonheur, je vous le prédis.

L'héritier, troublé par cette déclaration de guerre, allait tenter encore de se justifier, mais la chanson arabe était finie, et le silence s'était fait tout à coup dans le salon. Germaine fermait le piano; sa mère et son oncle se levaient pour remercier le lieutenant, qui venait de leur montrer un échantillon de poésie primitive et de musique sauvage. Laurence elle-même abandonna sa broderie, et du Pomméval dut en rester là.

— C'est charmant, dit avec conviction M. Daudierne, qui

n'avait écouté que très-approximativement. Vous devriez bien, mesdemoiselles, renoncer à Beethoven et à Mozart, qui m'endorment. J'aime mieux les airs qu'on n'a jamais notés. Les Peaux-Rouges d'Amérique en ont de très-jolis.

— Les Bohémiens aussi, répliqua Germaine en riant. Voulez-vous qu'on envoie chercher Roch Ferrer?

— J'espère bien que le drôle ne mettra les plus pieds à la Germonière. Il couchera en prison un de ces jours, et il ne l'aura pas volé.

Vous ai-je appris que le procureur de la République le soupçonne d'avoir noyé nos voisins, qu'il prétend avoir voulu sauver?

— Oui, mais je ne croirai jamais cela.

— Parce que je ne vous ai pas tout dit. Il paraît qu'il a été payé par un cousin de madame Viguemal qui avait quitté le pays et qui y est revenu tout exprès pour faire ce mauvais coup.

On le cherche, celui-là, et dès qu'on l'aura trouvé, on ouvrira une instruction, qui mènera les deux complices en cour d'assises.

Roger Pontac tressaillit. Le cousin qu'on soupçonnait d'un crime abominable, c'était lui évidemment. Aucun autre parent de madame Vignemal n'avait quitté le pays, et n'y était revenu à l'improviste.

L'accusation était absurde et ne valait pas qu'il en tînt compte. Peu s'en fallut pourtant qu'oubliant les recommandations de mademoiselle Daudierne, il ne trahît l'incognito qu'elle l'avait prié de garder provisoirement. Germaine intervint à propos.

— Mais c'est un roman, ce parent qui reparaît à point nommé pour noyer les gens, s'écria-t-elle. Je ne savais pas que les magistrats eussent tant d'imagination. Ils inventent des coups de théâtre.

— Le président Lestrigon est incapable de mentir, et c'est de lui que je tiens le renseignement, dit l'oncle Armand. Madame Vignemal avait élevé par charité un petit drôle qui la récompensa fort mal de ses bontés. Il se sauva de l'école, il y a une dizaine d'années, et l'on n'entendit plus jamais parler de lui.

— Il me semble, murmura madame Daudierne, que le docteur nous a raconté cette histoire.

— Parfaitement. Je crois même qu'il nous a dit le nom de l'individu, mais je l'ai oublié, et je n'ai pas songé à le demander au président. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet homme a été vu, la veille ou l'avant-veille de l'accident, rôdant autout de la propriété des Vignemal. Le jardinier l'a reconnu. Par malheur, il n'a pas pensé à le suivre.

— Et depuis cette rencontre, le fantastique cousin ne s'est plus montré, dit ironiquement Germaine. Il a peut-être un talisman qui le rend invisible.

— Tu ris, petite. Tu as tort. On sait à n'en pas douter qu'il est caché quelque part, dans les environs du Fougeray, et on le cherche sans bruit, pour ne pas éveiller la défiance de son complice.

— Son complice, c'est Roch Ferrer, je suppose?

— Parbleu! Ces deux garnements ont dû s'entendre au premier mot.

— Ils se connaissaient donc?

— On n'en sait rien, mais, quoi qu'il en soit, ils ont pu s'aboucher sur un chemin ou dans un bois. Le bohémien n'a pas de domicile fixe. Il passe ses nuits dehors, et il ne couche jamais deux fois de suite à la même place.

— Oh! il ne s'éloigne pas beaucoup de la Germonière, et je parierais volontiers que si Laurence voulait faire son portrait, on n'aurait pas de peine à le dénicher.

— C'est possible, mais je ne veux pas, dit sèchement la sœur aînée.

— Enfin, reprit Germaine, pourquoi n'interroge-t-on pas ce pauvre garçon, puisqu'on le soupçonne? Il se justifierait, je n'en doute pas.

— On attend, pour l'arrêter, que l'autre soit pris. Si l'on emprisonnait Roch, le cousin qu'on cherche s'empresserait de déguerpir, et l'on ne pourrait plus les confronter.

Roger Pontac écoutait en fronçant le sourcil le réquisitoire de l'oncle Armand, et se tenait à quatre pour ne pas lui crier : Ce cousin, c'est moi, et ce que vous dites n'a pas le sens commun.

Un coup d'œil de Germaine l'empêcha encore une fois de casser les vitres, et la jeune fille, qui plaidait l'innocence de Roch Ferrer, trouva un auxiliaire inattendu.

Arthur du Pommeval ne tenait pas du tout à ce qu'on arrêtât des gens à propos de l'événement qui le faisait héritier. Il savait qu'un procès criminel retarderait l'envoi en possession, et qu'au cours de ce procès, il pourrait surgir des incidents qui remettraient en question la validité du témoignage de M. Grandminard.

— Il me semble, dit-il, que la justice agirait bien légèrement, si elle faisait emprisonner deux hommes sur des indices vagues. Je ne connais pas cet insaisissable cousin de madame Vignemal, mais je ne crois guère à ce qu'on raconte de lui. S'il avait eu de mauvais desseins contre sa parente, il les aurait exécutés tout seul, et surtout il ne se serait pas adressé à ce braconnier, qui est incapable de commettre un crime, le docteur Subligny l'affirme.

— Le docteur s'intéresse à lui, et m'est avis qu'il a tort, grommela M. Daudierne. Mais nous avons bien assez parlé de cette vilaine affaire. M. Pontac nous a dit un air algérien. Je n'abuserai pas de sa complaisance en le priant de

recommencer, mais j'espère qu'il va nous donner des détails sur les chasses africaines. Avez-vous tué des lions, mon cher lieutenant?

— Jamais, monsieur, répondit Pontac. Je vous avouerai même que j'ai peu de goût pour la chasse. Depuis que je suis au château de Bretteville, je n'ai pas tiré un coup de fusil. Mais je serai charmé de faire mes débuts avec vous... et si ces dames veulent bien fixer le jour de la grande battue dans la forêt de la Bretèche, je donnerai des ordres pour que tout soit prêt.

— C'est à M. le duc de choisir le jour qui lui conviendra, dit du Pommeval, à seule fin de rappeler qu'il se considérait comme invité.

— M. de Bretteville s'en rapporte à moi; j'ai carte blanche pour organiser la partie. Il prie seulement ces dames de l'excuser, s'il n'y assiste pas. Il est tout à sa douleur, et je me reprocherais de le laisser trop longtemps seul. Je vais donc prendre congé de vous, madame, dit Roger, en s'inclinant devant la mère de Germaine.

— Quoi! vous ne nous ferez pas le plaisir de dîner à la Germonière! s'écria l'oncle Armand.

— Veuillez m'excuser, M. de Bretteville m'attend, et si nous chassons cette semaine, comme il le désire, j'aurai dès ce soir des mesures à prendre.

— Voulez-vous que nous chassions après-demain? Je consulte mes nièces et notre ami du Pommeval. Alfred ne vote pas, puisqu'il a jugé à propos de nous fausser compagnie.

— Oui, oui, après-demain, s'écria Germaine en battant des mains.

— Parfaitement, dit du Pommeval.

Laurence approuva d'un signe de tête, et madame Daudierne n'éleva pas d'objection, quoique le projet lui plût médiocrement. En d'autres temps, elle s'y serait opposée;

mais le mariage de Germaine lui semblait si probable qu'elle ne voulait pas priver les fiancés d'un divertissement qui leur plaisait à tous les deux et qui devait faire naître des occasions de causer librement, sans manquer aux convenances, puisque l'oncle Armand serait de la partie.

Si Roger s'était décidé à abréger sa visite, c'est qu'il avait lu dans les yeux de Germaine qu'elle lui conseillait de quitter la place. Il entendait fort bien ce langage muet, plus facile à interpréter que le langage des fleurs. Et il devinait pourquoi Germaine souhaitait qu'il partît. L'intelligente jeune fille comprenait ce que le lieutenant Pontac devait souffrir pendant que M. Daudierne l'accusait, sans le nommer, et elle craignait que la patience ne lui échappât. Ce n'était pas le moment d'éclater. Mieux valait se taire jusqu'au jour où la justice s'apercevrait qu'elle faisait fausse route.

On insista pour le retenir. Du Pomméval, qui ne voulait pas être en reste de politesses, lui offrit son coupé pour rentrer à Bretteville. Il alla même jusqu'à lui proposer de l'y reconduire. Roger refusa tout, excepté une poignée de main de son rival, qu'il fut bien obligé de subir. On se sépara, en se promettant de se retrouver le surlendemain. Le rendez-vous de chasse fut fixé, d'un commun accord, sur la lisière de la forêt de la Bretêche, au pied de la roche de Lémon, où les invités arriveraient en voiture en prenant la route départementale que Germaine, emportée par Ralph, n'avait pas suivie pour y aller, et l'on peut croire que l'arrangement ne déplut pas à l'héroïne de cette aventure équestre.

Roger était venu à pied. Il avait laissé ses chevaux en Tunisie, et il montait rarement ceux que le duc mettait à sa disposition. La Germonière, d'ailleurs, n'était qu'à six kilomètres du château, et le sous-lieutenant des hussards était

aussi bon marcheur que bon cavalier. Il s'en alla par le chemin qu'il préférait, c'est-à-dire en traversant le jardin et en remontant la levée du Beuvron jusqu'à la grille du parc, qu'on ne fermait que le soir.

Et l'allée droite le conduisit justement à l'endroit où se trouvait le bac, avant que la tempête l'eût emporté.

Il l'avait vu jadis, ce bac, sommairement établi par des propriétaires qui n'en usaient guère et qui n'aimaient pas à se mettre en dépense. Il se rappelait le bateau vermoulu, les pieux à peine équarris qui tenaient sur les deux rives les deux bouts du câble usé par les frottements répétés de la corde d'attache. Il pensait bien que madame Vignemal n'avait jamais rien fait réparer, et il s'étonnait que tout cet appareil, si mal entretenu, eût duré si longtemps.

L'idée lui vint d'y donner un coup d'œil en passant. Il descendit jusqu'au bord du Beuvron, et il vit qu'un fragment du cordage rompu était resté attaché au poteau de la rive droite, et traînait dans l'eau. Il l'attira à lui, et il constata, en l'examinant de près, que le chanvre, pourri par l'humidité, n'avait plus assez de consistance pour résister à l'effort d'une lourde barque poussée par un courant très-violent.

— C'est un simple accident, murmura-t-il, et un accident qu'on aurait dû prévoir. Ce câble avait peut-être vingt ans de service. S'il a cassé, ce n'est pas la faute de ce vagabond, que la justice soupçonne. Et quand je pense qu'on me soupçonne aussi, moi, je suis tenté de croire que tous ces gens-là sont fous... y compris M. Daudierne, qui répète leurs inventions stupides. Je me rappelle maintenant que le docteur Subligny m'a demandé l'autre jour si je connaissais Roch Ferrer. On lui aura sans doute raconté la même histoire. Évidemment, il n'y a pas attaché d'importance, mais en vérité je ne puis pas rester sous le coup d'une accusation de ce genre... si absurde qu'elle soit. C'est un miracle que

personne dans le pays n'ait découvert que Roger Pontac demeure au château de Bretteville. Je n'attendrai pas qu'on vienne m'y chercher. M. Subligny m'a écrit de Paris qu'il rentrerait à Arcy demain ou après-demain. Dès qu'il sera de retour, je le prierai de me conduire chez ce président Lestrigon, qui a si bien renseigné M. Daudierne, et nous nous expliquerons à fond. Je veux en finir avec les faux bruits.

La nuit approchait. Il ne s'arrêta point à contempler le ruisseau dangereux qui avait englouti les époux Vignemal, ni les toits du Fougeray qu'on apercevait sur l'autre rive, au fond d'une plaine ondulée. Il remonta sur la levée, il trouva ouverte la grille du parc, et il prit le chemin de Bretteville en songeant aux incidents de sa visite à la Germonière.

Il venait de se trouver face à face avec cet Arthur du Pomméval qui lui enlevait une fortune et qui prétendait épouser mademoiselle Daudierne. Il l'avait vu, il lui avait parlé, et il reconnaissait que cet héritier avait tout ce qu'il fallait pour plaire aux parents de Germaine. Entre un élégant millionnaire et un sous-lieutenant pauvre, la lutte n'était pas égale. Et pourtant, Roger ne désespérait pas encore. Germaine ne lui avait pas dit qu'elle l'aimait, mais assurément elle n'aimait pas M. du Pomméval, puisqu'elle voulait qu'il épousât sa sœur. Mademoiselle Laurence avait causé longuement avec le bel Arthur pendant que Germaine accompagnait sur le piano un air propice aux confidences. Était-ce un double présage, ces deux tête-à-tête que ni la mère ni l'oncle n'avaient troublés? Pontac n'osait pas le croire, mais il sentait bien qu'il ne dépendait plus de lui d'échapper à sa destinée. Il aimait, et il était prêt à tout sacrifier à son amour. La guerre, la gloire militaire, l'avancement, il n'y songeait plus. Le vent de la passion avait soufflé sur tous les rêves de sa jeunesse. Il lui semblait maintenant qu'il

n'avait commencé à vivre que le jour où l'écho de la roche de Lémon avait répété le doux nom de Germaine.

Les chimères qui l'occupaient ne lui permettaient pas de prendre garde aux bruits qu'on entend sur une route bordée d'arbres et de broussailles : les branches qui craquent, les feuilles sèches qui tourbillonnent, les oiseaux qui s'envolent. Il allait d'un pas égal et rapide, sans tourner la tête et sans se laisser distraire de ses pensées par les échappées de vues qui se présentaient à chaque tournant du chemin.

Le Beuvron n'était pas loin, et ses eaux grises miroitaient aux dernières clartés d'une claire journée de la fin de l'automne.

Roger n'apercevait pas un point noir qui faisait tache au milieu du courant et qui se rapprochait peu à peu de la rive droite. Roger marchait toujours, et il allait arriver à l'endroit où, quelques jours auparavant, il avait quitté mademoiselle Daudierne, quand un homme se dressa sur la berge, à dix pas de lui.

Cette fois, le lieutenant, brusquement tiré de ses rêveries par cette apparition, s'arrêta court et fit face à l'ennemi.

Certes, Roger n'était pas peureux, et ses campagnes en Afrique l'avaient accoutumé aux surprises; mais il avait appris, en faisant la guerre aux Arabes, qu'il faut toujours commencer par se mettre en état de défense, quand on se trouve subitement face à face avec un homme sur un chemin solitaire.

Il tira prestement de sa poche un joli revolver, et après l'avoir armé, il marcha tranquillement à la rencontre de cette apparition, presque fantastique, car elle avait l'air de sortir de la rivière.

La nuit tombait, les objets commençaient à se confondre dans le clair-obscur du crépuscule, et il devenait difficile d'apprécier justement leurs proportions. La silhouette qui se

détachait en noir sur le ciel gris paraissait gigantesque.

En s'approchant, l'officier de hussards vit qu'il avait affaire à un grand gars, vêtu de peaux comme un naturel de la Sibérie et tout ruisselant d'eau.

Cet étrange compagnon le regardait fixement, mais il ne bougeait pas. On eût dit qu'il tenait à ne pas s'éloigner du Beuvron, qui était sans doute sa ligne de retraite. Son attitude n'avait rien d'offensif, et il semblait être venu là en curieux, pour le plaisir de voir passer un homme bien habillé.

Roger n'eut pas besoin d'un grand effort de mémoire pour se rappeler ce qu'on venait de lui dire à la Germonière, et il devina bien vite que le hasard l'avait mis en présence du braconnier qu'on soupçonnait d'avoir joué un vilain rôle dans la tragédie du bac. Et il se souvint aussi qu'on accusait ce braconnier d'avoir agi d'accord avec un cousin de madame Vignemal, pressé d'hériter de sa parente.

Le cousin qu'on ne nommait pas, c'était lui, Roger Pontac, et l'occasion était bonne pour s'expliquer avec son prétendu complice.

— Bonsoir, Roch, lui dit-il froidement.

— Vous me connaissez! s'écria le bohémien.

— Non, mais on prétend que tu me connais.

— Moi! Tout à l'heure, je vous ai aperçu de loin... au moment où vous examiniez la corde cassée...

— Ah! vraiment? Où étais-tu donc?

— En face de vous... de l'autre côté du Beuvron.

— Et je te retrouve ici! Tu as donc traversé l'eau? Je ne savais pas qu'il y eût un pont.

— Je l'ai passée à la nage.

— En effet, tu es mouillé des pieds à la tête. Il paraît que tu n'es pas frileux et que tu ne crains pas pour ta peau.

— Je ne crains rien du tout.

— Pas même la justice, à ce qu'il paraît.

— Si vous parlez des gardes-chasse du duc ou du garde champêtre de la commune, c'est vrai, je me moque d'eux. Ils peuvent bien me chercher, ils ne me prendront jamais.

— D'autres te prendront... les gendarmes, par exemple. Et tu iras en prison à Arcy.

— Pourquoi? Je n'ai tué personne, et je n'ai jamais volé.

— En es-tu bien sûr?

— Attraper les lièvres de la forêt et les carpes de la rivière, ce n'est pas voler.

— Va demander à M. Daudierne ce qu'il pense de ton cas.

— Vous venez de la Germonière?

— Tu le sais bien, puisque tu m'as vu sur la levée qui est au bout du jardin.

— C'est la première fois que vous y allez?

— Non, la seconde.

— Vous êtes d'Arcy?

— Tu es trop curieux, mais je veux bien répondre à tes questions... à condition que tu répondras aux miennes. Non, je ne suis pas d'Arcy, mais je suis du pays et j'y connais bien des gens, le docteur Subligny, entre autres.

— Le docteur Subligny! est-ce qu'il vous a parlé de moi?

— Oui, et il ne m'en a dit que du bien. Mais tout le monde n'est pas de son avis. M. Daudierne prétend que tu as aidé les Vignemal à se noyer.

— Il sait bien le contraire. Il était là quand j'ai essayé de les sauver.

— Le procureur de la République n'y était pas; et il t'accuse.

— C'est possible. Il m'a interrogé l'autre jour au Fougeray, et je me suis bien douté qu'il avait envie de me faire arrêter, mais il n'a pas osé Il n'y avait rien contre moi.

— Connais-tu les héritiers des Vignemal?

— Les héritiers?

— Oui, les parents qui auront le bien du mari et de la femme.

— J'ai entendu dire que le mari avait un neveu et que la femme avait des cousins, mais je ne me suis jamais occupé d'eux.

— Alors tu ne connais pas un nommé Pontac?

— Pas même de nom.

— Ni un M. du Pommeval.

— Celui-là, je l'ai vu souvent. Voilà six mois qu'il vient presque tous les jours à la Germonière.

— Tu montes donc la garde autour de la propriété de madame Daudierne?

— Non, mais je vois entrer ou sortir tous ceux qu'on reçoit au château.

— Tu ne m'avais jamais vu, moi?

— C'est pour vous voir de plus près que j'ai traversé le Beuvron.

— Tu espionnes les invités, à ce qu'il paraît. Eh bien! que penses-tu de moi, maintenant que tu m'as parlé?

— Je pense que, si vous êtes l'ami de M. Subligny, vous êtes un brave homme.

— Tu as raison. Le docteur n'a pour amis que de braves gens. Et il est aussi l'ami de M. du Pommeval.

— Oh! celui-là, je le déteste.

— Bah! qu'est-ce qu'il t'a donc fait?

— Rien. Il ne sait seulement pas que j'existe. Mais il me déplaît.

— Alors tu ne seras pas content d'apprendre que, par la mort de son oncle Vignemal, il est devenu propriétaire du Fougeray?

— Ça m'est égal.

— Et qu'il voisinera plus que jamais avec la famille Dau-

dierne. Il finira peut-être par épouser une des demoiselles.

— Laquelle? demanda vivement le bohémien.

— Interroge-le quand tu le rencontreras, répondit en souriant Roger Pontac. Il te renseignera beaucoup mieux que moi qui ne suis pas dans le secret des projets de madame Daudierne.

— Alors, reprit Roch avec embarras, vous ne venez pas pour épouser, vous?

— Non. Je n'hérite pas, moi, et l'on ne voudrait pas d'un pauvre diable qui n'a que son grade.

— Ah! vous êtes militaire?

— Officier de cavalerie, et je me suis engagé comme simple soldat. Tu devrais bien en faire autant.

— J'y ai pensé plus d'une fois, mais... je ne veux pas.

— Pourquoi? Tu es taillé pour monter à cheval, tu es fort, adroit et hardi... tu es accoutumé aux privations. . la vie de chasseur d'Afrique t'irait comme un gant.

— Plus tard, peut-être... maintenant, non. Je veux rester ce que je suis.

— Vagabond et maraudeur. Tu t'en repentiras, mon garçon, car l'existence que tu mènes finira mal... et cela plus tôt que tu ne penses. On te surveille, et un de ces jours on t'arrêtera. Tu prouveras, je veux bien le croire, que tu n'es pour rien dans l'accident qui a coûté la vie à deux personnes, mais on te condamnera pour avoir chassé et pêché sans permis. Et quand tu auras fait ton temps de prison, tu recommenceras. Ça mène très-loin, les récidives. Crois-moi, Roch, ne perds pas de temps, viens me trouver demain au château de Bretteville. Je te remettrai une lettre pour l'officier qui commande le dépôt de mon régiment à Castres, et de l'argent pour faire le voyage. On t'engagera tout de suite, et dans six mois on t'enverra à mon escadron. Tu verras du pays, tu tireras des coups de fusil... c'est amusant, ça... et l'année

prochaine, tu passeras brigadier. Les gendarmes qui te cherchent pour te coffrer seront bien attrapés.

— Au château de Bretteville? Vous êtes donc le fils du duc?

— Non; pas même son parent; mais je demeure chez lui. Je t'y attendrai demain, et si tu tiens à consulter le docteur Subligny avant de te décider, nous irons le voir ensemble à Arcy.

Roger Pontac avait oublié une des recommandations de l'ex-chirurgien-major qui connaissait mieux que lui le fond des choses, et qui lui avait conseillé d'éviter le sauvage du Beuvron. Roger ne pensait plus aux soupçons ridicules dont M. Armand Daudierne venait de l'entretenir.

Il n'admettait pas qu'on pût sérieusement accuser un officier français d'avoir payé un coquin pour noyer une cousine à héritage, et maintenant qu'il avait causé avec Roch Ferrer, il le tenait pour un brave irrégulier, incapable de commettre un crime si lâche. Il ne se demandait pas pourquoi cet indépendant tenait tant à rester sur les terres de madame Daudierne, ni pourquoi il avait passé la rivière à seule fin de regarder sous le nez un monsieur qui sortait du jardin de la Germonière. Il ne songeait qu'à le remettre dans le droit chemin en lui ouvrant une carrière honorable.

— C'est convenu, tu viendras.

Roch, au lieu de répondre, fit volte-face pour se jeter à l'eau. Il sauta dans le Beuvron et se mit à nager vigoureusement vers la rive opposée.

— Allons! dit Roger, stupéfait, décidément, ce garçon n'a pas de vocation pour l'état militaire. C'est dommage. Il aurait fait un excellent soldat, mais du diable si je devine pourquoi il a traversé le Beuvron tout exprès pour se trouver sur mon chemin. J'ai oublié de le lui demander, et, d'après les questions qu'il m'a faites, je serais presque tenté

de croire qu'il s'est constitué le surveillant des messieurs qui fréquentent la Germonière. Il m'a demandé si je venais pour épouser, et il déteste du Pomméval. Il est capable de s'être amouraché d'une des demoiselles Daudierne. Je n'y puis rien, et j'ai fait de mon mieux pour le décider à partir. Mais j'avertirai mademoiselle Germaine, et je suis sûr qu'elle m'approuvera.

Roger ne se trompait pas, et en vérité il ne pouvait pas deviner que Laurence allait entrer en scène dans ce drame intime où il jouait le rôle de premier amoureux.

VI

A la Germonière, qu'il y eût des invités ou qu'on fût en famille, le dîner était toujours gai.

La table était abondamment servie, la cuisine était louable, et ce qui vaut encore mieux, tous les Daudierne avaient bon appétit, bon estomac et fort peu de soucis. Assez nombreux pour se suffire à eux-mêmes, ils prenaient plaisir à se donner la réplique, et la causerie ne languissait jamais.

L'oncle Armand parlait facilement et buvait sec. Il avait rempli de vins de premier choix la cave de sa belle-sœur, qui ne s'y connaissait guère, et comme il avait beaucoup vu et beaucoup retenu, il n'était jamais à court d'histoires intéressantes.

Son neveu Alfred faisait ce qu'il pouvait pour l'imiter, mais il n'était pas de force. Au troisième verre, il ne distinguait plus un premier cru d'un grand ordinaire, et il se lançait dans des anecdotes parisiennes qui lui attiraient de fréquents rappels à l'ordre. Il n'en faisait pas moins sa partie dans ce

concert agréable, car ses sœurs s'amusaient de ses travers, et l'oncle Armand ne se gênait pas pour se moquer de lui, quand il s'avisait de raconter ses bonnes fortunes.

Germaine était toujours disposée à rire; Laurence, plus sérieuse, n'était cependant pas triste, et leur mère possédait, entre autres qualités, une parfaite égalité d'humeur.

Si bien que c'était tous les jours fête dans la salle à manger coquettement arrangée par la châtelaine, qui entendait à merveille les aménagements intérieurs et extérieurs. Tout était soigné chez elle, depuis le jardin jusqu'au grenier.

Lorsqu'il y avait des invités, la joie était à son comble, et il y en avait souvent pendant la belle saison.

Madame Daudierne, rompant avec les traditions de la province, ne donnait pas de grands dîners. Elle ne lançait pas d'invitations quinze jours à l'avance, et elle ne se croyait pas obligée de régaler ses hôtes d'un festin à quatre services. On venait quand on voulait, et l'on était toujours délicatement traité.

Les dames d'Arcy, qui ne pratiquaient pas ce système, et pour cause, trouvaient qu'elle se gênait trop peu et qu'elle ne se faisait pas honneur de sa fortune. Elles acceptaient pourtant quand on les retenait après une visite, mais c'était pour voir comment on mangeait à Paris. Et M. Armand, qui avait toujours son franc parler, ne manquait pas cette occasion de leur raconter sur les usages du monde qu'elles ignoraient des bourdes prodigieuses. Quand il lui prenait fantaisie de les faire enrager, il s'amusait même à leur annoncer qu'il se proposait d'inviter prochainement le nouveau sous-préfet, que la bonne société de la petite ville avait mis en quarantaine.

Ces messieurs se faisaient moins prier pour rester à dîner, surtout les jeunes, qui savaient que la soirée serait intéressante.

Et lorsqu'il n'y avait à table que les familiers de la Germonière, on se donnait le plaisir de passer en revue les bourgeois d'Arcy et leurs ridicules. Mais les plaisanteries n'allaient jamais trop loin, et quand elles tombaient sur les convives, ceux qui en faisaient les frais étaient les premiers à en rire.

Arthur du Pomméval avait été bien souvent de ceux-là, car on le recevait sur le pied d'intimité, et, en ces temps heureux, il était sympathique à tous et à toutes.

On lui savait gré de préférer les plaisirs des réunions de famille aux émotions du baccarat et aux déplacements hippiques.

Il faut ajouter qu'il bénéficiait alors de sa situation de candidat perpétuel au mariage et qu'il se tirait avec beaucoup d'aisance et de bonheur de ce rôle difficile à soutenir longtemps. Il se gouvernait de façon à laisser penser qu'il s'estimerait trop honoré d'entrer dans la famille, et que s'il ne se déclarait pas ouvertement, c'était par excès de modestie.

Et en ne se prononçant pas pour l'une ou pour l'autre des demoiselles Daudierne, il avait pris le meilleur moyen de se les rendre favorables toutes les deux.

La plus jeune, qui ne songeait pas du tout à l'épouser, le trouvait amusant et commode au possible. Elle reconnaissait que son absence faisait manquer toutes les parties, qu'il n'y avait pas de bonnes sauteries sans lui, et la sœur aînée n'y contredisait pas.

La mort tragique des Vignemal avait changé tout cela. L'héritier avait dû enfin prendre une résolution, et comme il arrive toujours aux hésitants qui se décident subitement, il n'avait satisfait personne.

Laurence, blessée au cœur, ne lui pardonnait pas de l'avoir trompée, et Germaine, trop clairvoyante, ne lui

savait aucun gré de la préférence tardive dont il s'avisait de l'honorer.

Il n'était pas jusqu'à madame Daudierne qui ne se sentît atteinte dans son repos par ce revirement inattendu. Elle en voulait presque à du Pomméval de s'être trompée en lui supposant des intentions qui n'étaient pas les siennes.

Il n'y avait guère que l'oncle Armand qui ne fût pas mécontent du choix fait par son protégé, et il eût été assez embarrassé s'il lui avait fallu dire pourquoi.

Alfred, sur ce point, n'avait pas d'opinion arrêtée. Il se félicitait d'être le beau-frère d'un bon garçon qui comprenait la vie et qui prêtait facilement. Peu lui importait que cet obligeant ami épousât Laurence ou Germaine.

Et dans la nouvelle situation qu'avait créée la demande en mariage officiellement présentée par le docteur Subligny, Roger Pontac ne comptait que comme un aimable voisin de campagne, une recrue précieuse pour occuper les loisirs d'une villégiature d'hiver.

Il avait plu à tout le monde. M. Daudierne le portait aux nues. Madame Daudierne louait sa tenue parfaite et son langage réservé. Laurence le trouvait à son goût, quoiqu'elle l'eût peu regardé et encore moins écouté. Alfred rêvait de l'éblouir par des exploits de chasse et des prouesses équestres. Du Pomméval le tenait en considération particulière, à cause de l'intérêt que lui portait le duc de Bretteville.

Germaine n'en disait pas tant de bien que ces enthousiastes, mais elle en pensait davantage, et personne n'avait deviné ce qu'elle pensait.

On croira sans peine que le jour où l'officier de hussards rencontra pour la première fois à la Germonière Arthur du Pomméval, il fut fort question de lui après son départ.

Arthur était resté. Son deuil ne s'opposait pas à ce qu'il

passât la soirée en petit comité, maintenant qu'il était presque de la famille, et il tenait beaucoup à profiter du privilége qu'on accorde, en pareil cas, aux prétendants admis à faire leur cour.

Il eut beau s'évertuer à être aimable, le dîner fut froid. Germaine y montra pourtant son entrain accoutumé. Sa mère, son oncle et son frère se mirent en quatre pour égayer la réunion. Mais il suffit d'une note fausse pour troubler l'accord le plus parfait, et Laurence donna la sienne, très-doucement, sans aigreur apparente. Elle se contenta de lancer à propos des mots qui tombaient d'aplomb sur les gommeux de province en général et sur le bel Arthur en particulier. Elle exalta le mérite des intrépides qui ne doivent rien qu'à eux-mêmes et qui ne comptent pas sur la fortune des autres pour se faire une place dans la vie.

Elle en dit tant que M. Daudierne se demanda si le lieutenant Pontac n'avait pas fait sur elle une impression très-vive, et qu'il se permit de la plaisanter sur ses idées romanesques. Madame Daudierne, qui la connaissait mieux, y attachait moins d'importance, mais elle voyait bien que la pauvre enfant ne tenait ce langage que pour dissimuler de cruelles souffrances, et elle en arrivait presque à se reprocher d'avoir toléré, sinon encouragé, la trahison de M. du Pommeval. Elle songeait même vaguement à revenir sur le consentement qu'on lui avait arraché, un peu par surprise, et à tâcher de ramener le volage héritier à ses premières amours; mais le coupable n'avait pas l'air de se repentir. Il flirtait ouvertement avec la cadette, sans se soucier de chagriner l'aînée; on voyait bien qu'il se croyait en situation de choisir et qu'il ne regrettait pas d'avoir choisi.

Germaine manœuvrait de telle sorte qu'il était à peu près impossible de savoir si elle était flattée des attentions de son voisin de table ou si elle prenait tout simplement plaisir à

l'exciter pour qu'il s'enferrât dans quelque galanterie niaise ou dans des compliments ridicules.

Et, quand on se leva pour passer au salon, du Pomméval lui-même était assez embarrassé de sa contenance. Il ne fut pas question de faire de la musique. C'était bon pour un sous-lieutenant d'Afrique de chanter des airs arabes. La nouvelle fortune d'Arthur l'éloignait du piano. Et quand on eut épuisé les sujets de conversation indifférents, quand on eut loué sur tous les tons la courtoisie du duc de Bretteville et arrêté de concert des dispositions pour la grande chasse dans la forêt de la Bretêche, le fiancé sentit qu'il était temps de prendre congé.

On ne chercha point à le retenir, mais on se sépara en très-bons termes. L'oncle Armand et le jeune Alfred allèrent l'accompagner jusqu'à sa voiture, et madame Daudierne étant sortie un instant pour donner un ordre à sa femme de chambre, les deux sœurs se trouvèrent seules.

— Tu as joliment houspillé le bel Arthur, dit Germaine en riant. Tu as bien fait. Il ne l'a pas volé. Je n'ai pas voulu t'aider. Mais un de ces jours, je m'en mêlerai aussi, et tu verras qu'à nous deux nous le remettrons dans le droit chemin.

— Il a pris celui qui lui convenait, répliqua Laurence, et ce n'est pas moi qui l'en détournerai.

— Ce sera donc moi, grande sœur. Je te dirais bien comment je m'y prendrai, mais... c'est un secret que tu me permettras de garder encore quelques jours.

— Oh! tant que tu voudras. Je ne cherche pas à le deviner, et je ne ferai pas à M. du Pomméval l'honneur de m'occuper de lui.

— Et tu auras raison. Ce ne serait pas le moyen de le ramener. Or, tu l'aimes, et...

Laurence protesta d'en geste, mais Germaine reprit gaiement :

— Et moi, je ne l'aime pas. Tu crois que je me vante? Si je te disais que j'en aime un autre?

A ce moment, madame Daudierne reparut, et l'oncle Armand ne tarda guère à se montrer. Alfred était allé se coucher pour se refaire d'une nuit passée au baccarat. Et personne n'avait envie de prolonger la veillée, quoiqu'il fût à peine dix heures.

— Notre ami est décidément un charmant garçon, dit M. Daudierne.

— De qui parlez-vous, mon oncle? demanda malicieusement Germaine.

— D'Arthur, parbleu! L'officier de hussards est fort aimable aussi, mais c'est un oiseau de passage, tandis que du Pommeval est et restera à perpétuité seigneur du Fougeray.

— Il ne l'est pas encore Sa seigneurie dépend de Roc Ferrer. Si ce sauvage venait affirmer que madame Vignemal vivait encore quand il l'a laissée sur la berge, l'héritage s'en irait en fumée, vous nous l'avez dit.

— Ne crains rien, petite, cela n'arrivera pas, et quand le bohémien serait payé pour inventer des mensonges, on ne s'en rapporterait pas aux dires d'un pareil drôle.

— Ainsi soit-il! Allons dormir. Je ne rêverai pas de la succession de nos pauvres voisins.

Sur cette déclaration que personne ne releva, chacun gagna sa chambre, après le cérémonial accoutumé des bonsoirs et des embrassades.

Toute la famille habitait le premier étage, à l'exception d'Alfred, qui s'était établi au rez-de-chaussée, pour être plus libre de sortir la nuit, quand la fantaisie lui prenait de monter Ralph et de courir au baccarat d'Arcy.

L'appartement de madame Daudierne était situé entre celui de Laurence et celui de Germaine, qui ne communiquaient pas intérieurement, avec le sien.

Le droguiste, en faisant construire sa maison de campagne, l'avait aménagée comme une caserne. Un interminable corridor, sur lequel s'ouvraient une douzaine de portes, traversait tout le bâtiment pour aboutir d'un côté à l'escalier d'honneur et de l'autre à l'escalier de service. C'était laid, mais c'était commode, au point de vue du chez-soi.

L'oncle habitait le côté cour, la mère et les filles le côté jardin.

— Enfin, je vais donc pouvoir pleurer, murmura Laurence après s'être enfermée au verrou.

Et, se laissant tomber sur un fauteuil, elle fondit en larmes.

Ceux qui l'avaient vue au salon et à table ne se doutaient guère qu'elle s'était enfuie dans sa chambre pour sangloter comme une enfant.

Tant qu'avait duré cette cruelle épreuve imposée par la situation fausse qui lui était faite, elle avait eu la force de se contenir. Elle ne voulait pas donner sa douleur en spectacle. Sa mère et son oncle s'étaient bien aperçus qu'elle souffrait dans son amour-propre, mais ils ne croyaient pas que son cœur fût blessé. Du Pomméval lui-même n'avait vu dans son attitude et dans son langage que les effets d'une mauvaise humeur bien naturelle. Il s'imaginait qu'elle boudait, et qu'avec le temps elle se consolerait de le perdre.

Germaine ne s'y était pas trompée, mais Germaine avait son plan, et jugeait inutile de panser provisoirement une plaie qu'elle se flattait de guérir bientôt.

La délaissée en était donc réduite à dévorer ses larmes, car elle était fière, et elle ne voulait pas qu'on eût pitié d'elle. Sa nature droite se révoltait contre la trahison et répugnait à ces concessions que le monde impose aux femmes. Elle aimait mieux mourir de chagrin que d'essayer de ramener à elle l'homme qui l'abandonnait, ou même de lui laisser croire qu'elle prenait légèrement son manque de foi.

La dissimulation et la coquetterie n'étaient point des armes à son usage.

Et pourtant, c'était sa vie qui venait de se briser, pendant que Roger Pontac chantait en arabe l'*oiseau mélodieux qui vole vers la bien-aimée*. Jusqu'à ce moment décisif où elle s'était trouvée libre de s'expliquer librement avec l'oublieux Arthur, elle avait pu se faire illusion. M. Subligny était venu demander la main de Germaine pour l'héritier des Vignemal, mais cette démarche était si inattendue que toutes les personnes qu'elle intéressait s'étaient demandé si elle avait été réfléchie, ou s'il fallait y voir un coup de tête inspiré par un dépit passager. M. du Pommeval était peut-être piqué d'avoir fait des avances auxquelles Laurence n'avait répondu qu'avec réserve. La place qu'il tenait dans la société d'Arcy, et quelques succès parisiens, lui avaient donné une haute opinion de lui-même, et il avait pu se figurer que, pour soumettre l'aînée, il fallait avoir l'air de rechercher la cadette. Ces procédés réussissent auprès de certaines femmes, et il jugeait peut-être Laurence d'après celles qu'il avait connues.

L'injure était grave, et la noble fille qu'il confondait avec des créatures sans cœur l'avait vivement ressentie; mais ni sa mère ni sa sœur ne semblaient attacher d'importance à ce brusque changement de front. Madame Daudierne avait répondu évasivement, Germaine n'avait fait qu'en rire; et en répétant à Laurence les paroles du bon docteur, elles s'étaient empressées de lui demander son sentiment sur la situation nouvelle que leur créait à toutes les trois la mission que M. Subligny venait de remplir avec tant de désinvolture.

Malheureusement, Laurence avait l'âme haute, et pour peu qu'on la froissât, elle se repliait sur elle-même comme une sensitive. Elle croyait indigne d'elle de se plaindre, et elle voulait avant tout entendre M. du Pommeval lui-même,

le forcer à confesser qu'il s'était engagé et qu'il se jouait de ses serments; lui dire, sans récriminations, tout le mépris que lui inspirait sa conduite et l'abandonner ensuite à ses remords.

Laurence, vivement pressée, avait eu le tort de répondre en protestant que M. du Pommeval était libre de se marier comme il lui plairait, et sa mère, confiante, s'était contentée de cette déclaration trop vague.

La pauvre enfant se préparait ainsi une déception plus amère.

C'en était fait maintenant. L'infidèle, mis en demeure de se prononcer, s'était à peine défendu, et ses protestations embarrassées n'avaient fait qu'arracher à l'abandonnée sa dernière illusion. Il ne lui restait rien à attendre de ce Lovelace de province qui changeait d'amour en changeant de fortune, et qui, pour se ménager un mariage assorti à la médiocrité où il végétait avant la catastrophe du bac, n'avait pas craint de feindre une passion qu'il était incapable de ressentir.

Il avait suffi à Laurence d'un entretien de cinq minutes pour le juger. Elle venait de percer à jour ses calculs intéressés, ses mesquines ambitions, ses capitulations de conscience; elle savait qu'il ne méritait pas qu'elle le regrettât; elle se reprochait de l'avoir aimé, et elle avait peur de l'aimer encore.

— Non, murmura-t-elle en essuyant ses larmes, non, je ne l'aime plus... je le hais, je le maudis, et je me vengerai. Je ne veux pas qu'il trompe Germaine comme il m'a trompée. Elle vient de me jurer qu'il lui était indifférent, et elle ne ment pas... elle ne ment jamais... et cependant elle le reçoit... elle ne le décourage pas... elle ne s'est pas récriée quand notre mère lui a annoncé qu'il l'avait demandée... faut-il croire ce qu'elle me dit... qu'elle veut le ramener à moi? Si elle est sincère, elle est folle. Elle pourra le refuser, mais, si

impudent qu'il soit, il n'aura pas l'audace de me revenir. Il comprendra que je ne voudrais pas de lui, maintenant que je sais ce qu'il vaut. Et qui sait si Germaine ne se laissera pas prendre aux comédies qu'il joue sans vergogne? qui sait s'il ne parviendra pas à lui persuader qu'il a toujours été épris d'elle? Pourquoi ne serait-elle pas aussi crédule que je l'ai été? Tout à l'heure, elle a voulu me laisser entendre qu'elle s'était fiancée à un autre... ce n'était pas sérieux... A qui donc aurait-elle donné son cœur?... Tous les jeunes gens qui viennent ici lui semblent ridicules... A cet officier qu'elle accompagnait sur le piano?... c'est impossible... elle le connaît à peine... elle l'a vu deux fois, et ils n'ont pas échangé dix paroles. Elle a dit cela pour me rassurer, et rien n'empêche qu'elle tombe dans les piéges que ce traître va lui tendre. Elle y tombera d'autant plus facilement que tout le monde l'y poussera, excepté moi. Ma mère, mon oncle, mon frère approuvent les intentions de M. du Pomméval et le soutiennent. Elle résistera, mais, de guerre lasse, elle finira par céder.

Dieu m'est témoin que si je pensais qu'il l'aime sincèrement, si je pouvais seulement espérer qu'il ne fera pas d'elle la plus malheureuse des femmes, j'oublierais l'outrage que j'ai reçu, et je sacrifierais tout à ma sœur... tout, jusqu'à mon ressentiment... je pardonnerais à M. du Pomméval de m'avoir préféré Germaine. Mais il ne voit dans ce mariage que la satisfaction d'un caprice. Il est riche, il veut se donner le plaisir d'épouser une jeune fille qu'il trouve plus jolie que moi. Et quand sa fantaisie sera passée, il la délaissera, comme il m'a délaissée.

Non, non, cela ne sera pas, je ne veux pas que cela soit, dit Laurence en se levant.

La chambre était tendue de gris clair; un feu de bois brûlait dans la cheminée de marbre blanc, et la lueur adou-

cie d'une lampe de nuit éclairait le lit virginal au pied duquel sommeillait un grand chien danois, cher aux deux sœurs, qui lui permettaient de coucher où il lui plaisait.

Ce représentant moucheté d'une race presque disparue gardait alternativement Laurence et Germaine.

Cette nuit-là, c'était le tour de Laurence, et il fallait qu'elle fût terriblement préoccupée pour n'avoir pas répondu à ses caresses. Belt, découragé, était allé s'étendre sur une peau de cygne, rapportée par M. Daudierne d'une chasse dans la baie de Somme, et levait parfois la tête pour suivre d'un regard attentif les mouvements de sa maîtresse.

Elle errait lentement à travers ce petit appartement où elle avait passé tant de bonnes heures, avant de connaître Arthur du Pommeval. Moins expansive que sa sœur, elle avait toujours eu un goût prononcé pour la solitude, et elle aimait à s'enfermer dans ce nid frais et coquet où personne ne venait la troubler. Elle y restait des journées entières à dessiner d'après de vieilles gravures ou à peindre d'après nature des fleurs qu'elle cultivait elle-même, dans de belles jardinières, présent de l'oncle Armand.

Souvent aussi il lui arrivait de s'accouder à sa fenêtre et de s'oublier longtemps à regarder ce paysage fait à souhait pour le plaisir des yeux : au premier plan, les grands arbres du parc; plus loin, le Beuvron aux eaux claires, et au fond, bien au delà des toits d'ardoise du Fougeray, la chaîne de collines bleues qui barrait l'horizon. Elle n'était pas romanesque comme sa sœur; elle n'avait aucun goût pour les aventures; les rencontres au fond des bois ne la tentaient pas, et l'incident de la roche de Lémon l'aurait laissée froide. Sa poésie à elle était méditative; elle rêvait un bonheur à sa guise, et elle entendait la vie d'une autre façon que Germaine. Elle réservait son cœur, de peur de le placer à la légère. Avant d'aimer, elle voulait être sûre d'être aimée.

Et ce n'était qu'après avoir longuement étudié le caractère d'Arthur du Pomméval qu'elle avait répondu aux avances très-marquées du roi de la jeunesse élégante d'Arcy. Il lui plaisait, mais elle tenait à le mettre à l'épreuve, et l'épreuve avait été favorable à cet heureux garçon. Jamais, quoi qu'il en dît, Laurence n'avait pu douter qu'il eût conçu pour elle un amour respectueux et discret. Encore moins avait-elle pu soupçonner qu'il songeât à Germaine. Et peu à peu, elle en était venue à l'aimer, sans s'aveugler pour cela sur ses imperfections. Elle les voyait fort bien, elle sentait qu'il manquait d'énergie, d'esprit de conduite et de fixité dans les idées ; que, livré à lui-même, il finirait probablement comme son père, qui s'était ruiné par vanité provinciale. Mais tous ces défauts, elle les lui pardonnait, parce qu'elle le croyait loyal et bon ; peut-être même n'était-elle pas fâchée qu'il les eût, parce qu'elle espérait l'en corriger. Elle se flattait qu'il lui sacrifierait ses goûts, et elle se faisait une joie de le convertir. Un prétendu plus parfait n'aurait pas pu lui procurer cette satisfaction si chère à toutes les femmes. Du Pomméval, d'ailleurs, lui laissait entrevoir qu'il aspirait à vivre de la vie de famille, l'hiver à Paris, l'été à la Germonière. Il se moquait des faux plaisirs et de l'existence vide des jeunes fous qui ne comprennent pas que le vrai bonheur est dans le mariage. Et comme il était sincère au moment où il parlait, Laurence avait cru à sa profession de foi, et s'était juré de n'épouser que lui. Elle n'attendait plus qu'une occasion pour lui permettre de se déclarer, pour l'y engager même, et pour ouvrir son cœur à sa mère, qu'elle se reprochait un peu de n'avoir pas consultée.

Un jour avait suffi pour dissiper ces décevantes chimères. Le rêve s'évanouissait. Laurence tombait du haut de ses illusions, et le seul sentiment qui lui restât, c'était le désir de punir le traître qui l'avait réduite au désespoir.

— Oui, murmura-t-elle, je veux qu'il expie sa trahison.

Germaine le leurrera de promesses qui n'engagent à rien, et finira par le congédier. Il en sera pour la honte de m'avoir trompée, et il souffrira dans son orgueil. Mais ce n'est pas assez. Il faudrait le frapper dans ce qu'il a de plus cher... lui enlever cette fortune qui lui a perverti le cœur. Il se croit tout permis, parce que le hasard vient de lui jeter des millions. S'il retombait dans la médiocrité d'où un accident l'a tiré, il sentirait toute l'amertume du châtiment. L'héritage... c'est l'héritage qu'il faudrait lui faire perdre... et mon oncle assure qu'on ne le lui contestera même pas.

Laurence s'était approchée de la fenêtre et regardait distraitement les espaces qui s'étendaient devant la maison. La nuit était assez claire pour qu'on distinguât le cours du Beuvron marqué par une longue traînée de brume.

— Et pourtant, reprit-elle, c'est là que ce bohémien a vu madame Vignemal échouée sur la berge... Était-elle morte? Lui seul pourrait le dire... et s'il disait qu'elle vivait encore au moment où il l'a vue, tout serait remis en question... Mon oncle a déclaré tout à l'heure que M. du Pomméval n'avait plus à craindre que le témoignage de Roch Ferrer... et, si je voulais, Roch Ferrer parlerait... Ne m'a-t-il pas dit, dans le bois du Tertre, qu'il était prêt à faire tout ce que je lui commanderais?... et il ne tiendrait qu'à moi de l'appeler... il guette le signal, et si je faisais briller une lumière aux vitres de ma chambre, il viendrait sur la levée qui est au bout du jardin.

Laurence s'exaltait en parlant, et peut-être pour s'enlever à elle-même le temps de la réflexion, elle prit la lampe qui brûlait près du lit et elle la posa sur l'appui de la fenêtre.

Le chien danois se leva et vint frotter son museau contre la main de Laurence, qui venait de déplacer la lampe.

On aurait juré qu'il comprenait la gravité de cette action toute simple. Ses yeux intelligents et doux semblaient dire

à sa maîtresse : Je suis prêt à te suivre partout et à te défendre contre tous.

Elle aussi comprenait qu'en faisant le signal attendu par le braconnier, elle venait de s'engager dans une mauvaise voie, et que ce premier pas pourrait la mener plus loin qu'elle ne voulait aller.

Correspondre avec Roch Ferrer, avec cet insolent bohémien qui avait l'audace de l'aimer, c'était déjà se compromettre. Aller le rejoindre au rendez-vous qu'il s'était permis de lui donner, c'était bien pis encore, c'était manquer à toutes les règles que s'impose une jeune fille bien élevée.

Si étourdie qu'elle fût, Germaine n'en eût pas fait autant.

Il est vrai que Germaine n'avait pas pu juger Roch Ferrer. Elle ne le connaissait que pour l'avoir entrevu un instant, le soir de l'accident. Elle n'avait pas, comme sa sœur, entendu ses protestations de dévouement soumis et passionné. Ce n'était pas à Germaine qu'il avait dit : « Vous pouvez disposer de moi comme on dispose d'un esclave. Ma vie vous appartient. » Germaine ne savait pas que ce sauvage était capable de respecter une femme, et de lui obéir aveuglément.

— Là-bas, sur la lisière du bois du Tertre, murmurait Laurence, j'étais à sa merci. J'avais perdu la tête quand il s'est emparé de la bride de mon cheval; ma sœur emportée galopait sur la route, et mon oncle était encore loin. Roch aurait pu m'enlever avant qu'on vînt à mon secours. Et il m'a suffi de le regarder pour qu'il baissât les yeux... de lui commander de partir pour qu'il disparût. Je n'ai rien à craindre de cet exalté. Au premier mot dédaigneux que je lui jetterais, s'il oubliait ce qu'il est et ce que je suis, il tomberait à genoux, et il me demanderait pardon. Et puis, la levée du Beuvron est au bout du jardin, à deux cents pas

d'ici... Si j'appelais, on m'entendrait de la maison... d'ailleurs, j'emmènerai Belt.

N'est-ce pas, Belt, que tu me protégerais?

Le danois montra ses dents blanches, en grognant doucement; c'était comme s'il avait répondu, en son langage de chien : Compte sur moi!

Laurence raisonnait ainsi pour se donner du courage, mais elle sentait bien que ce projet d'excursion nocturne était une folie dangereuse, et qu'elle risquerait tout au moins sa réputation en s'aventurant, seule, à pareille heure, sur un chemin écarté, pour s'aboucher avec un vagabond qui bravait les lois et les gendarmes.

— Je m'exposerais inutilement, pensait-elle. Roch ne passe pas toutes ses nuits à observer ma fenêtre. Il n'a pas vu le signal. Comment ai-je pu croire qu'il se trouverait à point nommé sur la rive du Beuvron? La vengeance que je rêvais m'échappe. Personne ne troublera la sécurité de M. du Pommeval.

Laurence, résignée, allait s'éloigner de la fenêtre, lorsqu'elle vit briller un feu au bout du jardin. Ce n'était qu'un point lumineux, mais ce point s'élevait et s'abaissait alternativement.

— Il a aperçu ma lampe, et il me répond qu'il est là, murmura-t-elle. Je me trompais. Il a attendu, sans se lasser, et il est prêt. Il tient sa promesse, lui... il me donnerait sa vie, si je la lui demandais. Et je récompenserais son dévouement héroïque en lui laissant croire que j'ai donné le signal pour le mettre à l'épreuve et pour me moquer de lui! Ce serait presque l'autoriser à venir m'appeler sous ma fenêtre et à escalader les murs pour arriver jusqu'à moi... et il le ferait... aucun obstacle ne l'arrête. Non, je ne veux pas être la cause d'un malheur ou d'un scandale. Si mon oncle le surprenait cherchant à forcer une porte, il le tuerait d'un

coup de fusil, et s'il le rencontrait dans la maison, il me soupçonnerait de l'y avoir introduit. Mieux vaut aller au-devant du danger que de l'attendre ici.

Viens, Belt!

Elle retira précipitamment la lampe, alluma une petite lanterne qui lui servait le soir pour traverser le long corridor où le vent soufflait plus que de raison, et jetant un manteau sur ses épaules, elle se glissa hors de sa chambre, et elle s'achemina sans bruit vers l'escalier de service.

Le chien la précédait en marchant avec précaution. Il avait deviné qu'elle ne voulait pas qu'on l'entendît.

Les murs étaient épais, et il y avait une natte dans le corridor. L'escalier aboutissait à une petite porte qui s'ouvrait sur le jardin, à côté du perron, une porte dont les domestiques n'enlevaient jamais la clef.

Laurence put sortir sans réveiller personne.

Le plus difficile était fait. Ellle n'avait qu'à suivre l'allée droite qui menait à la rivière. Un voyage de cinq minutes, en terrain découvert.

La jeune fille n'hésitait plus. Sa résolution était prise. Et elle n'avait pas peur. Elle était sûre que Roch n'abuserait pas de la situation. Sur quoi fondait-elle cette certitude? Elle eût été fort empêchée de le dire. C'était une sorte d'intuition que connaissent bien ceux qui ont fait la guerre. Il y a des jours où l'on va au feu en se disant : Je ne serai pas tué ; et on ne l'est pas ce jour-là.

La lumière mobile qu'elle avait vue ne se montrait plus, mais cette disparition n'inquiétait pas mademoiselle Daudierne. Roch lui avait dit au bois du Tertre : « Venez sur la levée, et promenez-vous jusqu'à l'endroit où finit la haie de tamaris. » Elle se souvenait de ses paroles, et elle ne doutait pas de le trouver à la place indiquée.

Belt levait déjà le nez au vent, et au moment où sa mal-

tresse atteignit le haut du talus qui dominait le Beuvron, il partit sans aboyer.

— Il le connaît donc, se dit Laurence.

Cet incident avait un bon côté, car les aboiements du chien auraient pu attirer un jardinier ou un garde.

Mais, d'autre part, elle ne pouvait plus trop compter sur la protection de Belt. Le danois passait à l'ennemi.

Elle le vit bientôt revenir, toujours silencieux et gambadant joyeusement autour d'elle, puis se lançant de nouveau sur la levée, où il se perdait dans l'ombre, pour reparaître un instant après et recommencer le même manége, qui signifiait évidemment :

— J'ai retrouvé un camarade, et je vais te l'amener.

— Son instinct ne le trompe pas, pensa-t-elle. Il sait que l'homme qui sans doute l'a caressé plus d'une fois ne me veut pas de mal.

Cependant, avant d'aller plus loin, elle s'arrêta un instant pour écouter et pour regarder. Le silence de le nuit n'était troublé que par le murmure du vent d'ouest qui courbait les tamaris. Au château, il n'y avait plus une fenêtre éclairée. Tout le monde dormait déjà.

Mademoiselle Daudierne n'avait de secours à attendre que de sa propre énergie, de son sang-froid qui l'avait déjà tirée d'un pas difficile. Mais elle ne doutait pas d'elle-même, et elle se remit à avancer bravement.

Elle avait à peine fait dix pas, qu'elle vit Belt en arrêt, la tête tournée vers la rivière. Elle avança encore, en appelant doucement le chien qui ne bougeait pas, et à la clarté de la lanterne qu'elle portait, elle aperçut Roch Ferrer, debout, adossé au tronc d'un chêne qui marquait la limite de l'allée des tamaris.

— Je suis venue, parce que je crois que je puis me fier à vous, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu.

— Merci, murmura le braconnier, beaucoup plus ému que la jeune fille. Je n'espérais pas que vous vous souviendriez de moi. Maintenant, quoi que vous me demandiez, je suis assez récompensé, puisque vous n'avez pas oublié que j'étais prêt à faire tout pour vous servir. Les gens de ce pays me craignent et me haïssent. Vous n'avez pas peur de moi, et vous me parlez avec bonté. C'est plus qu'il n'en faut pour payer ma vie, si vous voulez la prendre.

— Il ne s'agit de rien de pareil. Laissez-moi vous expliquer d'abord pourquoi vous m'avez inspiré de la confiance. M. Subligny m'a répondu de vous, et je vous aurais déjà fait prier de venir à la maison si l'autre jour, au bois du Tertre, vous ne m'aviez pas tenu des propos peu sensés.

— Je suis fou, je le sais.

— Je vous pardonne, parce que j'espère que vous vous guérirez. Si je ne l'espérais pas, je ne serais pas ici. Et je vois que j'ai eu raison de ne pas écouter ceux qui parlent mal de vous. Si vous étiez un méchant garçon, mon chien ne vous aurait pas laissé approcher.

Laurence sentait qu'elle n'avait plus rien à craindre. Dans les expéditions risquées, la situation se dessine dès que le colloque est engagé. Le langage et l'attitude du braconnier n'avaient rien d'inquiétant. Roch Ferrer était bien tel qu'elle l'avait jugé à leur première entrevue.

— On dirait qu'il vous connaît, ce brave Belt, reprit-elle.

— Il vient me voir tous les soirs, avant de rentrer à la Germonière, répondit doucement le bohémien. Les bêtes m'aiment.

— Vous voir! il sait donc où vous demeurez?... Nous ne le savons pas, nous.

— Il sait que, la nuit, je ne m'éloigne jamais de votre jardin. Il me cherche et il me trouve. Voilà sept jours qu'il

est obligé de traverser le Beuvron à la nage pour dîner avec moi.

— Vous vous êtes donc fixé sur la rive gauche?

— Oui, juste en face de votre jardin. Il y a là des broussailles d'où l'on voit tout ce qui se passe au château. Je pourrais vous dire à quelle heure votre fenêtre s'est éclairée chaque soir... à quelle heure votre lumière s'est éteinte.

— Je m'explique maintenant que vous ayez si peu tardé à répondre au signal de ma lampe... car c'est vous, je suppose, qui agitiez ce fanal.

— Ce n'était pas un fanal. C'était une torche que j'ai fabriquée moi-même. Les pins ne manquent pas sur la terre du Fougeray, et j'y fais des entailles pour en tirer de la résine.

Vous voyez que je ne vaux pas mieux que ma réputation. Je prends le bien des autres.

— C'est très-mal, et si vous tenez à me revoir, il vous faudra vivre autrement. Mais il est temps que je vous apprenne pourquoi je suis venue. J'ai un renseignement à vous demander.

Roch baissa les yeux et fit un geste de désappointement. Il espérait que Laurence attendait de lui autre chose qu'un renseignement.

S'il eût été en état de réfléchir, il aurait deviné sans peine que mademoiselle Daudierne n'avait pas risqué cette promenade nocturne pour prendre des informations.

— Vous avez assisté à la mort de nos pauvres voisins du Fougeray, reprit-elle.

— Oui, répondit le braconnier en relevant vivement la tête, j'étais là quand la corde du bac s'est rompue.

— Et vous vous êtes jeté à l'eau pour les sauver. Vous avez même retrouvé le corps de madame Vignemal, et malheureusement la rivière l'a repris.

— Oui... elle l'a repris.

— Je le sais, mais je voudrais savoir si... les choses se sont passées exactement comme vous les avez racontées à mon oncle et au docteur Subligny.

— Vous croyez donc que j'ai menti?

— Je crois que vous aviez peut-être un motif... une excuse pour ne pas leur dire la vérité.

Roch tressaillit et regarda fixement la jeune fille.

— Oh! reprit-elle, je n'ai pas le droit de vous interroger, et vous êtes libre de ne pas me répondre.

— J'ai juré de vous obéir. Parlez, je ne vous cacherai rien.

— Eh bien! la pensée m'est venue que madame Vignemal vivait peut-être encore quand vous l'avez retrouvée, et que, de peur qu'on ne vous reprochât de l'avoir abandonnée sur la berge, vous avez laissé entendre que vous ne saviez pas si elle était morte, alors que vous étiez certain qu'elle ne l'était pas.

— Le juge qui m'a questionné au Fougeray m'a parlé comme vous me parlez, murmura le bohémien, visiblement troublé.

— Et vous avez persisté dans votre première déclaration. C'était tout naturel, mais ce n'est plus à un juge que vous répondez... c'est à... une amie qui vous demande une confession sincère; madame Vignemal était-elle vivante?

— Oui, répondit sans hésiter Roch Ferrer.

— Vous en êtes sûr?

— Maintenant... oui, j'en suis sûr.

— Maintenant, dites-vous? Est-ce que vous en doutiez au moment où vous l'avez vue?

— Je n'en doutais pas, mais... je n'aurais pas pu le prouver. Depuis, j'ai eu la preuve.

— Et cette preuve, vous pouvez la fournir? s'écria mademoiselle Daudierne.

— A vous, oui, répondit Roch Ferrer; je puis prouver que madame Vignemal a repris connaissance, pendant que j'allais chercher du secours au château.

— Eh bien, prouvez-le-moi, dit vivement Laurence. Expliquez-vous d'une façon plus intelligible. Comment savez-vous ce qui s'est passé sur la berge du Beuvron, lorsque vous n'y étiez plus?

— Me croirez-vous, si je vous l'explique?

— Oui, je vous croirai. Pourquoi mentiriez-vous, puisque vous pourriez vous taire?

— Et je me tairais si un autre que vous m'interrogeait, car si je faisais à un autre les aveux que je vais vous faire, il m'en coûterait cher. Mais je vous ai dit que si vous me demandiez ma vie, je vous la donnerais. Je vous la donne, car après m'avoir entendu, vous aurez horreur de moi, et j'en mourrai.

Laurence pâlit. Elle ne s'attendait pas à cette déclaration, et elle en comprenait fort bien la portée. Évidemment, les soupçons du procureur de la République étaient fondés, comme l'assurait l'oncle Armand.

Roch Ferrer avait commis un crime. Et ce crime, il allait l'avouer à mademoiselle Daudierne. Elle cherchait un auxiliaire pour punir Arthur du Pommeval, et elle tombait sur un meurtrier. L'idée de devenir sa confidente la révoltait, et elle ne songeait déjà plus qu'à couper court à l'entretien, de peur d'apprendre ce qu'elle voulait ignorer.

— Non, non, s'écria-t-elle, ne me dites rien de plus. Vous m'en avez déjà trop dit.

— Trop et pas assez, répliqua aussitôt le braconnier. Si je m'en tenais là, vous me prendriez pour un assassin. Il faut que vous sachiez tout. Vous me jugerez après... et si vous me condamnez, j'exécuterai votre arrêt sans me plaindre.

La situation changeait de face. Laurence ne pouvait plus refuser d'écouter Roch Ferrer, maintenant qu'il demandait à se justifier, et elle se reprenait à espérer qu'il n'était pas aussi coupable qu'elle le croyait, après l'avoir entendu commencer par un préambule inquiétant.

— Parlez, murmura-t-elle.

— Je ne les ai pas tués, dit Roch d'une voix assurée, mais j'aurais pu les empêcher de mourir, et je ne l'ai pas fait.

— Comment! mon oncle et M. Subligny nous ont dit que vous vous étiez jeté à l'eau et que vous aviez plongé à plusieurs reprises...

— C'est vrai. Mais avant l'accident j'étais caché dans les broussailles, à quelques pas du sentier qu'ils ont suivi pour s'embarquer. Ils ne me voyaient pas; moi, je les voyais, et je comprenais qu'ils allaient passer la rivière. A ce moment-là, il dépendait de moi de leur sauver la vie. Je n'avais qu'à me montrer et à les avertir.

— Vous ne pouviez pas prévoir l'accident qui leur est arrivé?

— Je savais que la corde du bac était pourrie, et qu'elle ne résisterait pas à la force du courant. Je le savais si bien que, depuis un mois, je ne m'éloignais guère du passage. Si un homme du pays ou un de vos domestiques s'était présenté pour monter dans le bateau, je l'en aurais empêché.

— Si vous nous aviez prévenus, nous l'aurions fait remettre en état.

— Je ne craignais pas qu'il arrivât malheur à vous ni aux vôtres. La barque était attachée sur l'autre bord; elle ne pouvait servir qu'aux gens du Fougeray, et j'étais en guerre avec eux.

— En guerre!... parce qu'ils vous défendaient de chasser sur leurs terres!... Et c'est pour vous venger des poursuites de leurs gardes que vous les avez laissés aller à la mort!

— Non, dit vivement le braconnier, s'il n'y avait eu que cela, je les aurais arrêtés, et je leur aurais montré le danger.

— Que vous avaient-ils donc fait?

— Rien... mais quand j'ai vu qu'ils allaient à la Germonière, j'ai cru...

— Quoi donc?

— J'ai cru que M. Vignemal allait vous demander en mariage pour son neveu.

Cette réponse plus imprévue que toutes les autres troubla profondément Laurence.

Elle sentait bien que Roch ne mentait pas, et elle se disait avec effroi que l'amour insensé qu'elle avait inspiré à ce bohémien avait été la cause indirecte d'une lamentable catastrophe.

— Son neveu! balbutia-t-elle, vous le connaissez donc?

— Je le vois venir au château presque tous les jours, et l'on dit partout qu'il veut vous épouser. Les Vignemal ne venaient jamais chez vous. Je me suis figuré que leur visite n'avait d'autre but que de prier votre mère de vous donner à ce du Pomméval. Je l'aurais tué, lui, plutôt que de permettre qu'il devînt votre mari. J'ai laissé les Vignemal courir à leur perte. C'est un crime, je le sais...

— Un crime que la loi n'atteint pas, mais que votre conscience vous reprochera éternellement.

— Je me suis repenti tout de suite, et j'ai sauté dans le Beuvron pour tâcher de les en tirer.

— Ainsi, c'est bien vrai que vous avez essayé de les sauver? demanda Laurence très-émue.

— Votre oncle lui-même n'en doute pas. Il m'a trouvé tout ruisselant d'eau, grelottant de froid, épuisé de fatigue par vingt minutes de lutte contre un courant auquel rien ne résiste. Au moment où la corde s'est rompue, quand j'ai vu leur domestique les abandonner lâchement, je n'y ai pas tenu.

J'ai oublié les procès-verbaux des gardes, les projets du neveu, et je n'ai plus pensé qu'à porter secours à deux vivants qui allaient périr. Je les aurais ramenés à terre si le bateau n'avait pas chaviré. Vous savez comment c'est arrivé... M. Daudierne et M. Subligny ont dû vous raconter ce que je leur ai dit, sur la levée, à la place où nous sommes... et je ne leur ai dit que la vérité.

— Pas la vérité tout entière, car vous venez de m'apprendre que madame Vignemal vivait quand vous l'avez vue, et vous leur avez laissé croire qu'elle était morte.

— Vous avez deviné pourquoi. Je craignais qu'on ne me reprochât d'avoir mal agi... et j'avais mal agi en effet, car j'avais cédé encore une fois à un mauvais sentiment.

— J'ai peur de comprendre, murmura Laurence, accablée par ce nouvel aveu. Cette pauvre femme respirait encore, lorsqu'elle est venue échouer sur la rive, et au lieu de la mettre à l'abri du courant, vous l'avez repoussée...

— Dans la rivière! Ah! si j'avais fait cela, je serais un assassin. Mais je ne l'ai pas fait... je n'ai touché à madame Vignemal que pour la secourir. J'ai dégagé ses jambes qui étaient prises dans les racines d'un saule... celui que vous voyez-là, au-dessous de nous... je l'ai couchée sur la berge, qui est en pente, je me suis agenouillé près d'elle, j'ai palpé sa poitrine, et j'ai senti que son cœur battait. Sa main droite tenait dans ses doigts crispés un objet qu'elle serrait fortement. J'ai essayé de l'ouvrir. Je n'ai pas pu. J'ai appelé... personne n'est venu. Je ne savais pas comment il fallait s'y prendre pour la rappeler à la vie. J'ai songé un instant à l'emporter dans mes bras, mais je n'en aurais pas eu la force, car elle était très-lourde, et je n'en pouvais plus. D'un autre côté, je ne voulais pas rester près de ce corps... j'en avais peur... Il me semblait qu'il allait se lever pour me maudire, et il me venait des tentations de le rejeter à l'eau... J'ai

pris le parti de le laisser là et de courir au château chercher des aides.

— Et quand vous êtes revenu ici, le corps avait disparu. Le courant l'avait donc entraîné?

— Le courant ne pouvait pas l'entraîner. J'avais laissé la pauvre femme à deux mètres du bord. Quand j'ai vu qu'elle n'était plus là, je me suis demandé si le diable l'avait emportée, et ne sachant que répondre à ces messieurs qui me pressaient de questions, je leur ai dit que je n'avais pu la retirer de l'eau qu'à moitié, qu'elle était restée accroché par les pieds, et que, les racines qui la retenaient ayant cédé, elle s'en était allée au fil de l'eau.

C'est le lendemain seulement que j'ai compris ce qui était arrivé pendant mon absence.

— Le lendemain! répéta Laurence. Tout ce que vous me dites est si prodigieux que je ne sais plus si je dois vous croire.

— Je vous jure que tout est vrai. En sortant de la Germonière, je suis revenu sur la berge, j'y ai passé le reste de la nuit, et dès que le jour s'est levé, j'ai examiné de près la place où madame Vignemal était venue échouer. Les traces que le corps avait laissées sur la terre humide étaient très-visibles, et je n'ai pas eu de peine à reconnaître que madame Vignemal était revenue à elle, qu'elle s'était traînée sur les genoux jusqu'à toucher le sommet du talus, et que là elle avait essayé de se remettre debout. Ses pieds ont glissé; pour se retenir, elle a empoigné une branche de tamaris qui s'est cassée dans sa main, et elle est tombée à la renverse. La pente est très-roide. Elle a roulé jusqu'au bord, qui est coupé à pic, elle a fait le plongeon, et cette fois ç'a été fini. Elle s'est noyée tout à fait.

— Vous affirmez comme si vous aviez vu. Mais ce ne sont là que des suppositions, puisque vous n'y étiez pas.

— C'est comme si j'y avais été. Les deux pieds avaient marqué profondément sur le sol au moment de la glissade. La cassure de la branche était encore toute fraîche.

— Et vous n'êtes pas venu chercher mon oncle pour lui montrer ces découvertes!

— Je ne savais pas qu'elles vous intéressaient.

— Elles ne prouvent rien d'ailleurs... maintenant surtout que les empreintes sont effacées.

— Vous tenez à être certaine que tout s'est passé comme je viens de vous le raconter?

— Oui, car j'en doute fort.

— Me croiriez-vous si je vous montrais un objet que madame Vignemal tenait serré dans sa main quand la barque a chaviré, et que j'ai trouvé sous les tamaris, à quinze pieds au-dessus du bord de la rivière?

— Un objet!

— Oui, un sachet en peau fermé à clef comme un portefeuille. Elle le portait sur sa poitrine, et quand elle s'est vue en perdition, elle a défait son corsage pour l'y prendre. Elle ne l'avait pas lâché quand le courant l'a jetée sur la rive. Mais elle l'a laissé tomber en cherchant à se raccrocher aux tamaris qui bordent le sommet de la levée. C'est là que je l'ai ramassé, et l'on ne dira pas qu'il y était venu tout seul. Madame Vignemal, qui l'y a perdu, s'était donc relevée, elle avait eu la force de grimper jusque-là, et elle vivrait encore si, par malheur, elle n'était pas retombée dans le Beuvron.

— Et... ce sachet... vous l'avez gardé?

— Oui, mais je ne l'ai pas ouvert, et si l'on m'accusait de l'avoir volé, je pourrai montrer qu'il est tel que je l'ai trouvé.

— Alors, vous le portez sur vous?

— Non, je l'ai caché dans un endroit où personne n'ira le chercher.

Mais, si vous le voulez, vous l'aurez demain.

Mademoiselle Daudierne n'était pas préparée à répondre à cette proposition, qui méritait bien qu'elle y réfléchît.

Le récit de Roch Ferrer était-il sincère? Elle commençait à le croire, et elle en concluait que madame Vignemal pouvait bien avoir survécu à son mari, qui n'était mort que vingt minutes ou une demi-heure après l'accident du bac, car il avait dû s'écouler plus de temps entre le moment du naufrage et le moment où elle était tombée du haut de la berge. Quoi qu'on pensât d'ailleurs de ces points de fait, la déclaration de Roch, portée à la connaissance du tribunal, devait tout remettre en question.

Il s'agissait de le décider à la renouveler devant les magistrats appelés à juger le procès, et c'est à quoi songeait Laurence, mais il lui répugnait d'aller plus loin en se mêlant personnellement de cette scabreuse affaire.

— Non, dit-elle après un assez long silence, je ne veux pas voir votre trouvaille. Il me suffit d'être sûre que vous pouvez prouver ce que vous avancez.

— Je le prouverai à qui vous voudrez. Que faut-il que je fasse?

— Il faut que la vérité soit connue. Il faut qu'on sache que madame Vignemal n'était pas morte quand vous l'avez laissée évanouie au pied du talus... qu'on le sache à la Germonière, au Fougeray, à Arcy... et vous seul pouvez le dire... puisque vous seul étiez là... vous seul avez vu... Si je le disais, moi, on ne me croirait pas.

— Non, murmura tristement Roch Ferrer, car vous n'ajouteriez pas que vous êtes venue ici m'interroger. Je parlerai donc. A qui me commandez-vous d'aller raconter ce que j'ai fait? A votre oncle?... A M. Subligny?

— Au président du tribunal, qui décidera entre les héritiers des Vignemal.

— C'est le sacrifice de ma liberté que vous me demandez, de ma vie peut-être.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que le président du tribunal m'enverra au procureur de la République, et que le procureur de la République m'enverra en prison. Il me soupçonne déjà, je l'ai bien vu quand il m'a interrogé. Après m'avoir entendu, il ne doutera plus. Il m'accusera d'avoir noyé madame Vignemal... tout le monde m'accusera, car toutes les apparences seront contre moi. Je prouverai que madame Vignemal vivait encore quand je l'ai retrouvée, qu'elle a eu la force de monter sur la levée, je montrerai le sachet qu'elle y a laissé tomber et que j'ai ramassé... mais je ne pourrai jamais prouver que je ne le lui ai pas arraché et que je ne l'ai pas jetée dans la rivière du haut du talus.

— Si vous l'aviez assassinée, vous vous tairiez; vous n'iriez pas raconter à ce procureur des faits qu'il ignore, et vous ne lui remettriez pas intact le portefeuille de madame Vignemal.

— On me dira que j'aurais dû commencer par là, et l'on ne croira pas un mot de mon récit. Est-ce qu'on croit un braconnier? Il suffit qu'un garde dresse procès-verbal contre lui pour qu'on le condamne. Et cette fois, j'avouerai tout d'abord que j'aurais pu empêcher l'accident. On retiendra l'aveu, et l'on n'admettra pas mes explications pour le reste. Il ne se trouvera pas un juge pour m'absoudre. Et quand on aura déclaré que je suis coupable, il ne me restera plus qu'à mourir... mais j'ai juré de vous obéir, quoi que vous ordonniez... demain matin, j'irai me livrer.

Laurence n'avait pas prévu que les aveux auxquels elle poussait Roch Ferrer auraient de si graves conséquences. Et depuis qu'un ressentiment légitime l'avait jetée dans une hasardeuse entreprise, elle ne faisait que se heurter à des

difficultés qu'elle n'apercevait pas au moment où elle avait pris la résolution de se venger d'Arthur du Pomméval.

Elle la tenait, sa vengeance, car la déclaration du braconnier allait sans aucun doute remettre en question l'héritage. Mais il était aussi très-clair que Roch courrait grand risque d'être incarcéré, jugé et finalement condamné, s'il allait se mettre à la discrétion d'un magistrat prévenu contre lui; condamné tout au moins pour homicide par imprudence et peut-être pour vol.

Et Roch était très-capable de se tuer si on lui infligeait quelques années, ou même quelques mois de prison. Les oiseaux qui vivent dans les bois ne peuvent pas vivre en cage.

Mademoiselle Daudierne, certes, ne souhaitait pas la mort du braconnier, et elle se serait amèrement reproché d'avoir fait de lui la victime d'une erreur judiciaire, car elle ne pouvait pas se défendre d'un sentiment de sympathie pour ce garçon qui se dévouait ainsi sans se plaindre, sans hésiter, sans demander à quoi servirait le sacrifice et comment elle l'en récompenserait.

Elle aimait mille fois mieux que du Pomméval héritât.

Laurence comprenait d'ailleurs qu'il était temps qu'elle s'arrêtât. Elle était arrivée à la limite extrême des imprudences qu'une jeune fille peut commettre sans contracter des obligations dangereuses. Elle regrettait même beaucoup d'être allée si loin.

— Non, non, dit-elle vivement, je ne veux pas que vous vous exposiez aux rigueurs d'un juge mal disposé. Quand je vous demandais d'aller trouver le président et de lui expliquer comment madame Vignemal est morte, je ne songeais pas qu'il pourrait vous en coûter cher de confesser la vérité. Vous venez de m'éclairer. Je crois maintenant comme vous que vos déclarations nouvelles vous rendraient suspect et

qu'on n'y croirait pas. Il est donc tout à fait inutile que vous les fassiez devant la justice. Je les ai reçues, mais je les garderai pour moi. Les choses resteront comme elles sont, et vous ne serez pas inquiété. C'est ce que je désire avant tout.

— Alors, vous ne me méprisez pas depuis que vous savez ce que j'ai fait.

— Je vous plains, et je voudrais vous amener à comprendre que vous avez pris le mauvais chemin en entrant dans la vie. Si vous meniez une existence régulière, on ne songerait pas à vous accuser d'un crime, et vous auriez pu, sans risque, me rendre le service que je vous demandais.

— Qu'importe le danger que je cours! Si je vous l'ai montré, ce n'est pas pour me faire un mérite de le braver. Mais lorsque je serai entre les mains des juges, ils ne me lâcheront pas et je ne vous reverrai jamais. Je tenais à vous dire encore une fois que je m'estimerai trop heureux de mourir pour vous servir, et que ma dernière pensée sera pour vous. Je vous le dis, et je vous jure que demain votre volonté sera faite.

— Quelle qu'elle soit?

— Quelle qu'elle soit. Demain, je me rendrai à Arcy, et il est probable que j'y resterai.

— Vous n'irez pas à Arcy... et si vous êtes sérieusement décidé à m'obéir, vous quitterez ce pays.

— Vous me chassez?

— Non, je vous sauve. Si vous y restiez, vous finiriez mal, et vous n'existeriez plus pour moi. J'ai eu le courage de venir ici, de me fier à vous, et je ne m'en repens pas Mais ce que j'ai fait une fois, je ne pourrai plus le faire, si vous ne changez pas de conduite, et il dépend de vous de me revoir. Je ne parlerai plus jamais à un braconnier. Je parlerai à un soldat.

— Vous voulez que je me vende?

— On ne se vend plus. Je veux que vous vous engagiez... dans un régiment d'Afrique.

Je veux que vous rachetiez votre passé en servant la France, que vous fassiez la guerre et que vous deveniez un jour officier. Ce jour-là, vous n'en seriez plus réduit à vous cacher dans les broussailles pour regarder notre maison. Vous entreriez à la Germonière, et nous serions tous fiers de vous y recevoir... comme nous y recevons un de nos voisins de campagne qui n'était pas, je crois, plus riche que vous lorsqu'il s'est fait soldat.

— Le jeune homme qui demeure au château de Bretteville!

— Oui. Comment le connaissez-vous?

— Je l'ai vu aujourd'hui sur le chemin qui suit la rivière... il sortait de votre jardin... et il m'a parlé.

— C'est singulier. Qu'avait-il donc à vous dire?

— Il m'a dit tout ce que vous me dites, que j'avais tort de braconner, et que je ferais bien d'entrer dans son escadron. Il a même ajouté que si je voulais venir le trouver à Bretteville, il se chargerait de m'envoyer là-bas, où l'on se bat.

— Que lui avez-vous répondu?

— Que je tenais trop à ma liberté pour suivre le conseil qu'il me donnait.

— Mais vous suivrez le mien. J'y compte. D'ailleurs, ce n'est pas un conseil, c'est un ordre. Et vous avez juré de m'obéir.

— J'obéirai.

— Sans tarder. Demain, vous vous présenterez au château du duc, et vous prierez M. Pontac de faire ce qu'il vous a promis. Je le connais à peine, mais j'ai bonne opinion de lui. D'ailleurs, il va bientôt retourner à son régiment, et quand vous y serez, il s'occupera de vous... il vous protégera. Dans quelques années, vous nous reviendrez sous-lieutenant,

comme il est revenu, lui, qui était parti sans esprit de retour.

— Non, je ne reviendrai pas. Il m'en coûterait trop de vous revoir... mariée.

— Je ne me marierai jamais, dit brusquement mademoiselle Daudierne.

— Je croyais que M. du Pommeval allait vous épouser, murmura Ferrer.

— Pourquoi croyiez-vous cela?

— Parce qu'il vient tous les jours à la Germonière... parce qu'il est noble, parce qu'il est beau, parce qu'il est riche.

— Riche, il ne l'est pas encore. Mais il va l'être. L'héritage des Vignemal ne peut plus lui échapper.

— Était-il donc menacé de le perdre?

— On lui demandait de prouver que M. Vignemal a survécu à sa femme; et ce n'était pas facile.

— Non, car c'est le contraire qui est vrai.

— Je n'en sais rien. Il y a un témoin qui a vu M. Vignemal accroché au bateau qui s'est brisé sur une des piles du pont aux Mouettes, vingt minutes après l'accident.

— Et moi, j'ai vu madame Vignemal vivante, une demi-heure après... et il s'est bien passé encore un quart d'heure avant qu'elle retombât dans la rivière.

— C'est possible, mais vous ne pouvez pas le dire sans vous compromettre, et je ne veux pas que vous le disiez. Les cousins de notre malheureuse voisine y perdront une belle fortune, mais du moins on ne vous accusera pas d'un crime.

— Et cet homme héritera?

— Sans doute, puisque son droit ne sera pas contesté.

— Et si je parlais, il y aurait un procès entre lui et les autres héritiers?

— Un procès qu'il perdrait probablement... et ce serait justice.

— Alors, vous souhaiteriez qu'il le perdît?

— Je pourrais me dispenser de vous répondre... mais je veux bien vous dire franchement que je m'intéresse beaucoup moins à M. du Pommeval qu'à ses adversaires, qui sont de pauvres paysans.

— Et qui valent mieux que lui. Ils ne se serviraient pas de la succession de leur cousine pour s'imposer partout.

— Je ne sais quel usage M. du Pommeval fera de celle de son oncle. Il est probable qu'il pense à se marier, et il est certain que sa fortune l'y aidera puissamment. Toutes les mères voudraient l'avoir pour gendre.

— Et toutes les filles l'accepteraient pour mari, dit Roch entre ses dents.

— Peut-être... si on les y forçait; mais ne vous occupez plus de M. du Pommeval et laissez-moi vous rappeler votre promesse. Je compte que vous verrez demain M. Pontac, et je saurai si vous l'avez vu, car, après-demain, nous chasserons avec lui dans la forêt de la Bretèche.

— Avec lui, seul?

— Ma mère, mon oncle et ma sœur y seront. Mon frère aussi. Pourquoi cette question?

— Pour savoir si M. du Pommeval y viendra.

— Il est invité. Et il a accepté. Que vous fait cela?

— Oh! rien... je pense seulement que si demain j'allais raconter aux juges d'Arcy ce qui s'est passé sur le bord du Beuvron, ce beau monsieur n'aurait pas le cœur à la joie... et peut-être qu'il n'épouserait personne.

— C'est probable, car on dit qu'il est ruiné. Mais vous payeriez cette satisfaction beaucoup trop cher, et moi, je n'y attache aucune importance.

— Vous! Pourquoi donc me commandiez-vous tout à l'heure de déclarer devant la justice tout ce que je savais... tout ce que je n'avais pas osé avouer, même au docteur Subligny, qui ne me veut que du bien?

— J'ai cédé à une fantaisie qui m'était venue de vous mettre à l'épreuve; je pensais que vous n'aviez pas tout dit, et les parents de madame Vignemal m'inspiraient de la sympathie. Vous m'avez fait voir que vous ne pouviez pas intervenir dans ce procès sans vous compromettre gravement. Cela suffit pour que je renonce à mon idée. Je ne regrette pas de l'avoir eue, puisque j'ai obtenu de vous un engagement que vous tiendrez, je n'en doute pas. Vous serez soldat, et M. du Pommeval va devenir le plus riche propriétaire de ce pays. N'enviez pas son sort. Votre avenir vaut mieux que le sien.

Roch tressaillit et ne répondit pas. Il aimait mieux se taire que d'être mis en demeure de renouveler solennellement une promesse qu'il ne voulait plus tenir, depuis qu'il savait que le sort de l'héritier présomptif des Vignemal dépendait de sa déclaration.

— Et maintenant, reprit mademoiselle Daudierne, il faut que je rentre à la maison. Oubliez que nous nous sommes vus, si vous voulez que je vous revoie. Moi, je me souviendrai. Et quoi qu'il advienne de nous, je resterai... votre amie.

Sur ce dernier mot, qu'elle avait un peu hésité à prononcer, elle tendit à Roch une main qu'il baisa aussi respectueusement que le bel Arthur l'aurait pu faire dans le salon de la Germonière.

Et Roch n'ajouta pas un mot, Roch ne fit pas mine de la suivre. Il la laissa s'éloigner, sans même caresser Belt.

— J'avais eu une mauvaise pensée, et j'ai fait une bonne action, se disait Laurence. M. du Pommeval héritera, et cet indépendant rentrera dans la voie droite. Il n'y aura que moi qui serai malheureuse.

Elle eût pensé autrement si elle avait pu lire dans le cœur du braconnier, qu'elle croyait avoir converti au bien.

— J'avais deviné, murmurait-il, en montrant le poing à

l'ennemi absent. Sa mère veut la contraindre à épouser cet homme, parce qu'il aura les terres et l'argent des Vignemal. Elle a horreur, de lui, et elle se résigne à le subir, plutôt que de me laisser courir la chance d'être condamné par ces juges qui me détestent. Eh bien! c'est à moi de la délivrer de M. du Pomméval. J'irai en prison, aux galères, à la guillotine, s'ils m'y envoient... que m'importe? mademoiselle Daudierne ne voudrait pas de Roch Ferrer, alors même que Roch Ferrer aurait gagné l'épaulette d'officier. Elle ne sera jamais à moi, mais elle ne sera pas la femme de l'autre, puisqu'il n'héritera pas.

VII

Le jardin des Minimes est une des deux promenades d'Arcy, et la moins fréquentée des deux. C'était jadis le jardin d'un couvent dont les bâtiments furent transformés après la Révolution en palais de justice Le sol est humide, les allées sombres. Cela manque d'air et de soleil. Les mères n'y envoient pas leurs enfants, et il n'y passe guère que les gens qui ont affaire au tribunal.

Le lendemain de son entrevue avec mademoiselle Daudierne, Roch Ferrer le traversa, vers midi, prit une allée en pente et monta au pas accéléré jusqu'à la place où l'on a bâti la sous-préfecture, qui confine au Palais et qui domine la promenade où les habitants d'Arcy ne se promènent jamais.

En arrivant sur l'esplanade, il s'arrêta pour rassembler ses idées, avant de se livrer; peut-être aussi pour regarder une dernière fois ce pays boisé et accidenté où il vivait libre depuis tant d'années.

Du haut de cette plate-forme, on découvrait une immense étendue ; les bois de la Germonière et les collines rocheuses où le Beuvron prend sa source fermaient l'horizon.

Et Roch songeait qu'il ne les reverrait jamais, car il ne se faisait aucune illusion sur les suites de la démarche qu'il allait risquer pour ruiner un rival détesté. Il y avait pensé toute la nuit, il avait essayé de se persuader à lui-même qu'il ferait mieux de suivre le conseil donné par mademoiselle Daudierne que de sacrifier sa liberté à sa vengeance ; il s'était demandé s'il aurait le courage de survivre au mariage de ce du Pomméval, et il s'était dit : Non ; je le tuerais, à la porte de l'église, et je me tuerais après. Si je l'empêche d'hériter, il n'épousera pas. J'irai en prison, mais elle saura ce que j'ai fait... elle saura que je me suis dévoué pour la débarrasser de cet homme qu'on veut lui imposer.

Il s'était dit tout cela, et il se le disait encore en s'accoudant sur la balustrade qui entoure la place.

A ce moment, une main se posa sur son épaule, et une voix qu'il connaissait bien lui cria :

— Que diable fais-tu là, mon garçon?

— Monsieur le major ! s'écria Roch en se retournant vivement.

— Eh bien, oui, c'est moi, répondit avec un bon sourire le docteur Subligny. Tu as l'air étonné de me voir : Je le suis bien davantage de te trouver rêvant, à trois cents pieds au-dessus de la vallée du Beuvron.

— Je n'espérais pas que j'aurais le bonheur de vous rencontrer ici. Je suis allé chez vous. On m'a dit que vous étiez revenu de Paris hier soir, mais que vous étiez sorti. Je voulais vous attendre et...

— Et Jeannette t'a mis à la porte. Elle prétend que tu *marques mal*. En Afrique, elle a pourtant servi à boire à des zéphyrs qui avaient plus mauvaise mine que toi. Mais que

veux-tu? Elle est comme ça, et elle ne changera pas, à son âge. Tout est réparé, du reste, puisque me voilà. C'est bien par hasard. J'ai été voir le président Lestrigon, qui demeure tout près d'ici, et comme il fait beau, j'ai pris le plus long pour rentrer à la maison.

Ah çà! tu as donc besoin de moi, que tu as quitté ton terrier pour venir en ville? Est-ce que tu t'es encore cassé quelque chose?

— Non, major, murmura le braconnier, qui avait l'habitude d'appeler le docteur comme on l'appelait au régiment.

Et cette habitude ne déplaisait pas à l'ex-chirurgien militaire.

— Alors, par quel hasard es-tu ici? demanda-t-il. T'aurait-on fait des misères là-bas? Un bon procès-verbal du garde champêtre, hein? Ma foi! je n'en serais pas fâché. Ça te déciderait peut-être à changer d'existence.

— Non, major; ce n'est pas ça. Les gardes me laissent tranquille... et d'ailleurs... depuis huit jours, je ne tends plus de collets, ni de lignes.

— Bah! vraiment? Tu te convertis, c'est très-bien. Mais... à quoi passes-tu ton temps? Tu n'es pas homme à travailler aux champs.

— Je ne saurais pas.

— Tu me la bâilles belle. On apprend, parbleu! Je conviens pourtant que tu ne feras jamais qu'un mauvais laboureur. Alors, tu songes jour et nuit dans ton trou, comme un lièvre au gîte. Et je te retrouve à Arcy, songeant sur l'esplanade. Tu es donc amoureux?

— Amoureux!... répéta Roch, en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Pourquoi pas? ce serait de ton âge.

— Quelle est donc la femme qui voudrait de moi?

— J'en connais plus d'une. Tu es trop modeste, mon garçon. Si tu te décidais à entrer au service de n'importe quel

fermier, sa fille t'épouserait rien que pour tes beaux yeux.

— Je ne veux pas me marier.

— Oh! tu as le temps. Mais je te conseille de ne pas en perdre pour rentrer dans le bon chemin. Sais-tu où tu en es arrivé avec la belle vie que tu fais? Tout le monde te soupçonne d'avoir mal agi quand les Vignemal se sont noyés dans le Beuvron. J'ai beau dire que tu as risqué ta peau pour essayer de les repêcher, personne ne veut me croire. Tiens! jusqu'à M. Daudierne qui te portait aux nues le soir de l'accident et qui maintenant se défie de toi.

— Il vous l'a dit?

— Oh! il ne s'est pas gêné, et un de ces jours tu te feras pincer par les gens du château de Bretteville. Tu leur as été signalé comme un mauvais sujet qu'il faut surveiller. En ville, c'est bien pis. Il court sur toi les bruits les plus fâcheux. Et nous avons un nouveau procureur de la République qui ne cherche que plaies et bosses. Il serait enchanté de te mettre sur le dos la mort des maîtres du Fougeray.

Il a même déjà essayé de te prendre en contradiction avec toi-même. J'étais là le jour de l'autopsie, et je dois dire que tu ne t'es pas embrouillé dans tes réponses; mais il ne te tient pas quitte, et il ne faudrait qu'une dénonciation anonyme pour qu'il entamât contre toi des poursuites criminelles. Ah! c'est un monsieur auquel je ne te souhaiterais pas d'avoir affaire. Je viens de le rencontrer dans la cour du tribunal. Il a l'air d'un chat-tigre.

— Alors, il est dans son cabinet?

— Je le suppose. Il entrait au moment où je traversais la cour. Mais je serais curieux de savoir ce que ça peut te faire qu'il soit au parquet ou qu'il n'y soit pas.

— C'est que... je voudrais lui parler.

— Ah! voilà du nouveau, par exemple. Il t'a donc fait appeler?

— Non. Je suis venu à Arcy de bonne volonté.

— Et tout exprès pour voir un homme qui ne te veut pas de bien. Tu as donc perdu la tête.

— Non, major. Je sais très-bien ce que je fais. Seulement, j'aurais voulu vous voir d'abord. C'est pour ça que j'étais allé chez vous.

— Eh bien, tu m'as trouvé ici. Ça revient au même, qu'as-tu à me dire?

— Que je vous ai menti.

— Menti!... Sur quoi?

— Sur ce qui s'est passé au bord de la rivière.

— Comment, malheureux, tu nous as trompés, M. Daudierne et moi! Aurais-tu assassiné les Vignemal?

— Non, mais j'aurais pu leur sauver la vie, et je ne l'ai pas fait. La corde du bac était pourrie. Je le savais, et je ne leur ai rien dit.

— Si ce n'est que cela! murmura le docteur en poussant un soupir de soulagement. C'est déjà très-mal, mais enfin on n'est pas pendu pour ne pas avoir averti les gens qui courent à un précipice... d'autant que tu n'as qu'à te taire. Personne ne te fera un crime de la mauvaise intention que tu as eue, parce que personne ne la devinera.

— Je viens trouver le procureur pour me confesser à lui.

— Décidément, tu es fou. Tu veux donc passer en cour d'assises! On ne t'y enverra pas pour n'avoir pas prévenu ces pauvres gens, mais on croira que ce n'est qu'un commencement d'aveu, on te mettra sur le gril des interrogatoires, et l'on te retournera de toutes les façons, jusqu'à ce qu'on t'ait arraché une parole compromettante. Crois-moi, mon garçon, tiens ta langue, et si tu n'as que ça à te reprocher...

— J'ai autre chose encore.

— Quoi?... parle donc. Tu me donnes la chair de poule avec tes demi-révélations.

— J'ai à me reprocher d'avoir abandonné madame Vignemal au pied du talus.

— Il eût mieux valu en effet traîner le corps jusqu'à ce qu'il fût hors d'atteinte... et la preuve, c'est qu'à la place où tu l'avais laissé, le courant l'a emporté... mais enfin ce n'est qu'une imprudence blâmable... et puis, tu ne t'es éloigné que pour aller chercher du secours... d'ailleurs, la pauvre femme ne donnait plus signe de vie... et tu pouvais croire qu'elle était morte.

— Non, major. J'étais sûr au contraire qu'elle était vivante. Son cœur battait encore.

— Et tu ne me l'as pas dit!

— Je n'ai pas osé. S'il n'y avait eu là que vous quand je suis revenu au bord de la rivière et que j'ai vu qu'elle n'y était plus, je ne vous aurais pas caché la vérité, mais j'ai eu peur de la dire devant M. Daudierne.

— Je ne te croyais pas si timide. Et tu es très-coupable. On n'agit pas avec cette légèreté lorsqu'il s'agit de sauver une créature humaine. C'est à peu près comme si tu avais tué madame Vignemal, car j'aurais pu très-probablement la sauver, si tu avais pris la plus simple de toutes les précautions. Je te croyais plus avisé.

— Je ne savais plus ce que je faisais.

— Ce que je trouve de plus grave dans ton cas, c'est ton manque de franchise. Je méprise et je déteste le mensonge. Tu te repens, puisque tu avoues tes torts; mais il est bien tard, et l'aveu ne répare rien. Ah çà! j'espère que tu ne vas pas aller le répéter devant le procureur de la République.

— Pardon, major; c'est pour cela que je suis venu à Arcy.

— Mais il ne signifie rien, ton aveu, ou il signifie trop. Jamais un magistrat mal disposé comme l'est ce procureur,

n'admettra que ce nouveau récit soit exact. Tu l'as trompé une première fois, lorsqu'il t'a interrogé dans la salle basse de Fougeray : il pensera que tu le trompes encore... et il te traitera en conséquence.

— Je m'y attends bien.

— Alors, tu tiens absolument à goûter de la prison ! quelle est cette lubie? ou plutôt quel est ton but? car tu ne me persuaderas pas que tu vas te livrer pour le plaisir de te faire incarcérer.

— Je n'ai rien à vous cacher maintenant, major. Mon but, c'est d'empêcher que les cousins de madame Vignemal perdent l'héritage de leur parente.

— Oh ! oh ! voilà une réponse à laquelle je ne m'attendais guère. Tu te mêles d'influer sur l'attribution d'une succession en litige ! C'est prodigieux. Et qu'est-ce que tu y peux, je te prie?

— J'y peux beaucoup... car je prouverai que la femme a vécu plus longtemps que le mari, et alors...

— Diable ! tu connais les lois à présent. Il ne te manque plus que de citer les articles du Code. Où donc as-tu étudié le droit? Est-ce en courant les bois ou en ruminant au bord de l'eau?

— Je ne savais rien... mais on m'a dit que le procès dépendait d'une seule chose...

— Bon ! je me doute bien qu'on t'a instruit. Tu n'aurais pas deviné ça tout seul. Qui donc t'a si bien renseigné?

— Des gens du pays, répondit Roch avec un embarras visible.

— Nomme-les-moi.

— Je ne les connais pas par leur nom.

— De plus fort en plus fort. Pour rendre service à des gars que tu as rencontrés par hasard, tu vas courir la chance de perdre ta liberté. Je te préviens charitablement que ce

beau dévouement leur sera tout à fait inutile. Tu ignores que M. Vignemal vivait encore au moment où le bateau auquel il s'était accroché a fait naufrage sous le pont aux Mouettes, vingt minutes après le premier accident.

— Et dix minutes avant que sa femme roulât du haut de la levée dans le Beuvron.

— Comment! du haut de la levée! tu l'avais laissée au bas.

—Elle a repris connaissance, pendant que j'allais chercher du secours à la Germonière. et elle s'est traînée jusque-là...

— En vérité, je tombe de mon haut. Je veux bien admettre que tu n'inventes pas une histoire, mais je me demande pourquoi tu as attendu si longtemps avant de me la raconter.

— Parce que j'étais honteux de ma négligence qui à coûté la vie à une personne que je n'aimais pas, mais que j'avais essayé de sauver...

— Tu ne dis pas la vraie raison. Parions qui tu viens seulement d'apprendre ce que vaudra ton témoignage s'il y a procès entre les héritiers.

— Je l'ai appris... hier.

— Très-bien! Et aussitôt, saisi d'un beau zèle, tu accours pour éclairer les juges, et tu n'imagines rien de mieux que de te jeter aux pieds d'un chef de parquet dont le métier consiste à faire empoigner les gens pour peu qu'ils lui paraissent suspects.

— J'aime mieux subir mon sort que de laisser commettre une injustice.

— Noble sentiment qui pourra te coûter cher. Tu t'intéresses donc bien aux parents de madame Vignemal?

— Ils sont pauvres...

— Ils le sont moins que toi qui ne possèdes que ta peau. Il y en a même un qui est dans une bonne situation, car il a gagné le grade d'officier... Roger Pontac...

— Celui qui demeure au château de Bretteville.

— Ah! ah! tu le connais, à ce qu'il paraît. Serait-ce lui qui t'a donné ce conseil?

— Non, major. Je l'ai rencontré hier soir pour la première fois. Il m'a parlé sur la route... mais il ne m'a pas dit qu'il était héritier. Il m'a dit seulement qu'il était votre ami et que...

— A la bonne heure! Je pensais bien que Roger n'était pas capable de te pousser par intérêt dans une voie dangereuse. Mais je comprends de moins en moins. A qui donc veux-tu te sacrifier?

— A personne, major. Mais il y a... l'autre... le neveu de M. Vignemal.

— Arthur du Pommëval. Eh bien, quand il aurait la terre du Fougeray et le reste? Te figures-tu qu'il te déclarerait la guerre et que ses domestiques te traqueraient?

— Je me moquerais bien de lui et d'eux. Mais il va se marier avec une des demoiselles de la Germonière...

— Eh bien, oui. Il épouse Germaine... la plus jeune... Qu'est-ce que ça peut te faire?

— Germaine! vous avez dit Germaine? s'écria Roch Ferrer.

— Sans doute, répliqua le docteur, et je trouve que tu pourrais bien, toi, dire : mademoiselle Germaine.

— La plus jeune des demoiselles Daudierne?

— Eh bien! oui, la plus jeune. Et j'en reviens à ma question : Qu'est-ce que ça te fait que la dame de la Germonière marie ses filles?... ou une de ses filles?

— Rien, major... je... oui, j'en suis bien aise.

— On ne s'en douterait pas. Tu as l'air tout bouleversé.

— Je vous jure, major, que c'est de joie.

— De joie! parce que M. du Pommëval va entrer dans la famille Daudierne. Parbleu! voilà qui est fort. Tout à l'heure, je souhaitais qu'il perdît la succession de sa tante Vignem

— Maintenant, ça m'est égal qu'il hérite.

— Pourquoi maintenant?

— Parce que tout à l'heure je ne savais pas ce que je sais. Vous ne voudriez pas me tromper...

— Te tromper! que signifie?...

— C'est bien mademoiselle Germaine que ce monsieur va épouser?

— Oui, mon garçon. Et la preuve, c'est que la semaine dernière je suis venu, moi qui te parle, la demander en mariage pour lui.

— Et elle a accepté d'être sa femme?

— A peu près. On lui permet de venir tous les jours à la Germonière. Il est très-amoureux d'elle, et il a tout ce qu'il faut pour lui plaire. Le mariage sera décidé avant que madame Daudierne rentre à Paris.

— Si j'en étais sûr! dit à demi-voix Roch Ferrer.

Et baissant la tête, il s'absorba dans des pensées que M. Subligny commençait à deviner.

Ils étaient seuls tous les deux sur cette esplanade qui domine la campagne. Les habitants d'Arcy sont blasés sur les points de vue qui attirent les touristes, et en hiver ils aiment mieux arpenter la rue Nationale que de s'exposer au vent d'ouest pour admirer le paysage.

— Roch, dit doucement le docteur, après un silence, tu avais promis de ne plus rien me cacher, et tu me caches encore quelque chose.

— Moi, major! balbutia le bohémien. Je vous jure que...

— Ne jure pas. Tu mentirais. Avoue-moi plutôt que tu as conçu pour mademoiselle Daudierne, l'aînée, une passion ridicule.

Roch Ferrer resta muet, mais sa rougeur en disait assez.

— C'est donc pour cela que l'autre soir, dans la cuisine du

château, tu la regardais tant. Je m'en étais bien aperçu, mais je n'aurais jamais imaginé que tu avais perdu la tête au point de t'amouracher d'une jeune fille qui ne songe pas plus à toi qu'à son jardinier.

— Je sais que pour elle je n'existe pas, dit Roch d'un air sombre.

— Et tu l'aimes tout de même. Tu vas me répondre que ce n'est pas ta faute, et je ne discuterai pas là-dessus. Ces choses-là arrivent tous les jours. Seulement, il en cuit aux pauvres diables qui s'éprennent d'une femme au-dessus de leur condition. Adorer mademoiselle Daudierne, autant vaudrait pour toi adorer la fille de l'empereur de la Chine. C'est un cas de maladie mentale, et je veux t'en guérir. Raconte-moi d'abord quand et comment ça t'est venu.

— Quand?... le jour où je l'ai vue pour la première fois... il y a longtemps... elle se promenait sur la levée du Beuvron... j'étais caché sous les tamaris. Comment?... je l'ignore, mais j'ai senti tout de suite que jusqu'à ce moment-là, je n'avais pas vécu...

— Des phrases!... tu es encore plus malade que je ne le pensais. Qu'as-tu fait, après avoir reçu ce coup de foudre? demanda M. Subligny d'un ton railleur.

— Je l'ai suivie... sans me montrer... là où elle allait, j'allais.

— Et tu ne lui as jamais parlé?

— Jamais.

Roch n'avait hésité qu'une seconde avant de répondre, mais le docteur s'en était aperçu, et son visage se rembrunit un peu. Il était assez sceptique pour ne pas croire aveuglément à la sagesse absolue des demoiselles les mieux élevées, et il se demandait si ce beau sauvage était sincère, ou simplement discret comme un homme du monde.

— Je veux bien te croire, dit-il, et je te loue très-fort

d'avoir été si réservé. Il n'en est pas moins vrai que tu joues un jeu dangereux, non-seulement pour toi, mais pour la personne qui t'a tourné la tête. Tu reconnais, je suppose, qu'elle ne peut pas te prendre pour mari?

Roch acquiesça d'un signe de tête.

— Et je suppose aussi que tu ne te flattes pas qu'elle deviendra ta maîtresse.

Roch protesta par un geste d'indignation.

— Donc, tes poursuites clandestines, tes promenades sous bois et tes embuscades sur son passage ne peuvent que la compromettre, et il faut te tenir en repos. Maintenant, puisque tu avoues que ton extravagante passion ne peut aboutir qu'à te faire perdre le peu de raison qui te reste, veux-tu bien me dire ce que tu gagnerais à empêcher M. du Pommeval de se marier.

— Je ne tiens plus à l'en empêcher, je vous l'ai déjà dit.

— Parce qu'il s'agit de mademoiselle Germaine; mais, lorsque tu croyais qu'il voulait épouser mademoiselle Laurence, tu étais décidé à t'accuser toi-même d'une foule de vilaines choses que tu n'as pas faites, j'en suis persuadé; tu venais te livrer à la justice comme un criminel poussé par le remords, et tout cela à seule fin de ruiner un monsieur qui ne t'a jamais fait de mal.

— Oui... j'aimais mieux mourir que de souffrir.

— Tu n'aurais réussi qu'à aller en prison, car en dépit de tes déclarations, M. du Pommeval aurait gagné son procès, et tu te serais mis sur la conscience une très-mauvaise action.

— Est-ce donc commettre une mauvaise action que de dire la vérité?

— Non, mais tu ne me feras pas croire que madame Vignemal est ressuscitée sur la berge et qu'elle a grimpé jusqu'au sommet du talus.

— C'est si vrai, qu'elle y a laissé tomber un portefeuille qu'elle tenait serré dans sa main. Je l'ai trouvé le lendemain matin, je l'ai ramassé, et je l'ai porté dans une cachette où il est encore.

— Diable! voilà qui change la thèse, et si ce portefeuille contient des valeurs... ou un testament... ou seulement des papiers appartenant à madame Vignemal, il en sortirait des choses inattendues... ce serait la boîte de Pandore que ce portefeuille... mais tu ne connais pas la boîte de Pandore, et tu me comprendras mieux si je te dis qu'on commencera par t'accuser de l'avoir volé.

— C'est probable, dit Roch avec indifférence.

— Et c'est pourquoi je te conseille de le laisser où tu l'as mis, reprit vivement M. Subligny. Je ne me soucie pas de prendre la responsabilité de le garder... en ce moment surtout. Plus tard, quand tu seras hors des atteintes des gens qui t'en veulent, nous verrons... je pourrai me charger de le remettre à qui de droit... car enfin c'est peut-être là qu'est le nœud du procès... s'il y a procès. Mais d'abord occupons-nous de toi. Tu as renoncé, je pense, à ton absurde projet de te présenter chez le procureur de la République, et de lui raconter une histoire dont la conclusion serait un ordre de t'écrouer dans la prison d'Arcy.

— J'y ai renoncé... parce que vous m'avez dit qu'il n'était pas question de marier mademoiselle Laurence à cet homme.

— Encore! ah! tu es entêté, toi! Faut-il que je te donne ma parole d'honneur?...

— Non, major Je sais que vous ne voudriez pas me tromper.

— Alors tu as confiance en moi. C'est parfait. Tu suivras l'avis que je vais te donner, et tout ira bien. Écoute-moi, mon garçon. Tu sais que ce pays-ci n'est plus tenable pour toi.

— Pourquoi? J'y ai vécu jusqu'à présent; j'y vivrai bien encore.

— Tu y as vécu, parce qu'on t'y a toléré. On t'y avait vu enfant, on s'était accoutumé à toi, et l'on te passait des fredaines qu'on n'aurait pas souffertes d'un autre. Les paysan ne t'aimaient peut-être pas beaucoup, mais ils ne te dénonçaient pas. Les Vignemal, qui t'ont tracassé quelquefois, ne te voulaient pas grand mal au fond, car ils n'ont jamais donné suite aux procès-verbaux qu'ils faisaient dresser contre toi. Le parquet était informé de tes petits méfaits. On savait que tu avais déclaré la guerre au gibier et au poisson, mais on savait aussi que tu ne trafiquais pas du produit de ta chasse et de ta pêche, et l'on fermait les yeux. Cela n'aurait pas duré toujours; on passe à un adolescent ce qu'on ne passerait pas à un homme fait; mais enfin le danger de mal finir n'était pas immédiat. Par malheur, depuis quelques jours, nous n'en sommes plus là. Il s'est passé un événement qui a attiré sur toi l'attention de bien des gens, et la trêve est rompue. On te cherchera noise avant qu'il soit longtemps. Si tu te tais, tu auras contre toi les cousins de madame Vignemal qui te soupçonnent d'en savoir très-long sur la mort de leur parente. Si tu parles, tu auras contre toi les gens du parquet, et ceux-là ne prendront pas de gants pour te traiter comme un criminel. Ce serait déjà fait, si leur chef ne s'était pas mis en tête d'incriminer aussi un brave garçon qui est plus innocent que toi, et tu n'as pas à compter sur un long répit. Je suis arrivé fort à propos pour t'arrêter sur le chemin de la prison, mais on viendra te chercher dans tes repaires... c'est un mot qu'un discours politique a mis à la mode et qu'on a le droit de t'appliquer, puisque tu vis comme un loup.

Ma conclusion, c'est qu'il faut que tu partes.

— Vous voulez que je me fasse soldat, n'est-ce pas?

— Tiens! tu as deviné.

— L'officier qui demeure au château de Bretteville me l'a déjà conseillé.

— Ça ne m'étonne pas. Nous avons parlé de toi, et il a été de mon avis. Tu es né pour la guerre, et ce serait dommage de manquer ta vocation. Rien ne te retient plus ici, je pense?

— Non, rien, dit tristement Roch Ferrer.

— A la bonne heure! chasse les idées qui te troublaient la cervelle. Sois un homme, et je réponds de l'avenir. Pontac t'ouvrira la carrière. Va le trouver de ma part.

— Il m'attendait aujourd'hui.

— Tu aurais mieux fait d'y aller que de te montrer en ville, mais ce qui est différé n'est pas perdu. Et d'ailleurs, je désire voir moi-même ce cher Roger; j'ai besoin de m'entendre avec lui, à ton sujet d'abord... et aussi pour autre chose, car enfin, il hériterait, si du Pomméval n'héritait pas. Je lui écrirai pour le prier de passer chez moi. Nous arrangerons ensemble l'affaire de ton engagement. Reviens après-demain, tout sera prêt pour ton prochain départ, et Jeannette aura ordre de te recevoir. En attendant, je t'engage à te tenir coi. Tâche qu'on te voie le moins possible. Il faut, dès à présent, commencer à te faire oublier.

Crois-moi, Roch, ne va pas coucher ce soir au bord du Beuvron. Change de gîte, ne sors pas le jour, viens me voir après-demain, entre onze heures et minuit, et pour le moment, file au pas gymnastique par le sentier qui passe sous la vieille ville. En route, mon garçon, et pas de bêtises, hein? conclut le docteur en honorant son protégé d'une vigoureuse poignée de main.

Roch ne songeait pas à troubler le repos de Laurence Daudierne. Il ne craignait plus qu'elle épousât M. du Pomméval, et il était résolu à s'engager, mais il s'en allait le cœur gros, et il n'était pas résigné à partir sans la revoir encore une fois.

VIII

Pour les paisibles habitants de la Germonière, y compris même l'oncle Armand et le neveu Alfred, une chasse dans la forêt ducale de la Bretèche était un événement, et le projet arrêté en présence de Roger Pontac fut le point de départ de délibérations qui occupèrent toute la journée du lendemain.

Consentir n'était rien. Madame Daudierne aurait eu cependant des objections à présenter. Les mères en ont toujours, lorsqu'il s'agit de permettre à leurs filles un divertissement excentrique. Elle éprouvait aussi quelque scrupule à agréer, d'un voisin de campagne qui ne lui avait pas rendu visite, une politesse si marquée; mais le rang, l'âge et surtout le deuil si récent et si douloureux de M. de Bretteville méritaient bien qu'en cette occasion, elle passât par-dessus les formes usitées, le duc s'étant d'ailleurs excusé, quand il avait reçu au château M. Daudierne. Et puis la proposition avait été faite à l'improviste, et la dame, prise de court, n'avait pas trouvé, séance tenante, de bonnes raisons pour refuser.

L'engagement une fois pris, il n'y avait plus qu'à le tenir. Mais que de détails qu'on avait totalement négligé de régler! Que de difficultés d'exécution qu'on m'avait pas prévues!

L'invitation était générale, si générale que M. du Pommé-val n'en avait pas été excepté. L'oncle Armand avait répondu : oui, pour toutes les personnes présentes, et sa prudente belle-sœur n'avait pas eu le temps de faire des réserves.

Restait à décider d'abord si elle serait de la partie.

Elle n'aimait pas les déplacements, et les *sports* variés que les étrangers ont mis à la mode chez nous ne la tentaient guère. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit de suivre une chasse à courre ou un *rallye-papier*, encore moins d'y envoyer ces demoiselles. Les mœurs bourgeoises ne se prêtent point à de pareilles fantaisies, et madame Daudierne était bourgeoise jusque dans la moelle de ses os. Le *lawn-tennis*, ce jeu si cher aux Anglaises adolescentes, lui semblait plus propre à développer les muscles des jeunes garçons qu'à former l'esprit et le cœur des jeunes filles. Et peut-être n'avait-elle pas tort d'interdire à la Germonière cet exercice que les *misses* les mieux élevées pratiquent sans inconvénient de l'autre côté de la Manche, car les beaux messieurs d'Arcy auraient pu en abuser. Les plaisirs, en France, ne sont jamais des plaisirs innocents. C'est une question de climat ou de tempérament.

Mais cette fois il était impossible de revenir sur une parole donnée, et madame Daudierne se trouvait placée entre deux alternatives qui lui agréaient peu. Il fallait qu'elle assistât à la grande battue ou qu'elle laissât ses enfants y aller sans elle. Et ce dernier arrangement lui souriait encore moins que l'autre. L'oncle Armand était certes bien d'âge à servir de chaperon, mais l'oncle Armand était aussi un chasseur passionné, très-capable d'oublier ses nièces en attendant le débucher des chevreuils. Il en convenait lui-même, et pour concilier les commodités et les sollicitudes maternelles de sa belle-sœur, il proposa un moyen terme.

La forêt de la Bretèche était admirablement percée, et rien n'empêchait que la calèche de famille, découverte pour la circonstance, roulât, au pas des deux tranquilles juments qui la traîneraient, sur les larges routes que prendraient les tireurs pour se poster; rien n'empêchait non plus qu'elle

stationnât dans un carrefour, pendant que les rabatteurs fouilleraient une enceinte, et que la mère vigilante, commodément assise sur de bons coussins, suivît à distance les péripéties de la chasse et les mouvements des chasseurs des deux sexes.

L'idée était simple et pratique. Madame Daudierne s'y rallia d'autant plus volontiers que Laurence déclara tout d'abord qu'elle voulait n'être que spectatrice comme sa mère. Elle n'avait jamais touché un fusil, et elle ne tenait pas à massacrer de pauvres animaux inoffensifs. Peut-être ne tenait-elle pas non plus à se trouver en contact avec M. du Pomméval, qui devait prendre une part active à l'œuvre de destruction.

Depuis son entrevue avec Roch Ferrer, la noble fille avait compris qu'il était indigne d'elle de se venger d'une trahison, et résolu de ne plus montrer au traître que de l'indifférence et du dédain.

Sa place était marquée dans la calèche qui pouvait transporter tout le monde au lieu du rendez-vous : madame Daudierne et son beau-frère dans le fond, Laurence et Germaine sur le devant, Alfred sur le siége à côté du cocher.

On n'avait pas à s'occuper du bel Arthur, qui devait venir directement d'Arcy dans son *dog-cart*.

L'oncle et le neveu savaient ce qu'ils avaient à faire, une fois qu'ils seraient sur le terrain, l'oncle surtout, car le neveu avait plus d'ardeur que d'expérience, trop d'ardeur pour qu'on pût se fier à lui comme tireur ou comme surveillant.

M. Daudierne se proposait de reléguer ce débutant à l'extrémité de la ligne, et assez loin pour que son voisin le plus rapproché se trouvât hors de portée de son plomb. Il n'était pas en son pouvoir d'obtenir qu'il s'occupât un peu de sa sœur.

Aussi madame Daudierne ne comptait-elle que sur elle-

même pour empêcher Germaine de commettre des imprudences.

Après une assez vive discussion, où elle était seule de son avis, la bonne dame avait fini par céder à la fantaisie de sa fille cadette, qui voulait jouer un rôle militant dans cette expédition organisée par Roger Pontac.

Depuis longtemps, celle-là tourmentait son oncle pour qu'il l'emmenât avec lui lorsqu'il allait chasser. L'oncle résistait; il affirmait que le gibier n'abondait pas aux environs de la Germonière et que Germaine n'était pas en état de supporter la fatigue des longues stations sous bois ou des marches interminables à travers les terres labourées. Il ne refusait pas cependant de lui apprendre à tirer. Il lui avait même rapporté de Paris un fusil fabriqué tout exprès pour elle, un charmant petit fusil à percussion centrale, acheté chez le bon faiseur, et pas beaucoup plus lourd qu'un joujou d'enfant.

L'oncle Armand était un bon professeur; il donnait des leçons à sa nièce sur la berge du Beuvron, qui est une rivière très-fréquentée par les oiseaux d'eau; et en peu de temps, l'élève était devenue d'une très-jolie force. Elle abattait fort bien une mouette en plein vol, et elle tuait parfaitement une sarcelle montrant sa tête après un plongeon.

Étant donné ces précédents, M. Daudierne aurait eu mauvaise grâce à interdire à sa nièce la chasse en battue qui est assurément la moins pénible de toutes les chasses, car elle ne demande que de la patience et du sang-froid. Il suffit d'attendre sans bouger de place le gibier qui vient à vous, et de ne pas fusiller les traqueurs qui vous l'envoient.

Il était convenu que Germaine irait armée et qu'elle se servirait de son arme. Elle avait juré solennellement d'être calme comme un vieux garde et de ne jamais pétarader au hasard, pour le plaisir de faire du bruit, de se conformer

strictement aux recommandations du directeur de la battue qui avait charge de placer les tireurs, de ne quitter son poste sous aucun prétexte; bref, de se comporter plus sagement que ne le font bien des chasseurs émérites.

Restait à trancher la grande question du costume.

Pour s'exercer au bord de l'eau, Germaine se contentait de passer une blouse par-dessus sa robe, mais cette tenue manquait absolument de distinction, et il s'agissait d'en inventer une qui répondît aux exigences d'un déplacement exceptionnel.

Madame Daudierne était fort opposée aux travestissements masculins.

Elle croyait naïvement qu'une femme qui fait la folie de chasser peut très-bien aller au bois en toilette du matin, et son beau-frère avait eu toutes les peines du monde à lui démontrer que les robes et les bottines ne résistent pas aux accrocs des ronces et au contact des cailloux pointus.

Sur quoi, le jeune Alfred, qui tenait pour les modes nouvelles, s'était jeté sur la collection de la *Vie parisienne* et y avait découvert une foule de dessins appropriés à la circonstance.

Les costumes qu'ils représentaient étaient tous plus ravissants les uns que les autres.

Il ne s'agissait que de choisir celui qui conviendrait le mieux à la taille et à la figure de sa petite sœur.

Ce judicieux garçon proposa tout d'abord un habit Louis XV en velours côtelé, avec broderies d'acier aux poches et aux parements, gros boutons en marcassite, culotte pareille, veste en satin, couleur prune de Monsieur, gants et bottes à chaudron en daim gris, manchettes et jabot de Malines, tricorne garni de plumes roses.

Et comme ses sœurs lui riaient au nez, il se rabattit sur une tyrolienne, un peu moins théâtrale : redingote croisée

à jupe longue, culotte ajustée, gilet de drap chamois, molletières de cuir, gros souliers à clous et feutre marron, orné d'une aile de gerfaut.

Celui-là n'eut pas plus de succès que le précédent. Une polonaise fourrée de castor avec culotte de peluche, vert myrthe, bottes à la Souwarow et schapska à gourmettes, fut blackboulée aussi à l'unanimité.

Madame Daudierne les déclara tous inconvenants au premier chef, et l'oncle Armand prit la peine d'expliquer à son neveu que le journal des mœurs élégantes n'avait pas la prétention de régler la toilette des jeunes filles modestement élevées.

C'était aussi l'avis de Germaine, et d'ailleurs ce n'est pas en un jour que les outrancières du *high life* font exécuter ces mirifiques tenues. Il faut du temps et le travail d'un couturier savant.

Alfred offrait de se transporter à Paris et d'en rapporter un chef-d'œuvre d'habillement confectionné en une nuit par une costumière en vogue; mais cette proposition absurde n'obtint aucun succès.

Germaine se souvint fort à propos qu'elle possédait à la Germonière tout ce qu'il fallait pour se composer un vêtement de chasseresse, d'un aspect décent et d'un usage commode.

L'année précédente, ces demoiselles avaient rapporté d'une excursion sur les côtes du Finistère un costume complet de paysan breton qui semblait avoir été fait à la taille de Germaine. Elle le mettait souvent pour poser devant sa sœur qui avait entrepris de peindre, en souvenir de ce voyage, un petit tableau où figurait un enfant agenouillé au pied d'un calvaire. Il ne s'agissait que d'allonger la grande veste à boutons et le gilet couvert de broderies éclatantes, d'élargir encore les vastes braies en gros molleton bleu, de fermer au

genou les guêtres en toile à voile et de remplacer les sabots par de solides chaussures sans talons.

Ce fut l'affaire de quelques heures, et Laurence voulut bien y travailler. On l'essaya le soir au salon. Madame Daudierne fut obligée de convenir que sa fille pouvait le porter en plein jour sans dépasser les bornes de l'excentricité permise et sans faire exhibition de sa personne. La veste descendait si bas qu'elle la cachait aux trois quarts.

Et cet accoutrement peu coquet lui seyait à merveille. Elle avait noué sur ses beaux cheveux blonds un foulard rouge et posé sur cette coiffure pleine de couleur locale le chapeau breton à larges bords. Il ne lui manquait qu'un vieux fusil à pierre et un large couteau pendu à la ceinture pour avoir l'air d'un jeune chouan, et pourtant elle n'avait rien perdu de sa grâce féminine.

L'oncle Armand n'y trouva point à redire, et le problème de l'habillement de Germaine étant résolu à la satisfaction générale, on se coucha tôt afin de se lever matin. Le rendez-vous était à dix heures, et il fallait bien quarante minutes pour y arriver sans forcer l'allure des juments grises.

Le jour vient tard en décembre et tout le monde fut debout avant l'aube. En châtelaine prévoyante, madame Daudierne avait donné des ordres pour qu'on préparât un déjeuner sommaire, et chacun y fit honneur. Elle songeait même à emporter dans le coffre de la calèche quelques provisions de bouche, mais son beau-frère décida qu'il serait plus sage de revenir après la chasse dîner à la Germonière, un dîner que l'on avancerait de deux heures et auquel on inviterait M. du Pommeval et M. Pontac.

Le programme étant ainsi arrêté, on partit.

Laurence, un peu pâle, n'en était que plus charmante. Ses grands yeux noirs n'avaient jamais brillé d'un éclat plus vif, et sa toilette était d'un goût parfait. Madame Daudierne,

digne et calme comme toujours, avait endossé un grand manteau garni de fourrures de prix. Elle tenait à faire honneur à ses filles. M. Armand, qui n'aimait pas à se gêner, n'avait rien changé à sa tenue de chasseur : feutre mou, souliers à guêtres de cuir et complet de drap à carreaux. Mais son neveu avait arboré un costume du plus haut goût. Avec sa culotte serrée au genou, sa cartouchière en cuir fauve et son chapeau pointu, il avait l'air d'un brigand calabrais.

La voiture roulait sur la route départementale que Germaine avait suivie un soir pour rentrer à la Germonière, après une aventure romanesque, et l'on avait déjà fait du chemin, lorsque des aboiements sonores firent dresser le oreilles aux deux percheronnes.

— C'est Belt qui nous suit! s'écria le jeune Alfred en se retournant sur le siége où il était perché. Que le diable l'emporte! Il va faire manquer notre chasse.

— Le fait est, dit M. Daudierne, qu'on n'a jamais vu mener un chien danois à une battue. Est-ce toi, Germaine, qui as eu cette malencontreuse idée? Je te renierais pour ma nièce.

— Pas du tout, répondit vivement Germaine. Belt a couché cette nuit dans ma chambre. C'était mon tour de le loger. Mais je sais fort bien qu'il ne vaut rien à la chasse, et j'ai eu soin de l'enfermer quand je suis sortie de chez moi.

— Voilà ce que j'appelle une précaution inutile. Tu devais bien penser que la fille qui te sert lui ouvrirait la porte. Il fallait l'envoyer au chenil et l'y attacher.

— Je m'y serais formellement opposée, dit Laurence. Belt est notre ami, et je ne veux pas qu'on le mette à la chaîne.

— Tout ça, c'est bel et bon, cria le jeune Alfred, mais nous ne pouvons pas chasser avec cette bête sur nos talons. M. Pontac me prendrait pour un imbécile. J'ai envie de lui envoyer un coup de fusil, à ton danois.

— Ne t'en avise pas, répliqua Germaine. Je regrette qu'il soit venu, mais ce n'est pas une raison pour lui faire du mal, et je le prends sous ma haute protection.

— Monsieur mon neveu, reprit l'oncle Armand, je te conseille de descendre, de le reconduire à la Germonière et de le mettre sous clef dans l'écurie. Ça vaudra beaucoup mieux que d'assassiner un animal que nous aimons tous.

— Bon! et je serai obligé de faire deux lieues à pied pour vous rejoindre. La chasse sera finie quand j'arriverai.

— Tu enfourcheras Ralph, et tu reviendras à fond de train, dit en riant M. Daudierne, qui aimait à taquiner Alfred.

— Dans le costume que je porte! s'écria le jeune homme avec indignation. Jamais de la vie! Je serais ridicule. Du Pommeval raconterait à ces messieurs d'Arcy l'histoire de cette cavalcade sans éperons, et ils en feraient des gorges chaudes. Je préfère porter la peine de la négligence de ces demoiselles. Il se trouvera bien là-bas un garde pour le museler et le lier à un arbre par les quatre pattes.

— C'est ce que je ne souffrirai pas, dit Laurence. Belt n'est point accoutumé à de pareils traitements, et je ne vois pas de raison pour les lui infliger. Nous le garderons près de nous, ma mère et moi.

— Si vous croyez qu'il y restera!

— Parfaitement. Il fait tout ce que je veux. Et quand je lui commanderai de ne pas bouger, il m'obéira.

N'est-ce pas, mon vieux Belt? ajouta Laurence en regardant le danois qui avait rattrapé les percheronnes et qui gambadait joyeusement autour de la calèche.

— Et il nous défendra, si un loup nous attaque, reprit en souriant madame Daudierne.

— Il n'y a pas de loups dans la forêt de la Bretèche, ma chère Reine, murmura l'oncle, mais je m'en rapporte à ma nièce pour retenir son favori, et j'espère qu'elle y réussira.

— Oui, comptez là-dessus! grommela le neveu. Enfin!... puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement!... il faudra bien tolérer sa présence... Tant pis pour lui s'il se jette dans le bois quand il sentira le gibier, et s'il reçoit du plomb... ça lui apprendra à se mêler de ce qui ne le regarde pas.

Personne ne releva cette menace indirecte, mais la figure de Laurence se rembrunit. Elle savait gré à Belt d'être venu, et elle se promit bien de veiller à la sûreté de ce fidèle ami qui l'avait accompagnée dans une excursion nocturne dont elle se rappelait tous les incidents.

— Sans lui, pensait-elle, je n'aurais jamais eu le courage d'aller trouver Roch Ferrer. Je ne saurais pas qu'il y a au monde un homme prêt à se sacrifier pour me servir, et que, si je voulais, le misérable qui m'a trompée perdrait cette fortune sur laquelle il compte pour éblouir ma sœur et lui arracher un consentement. Je ne regrette pas de l'avoir épargné; sa chute ne m'aurait pas consolée du malheur de ce brave Roch, mais je suis heureuse de penser que je tiens dans mes mains le sort de M. du Pomméval, et je me donnerai peut-être la satisfaction de lui laisser entendre qu'il est à ma merci.

— Le temps nous favorise, dit Germaine, qui ne se tenait pas de joie; il fait doux comme au printemps, et la chasse sera magnifique. Il me semble que M. Pontac nous porte bonheur. Nous étions tous à la tristesse depuis la mort de nos voisins du Fougeray. Il arrive un beau jour à la Germonière, et tout prend une face nouvelle. Je ne tiens plus à rentrer à Paris avant le jour de l'an.

— Ce hussard est un charmant garçon, appuya l'oncle Armand. Quel dommage qu'il n'ait rien!

— C'est un malheur qu'il supporte gaiement, et en vérité je ne le plains pas trop. Il aime la guerre, et il ne changerait pas sa situation contre celle du plus riche propriétaire de ce

pays-ci. D'ailleurs, il deviendra général, et quand il en sera là, il n'aura plus besoin d'argent.

— Bon! mais en attendant, il ne serait peut-être pas fâché de se marier, et il ferait, ma foi! un mari comme j'en souhaiterais un à ma fille, si j'étais père. Il lui manque seulement deux ou trois centaines de mille francs. Malheureusement, quand on n'a pas le sou, on ne peut guère épouser qu'une blanchisseuse ou une couturière.

— Pourquoi donc? Si c'était une règle absolue, on n'aurait qu'à appareiller des fortunes égales, et il suffirait de se renseigner chez les notaires. Les fiancés se verraient pour la première fois en entrant à la mairie.

— Tu exagères. Je reconnais que les mariages d'inclination peuvent quelquefois tourner bien. Mais il est permis de regretter qu'un jeune homme qui a tout pour plaire ne soit pas riche. Tu as eu la chance de tomber sur du Pommé-val. C'est parfait. Mais suppose que la forêt de la Bretêche et le château de Bretteville appartiennent à M. Roger Pontac, Ne serait-ce pas un parti tout trouvé pour ta sœur? Voilà qui arrondirait le domaine de la Germonière. Le Fougeray d'un côté, la Bretêche de l'autre... Quelles chasses, bon Dieu!... Je m'établirais à perpétuité chez votre mère, mesdemoiselles.

— Ce serait charmant, mais ce n'est qu'un rêve, soupira Germaine. Contentons-nous de la permission que M. le duc de Bretteville nous a gracieusement octroyée.

— Bien dit, petite. La vérité sort quelquefois de la bouche des enfants, et la sagesse consiste à jouir de ce qu'on a, sans désirer ce qu'on n'a pas.

Mais il me semble que nous devons approcher. Je reconnais là-bas, à notre gauche, des escarpements que j'ai déjà remarqués l'autre jour, quand je suis allé remercier le seigneur de ce canton. La forêt n'est pas loin.

— C'est la roche de Lémon que vous voyez, et le rendez-vous est à un carrefour qui se trouve justement au pied du château des fées.

— Comment es-tu si bien renseignée? Je croyais que tu n'étais jamais venue par ici.

— Avant-hier, à la maison, M. Pontac m'a décrit le fameux rocher. Il n'y a pas moyen de s'y tromper. C'est celui qui se dresse comme une tour au sommet de la colline.

— Il se présente en effet sous un aspect assez particulier, et je serais curieux de le voir de près. Mais aujourd'hui nous avons mieux à faire que de grimper là-haut.

— Vous, oui... et moi aussi; mais si j'étais à la place de Laurence, j'entreprendrais ce pèlerinage, au lieu de rester à me morfondre dans la calèche.

— Je n'ai rien à demander aux fées, dit tristement la sœur aînée.

— Bah! que risquerais-tu en leur jetant ton nom? quand elles n'ont pas de mari à offrir à la consultante, elles ne répondent pas. Mais elles sont discrètes, et elles n'abusent pas des secrets qu'on leur confie. Essaye toujours. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— J'aperçois le *dog-cart* d'Arthur du Pomméval, cria le jeune Alfred; Arthur est déjà descendu, et les rabatteurs sont rangés en bataille sur la route. On n'attend plus que nous pour commencer. Voilà ce que c'est que d'atteler deux vieilles juments qui vont comme des tortues.

— Elles ne *s'emballent* pas comme Ralph, qui a failli rompre le cou à ta sœur, et je leur en sais gré, dit l'oncle Armand. Nous arriverons les derniers. Le beau malheur! C'est le devoir des amoureux d'arriver les premiers, et du Pomméval n'y a pas manqué.

— Je vois M. Pontac, dit Germaine qui s'était levée tout debout pour regarder en avant de la calèche.

— Il faut bien qu'il soit là pour nous recevoir, puisque c'est lui qui nous fait les honneurs de le chasse du duc. Je le vois aussi. Il cause avec un domestique en livrée...

— C'est le premier piqueur, dit Alfred. Un vieux qui a un rude chic. Le duc en a quatre, deux valets de chiens, six chevaux et soixante chiens de meute..... Des vendéens, admirablement *créancés*.

— Toi, mon bonhomme, tu voudrais nous jeter de la poudre aux yeux, en débagoulant des termes de vénerie, et ce que tu nous débites là n'a pas le sens commun. M. de Bretteville entretient un très-bel équipage, nous savons ça, mais aujourd'hui nous ne chassons pas à courre, et l'équipage est resté au château.

L'oncle Armand avait raison. L'homme qui prenait les ordres de Roger Pontac était un simple garde, et les hommes rassemblés un peu plus loin étaient des paysans racolés pour battre les taillis.

La respectable calèche de madame Daudierne atteignit bientôt le point où, sur la route qui contournait les crêtes rocheuses de Lémon, s'embranchaient quatre chemins forestiers disposés en éventail. Il y avait là, en échancrure sur les taillis, une espèce de demi-lune où dix voitures et cinquante invités auraient tenu fort à l'aise.

Au centre de ce carrefour s'élevait un petit obélisque de granit devant lequel trois valets de pied gardaient une table chargée de pâtés, de galantines et autres mets froids. On n'avait oublié ni les vins généreux, ni les liqueurs réconfortantes. Les bouteilles de champagne au casque doré faisaient vis-à-vis aux longues fioles de vieille eau-de-vie, semblables à des quilles.

— Ce sous-lieutenant de hussards est un organisateur de premier ordre, s'écria M. Daudierne en apercevant ces préparatifs. Il a tout prévu. Et voilà, ma chère Reine, un grand

problème résolu. Vous n'aurez pas besoin d'avancer l'heure de votre dîner, puisque nous trouvons ici de quoi satisfaire les appétits les plus exigeants.

— Demandez plutôt à M. du Pommeval, ajouta Germaine en montrant du doigt le bel Arthur qui posait son verre après avoir avalé une large rasade d'un cognac seigneurial.

— Il a raison de prendre des forces. Voudrais-tu pas qu'il bût de l'eau?

— C'est la seule boisson qui convienne aux amoureux.

— Aux amoureux transis, mais ceux-là, tu ne t'en soucies guère... ni Laurence non plus, je suppose.

Laurence ne répondit pas, et elle tourna la tête pour éviter de rendre le salut d'Arthur du Pommeval qui s'avançait le chapeau à la main et le sourire aux lèvres.

La calèche venait de s'arrêter; Alfred était déjà descendu de son siége et ouvrait la portière. En un instant, tout le monde eut mis pied à terre, et l'héritier des Vignemal put distribuer des poignées de main que l'oncle et le neveu lui rendirent avec chaleur. Madame Daudierne et Germaine se montrèrent plus réservées, mais elles le reçurent bien. Laurence seule fut très-froide.

Roger, qui avait fini de donner ses ordres au garde-chef, arriva pendant ces échanges de politesses.

— Nous sommes en retard, à ce que je vois, lui dit M. Daudierne après les banalités obligées. Votre personnel, je le parierais, est sur pied depuis l'aurore, et je suis désolé de vous avoir fait attendre.

— C'est moi qui regrette d'avoir fixé une heure si matinale, répondit Pontac. Malheureusement, lorsqu'on commence tard en cette saison, on a à peine le temps de battre quelques enceintes, et puisque ces dames ont bien voulu venir, je tenais à leur assurer une chasse complétement réussie.

— On tire tout, n'est-ce pas? demanda étourdiment Germaine, qui tenait déjà son petit fusil.

— Oui, madmoiselle. On n'a pas encore chassé cette année dans la forêt de la Bretêche, et les gardes sont d'avis qu'il y a trop de chevrettes et trop de poules faisanes. Rien ne s'oppose donc à ce qu'on en abatte quelques-unes. M. le duc de Bretteville désire seulement qu'on épargne un vieux cerf que son fils a souvent chassé à courre et qu'il n'a jamais pu prendre.

— Tuer un cerf d'un coup de fusil, ce serait un meurtre, dit l'oncle Armand.

— Celui-là surtout, qui est véritablement le roi de la forêt, reprit Roger.

— Du reste, reprit Roger, on le reconnaît facilement à ses *bois*. C'est un dix-cors.

— Je serais désolée qu'on le blessât, dit Germaine, mais je voudrais bien le rencontrer. Je n'ai jamais vu de cerfs qu'au Jardin d'acclimatation... et je m'imagine qu'un cerf en liberté doit être superbe.

— Un lion aussi, grommela M. Daudierne.

— Vous riez? Si j'allais en Afrique, j'irais certainement à la chasse au lion.

— Dites donc, Pontac, s'écria l'oncle Armand, vous avez dû en tuer, des lions, vous qui guerroyez en Algérie depuis huit ou dix ans.

— Jamais, monsieur, répondit modestement l'officier de hussards. Le service me prenait tout mon temps, et je ne songeais guère à chasser. Mais il est bon que mademoiselle sache qu'un vieux cerf est presque aussi redoutable qu'un lion.

— Vous exagérez un peu, mon lieutenant, mais il est certain que ces animaux cornus ne sont pas commodes, et qu'il ne fait pas bon les attaquer de trop près. Coup de cerf,

coup de bière, c'est un dicton que tous les forestiers connaissent. Les andouillers pointus d'un dix-cors qui se défend crèvent parfaitement la poitrine d'un homme.

C'est pourquoi, ma nièce, si la bête venait sur toi, je t'engage fort à la laisser passer.

— Oh! dit Germaine, je n'ai pas la moindre envie de lui faire du mal:

— Et d'ailleurs, il est entendu qu'un ne la tirera pas. Maintenant, mon cher Pontac, nous attendons vos ordres. Veuillez nous indiquer ce que nous avons à faire. Je vous préviens que ma belle-sœur et sa fille aînée ont projeté de suivre la chasse en voiture.

— C'est très-facile. Tous les chemins sont excellents. Nous avons trois enceintes à battre, et nous commencerons, si vous le voulez bien, par la plus éloignée, afin de revenir ici, où le *lunch* nous attend.

— Le *lunch* aura tort. Nous avons déjeuné avant de partir, et nous espérons bien que vous viendrez dîner avec nous à la Germonière.

— Je vous suis très-reconnaissant, monsieur, mais je ne sais si...

— Bon! nous traiterons cette question-là après la chasse. Pour le moment, vous avez quatre fusils à placer, dont un dangereux, celui de mon neveu, et un inoffensif, celui de ma nièce.

— Inoffensif! s'écria Germaine. Vous verrez tout à l'heure si je manque une pièce à bonne portée. Parions que je tuerai plus que vous.

— Pourvu que ton frère ne tue que du gibier, je serai content.

— Vous me prenez donc pour un enfant! dit Alfred très-vexé.

— Non, mais je me défie de ton adresse et de ton sang-

froid. Aussi, nous te mettrons entre Pontac et moi, qui avons été souvent au feu, et nous te surveillerons.

— Veuillez m'excuser, monsieur, répondit Roger. Je tiens à diriger les traqueurs, et je marcherai avec eux.

— C'est donc pour cela que vous n'avez pas pris de fusil?

Pontac, en effet, ne portait pas d'autre arme qu'un couteau de chasse pendu à un ceinturon de cuir fauve.

— Oui, j'aurais pu être tenté de m'en servir, et je vous serai plus utile en conduisant moi-même la battue. Le garde que j'ai amené de Bretteville ne suffirait pas seul à commander des rabatteurs recrutés un peu au hasard parmi les paysans des environs.

Mais... puis-je vous demander comment ce chien se trouve ici? reprit Pontac en caressant Belt, qui, ayant reconnu en lui un ami, lui tendait sa tête intelligente.

— Il est venu sans notre permission, dit Germaine, mais il ne nous ennuiera pas.

Ma sœur se charge de le garder.

Roger s'inclina, et du Pomméval, qui s'étonnait aussi de voir qu'on avait amené le danois, n'osa pas élever d'objection contre la volonté nettement exprimée de mesdemoiselles Daudierne.

Il était d'ailleurs plus silencieux que de coutume, ce brillant héritier, et il paraissait avoir perdu un peu de son aplomb ordinaire.

Évidemment, quelque chose le gênait : la présence de Laurence peut-être, de Laurence qui, l'avant-veille, lui avait ouvertement déclaré la guerre et qui avait de bonnes raisons pour lui être hostile.

Peut-être aussi commençait-il à être jaloux de Roger Pontac.

Ce jour-là, le représentant de la jeunesse dorée d'Arcy avait mis, comme on dit, toutes voiles dehors. Son dog-cart

sortait des ateliers d'un des grands carrossiers de Paris; son cheval lui avait coûté deux cents louis; son groom avait l'air d'être arrivé directement d'Angleterre dans une boîte; son fusil était un *choke-bored* acheté à Londres, chez Purdey, l'armurier du high-life; son costume, coupé par un tailleur en vogue, était d'un goût parfait. Bref, rien ne lui manquait pour tenir supérieurement son rang de jeune premier.

Et pourtant il sentait que la simplicité et la distinction naturelle du lieutenant Pontac valaient mieux pour plaire que toutes ces élégances apprêtées qui éblouissent les provinciaux.

Pontac était venu à pied, Pontac ne s'habillait pas comme les messieurs qui figurent sur les gravures des journaux de modes, Pontac n'affichait aucune prétention, pas même celle de montrer son adresse à la chasse ; mais à ses façons réservées, à sa froideur presque hautaine, on aurait pu le prendre pour un gentilhomme terrien, faisant à des bourgeois de petite ville les honneurs de sa forêt. Et sous cette apparente indifférence, on devinait des passions ardentes et une volonté de fer. On lisait dans ses yeux qu'il savait commander et qu'il savait aimer.

— Il est fort heureux que ce sous-lieutenant n'ait pas le sou, pensait le bel Arthur pous consoler son amour-propre, humilié de la comparaison.

Du reste, mademoiselle Germaine Daudierne ne paraissait pas s'occuper beaucoup de l'officier en congé. Elle était tout à la joie de manier son joli fusil, et elle attendait avec impatience le moment de s'en servir.

Laurence avait pris place au fond de la calèche à côté de sa mère; elle appela Belt, qui franchit d'un bond la portière et se coucha sagement aux pieds de sa jeune maîtresse.

Les rabatteurs, en blouse et en sabots, défilaient, bâton en main, sous la conduite d'un garde-chef.

— Vous plairait-il, mademoiselle, de tirer d'abord quelques lièvres? demanda Roger.

— Tout me plaît aujourd'hui, répondit Germaine.

— Il y a près d'ici une petite plaine qui se trouve comme encastrée dans ce coin de la forêt et qui sert de remise au menu gibier. Nous pourrions commencer par là.

— C'est une idée, s'écria le jeune Alfred. Cette année je n'ai chassé qu'à courre, et je ne serais pas fâché de me refaire la main.

— Y a-t-il des perdreaux? demanda l'oncle Armand.

— Deux ou trois compagnies, m'ont dit les gardes.

— Eh bien! mais... nous passerons là un quart d'heure agréable, en attendant le grand coup de feu.

On prit la route de gauche. La calèche suivait au pas. Germaine trouva moyen de se placer entre son oncle et Roger. Alfred marchait en éclaireur à dix pas en avant du groupe. M. du Pomméval, qui ne voulait pas rester trop près de la voiture, trouva bon d'aller le rejoindre.

Dix minutes après, les invités de M. de Bretteville entraient sous bois et arrivaient au bord d'une clairière plus longue que large. Un taillis très-clair-semé séparait cette clairière du chemin carrossable, qui n'était guère à plus de cinquante mètres, de sorte que madame Daudierne et sa fille aînée pouvaient suivre du haut de leur calèche tous les incidents du prologue de l'action.

Roger connaissait les intentions de M. Daudierne, et il eut soin de placer le neveu à l'extrême gauche de la ligne des tireurs, à soixante pas au moins de l'oncle. Il mit M. du Pomméval à l'extrême droite, et Germaine au centre, plus près de son oncle que de son fiancé.

Sa mère observait avec intérêt ces évolutions préparatoires, mais sa sœur n'y paraissait prendre aucun plaisir. Elle regardait d'un œil distrait le danois qui dormait les

pattes étendues et le museau collé contre le tapis, comme ces chiens de marbre couchés aux pieds d'une châtelaine sur les tombeaux du moyen âge. Et elle avait l'air si triste que madame Daudierne ne put pas faire semblant de ne pas s'en apercevoir.

Depuis qu'Arthur du Pomméval avait demandé officiellement la main de Germaine, la bonne dame s'était abstenue à dessein de questionner Laurence. Elle avait évité avec soin toutes les occasions de se trouver seule avec elle. Et ce n'était certes pas par indifférence qu'elle se dérobait ainsi. Elle sentait très-bien que Laurence avait dû être blessée par les procédés de ce jeune homme qui s'était montré si empressé auprès de l'aînée, et qui tout à coup se déclarait épris de la cadette. Mais elle était persuadée qu'une explication entre elle et sa fille raviverait un chagrin qui passerait vite si on n'en parlait pas à l'affligée.

Madame Daudierne n'entrevoyait pas la profondeur du mal. Elle ne s'était jamais demandé si le cœur de Laurence était pris, et elle aimait mieux ne pas se le demander, étant de ces natures qui ne se décident à croire au mal qu'à la dernière extrémité.

Il faut dire aussi que l'attitude de Laurence commençait à la rassurer. Laurence n'était pas sensiblement changée de figure ni de manières. Elle était calme comme toujours, affectueuse pour les siens, et elle ne faisait pas la moindre allusion au mariage de sa sœur.

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, ma chère enfant? lui demanda madame Daudierne. Tu n'as pas dit trois mots depuis que nous sommes partis de la Germonière. Serais-tu souffrante?

— Non, ma mère, répondit tranquillement Laurence. Je me suis tue parce que je n'entends rien à la chasse. Ces messieurs n'ont pas parlé d'autre chose.

— Cette partie ne t'amuse pas beaucoup, n'est-ce pas?

— Oh ! pas du tout; mais elle amuse Germaine, et je n'ai pas voulu gâter son plaisir en restant à la maison.

— Le fait est qu'elle eût été désolée de te laisser seule. Elle t'aime tant !

— Je le lui rends bien.

— Alors tu jouis de son bonheur ?

— Je me résignerais sans peine à souffrir toute ma vie, si j'étais sûre qu'elle fût heureuse.

— Est-ce que tu doutes qu'elle le soit? Je ne l'ai jamais vue si gaie.

— Elle l'est toujours, et elle ne s'inquiète jamais de l'avenir.

— Je sais que vous n'avez pas le même caractère, et... entre nous... tu pèches un peu par l'excès opposé. Le hasard fait que ta sœur se marie avant toi. Ce n'est pas une raison pour que tu désespères de rencontrer bientôt un parti aussi avantageux que M. du Pomméval.

— Croyez-vous donc que je le regrette?

— Je crois que tu as pu songer à lui... autrefois.

— J'aurais eu grand tort, dit évasivement Laurence, et il me semble que Germaine fera bien d'y regarder à deux fois avant de l'épouser.

— C'est mon avis... et le sien, puisqu'elle n'a pas encore dit : oui. Elle veut le connaître.

— Elle n'a pas l'air de l'étudier beaucoup. Et cependant l'épreuve ne peut pas se prolonger indéfiniment.

— Non, certes. Si le mariage n'est pas décidé avant que nous rentrions à Paris, il ne se fera jamais, et nous rentrerons pour le jour de l'an.

— Si j'étais à la place de Germaine, je me déciderais tout de suite.

— Pourquoi? Tu viens de dire le contraire.

— Pas précisément. J'ai dit qu'elle ferait bien de ne pas

s'engager à l'étourdie. Elle a demandé à réfléchir, et je l'approuve. Mais elle n'a pas songé à la situation particulière où se trouve M. du Pommeval. Il compte sur la succession de son oncle, et on va la lui contester. Vous avez l'air d'attendre pour vous décider qu'il ait gagné son procès... S'il perd et que Germaine le refuse après, on dira que le mariage n'était pour elle qu'une question d'argent.

— C'est vrai, murmura madame Daudierne. Je n'avais pas pensé à cela... ni ta sœur non plus, j'en suis persuadée.

— Je suis persuadée, moi, que Germaine ne veut pas de M. du Pommeval et qu'elle le refusera quand elle jugera qu'elle s'est assez moquée de lui.

— Ce serait très-mal, et si j'étais certaine que tu ne te trompes pas...

— Vous feriez cesser cet enfantillage dangereux. Eh bien! interrogez Germaine... interrogez-la à fond... elle est incapable de mentir... et elle vous dira son secret tout entier... elle ne me l'a dit qu'à moitié.

— Un secret!... Germaine a des secrets, maintenant!... tu m'effrayes presque.

— Voulez-vous savoir ce que j'en sais?

— Oui, sans doute.

— Eh bien! Germaine s'imagine que j'aime M. du Pommeval, et elle m'a confié qu'elle ne l'aime pas... elle m'a même à peu près avoué qu'elle en aime un autre.

— Un autre!... songes-tu bien à ce que tu dis?... et elle encouragerait les espérances de M. du Pommeval... non, c'est impossible... Germaine est quelquefois légère, inconsidérée... tout ce que tu voudras... mais ce serait plus que de la légèreté.

— Germaine a une excuse à ses propres yeux, dit vivement Laurence. Elle prétend... elle croit qu'elle décidera M. du Pommeval à m'épouser... elle s'est mis en tête que je

l'aimais, qu'il m'aimait, et qu'il reviendra à moi, lorsqu'il s'apercevra qu'elle ne veut pas de lui.

— Et c'est pour cela qu'elle le retient, s'écria madame Daudierne. Elle est donc folle! Comment ne comprend-elle pas que ce jeune homme ne peut plus être ton mari après avoir été son prétendu, agréé officiellement? Toute la ville d'Arcy le sait.

— Elle n'est pas folle, mais elle consulte son cœur et pas du tout sa raison. J'ai eu beau lui dire que j'aimerais mieux mourir que d'être la femme de M. du Pomméval, elle n'a pas voulu m'écouter. Elle a même fait en sorte de ne pas se trouver seule avec moi, de peur de m'entendre.

— Comment ne m'as-tu pas avertie plus tôt, ma chère Laurence?

— Germaine m'a fait cette déclaration avant-hier, et... pourquoi ne l'avouerais-je pas?... j'hésitais à vous la répéter.

— Tu avais tort. Il est nécessaire de mettre un terme à une situation... inconvenante. Ce soir, je confesserai ta sœur, et si elle convient qu'elle se joue de M. du Pomméval, il faudra bien qu'elle me dise aussi où elle veut en venir... et, si elle aime quelqu'un... eh bien, qu'elle le nomme... et alors...

— Elle vous le nommera, n'en doutez pas. La dissimulation n'est pas son défaut. Je souhaite ardemment qu'elle ait bien choisi... et j'espère qu'elle ne sera pas trompée...

— Trompée... comme tu l'as été, ma pauvre enfant, murmura madame Daudierne, qui commençait à lire dans le cœur de sa fille aînée.

La fusillade qui éclata sur toute la ligne dispensa Laurence de répondre. Les rabatteurs avaient tourné la clairière et s'avançaient en criant pour effaroucher le gibier remisé dans les herbes sèches ou blotti dans les sillons. Les lièvres, réveillés au gite, fuyaient devant ce vacarme, et en cherchant à rentrer sous bois, ils venaient se faire tuer à petite portée.

Les perdreaux s'envolaient par bandes et passaient, rapides comme des balles, à quarante pieds en l'air. C'était un feu roulant, une averse de plombs qui ne touchaient pas tous, car le tir en battue n'est pas très-facile. Les chasseurs avaient à peine le temps de recharger, et au-dessus d'eux montaient incessamment de petits nuages de fumée blanche. Cela ressemblait à une affaire d'avant-garde. Il ne manquait au tableau que des pantalons rouges dans la plaine et des casques prussiens sur la lisière du taillis.

Germaine faisait sa partie dans ce concert avec une ardeur extrême et une adresse étonnante. C'était merveille de la voir ouvrir son fusil, fouiller dans sa cartouchière, glisser ses cartouches dans les canons, mettre en joue, envoyer ses deux coups et recommencer le même exercice comme si elle n'eût de sa vie fait autre chose.

Madame Daudierne n'en revenait pas. Elle ne s'était jamais vue à pareille fête, et elle ne comprenait guère le plaisir que sa fille pouvait prendre à ce divertissement meurtrier.

Laurence ne regardait pas.

Elle était occupée à retenir Belt, qui s'était remis sur ses pattes au bruit des premiers coups, et qui faisait mine de vouloir courir au feu.

Du reste, cette première escarmouche ne dura guère. C'est vite fait de battre un espace découvert de deux hectares, et les traqueurs arrivèrent bientôt à portée de fusil des chasseurs, qui furent obligés de ne plus tirer, de peur d'accident. Alfred lâcha bien quelques coups de trop, mais, par bonheur, il ne blessa personne.

Roger Pontac, secondé par le garde, avait consciencieusement dirigé la battue et donnait des ordres pour qu'on ramassât les lièvres tombés sur le champ de bataille. Il n'y était resté que deux perdreaux, et c'était mademoiselle Daudierne qui les avait tués.

Elle revenait triomphante, le fusil sur l'épaule et le chapeau breton incliné sur l'oreille, le teint animé, les yeux brillants, le geste vif. Les hommes la suivaient à distance, en causant des épisodes du massacre, et Pontac hâtait le pas pour les rejoindre.

— Neuf lièvres à moi toute seule, cria-t-elle à sa mère, en sautant sur la route où stationnait la calèche. Il me semble que c'est un joli début. Mon oncle n'a pas manqué un coup, mais Alfred a touché une fois sur dix, et M. du Pommeval tire comme une mazette. Il aurait pu se dispenser de venir, et il ferait bien de céder son *choke-bored* à M. Pontac.

— En vérité, je ne te reconnais pas, dit sévèrement madame Daudierne. Tu ne t'exprimes pas comme une femme.

— A la chasse, il n'y a que des chasseurs, répliqua Germaine en riant.

— Modère-toi, je te prie, ou tu m'obligeras à abréger cette partie que tu me fais regretter d'avoir acceptée. Je désire au surplus rentrer de bonne heure à la Germonière, car j'ai à t'entretenir de choses sérieuses.

— Je ne demande pas mieux... mais vous oubliez que nous aurons du monde. Mon oncle a invité M. du Pommeval, M. Pontac... il inviterait le duc de Bretteville, s'il osait.

Ce ton n'était pas fait pour plaire à madame Daudierne, et elle allait probablement se fâcher, mais les hommes arrivèrent fort à propos pour l'empêcher de tancer sa fille.

Pontac était en retard, et Germaine était si pressée de le remercier qu'elle revint sur ses pas pour lui crier :

— Merveilleux! admirable!... Je ne me suis jamais tant amusée.

Le lieutenant rougit et balbutia un compliment assez mal tourné. Il paraissait gêné à ce point que Laurence se dit :

— Serait-ce cet officier qu'elle aime? Peu s'en est fallu

qu'elle ne lui sautât au cou... et l'on dirait qu'il craint de trahir en la regardant le sentiment qu'elle lui a inspiré.

— Eh bien, ma chère Reine, que dites-vous de ce divertissement? s'écria l'oncle Armand. C'est une chasse royale que nous a préparée le plus aimable des lieutenants. Mais vous ne semblez pas enthousiasmée.

— Je crains que Laurence ne soit un peu souffrante, répondit madame Daudierne, qui cherchait un prétexte pour ramener ses filles à la maison.

— Vraiment? Elle aura pris froid en restant immobile dans la voiture, et il pourrait vous en arriver autant. Vous devriez marcher un peu. Pourquoi ne monteriez-vous pas au rocher des Fées?

— L'enceinte que nous allons attaquer maintenant se trouve précisément de ce côté, dit Roger Pontac. Elle confine à la route départementale...

— Qui passe au pied du rocher, interrompit M. Armand.

— Je n'aime pas beaucoup la chasse, mais j'aime encore moins les ascensions difficiles, murmura madame Daudierne.

— Alors, je n'insiste pas. Mais nous serions désolés d'imposer une corvée à vous et à Laurence. S'il vous plaît que la calèche vous reconduise à la Germonière, ne vous gênez pas, je vous prie. Nous sommes tous de force à faire le chemin à pied... n'est-ce pas, Germaine?

— Je crois bien! s'écria la nièce. Je ne sens jamais la fatigue quand je suis contente... et aujourd'hui, je rayonne de joie.

Et l'on voyait si bien que c'était vrai, elle avait l'air si heureux, que sa mère, qui l'adorait n'osa ni la gronder ni même la contrarier.

— Nous resterons jusqu'à la fin, dit-elle. Je vous prierai seulement de ne pas finir trop tard.

— Ce sera l'affaire d'une heure ou deux, ma chère sœur. Notre ami Pontac va mener les trois battues militairement. En route, mon lieutenant, et au pas accéléré !

On revint à la demi-lune où le lunch attendait toujours, et Roger plaça les tireurs sur une bande étroite de terrain qui dominait le chemin public et s'étendait jusqu'au bord de la forêt.

Elle avait, de ce côté, un aspect imposant, cette forêt de la Bretèche que Germaine admirait naguère du haut des escarpements de Lémon. Ce n'était plus un taillis comme on en voit partout. Les ancêtres du duc de Bretteville y avaient jadis appliqué le régime des coupes sombres, qui ne convient guère qu'à des bois seigneuriaux. On rase complétement les coupes au bout de la vingtième année, en ne respectant que les baliveaux d'une certaine grosseur. Ces sujets choisis poussent à l'aise et deviennent avec le temps des arbres magnifiques, parce qu'ils ont tous leur part de terre et de soleil, du moins ceux qui restent debout après un demi-siècle, car on recommence tous les dix ans les éliminations, et les plus faibles disparaissent. C'est en partie à l'emploi de ce procédé qu'on doit l'existence des futaies monumentales de Fontainebleau et de Compiègne. Mais un industriel n'y trouverait pas son compte, car les humbles fagots que fournit un bois bien aménagé se vendent tous les ans, tandis que ces géants du règne végétal, jusqu'au jour où on les abat, ne servent qu'à charmer les peintres de paysages.

L'enceinte qu'on allait attaquer était entièrement plantée en hêtres, presque tous séculaires. Leurs troncs blancs s'élevaient de place en place comme des colonnes énormes supportant une voûte sans fin. Dans les intervalles, s'étendaient de longs tapis de mousse et croissaient de place en place des fougères vivaces, assez hautes pour abriter des chevreuils. Et ceux de la Bretèche étaient si rarement

chassés qu'ils sortaient volontiers des couverts plus épais que leur offraient les coins buissonneux de la forêt. On les voyait souvent errer par petites bandes, et parfois même s'avancer jusqu'au bord de la route peu fréquentée qui allait de la Germonière à Bretteville.

La calèche avait pris position sur cette route, et Pontac était allé rejoindre ses hommes, qui avaient un assez long détour à faire pour prendre l'enceinte par le bon côté, c'est-à-dire de façon à englober dans la battue certains fourrés où le gros gibier se remisait de préférence et à le pousser vers l'angle où les tireurs l'attendaient.

Ceux-ci s'étaient postés dans le même ordre.

Albert et M. du Pomméval aux deux bouts de la ligne, Germaine et l'oncle Armand au centre.

Et, cette fois, madame Daudierne et Laurence allaient assister de très-près à la tuerie qui se préparait.

C'était le moment où les vieux chasseurs eux-mêmes éprouvent une émotion, l'émotion de l'attente. Ils ignorent si la chance sera pour eux, absolument comme les joueurs de roulette qui regardent tourner le cylindre. De même que la bille d'ivoire tombe au hasard dans une des cases numérotées, les chevreuils peuvent débucher entre les jambes d'un maladroit qui les manque, ou se présenter au contraire dans de bonnes conditions au meilleur fusil de la réunion. C'est une affaire de veine, et le plus habile peut fort bien revenir bredouille, si le gibier ne passe pas sous son plomb. Cela arrive même assez souvent, et dans ces cas-là, ce sont les animaux chassés qui ont la veine.

Chacun se préparait à profiter des occasions heureuses que le sort lui enverrait. Germaine, le fusil en arrêt, l'œil et l'oreille au guet, sentait battre son cœur de plaisir et d'espérance. Mais le démon de la chasse ne la possédait pas au point de lui faire oublier Roger. Elle lui savait gré du

rôle modeste qu'il avait choisi, et plus elle le comparait à M. du Pommeval, plus elle le trouvait supérieur à ce gommeux de province qui n'avait jamais fait que dépenser son argent pour briller aux cours régionales, et qui se croyait irrésistible. Elle en était venue à se demander s'il ne serait pas temps de déclarer à sa mère qu'elle ne voulait à aucun prix épouser le nouveau seigneur du Fougeray, et qu'elle rêvait de céder cet honneur à son aînée.

Il y avait un autre aveu qu'elle aurait pu faire, mais celui-là était plus difficile. Il lui en eût terriblement coûté de convenir qu'elle aimait un hussard en congé de semestre, un oiseau de passage, presque un inconnu — elle l'avait vu quatre fois. L'heure n'était pas venue, elle le comprenait bien. Il fallait attendre. Quoi? Elle n'en savait rien. Peut-être un de ces événements comme il n'en arrive guère que dans les romans, un coup de baguette de fée transformant le pauvre officier en millionnaire, le fils de laboureur en propriétaire foncier.

Germaine ne se doutait pas que madame Daudierne avait résolu de la mettre, le soir même, en demeure de se prononcer.

Et Germaine n'avait garde de se retourner du côté de la calèche. Immobile et adossée au tronc d'un hêtre colossal, elle guettait un de ces signes précurseurs qui annoncent l'apparition du gibier, un bruit de feuilles froissées, un frémissement des hautes herbes.

Tout à coup, le silence de la forêt fut troublé par les cris lointains des traqueurs, et aussitôt, à trente pas de la lisière, au-dessus d'une grosse touffe de fougères jaunies par l'automne, pointa la tête fine d'un chevreuil.

Le chevreuil ne voyait pas Germaine, mais Germaine le voyait fort bien. Elle épaula vivement, et elle allait tirer, lorsque le gracieux animal tourna la tête du côté où elle

était. Il se présentait de trois quarts, il la regardait avec ses grands yeux noirs et doux, et il ne fuyait pas. Peut-être la prenait-il pour un de ces petits pâtres qui mènent leurs vaches paître sur les revers des fossés du chemin.

— Non, murmura-t-elle, en abaissant son arme, je n'aurai pas la cruauté de le tuer au repos. J'attendrai qu'il parte, et s'il a l'esprit de se sauver du côté des rabatteurs... eh bien! tant mieux!... je ne tiens pas à l'assassiner... je souhaite même qu'Alfred ne l'aperçoive pas. Alfred le tirerait... et comme il tire mal, il pourrait l'estropier.

Germaine était émue, et pourtant elle venait de massacrer avec entrain des lièvres et des perdreaux tout aussi intéressants que ce chevreuil. La pitié est un sentiment très-complexe, qui dépend beaucoup des circonstances, qu'on étouffe assez facilement et qui s'émousse très-vite. A la fin d'un combat acharné, le soldat le moins féroce égorge volontiers un homme qu'il aurait assisté s'il l'avait rencontré la veille de la bataille, et les tueries en masses impressionnent moins que le meurtre isolé.

Au fond, c'est une affaire de nerfs. Les cris de douleur touchent les cœurs les plus durs. Mais malheur aux êtres qui souffrent sans se plaindre. Personne ne s'attendrit sur l'horrible supplice que subit un homard qu'on jette tout vivant dans l'eau bouillante.

Et puis, il y a l'influence de la forme extérieure. On fait grâce à un beau papillon, et l'on prend plaisir à écraser une hideuse araignée.

D'ailleurs, la sensibilité de Germaine n'avait pas encore été mise à une épreuve sérieuse. Le lièvre qui court, la perdrix qui vole, tombent sous le coup de fusil, assez loin du chasseur, qui n'assiste pas à leurs dernières convulsions. En battue, il n'est même pas obligé de souiller ses mains de leur sang, puisque les salariés qui les ont fait lever se char-

gent de les ramasser. Mais ce n'était plus cela. Il s'agissait de tirer sur un animal qui ne songeait pas à fuir. A la guerre, lorsque l'action n'est pas encore engagée, une sentinelle ne s'amuse pas à faire feu sur la sentinelle ennemie qui lui fait vis-à-vis. Il y a comme une trêve tacite entre ces soldats que le son des tambours battant la charge va précipiter les uns contre les autres, la baïonnette en avant. De même, à la chasse, il est admis qu'on ne doit pas abuser de ses avantages en visant un but immobile. Autant vaudrait tirer à la cible. Un chevreuil qui ne bouge pas est une créature du bon Dieu; on l'admire et on le respecte. Quand il se sauve, c'est un gibier, et on le fusille sans scrupules et sans remords.

Cette fois, la suspension d'armes ne fut pas de longue durée. Les cris des paysans devinrent plus distincts, et l'on distingua bientôt le bruit sec et sonore de leurs bâtons frappant les branches des cépées et les troncs des baliveaux. Trois ou quatre chevreuils qui broutaient non loin de là, cachés par les herbes sèches, se levèrent à la fois et bondirent dans toutes les directions. Les mieux avisés se lancèrent à travers la forêt et évitèrent ainsi le plomb des tireurs postés sur la lisière. Seul, celui que Germaine observait depuis quelques instants eut la malheureuse idée de forcer la ligne et vint passer entre elle et son frère.

Elle n'eut pas le temps et peut-être pas le courage de le tirer, mais Alfred lui envoya son coup de fusil, au risque de blesser Germaine, et, par hasard, il le toucha.

La pauvre bête, frappée dans le flanc au moment où elle sautait sur la route, tomba, se releva et se traîna expirante jusqu'à la calèche où se tenaient madame Daudierne et sa fille aînée.

— A moi! il est à moi! criait à tue-tête le chasseur novice.

— Veux-tu te taire! riposta de loin l'oncle Armand. Si tu

continues à vociférer de la sorte, nous ne verrons plus seulement un lapin.

—Allons, bon! reprit-il avec colère, voilà maintenant qu'il abandonne sa place. Ce galopin-là va faire manquer toute notre journée.

C'était vrai. Oubliant la règle fondamentale des chasses au rabat et les sages recommandations de M. Daudierne, Alfred n'avait eu rien de plus pressé que de courir à son chevreuil. Était-ce pour l'emporter ou pour l'achever? Il n'en savait rien lui-même. La joie lui tournait la tête.

Le chevreuil frappé à mort lançait des ruades désespérées et gémissait comme un enfant.

— Ah! c'est horrible! dit Laurence en détournant les yeux. Je ne veux pas en voir davantage.

Et elle ouvrit la portière pour descendre.

Belt ne perdit pas une seconde. Avant que sa maîtresse se fût levée, il était déjà à terre.

— Rappelle ton chien, hurlait Alfred. Emmène-le, ou je le tue.

— Jean, dit madame Daudierne à son cocher, avancez un peu. Nous sommes trop près des chasseurs, et nous les gênons sans doute. Placez-vous à l'entrée du rond-point.

— Madame a raison, répondit Jean, qui était un vieux serviteur de la maison et qui avait son franc parler. Je viens d'entendre siffler des grains de plomb, et mes juments pourraient bien en attraper.

Ce n'était certes pas une précaution inutile que de changer de place, étant donné la fougue et la maladresse du jeune Alfred; mais si madame Daudierne tenait à s'éloigner, c'était surtout pour fuir le triste spectacle de l'agonie d'un animal inoffensif.

Pas plus que sa fille, elle n'aimait à voir couler le sang, et le chevreuil qui se débattait contre la mort en répandait à flots.

— Je ne resterai pas ici une minute de plus, dit Laurence, aussitôt que la calèche eut pris position à l'angle du bois.

— Je ne demanderais pas mieux que de partir, murmura madame Daudierne, mais je ne puis pas laisser Germaine finir sans moi cette sotte journée. Elle est surexcitée au dernier point, et elle finirait par faire quelque sottise.

— Je crois en effet que vous ferez bien de veiller sur elle... et sur d'autres... mais ma présence ne sert à rien, et je puis bien me dispenser d'assister à des scènes qui me répugnent. Je vais monter jusqu'à ce rocher...

— Seule?

— J'aimerais mieux y monter avec vous, mais vous n'y arriveriez pas sans vous fatiguer outre mesure, et je ne courrai aucun risque... Belt m'escortera, et d'ailleurs vous ne me perdrez pas de vue.

L'escarpement que couronnait la roche de Lémon dominait la route, juste en face de l'obélisque, et madame Daudierne pouvait en effet, de la voiture où elle était assise, suivre des yeux sa fille aînée escaladant cette pente que Germaine avait descendue un soir, aidée par Roger Pontac.

Et elle n'avait qu'à regarder d'un autre côté pour surveiller sa fille cadette, postée à cent pas sur la droite.

— Si tu me promets d'être prudente et de ne pas trop t'éloigner, dit-elle, je ne m'oppose pas à ce que tu entreprennes cette ascension... quoiqu'il me semble plus sage de ne pas la tenter.

— Je ne dépasserai pas la crête que vous voyez d'ici, et je reviendrai dès que le carnage aura cessé.

— Malheureusement, il ne fait que commencer...

C'était vrai. Les traqueurs se rapprochaient, et déjà quelques chevreuils passaient à portée, salués par une fusillade encore peu meurtrière.

— Viens, Belt! dit Laurence à son chien qui semblait hésiter, viens avec moi. Ils te tueraient.

Le danois n'était pas chasseur, et, sur un geste de la jeune fille, il la suivit sans regret.

— Pourquoi suis-je venue? pensait-elle, en marchant à grands pas vers le but qu'elle avait choisi, quoiqu'elle n'eût pas la moindre envie de consulter l'oracle. Ces exterminations méthodiques m'écœurent, et il faut que Germaine soit devenue folle pour y trouver du plaisir... plus folle encore que lorsqu'elle rêvait d'aller en pèlerinage au château des Fées. J'y vais, moi, mais c'est pour fuir cette odieuse chasse... elles ne me diront pas le nom de mon mari, car je ne me marierai jamais

Laurence montait, sans tourner la tête, même quand elle était obligée de s'arrêter pour reprendre haleine. Elle ne voulait plus voir ces apprêts de repas, ces fumées blanches qui sentaient la poudre, ces voitures, ces livrées qui lui rappelaient que M. du Pommeval était là, et qu'elle allait sans doute être obligée de subir sa compagnie au retour.

Elle montait pour chercher l'oubli, et ses idées prenaient insensiblement un autre cours. L'air pur des sommets rafraîchissait son front brûlant, et elle en vint peu à peu à admirer le tableau grandiose qu'elle avait sous les yeux.

La forêt ne lui apparaissait plus que comme une masse sombre, et elle n'entendait plus qu'un petillement lointain, au lieu du fracas des coups de fusil.

La roche se dressait devant elle silencieuse et nue. Le ciel était bleu, de ce bleu pâle et triste des claires journées de la fin de l'automne. Un aigle planait au-dessus de la tour de granit, et des souffles passaient dans les bruyères qui tapissaient le sol de cette solitude.

Laurence se sentait revivre, et il lui tardait maintenant de

voir de près cette fente poétisée par une légende qui commençait à l'intéresser.

Belt aussi semblait impatient d'atteindre le faîte de cette colline sauvage. Il courait, le nez au vent, et parfois il s'arrêtait pour aboyer joyeusement.

Il arriva le premier au pied du rocher, à l'endroit même où se tenait Roger Pontac pendant que Germaine interrogeait les fées à l'entrée du soupirail qui s'ouvrait sur une autre face de ce cube de pierres, et il tomba en arrêt, la tête levée, comme le font les chiens couchants devant un pommier où s'est branchée une compagnie de perdrix rouges.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Laurence, qui connaissait ses allures.

A cinq pieds au-dessus de la base du bloc carré, commençait une fissure, étroite comme une meurtrière percée dans la muraille d'un château du moyen âge. Cette espèce de fenêtre était placée trop haut pour que la jeune fille pût y regarder. Roger Pontac s'en était servi comme d'un porte-voix pour répondre à Germaine, mais Roger Pontac était de taille à s'engager dans un régiment de cuirassiers, et s'il avait préféré les hussards, c'était parce que la grosse cavalerie n'est jamais appelée à guerroyer en Afrique.

Laurence, très-étonnée de voir que Belt ne bougeait plus, se demanda s'il sentait là quelqu'un de sa connaissance; mais comme il était peu vraisemblable que l'intérieur du rocher fût habité, elle ne s'arrêta guère à cette supposition, et elle se mit en devoir de faire le tour de ce donjon que n'avait pas élevé la main des hommes.

Avant d'essayer ce voyage circulaire, elle regarda au-dessous d'elle, et elle vit à la place où elle les avait laissés, la calèche, les valets de pied et les chasseurs.

Sa mère agitait un mouchoir pour lui indiquer sans doute qu'elle observait tous ses mouvements.

Ce signal lui rappela qu'elle avait promis de ne pas dépasser la crête, et elle renonça à tenter une exploration complète du palais des fées.

Aussi bien commençait-elle à ressentir une vague inquiétude.

Elle se contenta de dépasser l'angle du massif rocheux, et elle ne fut pas peu surprise de se trouver en face d'une crevasse beaucoup plus large que la première et beaucoup plus accessible.

L'aspect de ce trou noir lui parut sinistre, et elle se garda bien de s'en approcher, comme l'avait fait Germaine, plus curieuse et moins timide. Elle appela son chien, qui pouvait la défendre, au cas peu probable où elle aurait eu besoin d'être défendue.

Belt n'obéit pas aussi vite que d'habitude, mais il finit par se décider à quitter son poste d'observation, et il arriva quêtant, flairant la mousse, comme pour y retrouver la trace du passage d'un ami.

Ce manége prit bientôt fin. Il s'arrêta court devant l'ouverture béante, lança un aboiement sonore, et se lança d'un bond dans les profondeurs de la caverne.

Laurence, stupéfaite et encore plus effrayée, recula instinctivement, et peu s'en fallut qu'elle ne s'enfuît. Mais la force lui manqua pour courir, et la voix pour crier.

Belt avait disparu; Belt ne donnait plus signe de vie. Il avait forcé l'entrée du souterrain des fées, et les fées le retenaient prisonnier pour le punir de son audace.

Cette idée, qui aurait probablement amusé Germaine, ne troubla point l'esprit plus calme et plus raisonnable de Laurence. Mais elle n'en était pas plus rassurée pour cela.

Évidemment, il y avait là un homme, et un homme que Belt connaissait.

— Si c'était Roch Ferrer, pensait la jeune fille, je m'ex-

pliquerais pourquoi Belt s'est précipité dans ce trou... mais que ferait là Roch Ferrer? Il m'a juré qu'il irait trouver M. Pontac au château de Bretteville, et il doit y être allé hier. En supposant même qu'il n'y soit pas allé, quel motif aurait pu le pousser à se cacher ici? Aurait-il appris qu'on le cherche pour l'arrêter et le conduire en prison?... Non, car je ne lui ai pas dit que nous chasserions aujourd'hui dans la forêt de la Bretèche... et alors même qu'il l'aurait su, il ne pouvait pas deviner que je monterais jusqu'à ce rocher...

Laurence en était là de ses réflexions, quand son chien s'élança d'un bond hors de la caverne et vint tomber à ses pieds.

—D'où viens-tu, méchante bête? lui demanda-t-elle.

Belt n'avait garde d'aboyer pour lui répondre, car il tenait dans sa gueule un objet qu'il ne voulait pas laisser choir; mais il l'apportait sans doute à sa maîtresse, car il ne fit aucune difficulté pour le lui laisser prendre.

C'était une espèce de sac ou plutôt de portefeuille en peau de daim, fermé par un bouton d'acier qui recouvrait probablement une serrure à secret. L'objet était de forme carrée, et il avait dû être porté comme un scapulaire, car aux deux anneaux qui tenaient aux deux angles supérieurs pendaient deux bouts de lanière de cuir.

Comment se trouvait-il au fond d'un trou de rocher? Qui l'y avait caché? Et par quel prodige d'instinct Belt était-il allé l'y chercher? Toutes ces questions se présentaient à la fois, et Laurence ne savait comment les résoudre, lorsqu'en retournant le sachet entre ses doigts elle vit au milieu deux initiales imprimées en noir, deux V.

Alors, elle se souvint tout à coup que madame Vignemal s'appelait Virginie. Germaine avait maintes fois plaisanté à propos de ce prénom sentimental, qui n'allait guère à la très-prosaïque propriétaire des domaines du Fougeray.

Et elle se rappela aussi le récit que le braconnier lui avait fait sur la levée du Beuvron.

— C'est le portefeuille qu'il a ramassé sous les tamaris où madame Vignemal l'avait jeté, murmura-t-elle. Il m'a dit qu'il l'avait mis dans un endroit où personne ne le trouverait. Et en effet, personne ne se serait avisé de venir le chercher dans ce creux de rocher. Roch Ferrer, qui rôde partout, doit connaître la roche de Lémon. Il y sera venu tout exprès pour cacher cette relique de la morte. Il ne se doutait pas que Belt me la rapporterait.

Tout cela était on ne peut plus vraisemblable. Mais que faire de ce sachet qui renfermait évidemment des papiers importants, peut-être des titres au porteur? Le rejeter dans le trou noir où le danois l'avait déterré? Ce fut la première pensée qui vint à mademoiselle Daudierne, mais elle comprit bien vite qu'elle n'avait pas le droit d'agir ainsi. Cette épave avait une valeur pour l'hétitier testamentaire ou pour les héritiers naturels. L'abandonner, c'eût été porter préjudice à quelqu'un, car il serait arrivé de deux choses l'une : ou elle aurait pourri là sans profit pour personne, ou bien elle serait tombée entre les mains d'un paysan ou d'une paysanne, venus au rocher pour consulter les fées, et dans ce dernier cas, on ne pouvait guère compter que l'objet serait restitué à qui de droit. Roch Ferrer avait certainement renoncé à en faire usage, puisqu'il s'en était débarrassé. Et d'ailleurs Roch Ferrer allait quitter le pays pour longtemps, probablement pour toujours.

— Le secret de la succession est peut-être là, se disait Laurence en palpant ce petit sac de peau, et il dépend de moi que ce secret ne soit jamais connu. Mais si le hasard m'a amenée ici, c'est que Dieu veut que j'intervienne... Comment interviendrais-je?... Pour rien au monde, je ne consentirais à fendre cette enveloppe qu'un braconnier a respectée... La

remettre à ce du Pomméval qui ne se ferait pas scrupule de l'ouvrir et de la détruire, s'il s'apercevait qu'il a intérêt à l'anéantir?... Non, non, jamais! je ne veux pas être la cause, même indirecte, de la ruine de gens qui valent mieux que lui; et d'un autre côté, si je montrais ma trouvaille à un des magistrats qui jugeront le procès entre les prétendants à la succession, je serais obligée de répondre aux questions qu'ils ne manqueraient pas de me poser, et comme je ne sais pas mentir, il me faudrait leur répéter ce que m'a dit ce malheureux garçon... ce serait le perdre, et me compromettre gravement. On ne retiendrait de ma déclaration que l'aveu de notre entrevue nocturne, et l'on n'admettrait pas les explications qu'il fournirait pour se justifier.

Belt, accroupi, regardait sa maîtresse. On eût dit qu'il n'attendait qu'un ordre d'elle pour reporter le sac à l'endroit où il l'avait pris, et Laurence songea un instant à se servir de ce chien comme messager; à lui remettre l'objet dans la gueule et à le laisser libre d'aller où son instinct le conduirait. C'eût été un moyen assez original de se décharger de toute responsabilité, mais ce n'était pas résoudre le problème, car Belt pouvait lâcher le portefeuille sur la bruyère ou sur la route, et il pouvait tout aussi bien se le laisser prendre par le premier venu qui le caresserait — l'oncle Armand, par exemple, ou M. du Pomméval, ce qui eût été bien pis.

Au plus fort de ses perplexités, Laurence leva la tête et vit briller dans l'ombre de la crevasse deux yeux qui la regardaient. Un homme était là, debout et encastré entre les parois du rocher comme une statue de saint dans une niche. Il s'était avancé sans bruit jusqu'à l'entrée du corridor des fées, et il se trouvait en pleine lumière. Mais elle ne le reconnut pas tout d'abord; elle ne voyait que ses yeux, et elle recula effrayée.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, dit une voix qui la fit tressaillir. Je veux vous parler, mais je ne me montrerai pas à ceux qui nous regardent.

— Vous! s'écria Laurence. Que faites-vous ici?

— Je me cache, répondit Roch Ferrer. Je sais qu'on me cherche. On ne me trouvera pas. Demain, je serai loin. Mais je n'ai pas eu le courage de partir sans vous revoir. J'avais deviné que vous monteriez à la roche de Lémon. Si vous n'y étiez pas venue, j'aurais supplié M. Subligny de vous conduire ce soir sur la levée du Beuvron.

— M. Subligny! vous lui avez donc dit...

— Rien, si ce n'est que je vous aime... que depuis des années je vous suis partout où vous allez... et je lui ai juré que je n'avais jamais osé vous aborder.

— C'est trop... beaucoup trop qu'il sache...

— Qu'importe, puisque je pars? Je vais en Afrique, et je n'en reviendrai jamais.

—Vous avez donc vu M. Pontac?

— Oui, ce matin, à la place où nous sommes. Il y vient tous les jours, et j'ai couché cette nuit dans le trou des fées. Il m'a promis que ce soir il me donnerait de l'argent, des habits et une lettre pour me recommander à son colonel. Dans huit jours, je serai soldat.

— C'est bien, ce que vous avez fait, monsieur, murmura la jeune fille très-émue. Je vous pardonne la frayeur que vous venez de me causer, et je ferai des vœux pour vous.

— Je puis donc espérer que vous ne m'oublierez pas.

— Vous oublier!... oh! non. Je me souviendrai toujours que vous m'avez offert de vous sacrifier pour satisfaire une fantaisie que j'avais, et que je n'ai plus.

— Est-ce bien vrai que vous ne voulez plus que cet homme perde l'héritage qu'il espère?

— C'est si vrai que je vais vous rendre le portefeuille de

madame Vignemal. Vous en ferez ce qu'il vous plaira. M. du Pomméval m'est indifférent.

— Je sais que ce n'est pas vous qu'il va épouser. Le major me l'a dit.

— Le major?

— Oui... le docteur Subligny. Mais il m'a dit aussi qu'il allait épouser votre sœur, et c'est pour cela que j'ai remis ce sachet à Belt. De ma main, vous auriez peut-être refusé de le prendre, et je ne puis pas le garder. Si vous ne voulez pas l'ouvrir, donnez-le à M. Subligny.

— Il convient que ce soit vous qui le lui donniez.

— Je ne le reverrai pas. Je devais aller chez lui demain; mais si j'entrais à Arcy, je serais arrêté. On m'y guette. M. Pontac m'a promis d'expliquer au major pourquoi je pars cette nuit, et je suis sûr que le major m'approuvera. Si vous ne voulez pas lui raconter que nous nous sommes rencontrés, dites-lui que votre chien a trouvé le sac dans ce creux où je l'avais caché. M. Subligny connaît maintenant toute la vérité sur l'accident du bac. Il sait que madame Vignemal, au moment où la barque s'en est allée à la dérive, a pensé d'abord au sachet qu'elle portait sur sa poitrine; elle l'a arraché de son cou, elle le serrait dans sa main droite, et elle ne l'a pas lâché quand elle s'est évanouie. Si elle tenait tant à ce qu'il ne restât pas au fond de la rivière, c'est qu'elle y a enfermé quelque chose de précieux. Le major croit cela. . et moi aussi, je le crois. Alors, je me suis dit que je ne pouvais pas garder l'objet. Il paraît que si ce du Pomméval n'héritait pas, ce serait M. Pontac et d'autres qui hériteraient.

— M. Pontac! vous vous trompez sans doute.

— Non, mademoiselle. M. Pontac est parent de madame Vignemal.

— Et nous l'ignorions, dit tout bas Laurence; c'est étrange.

— Le major aurait pu vous l'apprendre, car il a connu

M. Pontac dans le temps où M. Pontac était au collége... Sa cousine l'y avait mis, et il s'est échappé pour s'engager.

— Oui... je me souviens... le docteur nous a raconté cette histoire... il me semble même qu'il nous a dit le nom du protégé de madame Vignemal... et aucun de nous ne l'a retenu.

Mais alors... c'est à M. Pontac qu'il faudrait remettre votre trouvaille. Il est intéressé plus que personne à savoir si sa parente n'a pas refait son testament.

— J'y ai pensé... seulement, je craignais de vous déplaire.

— A moi? Et que m'importe que M. du Pomméval soit riche ou qu'il reste ce qu'il est?

— A vous, rien sans doute, mais... à votre sœur?...

— Ma sœur ne l'aime pas.

— Et on veut le lui imposer peut-être! s'écria Roch Ferrer. Ah! j'ai donc eu raison d'offrir le sachet à M. Pontac.

— Vous avez fait cela?

— Oui, je l'avoue. Je déteste ce M. du Pomméval, et j'aurais été heureux de lui nuire. C'est mal. J'aurais dû vous consulter avant de parler à M. Pontac.

— Et vous lui avez dit comment cet objet était tombé entre vos mains?

— Je lui ai tout dit.

— Eh bien?

— Eh bien! il a refusé.

— C'est peut-être la fortune qu'il a refusée... et il n'a rien.

— Il a son grade, et il se moque de l'argent. J'ai eu beau dire, il n'a même pas voulu m'écouter. Je lui ai annoncé que j'enverrais le sac à M. Subligny, qui l'ouvrirait... il m'a répondu que je pouvais en faire ce que je voudrais, pourvu qu'il n'entendît plus parler de la succession. Et il a envoyé promener les autres cousins qui cherchaient à lui persuader de se joindre à eux pour faire un procès.

— Il y a donc de nobles cœurs! murmura la jeune fille.

— Refuserez-vous encore de vous en rapporter au jugement de M. le docteur Subligny? demanda doucement Roch Ferrer.

— Non, répondit Laurence d'une voix ferme. Quoi qu'il arrive, j'aurai fait mon devoir... et il me sera doux de penser que vous êtes à l'abri des poursuites... et des calomnies.

Roch tomba à genoux. Il pleurait.

— Adieu, reprit mademoiselle Daudierne. Et, si nous ne devons plus nous revoir, pensez qu'en France, au pays que vous aimez, quelqu'un prie pour vous.

— Et maintenant, reprit Laurence, relevez-vous, monsieur. On ne doit s'agenouiller que devant Dieu.

Roch Ferrer obéit. Il se remit debout, et il resta immobile, le corps droit, la tête rejetée en arrière et les yeux fixés sur la jeune fille, de grands yeux encore humides de larmes, des yeux qui parlaient.

— Vous partez? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Il le faut. On m'appelle, répondit mademoiselle Daudierne.

Et ce n'était pas un prétexte qu'elle prenait pour abréger une entrevue scabreuse. Sa mère lui adressait d'en bas des signes répétés et presque impératifs pour l'engager à descendre

— N'avez-vous donc rien de plus à me dire? murmura le bohémien.

— J'ai à vous dire un seul mot : Courage!

— Du courage!... j'en ai, puisque je renonce à vous voir. Mais j'aï une grâce à vous demander.

— Parlez.

— Je vous supplie de me permettre de vous écrire... oh! pas directement... j'adresserai mes lettres au docteur Subligny, qui vous les lira... c'est vous dire qu'elles ne contiendront rien qui puisse vous offenser.

— Le docteur!... il sait donc...

— Il sait que je vous aime d'un amour insensé, et que si je consens à changer d'existence, à enchaîner ma liberté, c'est parce que vous le voulez. Il ne s'étonnera pas de voir que je vous consacre ma vie... la nouvelle vie que j'accepte pour vous obéir. Vous m'avez commandé de racheter mon passé... vous m'avez montré le chemin qu'il faut suivre pour mériter votre pardon... ne souffrirez-vous pas que je vous dise de loin : Je marche dans cette voie que vous m'avez tracée?

— Rien de ce qui vous arrivera ne saurait m'être indifférent. Je serai heureuse d'apprendre que vous êtes devenu un brave soldat... et quand vous aurez gagné l'épaulette comme M. Pontac, je serai fière d'avoir deviné que vous étiez un homme de cœur.

Il faut donc que je sache toujours où vous êtes, reprit gaiement Laurence. Écrivez au docteur, écrivez-lui souvent. Il me tiendra au courant... et... il vous répondra pour moi. Ne faut-il pas aussi que vous sachiez si je suis encore de ce monde?

— Oui, car si vous mouriez, je me ferais tuer pour ne pas vous survivre.

— Je n'ai point envie de mourir, et je suis sûre que je vous reverrai. C'est Dieu qui vous a inspiré la salutaire pensée de partir. Dieu vous ramènera un jour dans ce pays où vous laissez des amis... Ce jour-là, notre maison vous sera ouverte... et rien ne m'empêchera plus de dire à ma mère qu'au temps où le lieutenant Ferrer n'était encore qu'un braconnier, j'ai eu avec lui un long entretien au pied du rocher des Fées.

Ce fut dit en souriant et d'un ton dégagé qui s'accordait mal avec l'émotion que ressentait Laurence et qu'elle redoutait de laisser paraître. Elle n'était plus assez sûre d'elle-

même pour affronter une scène d'adieux passionnés, et elle ne voulait pas que Roch partît désespéré. Dans ces occasions épineuses, l'éducation et l'habitude du monde, même du monde bourgeois, sont d'un grand secours. Mademoiselle Daudierne avait trouvé du premier coup la note juste.

Et elle se hâta de profiter de ce succès pour couper court à une situation qui n'était pas sans péril et qui menaçait de devenir ridicule. Que Roch disparût dans les profondeurs de la caverne ou qu'il en sortît tout à fait pour baiser la main de Laurence, comme il l'avait déjà fait sur la lisière du bois du Tertre, l'aventure aurait tourné au grotesque. Il le sentait bien, car il ne bougeait pas. Mais il fallait en finir.

— Au revoir, monsieur, dit-elle, en caressant Belt et en lui montrant du doigt la crevasse.

Belt comprit. D'un bond, il franchit la distance, et se dressant sur ses pattes, il tendit sa tête à Roch, qui la couvrit de baisers. Lui aussi, il avait compris.

— Oui, au revoir, reprit la jeune fille. Dans deux ans, dans cinq ans, dans dix ans, nous nous retrouverons ici, voulez-vous? J'attendrai que vous m'y donniez rendez-vous... par l'intermédiaire de notre ami le docteur. Nous ne nous reconnaîtrons plus peut-être, car je ne serai plus jeune, et vous serez un bel officier. Il n'y a que les cœurs qui ne changent pas.

— Non, ils ne changent pas, murmura Ferrer. Je vous aimerai toujours, et vous ne m'aimerez jamais.

— Qui sait? dit Laurence.

La réplique était à double sens et ne pouvait pas la compromettre. Elle regretta pourtant qu'elle lui eût échappé, et, pour se dispenser de l'expliquer, elle se mit à descendre rapidement la pente de la colline.

Roch eut le courage de ne pas la suivre. Il avait pris le mot pour un encouragement et il lui restait une espérance.

Mademoiselle Daudierne assurément ne s'était pas engagée, mais elle ne s'en allait pas comme elle était venue. Son entrevue avec le braconnier l'avait troublée. Elle le voyait, maintenant, sous un nouvel aspect. Ce n'était plus ce vagabond, ce coureur des bois dont la première apparition l'avait tant effrayée. C'était un garçon énergique et loyal, qui ne demandait qu'à vivre pour elle ou à mourir pour la France. Et elle faisait des vœux pour qu'il vécût.

Et puis, elle rapportait ce sachet mystérieux qu'il suffisait peut-être d'ouvrir pour connaître les volontés dernières et définitives de madame Vignemal. Elle ne savait pas encore ce qu'elle en ferait, mais elle n'avait garde de le jeter sur la bruyère où le premier passant l'aurait ramassé. Elle l'avait glissé dans son corsage, sans se rappeler que la morte aussi l'avait porté Elle était trop préoccupée pour songer aux pressentiments qui auraient pu naître de ce souvenir.

Madame Daudierne n'avait pas mis pied à terre, mais la calèche n'était plus à la même place. Elle stationnait de l'autre côté du rond-point, aussi loin que possible de l'enceinte où s'achevait la grande battue, et la compatissante châtelaine de la Germonière était assise de façon à tourner le dos aux massacreurs.

La scène du chevreuil expirant sous ses yeux avait failli se renouveler deux ou trois fois depuis le départ de Laurence, et sa mère ne voulait plus s'exposer à y assister malgré elle.

Au bord du bois, c'était un feu roulant.

Les rabatteurs terminaient leur besogne, et les pauvres bêtes qu'ils pourchassaient venaient tout affolées se jeter dans les jambes des tireurs, qui ne les manquaient pas souvent.

Alfred lui-même tuait presque à tout coup.

Cette boucherie commençait à dégoûter Germaine, et il

lui était déjà arrivé plus d'une fois d'épargner un chevreuil qu'elle aurait coupé en deux si elle l'avait voulu.

Heureusement, le carnage tirait à sa fin.

La ligne des traqueurs se rapprochait. On les apercevait à travers les arbres, Roger Pontac en tête.

Laurence, arrivée au bas de la côte, se bouchait les oreilles et détournait les yeux, en traversant la demi-lune pour rejoindre sa mère.

— Décidément, lui dit madame Daudierne, cette chasse me révolte, et je n'y assisterai pas jusqu'au bout. Au premier entr'acte de cette abominable tragédie, je rappellerai Germaine et je l'emmènerai avec toi à la Germonière. Ces messieurs se passeront bien de nous.

— Mais Germaine aura beaucoup de peine à se passer d'eux.

— Il faudra cependant qu'elle s'y décide... et j'aurai ce soir avec elle une explication sérieuse. Nos relations avec M. du Pomméval ne peuvent pas continuer sur le pied où elles sont. Depuis que tu m'as dit ce que ta sœur projette, il me tarde de rentrer à la maison et je t'attendais avec impatience. Que faisais-tu donc là-haut? Tu es restée bien longtemps.

— Le temps d'examiner ce rocher qui est fort curieux.

— Et puis, Belt aura couru, selon son habitude... et on ne le gouverne pas comme on veut. Je l'observais d'ici, et il m'a semblé qu'il poussait des pointes fort loin, car il a disparu pendant un temps assez long.

— Il y a une caverne dans la roche des Fées. Belt s'y est jeté, et j'ai cru un instant que je ne le reverrais plus. Enfin, je le ramène, et il ne nous quittera plus, car il n'aime pas l'odeur de la poudre.

— Je lui en sais gré, mais... entends-tu?

— Quoi donc?

— Ces cris... ah! mon Dieu, est-ce que l'un des nôtres courrait quelque danger?... qui sait si ces gens n'ont pas mis sur pied un sanglier?... ou un loup?

— Non, non, l'autre jour, mon oncle a dit devant moi qu'il n'y avait pas de sangliers dans la forêt de la Bretèche... et les loups ne pensent qu'à se sauver quand ils voient tant de monde rassemblé.

Laurence avait raison; mais si elle eût écouté plus attentivement, elle aurait su de quoi il s'agissait.

Les derniers chevreuils détalaient, et les chasseurs leur envoyaient une dernière salve, lorsque la voix sonore de Roger avait annoncé :

— Cerf! à vous!... ne tirez pas.

La recommandation n'était pas inutile, car on en était à ce moment psychologique où les fusils partent tout seuls.

Le cerf s'était levé tout à coup d'un fond buissonneux où il se reposait sans se préoccuper de tout ce bruit. Il n'entendait pas les aboiements d'une meute, et il savait bien que ce n'était pas à lui qu'on en voulait. Mais Roger Pontac ayant failli marcher sur lui, il avait détalé, sans trop se presser, et il se dirigeait de façon à déboucher par l'angle extérieur de l'enceinte.

Il allait donc passer successivement sous le feu de tous les tireurs, et Pontac, qui avait parfaitement reconnu le dix-cors signalé par lui avant la battue, ne se contenta pas de crier pour arrêter la fusillade. Il se défiait du sang-froid de ses invités, et pour mieux protéger le roi de la forêt, il se mit à le suivre au pas gymnastique, en réitérant à pleins poumons l'avertissement de ne pas tirer.

Tout alla bien d'abord. Le cerf, obliquant toujours à gauche, parce que les traqueurs obliquaient à droite, vint passer à trente pas de M. du Pommeval, à vingt pas de M. Daudierne et à dix pas de Germaine, qui se comportèrent correctement.

Le bel Arthur et l'oncle Armand savaient observer une consigne à la chasse. Germaine, moins expérimentée, ne songeait qu'à admirer ce noble animal qui daignait à peine fuir, et qui ne se détournait pas pour l'éviter.

Il allait droit sur Alfred, posté à trente mètres plus loin, et l'on voyait bien qu'il se proposait de sauter sur la route, de la suivre traquillement et de rembucher dans une autre enceinte.

Cette tactique, familière aux vieux cerfs, lui aurait réussi, mais il était écrit que la journée se terminerait par un drame.

A l'instant précis où il allait dépasser mademoiselle Daudierne, un coup de fusil partit, et le dix-cors, blessé à l'épaule gauche, s'arrêta sur place.

Il ne voyait pas l'imprudent Alfred qui avait tiré, mais il voyait Germaine, et il fondit sur elle tête baissée.

C'en était fait de la pauvre enfant, si elle n'avait eu la présence d'esprit de se réfugier derrière le tronc du hêtre où elle se tenait adossée.

Le cerf, qui l'avait dépassée, se retourna et, revenant sur ses pas, recommença l'attaque avec plus de furie.

Alfred avait complétement perdu la tête, du Pomméval était à l'autre bout de la ligne, et M. Daudierne, qui se trouvait à bonne portée pour tirer, n'osait pas, de peur d'atteindre sa nièce.

Son fusil, d'ailleurs, était chargé avec du plomb numéro quatre, excellent pour tuer un chevreuil, mais beaucoup trop petit pour abattre un cerf.

Germaine continuait à tourner autour de l'arbre. Cette manœuvre lui avait réussi, et c'était la seule chance de salut qui lui restât, car si elle s'était avisée de fuir, le dix-cors l'aurait rattrapée d'un seul bond.

Il s'acharnait à la poursuivre, et il la manqua encore; mais à chaque reprise, son élan l'emportait moins loin, et

il revenait plus vite à la charge, tandis que les forces de la jeune fille s'épuisaient.

Déjà les terribles andouillers l'avaient effleurée. Elle en avait été quitte pour un accroc à sa veste bretonne, et elle ne se décourageait pas.

Par malheur, ses pieds glissèrent sur la mousse, et elle tomba. Alors, elle comprit qu'elle était perdue; mais avant de fermer les yeux pour ne pas voir venir le coup, elle aperçut Roger Pontac qui accourait, et elle se reprit à espérer qu'il ne la laisserait pas mourir ainsi.

— A moi! dit-elle d'une voix défaillante.

Il y eut alors, pour les spectateurs de cette scène émouvante, un terrible moment à passer.

Réduits à l'impuissance, faute d'armes blanches, et paralysés par l'émotion, ils comprenaient tous que le lieutenant Pontac était seul en état de secourir Germaine.

Roger n'avait pas de fusil, et s'il en avait eu un, il n'aurait pas pu tirer sans s'exposer à tuer la jeune fille, car le cerf était presque sur elle; mais Roger avait un couteau de chasse, pas un de ces poignards de parade que les veneurs novices portent pendu à leur ceinture dans une gaine élégante, un vrai couteau que le garde-chef lui avait prêté, un couteau solide, effilé et pointu qui avait *servi* quelques cerfs aux abois et beaucoup de sangliers faisant tête aux chiens.

Dès que le dix-cors s'était levé devant lui, Roger avait pensé au danger qui menaçait éventuellement Germaine.

Il suffisait d'un coup lâché malgré la consigne et maladroitement dirigé, pour que l'animal se jetât sur le chasseur le plus rapproché de lui.

Et, en prévision de ce cas, Roger s'était mis à le suivre au pas de course, sachant bien que s'il débuchait sans accident, il ne le rattraperait pas, mais qu'il arriverait à temps pour intervenir, s'il s'arrêtait pour charger.

Le cas qu'il avait prévu se présentait, et c'était mademoiselle Daudierne qui était menacée.

Heureusement, elle avait eu assez de sang-froid pour éviter les premières attaques.

Lorsqu'elle tomba, Roger n'était plus qu'à quelques pas du cerf, et au moment où elle jetait le cri : A moi! Roger empoigna par les bois la bête furieuse, et détourna le coup qui allait trouer la poitrine de la pauvre Germaine.

Maintenu par des mains de fer, le dix-cors fléchit des jambes de devant et tomba sur ses genoux, mais il n'était pas vaincu.

Il cherchait à se débarrasser de son ennemi en secouant sa ramure, et à se relever pour le clouer à terre. Si Roger lâchait prise, il était perdu ; mais il tenait bon.

Agenouillé, lui aussi, et le couteau de chasse aux dents, il pesait de tout son poids sur le cerf, qu'il s'efforçait de coucher sur le côté.

Il y réussit après cinq minutes d'une lutte qui aurait suffi pour sauver la jeune fille, si elle avait voulu fuir, car elle s'était remise sur pied, et elle aurait pu se mettre hors d'atteinte, pendant que son défenseur combattait pour elle.

Le cerf, touché par le plomb de l'imprudent Alfred, n'était pas grièvement blessé, mais il perdait beaucoup de sang, et ses forces diminuaient. Il céda enfin, et Roger put lui poser le genou sur la gorge, saisir son couteau de la main droite et frapper à la bonne place, au défaut de l'épaule. L'arme entra jusqu'à la garde, et il ne la retira pas. La bête avait été tuée roide. Un dernier soubresaut faillit renverser Pontac, mais ce fut tout.

Il se remit debout lestement et courut à Germaine. Elle l'attendait pâle et tremblante. Son oncle arrivait suivi de loin par du Pomméval. Alfred, affolé, s'en était allé avertir madame Daudierne.

— Merci, murmura-t-elle en tendant la main à l'homme qu'elle aimait.

Elle ne pouvait pas faire moins, mais elle fit involontairement bien davantage.

Les forces lui manquèrent tout à coup, et elle serait tombée si Roger ne l'avait pas reçue dans ses bras. Elle s'y laissa aller sans résistance, et sa mère, sa sœur, son oncle, son frère et son prétendu arrivèrent tout juste pour voir sa tête reposant sur l'épaule du lieutenant qui la soutenait par la taille.

Il serait difficile de décrire exactement la scène qui s'ensuivit, l'effroi de madame Daudierne, l'étonnement de Laurence, l'air effaré d'Alfred, l'émotion de l'oncle Armand et la mine déconfite d'Arthur du Pomméval.

Le héros de cette aventure ne savait plus quelle contenance tenir, ni auquel entendre, car tout le monde parlait à la fois.

Heureusement, Germaine revint à elle et se dégagea pour sauter au cou de sa mère, qui poussa un cri de frayeur en la voyant toute couverte de sang.

— Blessée! tu es blessée! balbutia-t-elle.

— Non... non, murmura Germaine, je n'ai rien.

— Et vous, mon ami? demanda M. Daudierne, en serrant les deux mains du brave lieutenant.

— Rien, monsieur, c'est le sang du cerf.

— Tout est donc pour le mieux. Vous avez sauvé la vie de ma nièce, en exposant la vôtre. Nous ne ferons jamais assez pour nous acquitter envers vous, mais je vous prie de croire que vous pouvez disposer de moi, toujours et en toutes choses, et je compte que, dès ce soir, nous vous verrons à la Germonière. Notre chasse est finie... ma nièce ne tient plus debout... je ne vous propose pas de nous accompagner.

— J'irai prendre des nouvelles de mademoiselle, dit timi-

dement Pontac, mais en ce moment, je crains de vous gêner et...

— Alfred, cours à la calèche, interrompit madame Daudierne, et dis à Jean d'avancer jusqu'ici. Ta sœur est hors d'état de marcher.

— Moi ! s'écria Germaine. Je serais capable de grimper à la roche aux Fées.

A ce moment, un bruit de roues grinçant sur le macadam départemental et de joyeux claquements de fouet annonça l'arrivée d'une voiture.

— C'est le docteur ! s'écria l'oncle Armand. Il arrive fort à propos.

— Je vous assure que je puis me passer de ses soins, dit Germaine.

M. Daudierne, qui n'était pas de cet avis, sauta sur la route et arrêta la carriole de M. Subligny.

— Je savais bien que je vous trouverais ici, commença le bon docteur, et je viens vous voir opérer. Je ne suis pas chasseur, mais j'aime encore à entendre la fusillade.

— Il s'agit bien de cela ! s'écria l'oncle. Ma nièce a été bourrée par un cerf...

— Qui ne lui a pas fait de mal, puisqu'elle vient à nous. Mais elle a dû avoir grand'peur, et si vous m'en croyez, nous allons rentrer tous à la Germonière, où je serai beaucoup mieux pour la soigner.

Germaine, complétement remise, arriva appuyée sur le bras de sa mère, et déclara qu'en effet elle n'avait besoin que de repos.

La calèche était là. On l'y fit monter. Madame Daudierne, l'oncle Armand et Alfred y prirent place avec elle. Tout le monde avait un peu perdu la tête, et l'on oubliait Laurence, qui, au lieu de réclamer, dit à M. Subligny :

— Voulez-vous de moi, docteur?

Et elle ajouta à demi-voix :

— J'ai à vous parler.

Le brave homme lui offrit la main pour l'aider à se hisser à côté de lui dans cette voiture bizarre qu'il conduisait lui-même.

Personne ne songeait à eux. Du Pommeval faisait l'empressé auprès de la calèche, et Roger Pontac était resté modestement sur la lisière du bois.

— Messieurs, leur cria l'oncle Armand, à ce soir. Excusez-nous de partir ainsi ; c'est l'ordonnance du médecin.

Le cocher enleva ses chevaux, qui filèrent au grand trot ; mais Germaine eut le temps d'envoyer à Roger un regard où elle avait mis toute son âme.

Le tilbury suivit, et les deux rivaux, restés seuls, se séparèrent après avoir échangé quelques politesses assez froides.

Du Pommeval n'avait pas eu le beau rôle ce jour-là, et il n'était pas content.

— Voilà un départ qui ressemble à une débandade, dit M. Subligny à Laurence. Que s'est-il donc passé?

— Je ne sais trop, répondit mademoiselle Daudierne. Je n'étais pas là quand Germaine a été attaquée par un cerf que M. Pontac a tué. Elle n'est pas blessée, fort heureusement. Mais cet accident nous a mis tous en désarroi, et il était temps de rentrer.

— Oui... la situation devait être tendue... car enfin ce cher Pontac a tout ce qu'il faut pour plaire à une jeune fille... et s'il a sauvé la vie de mademoiselle votre sœur, elle lui doit de la reconnaissance... tandis qu'elle ne doit rien du tout à du Pommeval... et ma foi! si mon ami Roger avait seulement une fortune indépendante...

— Il l'a peut-être.

— Comment cela, mademoiselle?

— Roch Ferrer a trouvé un sachet que madame Vignemal portait sur elle.

— Vous avez vu Roch Ferrer !

— Oui... tout à l'heure, je suis montée au rocher de Lémon... il y était caché.

— Je le savais. C'est moi qui lui ai conseillé de quitter son gîte et de partir cette nuit. Mais il a eu grand tort de se montrer et surtout de vous parler.

— Vous savez aussi qu'il est amoureux de moi.

— Encore cette folie ! J'espérais qu'il était guéri d'une passion ridicule.

— Une passion touchante. Roch Ferrer qui m'aime sans espoir vaut mieux que M. du Pommeval qui m'a trompée et qui tromperait Germaine, si elle avait la faiblesse de l'épouser.

Le docteur ne dit mot. Il n'était pas préparé à recevoir cette averse de confidences.

— Mais elle ne l'épousera pas, reprit Laurence. Je suis certaine maintenant qu'elle aime M. Pontac.

— Diable ! c'est grave, c'est très-grave, murmura le docteur en hochant la tête. Roger n'a rien, et madame Daudierne se décidera difficilement à l'accepter pour gendre.

— Croyez-vous qu'elle l'accepterait s'il héritait de sa cousine ?

— Je n'en sais rien, mademoiselle, mais il est impossible qu'il hérite. Roch seul aurait pu témoigner en sa faveur, si un procès s'engage, mais il lui en coûterait cher, et du reste on ne le croirait pas. Pontac pourrait même être compromis, puisqu'il s'est trouvé un magistrat assez bête pour le soupçonner de je ne sais quelle complicité dans un crime que Roch n'a pas commis. Roch va quitter le pays, et les choses resteront comme elles sont.

— Si le mot de l'énigme était là pourtant, dit Laurence en tirant de son corsage le sac de peau que Roch lui avait donné.

— La voilà donc, cette fameuse trouvaille! s'écria le docteur. Ce garçon vous l'a confiée!

— Pour vous la remettre.

— Et que diable veut-il que j'en fasse?

— Il espère... et j'espère aussi... que vous voudrez bien prier le président Lestrigon de l'ouvrir.

— Cela peut se faire, répondit le docteur après réflexion. Mais je suis convaincu qu'on n'y trouvera que des papiers insignifiants. On ne porte pas son testament sur soi, on le dépose chez un notaire.

— C'est vrai, murmura Laurence, qui tournait et retournait le sachet entre ses doigts.

Le hasard fit qu'elle appuya sur le bouton d'acier, qui céda sous cette légère pression.

— Oh! oh! s'écria M. Subligny, vous avez, sans le vouloir, ouvert le portefeuille. Rien ne vous empêche d'examiner ce qu'il contient, sauf à le refermer ensuite. Je vous prierai seulement, mademoiselle, de faire cet inventaire. Il faut que je conduise mon cheval, et je n'ai pas les mains libres.

Laurence était résolue à aller jusqu'au bout. Elle tira de l'enveloppe de cuir un papier qu'elle déplia et qu'elle lut tout haut.

Il y avait ceci :

« Dans le cas où je viendrais à mourir subitement, je prie mon mari de prendre dans ma chambre à coucher le coffret en bois d'ébène où est déposé notre contrat de mariage et de le remettre à M. Bernier, mon notaire, qui en a la clef et qui devra l'ouvrir en présence de M. le président du tribunal d'Arcy. »

Et c'était signé : Virginie Vignemal.

— Eh bien! mademoiselle, dit le docteur, j'avais raison. Ce papier ne modifie pas la situation.

— C'est vrai, murmura Laurence, et pourtant... pourquoi

donc madame Vignemal y attachait-elle tant d'importance?...

— Je l'ignore, mais assurément si le coffret en question contenait une révocation de son testament, elle ne chargerait pas son mari de le porter à son notaire. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, je ne vois aucun inconvénient à déposer ce portefeuille entre les mains de mon ami M. Lestrigon. Et je ne me crois pas tenu de lui confier qu'il a passé par les vôtres. Je lui dirai tout simplement que Roch Ferrer l'a trouvé, et je ne mentirai pas. Le reste ira tout seul. On lèvera les scellés qui ont été mis au Fougeray, et maître Bernier ouvrira devant témoins la mystérieuse cassette. Demain, ce sera fait, et nous saurons ce qu'elle contient.

— Vous viendrez me l'apprendre?

— A vous, mademoiselle, à madame votre mère, à mademoiselle Germaine, à tous ceux que peut intéresser ce secret... qui ne vaut pas, je le parierais, que vous vous en préoccupiez. Et, en attendant qu'on le connaisse, je ne dirai rien à personne.

Laurence ne demandait pas autre chose. Elle donna le sachet à M. Subligny, qui le mit dans sa poche, et la conversation en resta là.

Laurence était confuse d'en avoir tant dit; le docteur ne tenait pas à en savoir davantage, avant d'avoir débrouillé la situation.

Et, en arrivant à la Germonière, il fut heureux de constater que Germaine se portait aussi bien qu'avant sa périlleuse aventure.

IX

Pourquoi le droguiste enrichi, qui avait bâti sa maison de campagne au bord du Beuvron, s'était-il donné le luxe d'avoir une orangerie? Nul ne l'a jamais su. Peut-être savait-il que le duc de Bretteville en possédait une, et jugeait-il qu'un riche commerçant peut se payer les mêmes agréments qu'un gentilhomme titré.

Du temps de Louis XIV, les principicules allemands se ruinaient à construire des palais et à planter des jardins pour imiter le souverain fastueux qui créa Versailles.

Le droguiste ne se ruina point, mais il ne réussit qu'à demi. Son orangerie était immense et superbe. Bien n'y manquait, si ce n'est des orangers.

Il aurait pu en acheter de jeunes. Les pépiniéristes de Paris en vendent. Mais il voulait des orangers séculaires, des orangers historiques, comme ceux du château, qui dataient presque tous du règne de Henri IV.

Les ancêtres du duc les tenaient de ce roi batailleur qui était venu coucher à Bretteville en chevauchant à travers la Normandie, et ils sortaient du parc de Fontainebleau. La Révolution les avait épargnés parce que les paysans ne savaient qu'en faire, et ils se portaient encore à merveille.

Faute de pouvoir s'en procurer de pareils, avec son argent, le nouveau seigneur de la Germonière avait dû se contenter de grenadiers rachitiques et de plantes grasses d'une provenance douteuse; des cactus de Pantin près Paris et des aloès de Montreuil-les-Pêches.

Madame Daudierne, plus sage, avait fait de l'orangerie une serre et y entretenait des fleurs rares que ses filles soignaient avec amour. En hiver, quand il faisait trop froid dans le jardin et trop chaud dans le salon, c'était là qu'elles se tenaient de préférence. Elles y passaient des journées entières à dessiner ou à peindre, et leur mère venait quelquefois s'y établir auprès d'elles. Leur frère n'y entrait pas souvent, mais l'oncle Armand se plaisait à y fumer son cigare, après le déjeuner.

Le surlendemain de la mémorable partie de chasse qui avait failli si mal finir, la réunion de famille était presque au complet. Alfred seul s'était abstenu d'y paraître. Il avait pris, dès le matin, son vol vers Arcy, sous le fallacieux prétexte d'acheter des romans nouveaux chez le libraire de l'endroit, et il n'avait point reparu.

Germaine, plus gaie que jamais, s'occupait à ébarber avec des ciseaux les feuilles mortes de certaines plantes qu'elle affectionnait particulièrement.

Laurence copiait à l'aquarelle des mimosas envoyés de Nice par un vieil ami de son père.

A l'autre bout de la longue galerie vitrée, madame Daudierne et M. Armand causaient en tête-à-tête sur le mode sérieux.

— Il est singulier que nous n'ayons vu personne hier, disait l'oncle. Ces messieurs nous abandonnent.

— M. Pontac est venu, le soir même de l'accident, prendre des nouvelles de Germaine, murmura distraitement la mère.

— Il ne pouvait pas faire moins, mais j'ai eu beau l'inviter à rester, jusqu'à ce qu'elle descendît au salon, il est parti après un entretien de cinq minutes. Ce garçon est charmant, mais il ne fait rien comme les autres.

— Je lui sais gré de sa discrétion. Après ce qui s'est passé

à la chasse, et dans la situation particulière où se trouve Germaine, l'entrevue eût été embarrassante.

— Bon! et du Pomméval? Comment expliquez-vous sa disparition? Nous n'avons plus entendu parler de lui depuis que nous l'avons quitté sur la route... assez brusquement, j'en conviens.

— Il a sans doute été retenu par des affaires.

— Alors, vous ne croyez pas qu'il soit fâché?

— Je n'en sais rien, mais en vérité, s'il se retirait, je m'en consolerais. Et je crois que Germaine s'en consolerait aussi.

— C'est mon avis. Elle n'a jamais eu de penchant pour ce mariage, et du Pomméval n'a pas brillé hier. Le hussard a distancé le bel Arthur, et j'avoue que j'ai admiré son courage et sa présence d'esprit. Germaine assurément ne le voit pas d'un œil indifférent. L'avez-vous interrogée pour connaître le fond de sa pensée?

— Je n'ai pas osé.

— Parce que vous craignez qu'elle ne vous déclare nettement ses préférences. Je le crains aussi, moi, mais tout vaut mieux que l'incertitude, et, si j'étais à votre place, je voudrais savoir, aujourd'hui même, à quoi m'en tenir. Qu'elle refuse carrément du Pomméval, c'est son droit. Vous ne la forcerez pas à épouser un homme qui lui déplaît. Mais si elle s'est amourachée de cet officier, que ferez-vous?

— Je tâcherai de lui prouver qu'un pareil mariage serait absurde.

— Parce que Pontac n'a pas le sou? Elle le sait bien, et si vous croyez qu'elle goûtera vos raisonnements!... elle vous répondra que l'argent ne fait pas le bonheur, et vous n'aurez rien à dire, car c'est vous qui lui avez enseigné cette belle maxime. Voilà le résultat d'une éducation sentimentale.

— Vous m'adressez là un reproche que je ne mérite pas, dit madame Daudierne un peu piquée. J'ai élevé mes enfants

comme je devais les élever. Et si je ne leur ai pas appris à adorer la richesse, je n'ai jamais cessé de leur répéter qu'on n'est heureux en ce monde qu'à condition d'être sage. J'avais rêvé pour mes filles des maris qui leur apporteraient une fortune à peu près égale à la fortune qu'elles auront un jour. Ce n'est pas ma faute si M. du Pommeval est trop riche et M. Pontac trop pauvre.

— Oui, vous voudriez le juste milieu. Mais ce n'est pas facile à rencontrer, et puisque vous vous trouvez placée entre deux termes extrêmes, il faut opter. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que rien n'est définitif dans la situation financière des deux prétendants.

— Que voulez-vous dire?

— Avez-vous remarqué l'air préoccupé qu'avait en nous quittant ce cher docteur?

— Oui... c'est à peine si, en rentrant à la Germonière, il a examiné Germaine. Il lui a prescrit des calmants, du repos... et il est parti.

— Germaine n'était pas blessée. Il était inutile de la médicamenter.

Mais Subligny, en montant dans sa carriole pour retourner à Arcy, a lâché un mot qui m'a donné à réfléchir. Ce mot, c'est : Vous devriez engager madame Daudierne à ne pas conclure avec du Pommeval avant de m'avoir revu. J'ai essayé d'obtenir des explications un peu plus claires, mais il a fouetté sa jument et il a filé.

— C'est singulier. Comment se fait-il qu'il ne soit pas revenu? Il doit bien penser que nous l'attendons avec impatience.

— J'ai recommandé à Alfred de passer chez lui pour le prier à dîner ce soir, mais je ne compte guère sur l'exactitude de votre fils, et il me semble que le moment est venu de confesser votre fille. Voulez-vous que je l'appelle?

— Oui, mon ami... mais vous m'aiderez, n'est-ce pas?

— Oh! très-volontiers. Germaine!

— Me voici, mon oncle, répondit-elle.

Et elle accourut de l'autre bout de la serre, l'œil animé, les cheveux un peu en désordre, et le sourire aux lèvres.

— Quelles mines graves! s'écria-t-elle en regardant sa mère et son oncle, qui venaient de s'asseoir côte à côte sur un banc. Vous avez l'air de vous constituer en tribunal pour me juger. De quoi suis-je accusée?

— Je te le dirai quand tu m'auras promis de répondre franchement, riposta M. Daudierne.

— M'avez-vous jamais prise à mentir?

— Non. Se taire n'est pas mentir, et tu te tais beaucoup depuis quelque temps.

— On m'a tant reproché d'être bavarde.

— Sois donc sérieuse une fois par hasard, et, pour commencer, dis-nous ce que tu comptes faire d'Arthur du Pomméval.

— Un conducteur de cotillon, un accompagnateur au piano... tout ce que vous voudrez, excepté un mari.

— A la bonne heure! c'est net.

— Tu aurais dû me dire cela plus tôt, s'écria madame Daudierne, car tu m'as tenu un tout autre langage le jour où M. Subligny est venu demander ta main, et il était inutile de leurrer ce jeune homme d'une promesse que tu ne voulais pas tenir.

— Je n'ai rien promis du tout. J'ai dit que je réfléchirais, et...

— Et tu étais déjà parfaitement décidée, interrompit l'oncle Armand. Pourquoi as-tu tergiversé de la sorte?

— Parce que je voulais que M. du Pomméval épousât Laurence.

— Tu es folle.

— Non, car elle l'aime, il l'a aimée et il lui reviendra. En voulez-vous la preuve? regardez là-bas... sans vous montrer.

Germaine, debout et à moitié cachée par une des caisses que le droguiste n'avait pas pu garnir d'orangers, voyait ce qui se passait dans le jardin devant l'autre bout de la serre. Sa mère et son oncle, assis en face d'elle, n'eurent qu'à se pencher un peu pour apercevoir M. du Pommeval marchant tout doucement le long du vitrage.

— Il a vu Laurence, reprit Germaine à voix basse, et il croit qu'elle est seule. Gageons qu'il va entrer sur la pointe du pied et entamer avec elle une causerie explicative. Ne bougeons plus et ne faisons pas de bruit. Ce sera curieux.

Madame Daudierne consulta d'un coup d'œil son beau-frère, qui dit entre ses dents :

— Pourquoi pas? Avant-hier, à la fin de la chasse, du Pommeval paraissait assez mécontent. Je ne serais pas fâché de savoir ce qu'il a en tête. Avec ce garçon-là, tout est possible.

— Le voilà! il entre! murmura Germaine. Pourvu que Laurence n'ait pas la sotte idée de nous appeler.

Germaine avait bien vu. Du Pommeval venait de se glisser dans l'orangerie et se dirigeait à pas de loup vers le coin où Laurence achevait son aquarelle.

Évidemment, il ne se doutait pas que la mère, l'oncle et la sœur étaient là, car s'il les avait aperçus, il n'aurait pas manqué de venir d'abord les saluer.

L'orangerie était longue comme un corridor de couvent, et les pyramides de pots de fleurs étagés sur des supports masquaient le petit groupe du conseil de famille.

Le bel Arthur n'avait plus cette allure triomphante qui le distinguait des autres gommeux d'Arcy. Ses yeux étaient battus, son visage défait, et, symptôme plus significatif que tous les autres, sa toilette n'était pas aussi soignée que de coutume.

Il s'avançait, le chapeau à la main, et Laurence, absorbée par son travail, ne le voyait pas venir. Quand elle leva la tête, il était devant elle. Elle pâlit, mais elle ne perdit point contenance.

— Vous cherchez ma mère, monsieur? demanda-t-elle froidement.

— Non, mademoiselle, répondit du Pomméval d'un ton bas et triste, c'est vous seule que je cherche.

— Vraiment? qu'avez-vous donc à me dire?

— Ne le devinez-vous pas?

— Pas du tout.

— Je viens vous demander pardon.

— Pardon de quoi?

— D'avoir joué une comédie indigne; je vous aimais, je n'ai jamais cessé de vous aimer, et par dépit j'ai imaginé de feindre pour une autre des sentiments que je n'éprouvais pas.

— Quoi! dit ironiquement Laurence, ma sœur vous était indifférente, et vous l'avez demandée en mariage! Dans quel but avez-vous donc essayé de la tromper?

— J'étais fou... je vous adorais et je ne pouvais obtenir de vous ni un engagement ni même une promesse... vous me laissiez espérer, et c'était tout... Alors, j'ose à peine vous l'avouer... j'ai cru que vous agissiez ainsi par coquetterie et que, peut-être, si je parvenais à exciter votre jalousie, vous m'accorderiez enfin ce consentement que j'implorais depuis si longtemps... j'espérais que...

— Vous aviez de moi une triste opinion, monsieur, interrompit Laurence qui avait retrouvé tout son sang-froid, et vous prenez bien peu de souci des souffrances d'autrui. Briser le cœur de Germaine, après avoir brisé le mien, pour vous ce n'était donc qu'un jeu?

— Je savais que votre sœur ferait semblant d'agréer mes soins et que, finalement, elle refuserait de m'épouser.

— Comment le saviez-vous?

— J'avais deviné qu'elle aimait M. Pontac. Et je suis certain qu'elle ne se cachera plus de l'aimer. Ne lui a-t-il pas sauvé la vie à la chasse?

— Et maintenant que vous n'attendez plus rien d'elle, vous venez m'offrir ce qu'elle a dédaigné.

— Mademoiselle, je vous jure que je n'ai jamais chargé Les apparences sont contre moi, mais je vous supplie de me mettre à l'épreuve. Autorisez-moi à demander votre main, et aujourd'hui même...

— Vous irez trouver ma mère?

— A l'instant, si vous voulez. Où est-elle? On m'avait dit que je la trouverais ici.

— Elle y est. Vous prévoyez, je suppose, ce qu'elle vous répondra.

— Quoi! Madame Daudierne...

— Est là-bas, à l'autre bout de l'orangerie, avec mon oncle et ma sœur. Et je vous conseille de ne pas tenter cette démarche, quelque flatteuse qu'elle puisse être pour moi. Je crois même pouvoir vous prédire que, si vous la risquiez, vous vous fermeriez à tout jamais la porte de notre maison. Mieux vaut en sortir immédiatement et ne jamais chercher à y rentrer.

Du Pomméval rougit jusqu'aux oreilles en entendant ce congé qu'il méritait bien, et il se demandait sans doute ce qu'il allait faire, lorsque Alfred arriva au pas de course en criant :

— J'apporte des nouvelles... et de drôles, allez! Tiens! il n'y a personne... Ah! si, Laurence... et... comment! Du Pomméval! Ah! par exemple, si je m'attendais à rencontrer quelqu'un ici, ce n'était pas vous, mon cher. Vous ne savez donc pas ce qu'on dit à Arcy?

— A Arcy! répéta du Pomméval, qui avait pâli en aper-

cevant le jeune Daudierne. Mais non, je ne sais rien.

— Alors, ma foi! dit Alfred, j'aime autant que vous appreniez la chose par un autre que par moi... et je vous conseille de rentrer en ville, sans perdre une minute. Votre avoué doit avoir besoin de vous voir et de conférer avec vous... car enfin, j'espère encore que tout n'est pas perdu... il court des bruits... qui sont peut-être faux.

Du Pommeval ne demanda pas : Lesquels? Il était si décontenancé qu'il faisait peine à voir. Et il ne trouva rien de mieux à faire que de lâcher pied. Il balbutia quelques mots d'excuse, adressés à Laurence, et il sortit de l'orangerie plus vite qu'il n'y était entré.

— Comment! s'écria le frère, il se sauve sans prendre congé de toi, sans me serrer la main!... Ah çà, c'est donc vrai, ce qu'on dit?

— Quoi? qu'est-ce qu'on dit? demanda M. Daudierne du fond de la serre.

— Tiens! mon oncle! vous étiez là!... et ma mère aussi. . et Germaine... vous jouez donc à cache-cache? Et du Pommeval qui ne vous a pas vus!

— Nous ne tenions pas à ce qu'il nous vît. Parle-nous des nouvelles que tu rapportes.

— Elles ne sont pas gaies. On raconte au cercle qu'on a découvert un testament de madame Vignemal qui déshérite son mari.

— Diable! ton ami du Pommeval y perdrait gros, car il n'est de rien à la dame. Et à qui a-t-elle laissé sa fortune?

— On ne sait pas encore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'est pas à ce pauvre Arthur. Elle ne pouvait pas le souffrir.

— Elle a peut-être tout simplement révoqué son premier testament, et dans ce cas son bien irait à ses héritiers naturels, qui sont une douzaine, à ce qu'on prétend. Mais peu

nous importe, si du Pommeval est dépouillé. Sacrebleu! je voudrais bien savoir à quoi m'en tenir, et je ne conçois rien à la conduite du docteur. Il doit être bien informé, lui, et il n'ignore pas que la chose nous intéresse. Il devrait être ici pour nous renseigner. Je t'avais dit de l'inviter de ma part à venir dîner ce soir. Y es-tu allé?

— Oui, mais il était sorti.

— Veux-tu te rendre utile aux tiens, une fois dans ta vie?... Oui. Eh bien! fais-moi le plaisir d'enfourcher ton Ralph, qui ne doit pas encore être dessellé, de galoper jusqu'à Arcy et de nous envoyer Subligny. C'est l'heure de sa consultation. Tu es sûr de le trouver chez lui.

— Très-volontiers. Seulement, je resterai en ville jusqu'à demain matin. Ralph a déjà fait aujourd'hui le voyage, aller et retour. Il le fera bien encore une fois, mais vingt-huit kilomètres aux allures vives, en un jour, ce serait trop.

— Reste tant que tu voudras. Nous n'avons pas besoin de toi. Mais il nous faut le docteur. Dis-lui que je l'adjure de venir immédiatement.

— Soyez tranquille. Je l'amènerais plutôt de force, dit Alfred en se précipitant hors de la serre.

— Comprenez-vous quelque chose à tout cela, vous autres? demanda l'oncle Armand.

— Je comprends que M. du Pommeval est ruiné, murmura madame Daudierne. Tu avais raison, ma chère Laurence, Germaine aurait bien fait de se décider plus tôt, puisqu'elle ne veut pas de lui. On dira maintenant qu'elle ne l'avait accepté que pour son argent.

— Ça m'est égal, répliqua Germaine. Je prouverai bientôt que je ne tiens pas du tout à la fortune.

— Savez-vous ce que me disait tout à l'heure M. du Pommeval? demanda Laurence en regardant sa mère et son oncle.

— Nous étions trop loin pour entendre, murmura madame Daudierne.

— Il me jurait qu'il n'avait jamais aimé que moi, et qu'il était prêt à vous demander ma main.

— Je le disais bien qu'il reviendrait à toi, s'écria Germaine.

— Ah çà! mais il s'est moqué de nous, ce petit monsieur, dit en fronçant le sourcil l'oncle Armand. Il passe de l'aînée à la cadette et de la cadette à l'aînée. Il se figure donc qu'il n'a qu'à choisir. On n'agit pas de la sorte, et je lui dirai prochainement ce que je pense de sa conduite.

— Oh! nous ne le reverrons plus, dit Laurence. Son plan a manqué.

— Son plan?

— Savez-vous pourquoi il vient de m'offrir son cœur? C'est parce qu'il sait qu'il n'hérite pas. Il espérait que je m'engagerais avec lui, séance tenante, et comme la succession lui échappe, il veut se marier à tout prix. Il s'est aperçu avant-hier que les préférences de Germaine n'étaient pas pour lui, et il trouve que, faute de mieux, je serais encore un bon parti.

— Mais c'est donc un abominable gredin!

— Non. C'est un provincial vaniteux et intéressé.

— C'est défauts-là sont de ceux qu'on excuse, dit madame Daudierne, mais je vois maintenant qu'il n'a pas de cœur. A Dieu ne plaise qu'il entre dans notre famille.

— M'en voulez-vous encore de ne pas l'avoir accepté? demanda malicieusement Germaine.

— Non, répliqua l'oncle Armand, ton instinct de fillette t'a bien servie. Mais l'heure est venue de t'expliquer catégoriquement. Tu aimes quelqu'un?

— Mon Dieu, oui.

— J'en étais sûr, mais ta mère a le droit de savoir

qui. Et tu peux parler devant ta sœur et devant moi.

— Vous n'avez pas deviné?

— Si... du moins, j'en ai peur. C'est Roger Pontac.

— Lui-même.

— Parce qu'il a tué... vaillamment, je le reconnais... un cerf qui allait t'encorner. C'est fort bien, mais combien de fois avais-tu vu ce jeune homme avant la chasse où il t'a sauvée?

— Une... deux... trois fois, répondit Germaine en comptant sur ses doigts.

— Peste! ton cœur va vite en besogne. C'est à peine si tu lui as parlé dans le salon, à ses premières visites. Il est vrai qu'il t'a chanté une chanson arabe où il était question d'un oiseau mélodieux.

— Pardon, je le connais beaucoup mieux que vous ne pensez. Le jour où Ralph m'a emportée, j'ai rencontré M. Pontac à la roche de Lémon.

— Que le diable emporte ta roche et les fées qui l'habitent.

— Moi, je les bénis, ces bonnes fées. Si elles ne m'avaient pas protégée, je ne sais pas comment j'aurais fait pour rentrer à la Germonière. Heureusement M. Pontac s'est trouvé là. C'est lui qui m'a ramenée à la maison. Sans lui, je n'aurais jamais pu trouver le chemin.

— Et tu nous as caché cette aventure! s'écria madame Daudierne. C'est très-mal, c'est très-mal.

— J'ai eu tort, j'en conviens. Mais j'étais décidée à l'épouser, et je voulais vous laisser le temps de le connaître et de l'apprécier. C'est moi qui l'ai prié de venir vous voir sous un prétexte quelconque

— Inouï! grommela l'oncle Armand. Voilà les ingénues d'à présent!

— Aimeriez-vous mieux que je fusse hypocrite? Je n'ai rien

dit pendant huit jours. Maintenant je dis tout, et je déclare hautement que je suis compromise. Hier, M. du Pommeval m'a vue tomber dans les bras de M. Pontac, et toute la ville d'Arcy saura cette histoire. Il n'est plus temps de reculer. Si je n'épousais pas mon sauveur, je risquerais fort de coiffer sainte Catherine, car personne ne voudrait plus de moi.

— Ma parole d'honneur, je commence à croire que tu as fait exprès d'être chargée par le cerf... à moins que le hussard ne se soit entendu avec ce maudit animal. Mais tu parles d'épouser Pontac comme si c'était chose faite. Es-tu sûre seulement qu'il veut de toi?

— S'il n'en veut pas, je resterai demoiselle, dit en souriant Germaine.

— Très-bien. Tu es fixée sur les sentiments de ton officier. Ils correspondent parfaitement aux tiens, et il ne me reste plus qu'à te demander si tu as envisagé les suites qu'aura ce beau mariage. Je n'ai rien à dire contre l'homme que tu as choisi. Je me plais même à reconnaître qu'il vaut infiniment mieux que du Pommeval, sous tous les rapports. Et l'amitié dont l'honore le duc de Bretteville ne nuira pas à son avenir. Mais, pour le moment, il n'a que sa solde, quelque chose comme deux cents francs par mois. Tu lui apporteras sept à huit mille livres de rente, et plus tard, quand ta chère mère ne sera plus de ce monde et qu'il aura décroché la grosse épaulette, vous pourrez jouir à vous deux d'un revenu d'une vingtaine de mille. Si les fées qui vous ont réunis continuent à veiller sur vous, vous aurez beaucoup d'enfants, — le bonheur qu'elles assurent à leurs favoris ne va pas sans cela, c'est connu. Eh bien! ma chère, pour peu qu'elles t'en accordent cinq ou six, tes filles en seront réduites à épouser des rats de cave.

— Non. Des sous-lieutenants. Elles feront comme leur mère.

L'oncle Armand leva les bras au ciel. Il était à bout d'arguments. Madame Daudierne, consternée, ne disait mot.

Laurence vint au secours de sa sœur.

— M. Pontac n'est peut-être pas si pauvre que vous le pensez, dit-elle doucement; car si, comme on l'assure, madame Vignemal a révoqué son testament, il aura sa part d'héritage.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là, toi? dit l'oncle agacé.

— M. Pontac est cousin de madame Vignemal. Demandez plutôt à M. Subligny.

— Tout ce qu'il y a de plus cousin, murmura Germaine.

— Tu le savais? demanda madame Daudierne.

— Oui, depuis le soir de l'accident du bac. Et vous auriez dû le savoir aussi, car le docteur a raconté devant vous l'histoire d'un enfant que madame Vignemal, qui était sa proche parente, avait mis au collége de Paris...

— Quoi! cet enfant, c'était...

— Roger Pontac. Le docteur l'a parfaitement nommé, mais vous n'avez pas la mémoire des noms.

— Et tu l'as, toi, sans compter la mémoire du cœur, dit l'oncle Armand. Je me souviens maintenant, et j'avoue que ton hussard a une chance d'hériter... mais ce n'est qu'une chance.

— Je ne tiens pas du tout à ce qu'elle se réalise. On croirait que je fais un mariage de raison.

— Décidément, petite, tu es folle. Mais il me tarde de voir Subligny. C'est donc pour cela qu'il me disait : Ne concluez pas avec du Pommeval avant que je revienne... Et il n'est pas revenu, l'animal! A quoi pense-t-il de nous laisser ainsi?

— Ne vous fâchez pas, mon oncle. Je l'aperçois, dit Germaine.

— En effet, le voici! s'écria madame Daudierne. Il est boutonné jusqu'au menton dans sa grande redingote, et il a

sa figure des grandes occassions. Nous allons apprendre du nouveau.

Il entra, cet excellent docteur, et il distribua des saluts et des poignées de main le plus tranquillement du monde.

On eût dit qu'il avait deviné qu'on l'attendait et qu'il prenait plaisir à surexciter, par son calme, l'impatience de ses amis de la Germonière.

— Mon neveu vient de partir à cheval pour aller vous chercher, commença M. Daudierne. Vous avez dû le rencontrer sur la route d'Arcy, pas bien loin d'ici.

— Je ne viens pas d'Arcy directement, répondit le docteur. J'en suis parti ce matin, et en ce moment je viens de Bretteville.

— Ah!... alors vous n'avez pas rencontré non plus du Pomméval qui s'en retourne chez lui?

— Non, et j'aime autant ne pas l'avoir vu.

— C'est donc vrai qu'il est déshérité? Alfred vient de nou apprendre que ce bruit court en ville, et je n'ai pas voulu le croire.

— J'arrive tout exprès pour vous raconter la grande nouvelle du jour. Hier, j'ai été retenu par des informations à prendre. Mais je les ai... aussi complètes et aussi sûres que possible, et je vous les apporte. Elles vont bien vous étonner.

— Madame Vignemal a révoqué le legs qu'elle avait fait à son mari?

— Mieux que cela. Voici ce qui s'est passé. Ce garçon qui était là quand les époux se sont noyés avait trouvé sur la berge du Beuvron un petit sac de cuir que madame Vignemal portait pendu à son cou, et il n'avait parlé à personne de cette trouvaille.

— Je pensais bien que c'était un mauvais drôle.

— Non. C'est tout simplement un sauvage qui n'entend rien aux choses de la vie ordinaire. Il ne se doutait pas que

ce sac pouvait contenir des papiers précieux et il l'avait gardé... sans l'ouvrir, notez ce point. Je me suis beaucoup occupé de lui depuis quelques jours; je l'ai décidé à quitter le pays et à s'engager dans un régiment d'Afrique. Il est parti hier...

— Tant mieux! il ira se faire pendre ailleurs.

— J'espère bien qu'il ne sera pas pendu, ni même emprisonné. Je l'ai converti, et je vous réponds qu'il fera son chemin dans l'armée. Mais, avant de partir, il m'a remis l'objet qu'il avait ramassé au bord de la rivière, dit le bon docteur en regardant Laurence du coin de l'œil.

Il sentait que son récit devait l'inquiéter, et il tenait à la rassurer en lui indiquant d'un mot qu'elle n'avait pas été et ne serait pas mêlée à cette scabreuse histoire du sac retrouvé.

— J'ai compris tout de suite, reprit-il, l'importance de cette découverte, et j'ai remis le sachet à mon ami le président, qui l'a fait ouvrir avec toutes les formalités prescrites. On en a retiré une note écrite de la main de madame Vignemal, qui priait son mari, au cas où elle viendrait à décéder avant lui, de porter à maître Bernier, son notaire, un coffret placé dans sa chambre à coucher. Elle chargeait Bernier de procéder à l'inventaire des papiers contenus dans ce coffret... Cet inventaire a été fait hier, et il aura des conséquences auxquelles personne ne s'attendait.

— Je les devine, s'écria l'oncle Armand. Du Pomméval est déshérité, parbleu!

— Ce n'est pas lui qui est déshérité, dit le docteur, c'est le mari... mais cela revient au même, puisque du Pomméval n'avait de lien de parenté qu'avec M. Vignemal.

— Alors, les parents de la femme se partageront la fortune.

— Non. Ce n'est pas encore cela.

— Qu'est-ce donc? Expliquez-vous, mon ami. Vous nous faites mourir d'impatience.

— Le coffret contenait un testament olographe, signé, daté... en un mot, parfaitement régulier. Et ce testament, que j'ai lu, dit à peu près ceci :

« Mon bien cher mari ne pourra pas trouver mauvais que je modifie mes dispositions testamentaires, en prévision de ce qui arriverait après ma mort si je les laissais subsister telles que je les avais prises. »

— C'est un préambule que vous nous répétez là.

— Oui, mais le testament vient après, et il est bon que vous sachiez tout. Je reprends donc :

« Mon mari a pour unique héritier M. Arthur du Pommé-val, fils de sa sœur, et je suis certaine qu'il n'oserait rien changer à l'ordre naturel de succession. Or, je ne veux pas que mon bien passe à un homme de mauvaise vie qui le dissiperait promptement. »

— Diable! elle est sévère pour ce pauvre du Pomméval, la dame du Fougeray.

— Sévère et injuste, car ce garçon se serait rangé, je crois. Mais il n'avait pas su lui plaire, et ses écarts de jeunesse vont lui coûter cher. Écoutez la suite :

« Je me suis donc arrêtée à un arrangement qui conservera la fortune péniblement acquise par mon père, et qui ne changera rien à la situation de mon mari, sa vie durant. Cette fortune ne sortira pas de ma famille et j'ai la ferme confiance qu'elle sera sagement administrée, car bon sang ne peut mentir, et l'héritier que j'institue a déjà prouvé par sa conduite qu'il était digne de me succéder. »

— Bon! Elle a choisi le plus économe et le plus laborieux de ses cousins... un laboureur ou un usurier de village.

— Pas précisément. Le testament est ainsi conçu... Je l'ai appris par cœur.

« Je soussignée, Virginie Pontac, épouse de M. François Vignemal... »

— Pontac! notre voisine était-elle donc la tante de votre protégé, Roger Pontac?

— Sa tante à la mode de Bretagne, tout au plus. Le père de madame Vignemal et le père de Roger étaient cousins germains, et s'appelaient Pontac tous les deux. Elle avait plusieurs autres parents au même degré, qui auraient été appelés à sa succession comme Roger, si elle était décédée *ab intestat*. Heureusement, elle a prévu le cas, et vous allez voir qu'elle tenait à empêcher que sa belle terre du Fougeray fût partagée.

« Je soussignée, etc... donne et lègue par ce présent à mon mari, M. François Vignemal, l'usufruit de tous mes biens meubles et immeubles... »

— Voilà un cadeau dont le pauvre homme n'a pas profité.

— Sa femme ne pouvait pas prévoir qu'il mourrait en même temps qu'elle. L'intention y était.

« ...De tous mes biens meubles et immeubles, dont je lègue la nue propriété à mon cousin, Roger-Paul-Joseph Pontac, actuellement sous-lieutenant au 9e régiment de hussards, en garnison à Gabès, en Tunisie. »

— Quoi! notre jeune ami légataire universel! C'est incroyable! Vous nous avez dit qu'elle lui avait donné sa malédiction, il y a dix ans.

— Attendez! il y a une explication... et une condition :

« A condition que Roger Pontac quittera le service militaire, un an au plus tard après la mort de mon mari, et fixera son domicile au château du Fougeray.

« J'espère que Roger acceptera cette condition, que je lui impose dans son propre intérêt, et qu'il oubliera les torts que j'ai eus vis-à-vis de lui, comme j'ai oublié depuis longtemps ses fautes de jeunesse.

« Il m'a écrit dernièrement pour m'annoncer sa promotion au grade d'officier et son prochain retour en France. Je l'at-

tends pour lui faire connaître les dispositions ci-dessus, qui sont bien l'expression définitive de ma volonté. »

C'est daté du Fougeray, le 19 novembre 1881, ajouta M. Subligny.

— De sorte que si l'accident était arrivé il y a un mois, du Pommeval aurait hérité, dit entre ses dents M. Daudierne.

— Donc, tout est pour le mieux.

— C'est votre avis, docteur?

— Oui... depuis deux jours surtout.

— Nous pensions que vous vous intéressiez à M. du Pommeval.

— Vous ne vous trompiez pas... et la preuve, c'est que j'ai fait pour lui une démarche... que j'ai regrettée plus tard. Mais je m'intéresse aussi à Roger. C'est un brave, loyal et charmant garçon. Je le connais depuis son enfance, et je réponds de lui comme je répondrais de mon fils, si j'en avais un.

— Le voilà du coup passé millionnaire... s'il consent à donner sa démission d'officier et à habiter la campagne... ce dont je doute.

— J'en douterais aussi, je vous le déclare, si...

— Si quoi? S'il était plus avancé en grade ou si l'héritage était moins beau?

— Non, répondit M. Subligny en regardant Germaine, si le Fougeray était moins près de la Germonière.

— Eh bien! moi, s'écria Germaine, s'il me consultait, je lui conseillerais de rester soldat.

— Et pauvre comme Job, ajouta l'oncle en haussant les épaules.

— Mais non. Il aurait toujours sa part de la succession.

— Vous vous trompez, mademoiselle, dit le docteur; vous vous trompez, comme nous nous trompions en interprétant à notre façon les articles du Code qui ont réglé les présomptions de survie. Depuis que j'ai commis cette bévue, je me

défie de moi-même, et je me suis bien promis de me renseigner auprès d'un légiste, toutes les fois que j'aurai à m'occuper d'une question de droit. J'ai donc demandé au président Lestrigon ce qu'il arriverait si Roger préférait suivre la carrière qu'il a choisie. Et le président m'a répondu que la condition imposée par la testatrice n'ayant pas été remplie par le légataire, du Pommeval demanderait et obtiendrait peut-être que le testament fût déclaré nul. Si la nullité était prononcée, un procès s'engagerait entre lui et les héritiers naturels de madame Vignemal, qui pourraient bien le gagner. Dans ce cas, ils chercheraient à faire exclure Roger Pontac, sous prétexte que le refus d'exécuter une clause testamentaire équivaut à une renonciation à la succession. Ce serait une autre procès à soutenir contre des gens qui ne sont pas intéressants, je vous le jure. La ligue des cousins serait menée par un certain Pierre Le Masle, qui s'est entendu avec un mauvais drôle, un avocat nommé Vaurinet, pour accuser ce pauvre Roch d'avoir noyé madame Vignemal, à l'instigation de Roger.

— En effet, on les a accusés, reprit M. Daudierne. J'ai même été de ceux qui les accusaient... il est vrai que je ne savais pas alors qu'il s'agissait de notre ami Pontac. Mais ne pensez-vous pas, docteur, que cette trouvaille miraculeuse d'un testament fait à son profit va donner plus de corps à des soupçons vagues? On dira qu'il avait intérêt à se défaire de sa cousine.

— On l'a dit hier. Le procureur de la République a levé ce lièvre. Mais le président lui a prouvé qu'il suffisait de lire attentivement le testament pour acquérir la certitude de l'innocence de Roger Pontac.

« Je l'attends pour lui faire connaître les dispositions testamentaires que je viens de prendre », a écrit madame Vignemal, le 19 novembre, c'est-à-dire trois jours avant sa

mort. Or, il est prouvé que ni après ni avant la rédaction de ce testament, Roger n'a vu sa cousine. Il a même été constaté qu'il était venu jusqu'à la grille du Fougeray et qu'il n'avait pas osé entrer. Il est certain aussi que la bonne dame n'a parlé à personne de ce qu'elle a fait au dernier moment pour un garçon qu'elle affectionnait autrefois et qui n'avait point démérité, tant s'en faut, puisqu'il a conquis son grade à force de bravoure et de persévérance. Comment aurait-il pu savoir qu'il héritait?

Mon ami Lestrigon a si bien fait valoir ces arguments, que le procureur a fini par entendre raison... très à contre-cœur. Alors, moi, j'ai pris en main la défense de Roch Ferrer, et j'ai décidé, sans trop de peine, ce chercheur de coupables à abandonner les poursuites contre notre engagé volontaire. Au fond, c'était la noblesse et l'armée que le chef du parquet voulait atteindre en faisant arrêter un officier chez le duc de Bretteville. Il se souciait fort peu du braconnier, et il ne s'occupera plus de lui.

— Voilà d'excellentes nouvelles, mon cher docteur, s'écria l'oncle Armand, et vous ne vous doutez pas qu'elles sont particulièrement agréables à une de mes nièces.

— Je suis persuadé qu'elles sont agréables à toutes les deux, répondit M. Subligny en regardant à la dérobée Laurence, qui avait tressailli de joie en apprenant que Roch Ferrer n'avait plus rien à craindre de la justice.

— Sans aucun doute. Mais Germaine a des raisons personnelles d'être satisfaite... des raisons que vous ne connaissez pas encore, et que vous devinez peut-être.

— Serait-ce la déconfiture de ce pauvre du Pomméval qui réjouit mademoiselle? demanda malicieusement M. Subligny.

— Non, car on ne doit jamais se réjouir des malheurs de son prochain, répondit Germaine, mais je vous avoue qu'elle ne me désole pas. Ce joli monsieur ne méritait pas

d'être riche. Il n'aime personne que lui-même. Je voudrais qu'il en arrivât autant à tous les hommes sans cœur.

— Qu'a-t-il donc fait pour être traité de la sorte?

— Il s'est moqué de ma sœur et il a essayé de se moquer de moi. Le bon Dieu l'a puni... par le côté qui lui était le plus sensible... par l'argent. C'est bien fait.

— Il est malheureusement vrai que je ne sais comment qualifier la conduite de M. du Pommeval, dit madame Daudierne. Je suis décidée à ne plus le recevoir.

— Ne m'avez-vous pas dit, chère madame, qu'il sort d'ici?

— Oui, et il aurait mieux fait de n'y pas venir, car il s'est montré tel qu'il est. Croiriez-vous, monsieur, qu'il a eu l'audace de dire à ma fille aînée qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer?

— Il s'est donc moqué de moi aussi. Décidément, c'est un sot, et cette aventure me servira de leçon. Je ne me chargerai plus jamais d'une ambassade matrimoniale.

— Vous auriez peut-être la main plus heureuse une autre fois, dit Germaine en baissant les yeux.

— Je préfère ne pas essayer. Ces missions-là sortent complétement de ma spécialité. Je les laisserai à de plus dignes.

— Je croyais que vous veniez de Bretteville...

— J'en viens, en effet, mademoiselle.

— Alors, demanda M. Daudierne, vous avez vu Pontac?

— Oui, j'ai eu avec lui un long entretien.

— Et naturellement, vous lui avez appris qu'il hérite!

— Je n'allais au château que pour cela.

— Eh bien! comment prend-il sa nouvelle fortune?

— Avec beaucoup de calme, je vous assure. Il tient beaucoup plus à l'honneur qu'à l'argent, et je crois qu'il donnerait volontiers la succession de sa cousine pour un bout de ruban rouge vaillamment gagné.

— Diable! est-ce qu'il se proposerait de refuser l'héritage pour pouvoir rester au service?

— Il hésite. La résolution qu'il prendra dépend de... d'une chose.

— Du conseil que lui donnera M. le duc de Bretteville, peut-être?

— Non... pas précisément... le duc est d'avis d'accepter le testament, mais il connaît la situation particulière de Roger, et il le laisse libre d'agir suivant les circonstances.

— Mon cher Subligny, vos réponses manquent de clarté. A quelles circonstances faites-vous allusion?

— Mais... à un mariage, par exemple. Si Pontac trouvait à se marier, et si la femme qu'il épousera voulait qu'il renonçât au métier militaire, Pontac se résignerait sans peine à devenir le seigneur du Fougeray. Si, au contraire, il doit rester garçon, il aimera mieux courir la chance de passer général un jour ou l'autre.

Cette déclaration significative troubla beaucoup madame Daudierne et un peu l'oncle Armand. Germaine s'y attendait sans doute, car elle ne changea pas de visage.

Laurence sourit et se rapprocha de sa sœur. Elle oubliait ses chagrins pour ne plus songer qu'au bonheur de Germaine.

— Docteur, dit l'oncle Armand après un silence, je crois qu'au point où nous en sommes, nous n'avons plus rien à nous cacher. J'aborde carrément les grandes confidences... Après, ce sera votre tour.

Vous ne serez pas très-étonné d'apprendre que la plus jeune de mes nièces a placé son cœur sans consulter sa mère, et que son choix est tombé sur un sous-lieutenant de votre connaissance. Reste à savoir si les sentiments de ce sous-lieutenant correspondent à ceux de mademoiselle, et personne n'est en meilleure situation que vous pour nous renseigner sur ce point important.

— Oh! mon oncle, dit Germaine d'un petit air fâché, vous intervertissez les rôles. C'était au docteur à commencer.

Madame Daudierne se tut, mais on voyait bien à sa mine qu'elle pensait comme sa fille que son beau-frère allait trop vite.

— J'en conviens, répondit gaiement M. Subligny, mais j'ai juré de ne plus me mêler de ces choses-là... et d'ailleurs voici une visite qui vous arrive.

— Que le diable emporte le visiteur, et Baptiste qui se permet de l'amener ici sans nous demander si nous voulons le recevoir! s'écria M. Daudierne.

On vante les vieux domestiques, reprit l'oncle Armand, on a bien tort. Un jeune homme ne ferait pas cette sottise, et votre Baptiste est un sot.

— Je m'explique d'autant moins sa conduite, que le monsieur qu'il nous amène m'est tout à fait inconnu, dit madame Daudierne.

— Et à moi aussi, murmura Germaine.

— Vous le voyez donc, vous autres? Moi pas. Vous me le masquez.

— Quelque nouveau fonctionnaire qui vient de débarquer à Arcy, dit Laurence.

— Vous devez vous tromper, mademoiselle, répondit en souriant le docteur Subligny. Pour les employés du gouvernement, la Germonière est à l'index.

— Oh! et puis, ce monsieur a l'air trop distingué, reprit Germaine. N'est-ce pas, mon oncle, que les fonctionnaires d'à présent n'ont pas cet air-là?

La famille, réunie au fond de la serre, était groupée de telle sorte que l'oncle, placé derrière ses nièces, ne voyait pas venir ce personnage qui arrivait si mal à propos.

M. Subligny le voyait fort bien, lui; et au moment où

Baptiste ouvrait la porte de l'orangerie, il se détacha du groupe pour aller au-devant du visiteur qui entrait.

— Vous connaissez donc ce monsieur ? lui demanda tout bas M. Armand.

— Oui, répondit le docteur sur le même ton, et vous le connaissez aussi. Venez donc avec moi, car il convient que ce soit vous qui le présentiez à madame Daudierne.

— Ah ! mon Dieu !... mais il me semble que c'est le...

— Parfaitement. C'est lui. Et je savais qu'il allait venir.

Madame Daudierne et ses filles entendaient ces apartés et n'y comprenaient rien. Elles regardaient avec une curiosité inquiète cet étranger qu'elles n'avaient jamais vu.

C'était un homme âgé, mais ce n'était pas un vieillard. Sa barbe qu'il portait entière grisonnait fortement, mais sa haute taille était encore droite, et son visage n'avait pas de rides. Son allure et sa tenue trahissaient le gentilhomme de race, et ne permettaient pas qu'on le prît pour un de ces propriétaires fonciers qui foisonnent dans les environs d'Arcy, bourgeois enrichis ou hobereaux agriculteurs. Il avait grande mine.

Madame Daudierne resta stupéfaite en voyant ce seigneur imposant tendre la main à son beau-frère qui se confondait en salutations.

Germaine, elle, comprit tout de suite. Elle dit à l'oreille de sa sœur :

— Sauvons-nous. C'est le moment. Tout à l'heure, tu sauras pourquoi.

Et elle l'entraîna en courant.

Leur mère, abasourdie, n'eut pas le temps de les rappeler et encore moins de leur demander des explications sur ce départ précipité.

— Ma chère Reine, lui dit M. Armand, voici M. le duc de Bretteville qui nous fait l'honneur de venir nous voir.

— Un honneur inespéré, balbutia la modeste châtelaine de la Germonière.

— Vous me rappelez, madame, que j'ai des excuses à vous présenter, commença le duc, en la saluant avec cette politesse aisée dont la tradition tend à se perdre au temps où nous vivons. Je suis votre voisin, pour la première fois, cette année, car je n'avais jamais séjourné à Bretteville depuis la guerre, et je serais déjà venu vous rendre mes devoirs si je n'étais condamné, par la mort de mon fils unique, à vivre dans la retraite.

— Je vous suis reconnaissante, monsieur le duc, d'avoir bien voulu en sortir, dit madame Daudierne, et c'est moi qui vous prie de m'excuser... je m'attendais si peu à être honorée de votre visite...

— Nous pourrions rentrer à la maison, s'écria l'oncle Armand. Le salon serait plus convenable pour recevoir M. le duc.

— Je me trouve fort bien ici, dit en souriant M. de Bretteville.

Je regrette seulement d'avoir fait fuir les charmantes filles de madame Daudierne, mais je puis profiter de leur absence pour lui dire ce qui m'amène, et j'espère qu'elles voudront bien revenir après qu'elle m'aura entendu.

Je viens, madame, vous demander la main de mademoiselle Daudierne, pour le camarade de mon malheureux fils, pour Roger Pontac, que j'aime comme s'il était de mon sang.

Ai-je besoin d'ajouter que je ne vous la demanderais pas ainsi, à l'improviste, si je ne savais que mon jeune ami est éperdument épris et que sa situation de fortune lui permet maintenant d'aspirer à une alliance à laquelle il n'aurait pas osé prétendre, alors qu'il n'avait que son épée?

Le duc aurait pu dire aussi que Roger savait à quoi s'en

tenir sur les sentiments de Germaine, mais il n'avait garde de commettre cette indiscrétion, qui, dans la circonstance, eût été presque une impertinence.

— Je suis on ne peut plus flattée d'une telle démarche, murmura madame Daudierne. Nous connaissons M. Pontac, et nous apprécions ses qualités. Mais vous comprendrez, monsieur le duc, que je dois avant tout consulter ma fille, et je vais...

— Vous savez bien, ma chère Reine, que c'est inutile, interrompit l'oncle Armand. Sans aucun doute, M. le duc n'ignore pas ce qui s'est passé dans sa forêt... et ailleurs. Germaine, qui ne sait rien cacher, vient de nous déclarer nettement qu'elle était engagée avec Pontac, et qu'elle ne voulait pas d'autre mari que ce brave garçon, qui a tout ce qu'il faut pour la rendre heureuse. Il ne s'agit donc plus que de votre consentement, à vous, et j'espère que vous ne mettrez pas obstacle au bonheur de votre fille. Moi, d'abord, si je suis appelé à voter, je voterai : oui, des deux mains... et le docteur aussi, j'en suis sûr.

— Avec enthousiasme! s'écria l'ex-chirurgien-major.

— Si je refusais, je serais seule contre tous, murmura madame Daudierne.

— Mais vous ne refuserez pas. Je vais chercher Germaine.

— Ne me cherchez pas, me voici, dit une voix argentine.

La malicieuse jeune fille n'était pas allée bien loin. Elle s'était cachée derrière une rangée d'arbustes en caisse, et elle se montra tout à coup, appuyée sur le bras de sa sœur.

Laurence était plus pâle que de coutume, mais Germaine ne paraissait pas du tout embarrassée. Elle fit une belle révérence à M. de Bretteville et elle lui dit gaiement :

— J'ai tout entendu, monsieur le duc. Mais je vous prie de croire que je n'ai pas l'habitude d'écouter aux portes.

Le duc n'était pas de ces rigoristes qui prennent en mau-

vaise part les moindres infractions aux convenances, et il ne songea point à se formaliser de cette entrée en scène un peu trop vive. Il ne songea qu'à admirer cette fleur de jeunesse et de beauté, ces yeux qui brillaient de joie, ce doux visage qui respirait la franchise, cette voix qui allait droit au cœur, et il se prit à sourire.

C'était la première fois depuis que son fils était mort en combattant.

— Mademoiselle, dit-il en lui tendant la main, je savais que Roger ne pouvait aimer qu'une personne accomplie. Maintenant que je vous ai vue, je trouve qu'il est le plus heureux des hommes.

Et il baisa galamment cette main blanche et fine.

— Pas encore, dit Germaine. J'y mets des conditions.

— Roger les acceptera toutes.

— En êtes-vous bien sûr? Je veux être la femme d'un officier. Et comme il perdra l'héritage de sa cousine, s'il ne donne pas sa démission...

— D'ici à un an, mademoiselle, interrompit M. de Bretteville.

— Et avant un an, il sera décoré, ajouta le docteur Subligny; il a déjà été proposé. Et une fois qu'il aura la croix, je ne vois pas pourquoi il resterait au service. Par le temps qui court, l'armée n'est plus une carrière. Nos gouvernants parlent beaucoup de la revanche, mais ils rêvent de la prendre en mobilisant la garde nationale!

— Le jour de la revanche viendra, quoi qu'ils fassent, dit le duc, et ce jour-là, Roger reprendra son grade... [illegible] ne lui donne pas un régiment à commander.

— C'est vrai, murmura Germaine, le testament lui accorde un an pour se décider. Eh bien, j'attendrai, moi aussi. Et ce sera plus convenable. Que ne diraient pas les beaux messieurs d'Arcy, si j'épousais M. Pontac, un mois après qu'il

aura hérité, — au détriment de M. du Pomméval? J'aurais l'air d'aller toujours au plus riche.

— Ce sera bien pis si tu attends que Pontac soit envoyé en possession. On croira qu'ayant été déçue dans les espérance que tu fondais sur du Pomméval, tu as tenu cette fois à prendre tes précautions. J'entends d'ici les bourgeois et les gommeux de notre aimable sous-préfecture... « Peu lui importe le mari, pourvu que la succession y soit... » et autres discours aussi bienveillants.

— Vous êtes au-dessus de pareils propos, mademoiselle, dit le duc de Bretteville, mais vous me permettrez bien de plaider la cause de Roger. Vous lui imposeriez une dure épreuve, si vous renvoyiez son bonheur à un an.

— Et si tu exiges u'il reste soldat après t'avoir épousée, tu seras obligée d'aller tenir garnison à Gabès, reprit l'oncle Armand.

— J'irais très-bien. Et ce serait charmant. Je protégerais ce pauvre Roch Ferrer, qui s'est engagé si bravement, s'écria Germaine en regardant Laurence.

— Roch fera son chemin tout seul, murmura M. Subligny.

Madame Daudierne n'avait pas encore dit son mot, et il était temps qu'elle prît la parole.

— Ma chère enfant, commença-t-elle d'une voix émue, les raisons que tu mets en avant ne sont pas sérieuses. Tu aimes M. Pontac, et je ne te blâme pas de l'aimer, pas plus que je ne m'oppose à ce que tu l'épouses; mais si la situation actuelle se prolongeait, elle deviendrait intolérable pour toi.. our lui... et pour nous. Je te demande donc de te prononcer immédiatement.

— Me prononcer! répondit Germaine, mais c'est fait.

— Alors, mademoiselle, reprit le duc, vous m'autorisez à porter à Roger l'heureuse nouvelle qu'il attend avec impatience.

— Avec tant d'impatience qu'il est resté tranquillement au château de Bretteville, dit la malicieuse jeune fille.

— Il eût peut-être été plus convenable qu'il y restât, mais il n'y tenait plus, et... oserai-je avouer à madame votre mère que je l'ai amené avec moi?

— Quoi! il est ici! s'écria l'oncle Armand.

— Je l'ai laissé sur la route au bout de l'avenue... et je suis sûr qu'il compte les minutes, car je lui ai p omis de revenir dès que j'aurais rempli ma mission.

— Il vaut mieux que j'aille le chercher, monsieur le duc, et j'y cours, dit M. Daudierne.

— Puis-je savoir, mon cher oncle, ce que vous allez lui annoncer? demanda Germaine.

— Que tu t'es mis en tête une idée biscornue, mais que tu en reviendras, j'espère, et que tu l'épouseras, avec ou sans délai. Est-ce bien cela?

— A peu près.

— Bon! le reste le regarde. C'est à lui de te faire entendre raison sur la fixation de la date et sur ton voyage à Gabès.

— Vous pouvez ajouter que la femme doit obéir à son mari. J'ai lu cette belle maxime dans le code civil, et je me soumets à la loi.

— Le mariage sera donc célébré dans la chapelle de mon château de Bretteville, dit le duc en souriant. Je compte partir pour l'Italie dans six semaines, et Roger veut que je sois son témoin.

— Ce sera un grand honneur pour nous, monsieur le duc, répondit cérémonieusement Germaine. Et je veux tout ce que veut M. Pontac. Mais, avant qu'il soit ici, j'ai encore dix minutes de liberté. Je puis bien en profiter pour causer en tête-à-tête avec ma sœur.

Personne ne réclama, car cet arrangement convenait à tout le monde. L'oncle Armand avait hâte de ramener Pon-

tac, madame Daudierne éprouvait le besoin d'expliquer bien des choses au duc de Bretteville, qui ne demandait pas mieux que de s'étendre sur les mérites sérieux de son protégé. Le docteur tenait à insister sur la certitude de l'héritage et à faire connaître l'avis du président Lestrigon sur ce point important. Enfin, Laurence n'était pas fâchée de s'éloigner de ce conseil de famille, où il ne s'agissait pas d'elle.

— Vrai? bien vrai? tu ne l'aimes plus? lui demanda Germaine dès qu'elles furent seules.

— Non. Je le méprise trop.

— On prétend que ça n'y fait rien. Moi, je ne sais pas. Mais enfin, tu l'as aimé.

— J'étais aveugle. Il a pris soin lui-même de m'ouvrir les yeux.

— Ne serait-ce pas plutôt que tu en aimes un autre?

— Tu es folle. Et d'où te vient cette idée?

— Si je me trompe, tant pis... J'avais cru...

— Quoi donc?

— Tu vas te moquer de moi, mais ça m'est égal. Eh bien, avant-hier, à la chasse, tu es montée à la roche de Lémon... Je t'ai vue.

— Notre mère aussi m'a vue. Et qu'importe que j'y sois montée?

— Je me suis imaginé que toi aussi tu avais consulté l'oracle...

— Je n'avais rien à lui demander, dit tristement Laurence.

— Il répond quelquefois sans qu'on l'interroge. Mais garde ton secret, si tu en as un. Laisse-moi seulement te dire que je veux que tu te maries comme je me suis mariée... à un homme que tu auras choisi... tu ne peux pas mal choisir... et s'il t'aime comme tu mérites d'être aimée, le reste n'est rien. Je ne regrette qu'une chose, c'est que Roger soit riche. J'aurais souhaité qu'il me dût tout, et je vais faire, malgré

moi, ce qu'on appelle à Arcy un mariage avantageux. Mais tu peux trouver ce que je cherchais... un vaillant soldat qui se serait engagé pour l'amour de toi, et qui reviendrait avec un grade noblement gagné...

— Dans dix ans, murmura Laurence très-émue. Il ne serait plus temps.

— Roger n'a mis que huit ans à devenir officier, et ce n'est pas pour moi qu'il est parti. Roch qui t'adore aura l'épaulette avant cinq ans.

— Roch !... que veux-tu dire?

— J'ai tout deviné. Et j'ai le droit de m'intéresser à lui, car s'il n'avait pas remis à cet excellent docteur le sac de notre pauvre voisine du Fougeray, j'aurais eu toutes les peines du monde à me débarrasser de M. du Pommeval.

Maintenant, pas un mot de plus. Personne ne saura ce que je sais... personne, excepté Roger, qui ne nuira pas à l'avancement de Roch Ferrer.

Mais voici mon oncle, et il ramène M. Pontac... viens, que je te présente mon mari.

Ce fut vite fait, quoique Laurence s'en défendît, et Germaine eut l'esprit d'épargner à Roger l'embarras d'exprimer ce qu'il ressentait. Elle ne lui permit pas de parler.

— Monsieur le duc, dit-elle gaiement, c'est sur vos terres que mon bonheur s'est décidé. Le rocher de Lémon vous appartient, et les fées qui l'habitent ont certainement favorisé ma première rencontre avec M. Pontac. Vous nous permettrez bien de les inviter toutes à notre mariage, et plus tard au baptême de nos enfants...

— Si Dieu t'en envoie, c'est moi qui les élèverai, murmura Laurence.

— Alors, j'élèverai les tiens, s'écria Germaine en sautant au cou de sa sœur aînée, car tu te marieras. Les fées me l'ont promis.

. . . . . .

Roger Pontac n'a pas encore donné sa démission, mais il la donnera avant la fin de l'année, et il a épousé hier mademoiselle Daudierne.

Roch Ferrer va passer brigadier et deviendra certainement officier.

La prédiction de Germaine s'accomplira-t-elle un jour? Pourquoi pas?

FIN.

41123517

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LE BAC

PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

140

PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1882

Tous droits réservés

I/L 9956 A.1

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

Le Crime de l'Omnibus. 4e *édit.* Un vol. in-18 . . . . . 3 fr 50
Le Pavé de Paris. 4e *édit.* 3 fr. 50
Le Crime de l'Opéra. 3e *éd.* 7 fr. »
L'Héritage de Jean Tourniol. 2e *édit.* Un vol. in-18. . . 3 fr. 50
La Main coupée. 3e *éd.* 2 v. 7 fr. »

HENRY GRÉVILLE

Rose Rozier. 2 vol. 5e *édit.* . 6 fr. »
Le Fiancé de Sylvie. 13e *édit.* 3 fr. 50
Perdue. 16e *édit.* In-18. . . 3 fr. 50
Madame de Dreux. 12e *édit.* 3 fr. 50
Les Degrés de l'échelle. 10e *édition.* Un vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50
Le Moulin Frappier. 9e *édit.* 6 fr. »
L'Héritage de Xénie. 13e *édit.* Un vol. in-18.. . . . . 3 fr. 50
Lucie Rodey. 14e *édit.* In-18 3 fr. 50
La Princesse Oghérof. 16e *édit.* Un vol. in 18 . . . . . 3 fr. 50
Suzanne Normis. 13e *édit.* 3 fr. 50
Cité Ménard. 12e *édit.* . . . 3 fr. 50
Croquis. 6e *édit.* In-18. . . 3 fr. »
Un Violon russe. 10e *édit.* 6 fr. »
Les Mariages de Philomène. 12e *édit.* Un vol. in-18 . . . 3 fr. 50
Bonne-Marie. 10e *édit.* . . . 3 fr. »
Nouvelles russes. 5e *édit.* . 3 fr. 50
L'Amie. 16e *édit.* In 18 . . . 3 fr. 50
Marier sa fille. 20e *édit.* 3 fr. 50
Les Koumiassine. 9e *édit.* 7 fr. »
La Maison de Maurèze. 12e *édit.* Un vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50
Sonia. 22e *édit.* In-18. . . . 3 fr. 50
La Niania. 17e *édit.* In-18. . 3 fr. 50
A travers champs. 3e *édit.* 3 fr. »
Les Épreuves de Raïssa. 19e *édit.* Un vol. in-18 . . . . . 3 fr. 50
Dosia. 36e *édit.* In-18 . . . 3 fr. »
Ariadne. 15e *édit.* In-18. . . 3 fr. 50
L'Expiation de Savéli. 6e *éd.* 3 fr.

ERNEST DAUDET

Madame Robernier. 3e *éd.* 3 fr. »
Clarisse. 3e *édit.* In-18 . . . 3 fr. »
Daniel de Kerfons. 2 in-18. 7 fr. »
Les Persécutées. In-18. . . 3 fr. 50
La Marquise de Sardes. 3e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
La Maison de Graville. 5e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Le Mari. 8e *édit.* In-18. . . 3 fr. 50
Mon frère et moi. 4e *édit.* 3 fr. 50

ANONYME

La Comtesse Mourenine. 3e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

ALFRED ASSOLLANT

La Bataille de Laon. In-18. 3 fr. 50
Le Tigre. Un vol. in-18. . . 3 fr. 50

JACQUES VINCENT

Le Cousin Noël. In-18. . . 3 fr. 50
Misé Féréol. 3e *édit.* In-18. 3 fr 50
Le Retour de la Princesse. 2e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

VICTOR MEIGNAN

Le Comte Kappyanyi. . . 3 fr. 50

V. MARCHAND

L'Utopiste. Un vol. in-18. . . 3 fr. 50

G. D'ORCET

Les Grands Pauvres. . . . 3 fr. 50

JULES BRUYELLE

Mar'Zeph la blonde et le brun Tacho. Un vol. in-18. . . 3 fr. 50

ALBERT DELPIT

Le Mariage d'Odette. 10e *éd.* 3 fr. 50

JULES MARY

Un coup de revolver. . . 3 fr. 50

PAUL BRILL

Les Petits Pieds d'une aristocrate. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

DE PARSEVAL-DESCHÊNES

Un Dossier judiciaire. . 3 fr. 50

CAMILLE DEBANS

Les Drames à toute vapeur. 2e *éd.* 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Histoire de dix-huit prétendus. 2e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

CLAIRE DE CHANDENEUX

Les Mariages de garnison. 1re série : *La Dot réglementaire.* 3e *édit.* — 2e série : *L'Honneur des Champavayre.* 2e *édit.* — 3e série : *Un Cœur de soldat.* 3e *édit.* Chaque vol.. 3 fr. 50
Les Ménages militaires. I. *La Femme du capitaine Aubépin.* II. *Les Filles du colonel.* III. *Le Mariage du trésorier.* IV. *Les Deux Femmes du major.* 3e *édit.* Chaque vol. 2 fr. 50
Souvenirs de Bérénice. . 3 fr. »
Le Lieutenant de Rancy. 3 fr. »
Une Faiblesse de Minerve. 3 fr. »
Une Fille laide. 2e *édit.* . 3 fr. 50
Les Giboulées de la vie. 3 fr. 50
La Croix de Mouguerre. 2e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
L'Automne d'une femme. 4e *édit.* Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50
Secondes Noces. 4e *édit.* . 3 fr. 50

ANGE-BÉNIGNE

Monsieur Adam et madame Ève. 2e *édit.* Un vol. in-18. . . . 3 fr. 50
La Comédie parisienne. . 3 fr. 50

ANDRÉ GÉRARD

Reniée. 3e *édit.* Un vol. in-18. 3 fr. 50
Vivante et morte In-18. . 3 fr. 50
Christiane Un vol. in-18. . 3 fr. 50
Trop jolie. 3e *édit.* In-18. . 3 fr. »

Paris. Typographie de E. Plon et Cie, 8, rue Garancière.